NAZIONALE
6
3 MC
10
VITTORIO EMANUELE

TABLEAV DES PASSIONS HVMAINES, DE LEVRS CAVSES ET DE LEVRS EFFETS,

PAR

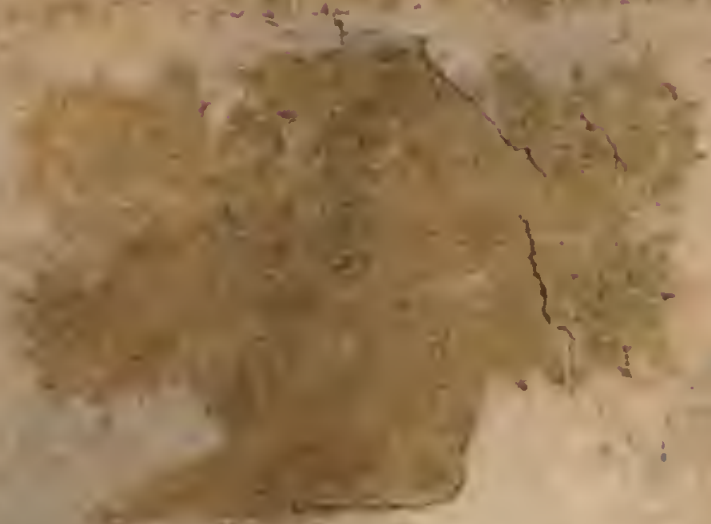
R. P. en Dieu F. N. COEFFETEAV, *de l'Ordre des Fr. Prescheurs, Conseiller du Roy en ses Conseils d'Estat & Priué, & Eueſque de Marseille.*

Edition nouuelle, reueuë & augmentée.

BIBLIO EC. NAZ. VITTORIO EMANUELE ROMA

A PARIS,
Chez NICOLAS DE LA VIGNE, proche S. Hilaire, dans la Cour d'Albret.

M. DC. XLVIII.



AV ROY.

SIRE,

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Si Voſtre Majeſté nous tenoit cette rigueur, qu'elle ne vouluſt receuoir de nos mains que des dons proportionnés à la ſplendeur qui l'enuironne, noſtre impuiſſance ſeroit comme vn eternel obſtacle à noſtre deuoir, & parmy vn ardent deſir de reconnoiſtre les obligations que nous auons à celuy, auquel apres Dieu nous deuons tout, nous ſerions contraints de viure & de mourir ingrats en ſon endroit. Car qui eſt celuy d'entre nous qui oſaſt iamais eſperer de luy pouuoir rien offrir, qui ne ſe trouuaſt toujours au deſſous de ſa gloire? Mais ce qui pourroit nous donner

de l'apprehenſion d'vn coſté, nous emplit d'aſſeurance de l'autre. Dautãt que les Rois que Dieu a éleuez au faiſte des grãdeurs du monde, ont ordinairemẽt l'Ame ſi genereuſe, qu'ils priſent plus les volontez que les effects, & qu'ils regardent plutoſt à la ſincerité des affections, qu'à la magnificẽce des preſens dõt on s'efforce de les honorer. Sur cette confianc, ie viens à voſtre Maieſté, luy en apporter vn que i'aduoüe franchement n'eſtre pas autrement exquis, veu principalement qu'il a eſté éclos durant l'orage, & parmy les eſpines & les ſoins d'vne grãde charge, à laquelle elle a voulu que ie m'occupaſſe pendãt mon abſence de la Cour : mais que ie me figure ne luy deuoir pas eſtre entierement deſagreable, puis que c'eſt vn veritable teſmoignage du zele que i'ay à ſon ſeruice, & vne marque aſſeurée du reſpect que ie porte à tãt d'Illuſtres & d'eminentes vertus, dont elle orne ſon Diademe. C'eſt vn Tableau, où l'I-

mage des Passions dont nos ames sont trauaillées durant le cours de cette vie, est depeintes des pures couleurs de la Philosophie, sans que i'y aye meslé beaucoup d'ornemens estrangers. Vostre Maiesté iettera s'il luy plaist les yeux dessus, non pour y reconnoistre quelle impression elles font sur son ame Royale, qui en paroist aussi exempte, que la plus esleuée partie du monde, & la plus belle portion de l'Vniuers est exempte de la violence des orages & des tẽpestes; mais pour y voir quels redoutables ennemis elle a vaincus par la moderation de sa puissance que ses suiets regardẽt & adorent aujourd'hui, comme vn Astre de bonne influence, auquel leur salut est attaché. Cette victoire est des plus signalées, qu'vn grand courage puisse remporter en ce monde, puis que l'on ne doit pas estimer que ce soit chose moins glorieuse de dompter ses passions que de

ſubiuguer les Empires : comme en effet l'hiſtoire eſt pleines d'exemples de grands Princes, qui par vn excez de colere, ou par l'infamie d'vne autre paſſion, ont ſoüillé tout l'honneur, & flétry toute la reputation qu'ils auoient acquiſe par la puiſſance de leurs armes. Mais outre cela; Voſtre Majeſté, ayant ſceu leur donner la Loy; & les moderer au tẽps meſmes auquel elles ſembloiẽt auoir plus de ſujet de paroiſtre irritées, a teſmoigné parmy vne prodigieuſe amour de la Iuſtice, qu'elle ne tiẽt rien de l'inhumanité des Tyrans; qui enyurés des preſens & des faueurs de la fortune; laſchent les reſnes à toutes leurs paſſions, s'abandonnent à la haine, au dépit, à la colere, à la fureur, à la cruauté, à l'inſolence; & tranſportez de ces furies recherchent l'eſtabliſſement de leur authorité dans la ruine, & dans la miſere de ceux, qui ſont ſouſmis à leur ioug : mais qu'elle veut imiter les bons

& legitimes Princes, qui ne ſçachans, que c'eſt de ces fureurs & de ces violences, brulent de l'amour de leurs ſujets, & n'ont point de plus agreable contentement en cette eminente fortune, que de leur faire ſentir les effects de leur douceur. Cette incomparable bonté qui reluit en toutes les actions, & en tous les deportemẽs de V.M. affermira ſon thrône, & fera qu'apres auoir longuemẽt tenu en terre le Sceptre de cette belle Monarchie, elle en tranſmettra la poſſeſſion & la gloire à vne heureuſe lignée, dont Dieu Protecteur de cette Couronne, benira ſa couche & ſon regne. Si nos vœus ſont ſecondez des effets, la gloire de V. Majeſté ne ſera pas terminée de ce ſeul bon-heur : Mais deuant que de laiſſer ſon Diademe à ſes ſucceſſeurs, elle emplira l'Orient des marques de ſa valeur & de ſon courage, & apres auoir reconquis Conſtantinople, elle ira planter la Croix dans la

Paleſtine, & arracher le Sepulchre du Sauueur du monde, d'entre les mains des infideles. Ie prie ce grand Dieu qui aime les Roys pleins de bonté & de Iuſtice, qu'il conuertiſſe ces ſouhaits en oracles, & que cependant il me faſſe la grace de pouuoir témoigner à V. Majeſté, combien paſſionnément ie deſire me conſeruer l'honneur que i'ay d'eſtre nay,

DE VOSTRE MAIESTE',

Le tres-humble, & tres-obeiſſant ſeruiteur & ſujet, N.

DES

DES PASSIONS HVMAINES.

PREFACE.

COMME *ainsi soit que la sage Nature ayt prescrit à toutes les creatures de l'Vniuers de certaines fins; qu'elle a reuestuës de qualitez & d'attraits conuenables pour les enflammer de leur amour; il ne s'en trouue point en tout le monde qui ne fassent toutes sortes d'efforts afin de paruenir à celles qui leur sont proposees: Ainsi le Soleil ayant esté mis dans le Ciel pour esclairer le monde, & pour contribuer à la naissance & à la conseruation des plantes & des animaux, ne cesse de courir l'vn & l'autre Hemisphere, pour espandre par tout les rayons de sa lumiere & de son influence.*

Et à ſon exemple il ne ſe trouue nulle autre cauſe en tout ce grand Vniuers, qui ne ſoit ſoigneuſe de pourſuiure & de rechercher ſa fin ſelon les mouuemens que la nature luy en a imprimez. Mais pour les en rendre capables, il a fallu que la meſme nature qui leur a preſcript leurs fins, leur donnaſt auſsi comme deux aiſles pour s'y eſleuer : c'eſt à dire, qu'il a fallu qu'elle leur en departiſt la connoiſſance, & qu'elle leur imprimaſt l'inclination & le deſir de les pourſuiure. Le deſir ſeul ne ſuffiroit pas, parce qu'il ſe forme en l'appetit, qui eſt vne puiſſance aueugle, qui demande quelque lumiere qui l'eſclaire, & qui le guide en ſes mouuemens; ne plus ne moins qu'on dit que la Balene qui a la veuë faible & peſante, a beſoin d'vn guide qui la conduiſe à trauers les flots, de peur que cette grande & lourde maſſe qu'elle traiſne, n'aille ſe heurter & ſe froiſſer contre quelque rocher. La connoiſſance ſeule ne ſuffiroit

pas non plus, veu qu'elle part d'vne faculté, qui eſtant née pour éclairer, preſuppoſe neceſſairement vne autre puiſſance, qui reçoiue les rais de ſa lumiere, & qui pour le dire ainſi, ſe laiſſe conduire à ſon flambeau. Ainſi par exemple, pour faire que le Roy inuité par la gloire de ſes anceſtres, ou induit par la grandeur de ſon propre courage, entrepriſt de ſaccager Conſtantinople, ou de replanter la Croix dans la Paleſtine, il ne ſuffiroit pas qu'il ſceuſt où eſt Conſtantinople, ou bien en qu'elle partie du monde eſt la Paleſtine; mais outre cela il faudroit que ſur cette connoiſſance l'ardeur de ſe porter à vne ſi glorieuſe conqueſte, luy en fit naiſtre le deſir : comme anciennement pour pouſſer Alexandre à entreprendre le voyage de la Perſe ou des Indes, il fallut, non ſeulement que ce Prince euſt connoiſſance de ce ſuperbe Empire, & de ces riches prouinces; mais auſſi il fut neceſſaire que ſa ge-

neroſité luy fiſt venir la paſſion & la volonté de les conquerir.

De ſorte que perſonne n'embraſſe vn deſſein quel qu'il puiſſe eſtre, ſinon apres que la connoiſſance ſe trouue vnie auec le deſir, & le deſir conjoint auec la connoiſſance. En cette façon donc, ſi les choſes connoiſſoient leur fin, & ne la deſiroient pas, ou bien ſi elles la deſiroient ſans la connoiſtre, elles ne pourroient eſtre induites à ſe mettre en deuoir de l'acquerir, dautant qu'à faute de ces aydes-là, elle ſeroit en danger de trauailler inutilement, & de perdre toutes les peines de leurs pourſuites. Si bien que pour le faire elles ont beſoin de connoiſſance & de deſir.

Les images & les preuues de cela ſe voyent en toutes les Creatures qui ſont partie de l'Vniuers. Car laiſſant à part les Anges des Cieux, dont les actions font aſſez voir que ce ſont ſubſtances doüees d'vn entendement plein de con-

noissance, & d'vne volonté capable de former diuers desirs; si nous voulions nous arrester à la nature visible, nous trouuerons qu'il n'y a aucune creature, non seulemẽt parmy celles qui sont animees, mais mesmes parmy celles qui n'ont point d'ame, aux mouuemẽs & au cours des actiõs de laquelle cette verité ne reluise, & ne se fasse clairement paroistre. Il est bien vray qu'aux choses inanimees & insensibles, il n'est pas necessaire que la connoissance de leurs fins reside en elles-mesmes, comme le desir & l'inclination d'y paruenir y doit resider; mais il suffit qu'elles y soient guidées & conduites par vne cause coniointe à leurs actions. D'autant que pour reprendre le dernier exemple, comme encor que pour faire le voyage de l'Asie & des Indes il fust neceſſaire à Alexandre d'en connoistre les Prouinces, neantmoins, il pouuoit emprunter cette connoissance de ceux qui les auoient reconnuës & considerees, à la façon que les

aueugles meſmes, conduits par leur guides, vont où les affaires les appellent: Ainſi combien que les choſes naturelles, qui d'elles-meſmes ne ſont doüees d'aucune connoiſſance, outre l'inclination qu'elles ont à leur fin, ayent encore beſoin de la connoiſtre pour la rechercher; ſi eſt-ce qu'ayans le deſir, il n'importe pas ſi la connoiſſance ſe trouue auſſi formellement en elles, ou bien ſi vne autre cauſe ſupplée à ce defaut, & s'inſinuë en cette action pour la conduire. A raiſon dequoy encores qu'elles ſoient priuees de connoiſſance, cela n'empeſche pas l'effort de leurs mouuemens; dautant qu'elles ſont vnies à cette grande intelligence qui connoiſt toutes choſes, & qui ne pouuant errer en ſa connoiſſance, conduit par ſa ſage prouidence toutes les choſes naturelles à leurs fins. Mais toujours ces choſes ont beſoin de connoiſſance & de deſir pour ſe mettre en action, encore que pour ce qui regarde la connoiſſance, il ne ſoit

pas neceſſaire abſolument qu'elle reſide en elles, mais qu'il ſuffiſe qu'elle leur ſoit communiquee par l'influence & par l'aſſiſtance d'vne plus éminente cauſe. Quant à celles qui ſont animees, cela ſe peut voir encore plus clairement aux cours de leur vie. Mais il faut ſe ſouuenir que l'ame eſtãt la forme des choſes animees, & les formes naturelles ayans cela de particulier, que la plus noble cõtient la perfection de la moins noble, comme le quadrangle comprend auec vne certaine éminence tout ce qui entre en la cõpoſition du triangle, & cõme les forme des animaux, contiennẽt les formes des Elemens, il s'enſuit qu'y ayant trois degrez d'ames, c'eſt à ſçauoir, celle qui donne la vie, qui eſt la moins parfaitte, celle qui donne le ſentiment, qui eſt au ſecond rang, & la raiſonnable qui eſt la plus noble de toutes; cette ame raiſonnable qui eſt particuliere à l'homme, cõtient toutes les puiſſances, & toutes les perfections des autres, & peut

autant toute seule que toutes les autres ensemble. A cause dequoy l'homme a l'ame vegetante qui luy est commune auec les Plantes. Il a la sensitiue qui luy est commune auec les bestes brutes. Mais il possede la raisonnable, selon laquelle il n'a rien de commun auec le reste des creatures, si ce n'est auec les Anges. Apres cela chacune de ces ames a vn nombre de puissances conuenables aux operations qui en doiuent naistre.

Les puissances de l'ame vegetante sont principalement, celle qui nourrit, celle qui contribuë à l'accroissance, & celle qui sert à la generation. Et celles-là ont pour instrument de leurs actions d'autres puissances, comme la puissance d'attirer, la puißance de retenir, la puissance de chaßer les excremens, la puissance de digerer la nourriture, & les autres que les Philosophes leur aßignent. Outre cela, il y a vne puissance qui est comme la Reine de toutes les autres, au

commandement & à la conduite de laquelle elles rapportent toutes leurs actiõs. Et celle-là c'eſt la puiſſance de l'appetit naturel, duquel nous auons dit qu'il eſt vne des choſes neceſſaires pour accomplir les actions de la nature.

Selon ces loix donc, on void que par exemple la puiſſance qu'on nomme attractiue, attire à elle l'aliment, parce que l'appetit naturel l'en preſſe, & le luy commande: Et de meſme la puiſſance que l'on appelle expulſiue, iette dehors les choſes que le meſme appetit naturel a en horreur; & ainſi des autres puiſſances qui ſont deſtinées à diuerſes fins. Mais parce que l'appetit qui eſt aueugle & dépourueu de toute connoiſſance, ne ſuffit pas aux choſes pour exercer leurs actiõs, mais il eſt requis outre cela qu'elles ſoient accompagnees de connoiſſance: il arriue que l'ame vegetante n'eſtant pas ſi noble qu'entre ſes puiſſances il y en ait vne doüee de connoiſſance; La nature

vniuerſelle, qui pouruoit a tout, ſupplée à ce defaut, & conduit par ſa lumiere l'inclination des ſubſtances vegetantes à leurs fins, & par vn meſme moyen guide toutes les autres puiſſances qui ſuiuent ſes mouuemens en leurs actions. De maniere, que la nature connoiſſant la matiere conuenable & propre pour la nourriture, la monſtre & l'enſeigne à l'appetit naturel, & ordonne qu'elle ſoit attiree & digeree, & conuertie en nourriture pour la conſeruation de l'indiuidu vegetable où il ſe rencontre; Et le meſme ſe doit dire des autres actions. En quoy certes les choſes viuantes ne different gueres des choſes inanimees. Et ne faut point oppoſer à cela qu'il ſemble qu'il y ait des plantes doüees de connoiſſance, ſous ombre qu'il y en a qui ſçauent diſcerner vn ſuc qui leur eſt propre, d'auec vn autre qui leur eſt pernicieux, ce qui ſemble eſtre vne marque de connoiſſance. Car encore qu'il y ait eu des Philoſophes

qui ayent attribué aux Plantes vn ſentiment des choſes, qu'ils diſoient eſtre moins pur & moins actif que celuy des animaux : ſi eſt-ce choſe toute certaine que la nature de l'ame Vegetante eſt trop terreſtre, pour eſtre propre aux fonctions des Sens, qui demandent d'autres organes que ceux des Plantes: De ſorte que ce qu'elles attirent le bon ſuc, & ce qu'elles rejettent le mauuais, cela ne procede d'aucune connoiſſance dont elles ſoient doüees, mais vient de leurs vertus & de leurs proprietez naturelles, guidees par cette ſouueraine Intelligence qui eſpand ſon ſoin ſur toutes les creatures, quelques baſſes & abjectes qu'elles puiſſent eſtre. Et c'eſt auſſi par ſon mouuement que les meſmes Plantes fuyent leurs contraires, comme la Vigne fuit le Laurier: & qu'elles monſtrent tant de grace & de beauté en leurs œuures, comme nous voyons au Printemps; de ſorte que toutes ces choſes ne nous obligent point à croire

qu'elles ſoient doüees de connoiſſance. Mais reprenons noſtre diſcours, & laiſſans-là l'ame vegetante, montons vn degré plus haut, & nous eſleuons à la ſenſitiue,

Celle-cy comme plus noble poſſede en elle-meſme la connoiſſance, & n'a point beſoin de l'emprunter d'ailleurs comme la vegetante, & comme les choſes inanimees. Elle a outre cela trois ſortes de puiſſances : c'eſt à ſçauoir, la faculté de connoiſtre, la faculté de deſirer, & la puiſſance mouuante. Par la puiſſance mouuante, i'entends celle qui execute le mouuement d'vn lieu à l'autre, ſelon qu'il luy eſt commandé & ordonné par la faculté où ſe forme le deſir, apres qu'elle eſt eſclairee & guidee de la connoiſſance. Les puiſſances connoiſſantes ſont de deux ſortes ; c'eſt à ſçauoir, les exterieures & les interieures. Les exterieures ſont les cinq Sens de la nature ; c'eſt à ſçauoir, la veuë, l'oüye,

le gouſt, l'odorat, & l'attouchement, qui comme meſſagers portent aux puiſſances interieures doüees de connoiſſance, tout ce que nous pouuons comprendre & deſirer. Ces puiſſances exterieures des Sens reſpondent en quelque ſorte au corps de l'Vniuers, dont ils comprennent les couleurs, les ſons, les odeurs, les ſaueurs, la froideur, la chaleur, & les autres qualitez naturelles dont ils ſe trouuent reueſtus. Les puiſſances interieures capables de connoiſſance ſont trois, dont la premiere eſt le Sens commun, qui eſt appellé de ce nom, parce qu'il eſt comme le Centre où affluent & où ſe rendent les images qui luy ſont enuoyees de tous les autres Sens. De ſorte que des yeux il reçoit les images des couleurs qu'ils ont apperceuës, de l'oüye, les images des ſons qui l'ont frappees, de l'odorat, les images des ſenteurs qu'il a flairees : de la langue l'image des douceurs ou des aigreurs

qu'elle a ſauourees : & de tout le corps, les images des choſes qui tombent ſous l'attouchement. Et non ſeulement il reçoit les images que les autres Sens luy renuoyent, mais encore il les compare, les diſcerne & en iuge. Ce que les Sens particuliers ne peuuent faire, d'autant qu'ils ſont limitez à leurs obiects particuliers, hors de l'eſtenduë deſquels ils ne s'auancent iamais. Car les yeux ne s'occupent qu'à connoiſtre la difference qui eſt entre les couleurs, comme entre le blanc & le noir, & ne vont pas rechercher celle qui ſe rencontre entre les ſons, entre les odeurs, & entre les autres qualitez qui n'ont rien de commun auec la couleur. Le Sens commun a donc eſté neceſſaire pour iuger ainſi generalement de tous les obiects des autres Sens, afin que par ſon moyen les Animaux peuſſent diſcerner ce qui leur eſt ſalutaire, d'auec ce qui leur eſt pernicieux.

Mais afin que la connoiſſance que

ce Sens recueille des obiects dont les images luy sont presentees par les Sens exterieurs, ne se perde point par leur absence, il renuoye tout ce qu'il en a recueilly, compare & discerne à vne autre puissance purement connoissante, qui s'appelle l'Imaginatiue, comme celle dans laquelle s'impriment & se grauent les images des choses qui luy sont offertes par le Sens commun, afin que la connoissance en demeure apres qu'elles sont disparuës.

Outre cette Imaginatiue, il y a vne autre puissance propre à conseruer les choses, qui est la Memoire, laquelle encore qu'elle ne soit pas directement ordonnée pour connoistre, mais plustost pour seruir comme d'Archiue & de Thresor pour enfermer, & pour conseruer les images des choses qui luy sont imprimees; neantmoins parce qu'elle represente incessamment au Sens commun les images qui luy ont esté consignees, il se peut

dire qu'elle ſert auſsi à la connoiſſance. Ce ſont donc là les trois puiſſances interieures capables de connoiſsance, auſquelles combien que quelques-vns en adjoutent d'autres, neantmoins pour cette heure ie me tiens à l'opinion de ceux, qui afin de ne point multiplier les puiſsances ſans neceſsité, les reiettent comme ſuperfluës, veu que l'imaginatiue ſuffit pour faire tous les offices qu'on leur attribuë. Il y a donc en l'ame ſenſitiue huict facultez connoiſsantes, cinq externes, & trois internes, comme nous auons monſtré.

Quant aux puiſsances appetitiues, où ſe forment les deſirs, il n'y en a que deux, c'eſt a ſçauoir, la Concupiſcible & l'Iraſcible: l'vne deſquelles ſans l'autre ne ſuffit pas pour le ſalut des Animaux. Car ſi le Lion n'auoit autre inclination, ny autre aiguillon de deſir que de courir apres la viande propre à ſa nourriture, certes la moindre difficulté & le moindre obſtacle qu'il rencontreroit l'empeſche-

roit

roit de poursuiure son carnage, dautant qu'il seroit denué du desir de vouloir surmonter cette difficulté, & par ainsi il ne pourroit conseruer sa vie à faute de nourriture. Tout de mesmes aussi les hommes se rebuteroient pour les moindres trauerses qu'on leur donneroit en la poursuite du bien, ou en la fuite du mal, & pour peu que le danger parust grand & vrgent, ils n'auroient pas la hardiesse de s'y opposer & de le combattre: & par ainsi ils succomberoient aux difficultez, sans poursuiure plus outre les objets de leurs desirs, quelque grande inclination qu'ils eussent d'ailleurs à les rechercher. Pour laquelle raison la sage Nature, afin d'aller au deuant de ceste inconuenient, outre les autres puissanees, a donné à l'ame sensitiue deux appetits, c'est à sçauoir, le Concupiscible & l'Irascible, donc ce dernier à mesme tẽps qu'il arriue quelque difficulté qui s'oppose au desir du Concupiscible, vient aussi tost à son secours, & enflam-

mant le ſang, excite la colere, ou l'eſperance, ou la hardieſſe, ou quelque autre ſemblable Paſſion deſtinee & ordonnee pour faire ſurmonter les difficultez qui trauerſent les contentemens de l'animal. Pour ce qui regarde dõc les puiſſances de l'ame ſenſitiue, il ne reſte plus que la faculté mouuãte d'vn lieu à l'autre, qui eſt eſpandüe & qui reſide dans les nerfs, dans les muſcles, & dans les ligamens, & qui eſt diſtribuee par tous les membres de l'animal. Cette puiſſance eſtant commandee de l'appetit, exerce auſſi toſt ſon office, ſe ſeruant pour inſtrument de ſon action, de cette partie du ſang qui par ſon exceſſiue pureté & ſubtilité a acquis le nõ d'eſprit. Pour venir maintenant à l'Ame raiſonnable, elle a deux puiſſances principales: l'vne doüee de connoiſſance qui eſt l'Entendement: & l'autre capable de deſir, qui eſt la Volonté, laquelle eſtant aueugle comme tous les appetits le ſont naturellement, elle ſuit en la pourſuite de ſes objets

la lumiere de l'Entendement, à raison dequoy elle se nomme, Appetit intellectuel, mais plus proprement, Volonté. L'office de nostre Entendement, particulierement de celuy que nous nommons Possible, est de receuoir, & en receuant de connoistre, & en connoissant d'offrir à la Volonté les especes ou les images qui luy sont enuoyees de l'Imagination. Il est bien vray pourtant qu'estant vne puissance plus noble que les sensitiues, il ne peut receuoir ces images ainsi materielles, grossieres & sensibles qu'elles sont d'elles-mesmes en leur estre particulier, dautant qu'elles ne sont pas proportionnees à sa pureté & à l'excellence de sa condition. A cause dequoy les Philosophes ont mis en nostre ame vne autre puissance merueilleusemẽt noble, dont l'office est d'espurer & de reuestir cõme d'vne nouuelle splendeur, toutes ces images qui se trouuent en l'Imaginatiue, ou bien en la Fantaisie; & de faire en sorte par le moyen de cette lumiere,

que ces images au lieu de materielles, ſenſibles & ſingulieres qu'elles ſont, deuiennent tellement epurees de ces cõditions terreſtres, qu'elles paroiſſent vniuerſelles, & ſi bien proportiõnees à la pureté de noſtre entendement, qu'il en reçoiue aiſement l'impreſſion. Ainſi donc les puiſſances de toutes les trois Ames ſe rencontrent en l'hõme à cauſe de la raiſonnable, laquelle comme plus noble que la ſenſitiue & que la vegetatiue, cõprend toutes les puiſſãces, & outre cela adjouſte encore beaucoup de choſes à leurs perfections. Cependant il faut ſe ſouuenir que l'hõme n'a nulle ſorte d'empire ny ſur les puiſſances de l'ame vegetante, dont les actions ſont purement naturelles: ny ſur celles de l'ame ſenſitiue qui ſont deſtinees à la connoiſſance, cõme les ſens interieurs & les exterieurs: ſi ce n'eſt par accident, entant que par vne reſolution de ſa volõté il denie à ces puiſſances les moyens qui leur ſont neceſſaires pour ſe mettre en action: Mais il en peut

bien auoir ſur celles de l'appetit ſenſitif, qui ſont nees, & qui ſont propres pour obeïr aux diſcours de la raiſon & à l'empire de la volonté, comme ſur l'Iraſcible & Concupiſcible. Afin donc que parmy la liaiſon des puiſſances intellectuelles auec les ſenſitiues, & parmy la communication & les correſpondances qu'il y a entre elles pour l'exercice de leurs fonctions, l'on puiſſe mieux voir comme les moins nobles, ſeruans & obeyſſans aux plus nobles, exercent & executent leurs offices, il nous en faut icy repreſenter la forme.

Soudaïn donc que les ſens exterieurs occupez aux objets qui leur ſont propres, ont recueilly les images des choſes qui leur viennent du dehors, il les vont porter au ſens commun, lequel les reçoit, en iuge & les diſcerne: Et apres cela pour les conſeruer en l'abſence de leurs objets, les preſente à l'imaginatiue, qui les ayant recueillie, afin de luy preſenter toutesfois

& quantes qu'il en ſera beſoin, les conſigne & les baille comme en depoſt à la memoire, d'où les retirant quand l'occaſion le requiert, il les propoſe à l'appetit ſouz l'apparence des choſes ou agreables, ou ennuyeuſes, c'eſt à dire, ſouz l'image du bien ou du mal. Et au meſme temps ces meſmes images eſclairees de la lumiere de l'intellect agent, & eſpurees des conditions ſenſibles & ſingulieres qu'elles retiennent dans l'imaginatiue, & au lieu de ce qu'elles repreſentoient des choſes particulieres, repreſentans les vniuerſelles, elles viennent à ſe rendre capables d'eſtre receuës dans l'entendement, lequel ſouz l'apparence de choſes vtiles ou nuiſibles, c'eſt à dire, ſous l'image du bien ou du mal, les preſente à la volonté, laquelle comme aueugle s'en rapporte à ce que l'entendement luy en propoſe. Et lors comme Reine des puiſſances de l'ame, elle ordonne qu'elles ayent ou à embraſſer, ou à fuir ce qui luy plaiſt, ou qui ne luy plaiſt

pas. A quoy l'appetit sensitif, rendant vne prompte obeïssance pour executer son empire, duquel il ne se depart iamais durant qu'il demeure dans les bornes & dans l'ordre prescript par la nature, reueille toutes les puissances & toutes les passions sur lesquelles son pouuoir s'estend, & met en œuure celles qui sont necessaires à cette action, & par leur moyen commande à la puissance mouuante espanduë par tous les membres, qu'elle ait à suiure ou à fuir, à reculer ou à s'approcher, ou à faire vn autre mouuement conuenable à l'impression qu'elle reçoit. Et elle obeissant promptement, si elle n'est empeschee, meut tout le corps auec les organes qui resident dans ses parties, & les induit à fuir, ou à embrasser les choses selon l'empire & le commandement qu'elle a receu. C'est donc de cette sorte que l'homme procede en ses operations libres, au moins quand il y garde l'ordre qu'il doit. Ce que ie dis, dautant que bien souuent l'ón void qu'il

renuerſe & peruertit ceſt ordre, ſoit que par mauuaiſe nourriture, ou que par accouſtumance, ou que pour n'auoir pas les organes bien ſains ou que parce que ſa volonté a d'ailleurs de mauuaiſes inclinations, il ne laiſſe pas la raiſon ioüyr de ſon empire, & ne luy aſſuiettiſſe pas l'appetit ſenſuel; mais au contraire il ſe donne en proye à ceſt appetit deſreglé, & ſe laiſſe emporter à ſes furieux mouuemens. De ſorte que ſoudain que la fantaiſie offre au meſme appetit les images qu'elle a receuës des Sens, ſous l'effigie ou l'apparence de bonnes ou mauuaiſes; luy ſans attendre qu'elles ſoient iugees par le diſcours de l'entendement, & choiſies & reſoluës par la volonté, commande de luy meſme à la puiſſance mouuante, & la fait mouuoir ſelon ſon bon plaiſir. Et c'eſt en cela que conſiſte le deſordre que les paſſions iettent en la vie des hommes qu'ils deſtournent maintes fois des loix de la raiſon. Mais c'eſt aſſez de ce ſujet; en-

trons maintenant en noſtre matiere, & commençons par la definition des Paſſions, pour en connoiſtre la nature & l'eſſence.

TABLE DES CHAPITRES contenus en ce Traitté des Paſſions Humaines.

QVe c'eſt que Paſſions. Chap. 1. page 1.

Du nombre des Paſſions. Chap. 2. 27.

De la qualité des Paſſions, & ſi elles ſont bonnes ou mauuaiſes. Ch. 3. 48

De l'Amour, Preface. 73

De l'Origine de l'Amour. Ch. 1. 79

En quoy conſiſte l'Eſſence de l'Amour. Chap. 2. 97

Des perſonnes auſquelles s'eſtend l'Amour. Chap. 3. 114

Des effects de l'Amour. Ch. 4. 144

De la Ialouſie, ſi elle eſt vn effect &

vne marque de l'Amour. Ch. 5. 166
De la Haine ou de l'Inimitié. Ch. 1. 175
Du Desir ou de la Cupidité, & de la fuitte & de l'horreur que nous auons des choses. Chap. 1. 205
De la Volupté, ou du Plaisir. Ch. 1. 232
Des effects de la Volupté. Ch. 2. 282
De la Douleur ou de la Tristesse. Ch. 1. 301
De la Misericorde & de l'Indignation. Chap. 2. 334
De l'Indignation. Ch. 3. 354
De l'Enuie & de l'Emulation. Cha. 4. 367
De la Hardiesse. Ch. 1. 389
De la Peur ou de la Crainte. Ch. 1. 405
De la Honte. Ch. 1. 450
Des effects de la Honte. Ch. 2. 471
De l'Esperance & du Desespoir. Ch. 1. 483
De la Colere. Ch. 1: 522
De ceux contre lesquels nous nous courrouçons. Ch. 2. 548

Des effects & des remedes de la Colere.
Chap. 3. 570
De la Douceur ou de la Debonnaireté.
Chap. I. 602
Des Diuerses Passions des hommes selon les aages & conditions où ils se trouuent. Chap. I. 623

DES PASSIONS HVMAINES.

PREMIER CHAPITRE,

Auquel eſt expliqué que c'eſt que Paſſion.

PVIS qu'on ne peut tenir vn meilleur ordre pour expliquer la nature des choſes, que de commencer par leurs definitions, qui ont accouſtumé de nous donner vne pleine lumiere

de leur essence, il faut entrer en ce traitté des Passions par la definition qu'en donnent les Philosophes.

Ce qu'on nomme icy Passion, disent-ils, n'est autre chose *qu'vn mouuement de l'appetit sensitif, causé de l'apprehension ou de l'imaginatiõ du bien ou du mal, qui est suiuy d'vn changement qui arriue au corps, contre les loix de la nature.* D'où il appert que les Passions, à proprement parler, ne resident qu'au seul appetit sensitif, & qu'elles ne se forment qu'en la seule partie irraisonnable de l'ame : de sorte que si l'on donne le nom de Passions, aux mouuemens de l'entendement, ou à ceux de la volonté, c'est par vne façon de parler impropre & figurée, & par alluſion aux Passions des Sens, auec lesquelles ils ont quelque sorte de rapport. La raison pour laquelle

les Passions ne se trouuent point en la partie raisonnable de l'ame, c'est parce que cette partie ne se sert point des organes corporels en ses actions, & que son office n'est pas d'alterer ou d'apporter par elle mesme du changement au corps, qui toutesfois est vn accident qui accompagne inseparablemẽt les Passions. Mais comme ainsi soit qu'elles ne puissent se trouuer en autre partie de l'ame qu'en l'appetit sensitif, il s'éleue icy vne grande difficulté, à sçauoir si cét appetit se doit partager & diuiser en l'Irascible & au Concupiscible, comme en deux puissances differentes; ou bien si ce n'est qu'vne mesme puissance des deux. La commune creance est, que comme leurs objets sont differents, aussi ce sont deux puissances distinctes; dont la raison se recueille de ce que l'exp-

raſcible eſt comme l'eſpée & le bouclier de la Concupiſcible, d'autant qu'elle combat pour ſon contentement, & qu'elle reſiſte à tout ce qui peut le trauerſer.

Cependant que ce ſoient deux puiſſances differétes, pluſieurs choſes le montrent: Car tout ainſi que les Mathematiciens ayãs remarqué diuerſes apparentes irregularitez aux planettes, & obſerué qu'ils ſemblent quelquesfois haſter leur courſe, & quelquesfois la retarder, quelquesfois demeurer cõme immobiles, & quelquesfois retourner en arriere dans le Zodiaque, quelquefois ſe montrer fort proches de la terre, & quelquesfois en apparoiſtre fort éloignés, ont iugé qu'il eſtoit neceſſaire de multiplier leurs Cieux, & de leur en donner pluſieurs, pour ſauuer tout deſordre en ces plus excellents corps de l'Vniuers; auſſi

la diuerſité des paſſions de l'homme, les mouuemens & les deſirs contraires dont ſon ame eſt agitée, ont fait connoiſtre aux Philoſophes qu'il n'y a pas ſeulement en luy vne puiſſance Concupiſcible, mais auſſi vne Iraſcible; veu que bien ſouuent nous auons vn deſir d'vne choſe que nous combattons, & à qui nous reſiſtons auec vehemence : & ſi nous nous laiſſons vaincre, nous en conceuons du regret; comme celuy qui voulant voir les corps de ceux qui auoient eſté executez, reprima ce deſir & deſtourna ſes yeux de cét infame ſpectacle, & puis s'eſtant laiſſé ſurmonter à ſa curioſité, & ayant ietté les yeux deſſus, teſmoigna ſa douleur & le regret qui luy eſtoit demeuré d'auoir donné vn ſi brutal contentement à ſes yeux. Car de là il appert que la Cupidité &

l'Ire ſont deux facultez diuerſes, puis qu'vne meſme puiſſance ne ſe porte point à meſme temps à des deſirs ſi contraires. Et puis nous éprouuons en nous-meſmes que bien ſouuent nous ſommes enclins aux paſſions de l'Iraſcible, ſans eſtre beaucoup émeus de celles de la Concupiſcible, ou bien au contraire. Meſmes il y a des animaux qui ont des cupiditez, mais nuls mouuemens de la colere: Comme par exemple, les Brebis, les Colombes & les Tourterelles montrent qu'elles reçoiuent les impreſſions de cupiditez, & toutesfois il n'apparoiſt en elles nuls ſignes de courroux. De ſorte qu'à bien conſiderer leur naturel, on pourroit remetre en doute ce qu'a dit Ariſtote, qu'il n'y a point d'animal qui n'ayt quelque pointe de colere. En fin c'eſt choſe qui ſevoit encore, que quelquesfois

l'Iraſcible nous fait pourſuiure des choſes qui ſont abſolument contraires à la Concupiſcible: Comme quand au peril de la vie qui eſt ſi chere & ſi precieuſe à tous les animaux, nous cherchons à nous venger d'vn puiſſant ennemy qui nous a offenccz. Car cette vengeance qui met en peril noſtre vie, ne peut partir de la meſme puiſſance qui deſire paſſionnément de la conſeruer; & ainſi l'Iraſcible & la Concupiſcible ſont deux puiſſances differẽtes. Mais toujours il ne ſe trouue nulle part de ſa Paſſion propremẽt priſe, qu'en ces deux facultez ſenſitiues; qui eſt vne des choſes que nous recueillons de la definition que nous en auons donnée.

Il appert encore de la meſme definition, que les Paſſions de noſtre ame doiuent toujours eſtre ſuiuies d'vn ſenſible changement qui ſe

fait au corps par l'impreſſion de l'appetit ſenſitif, touché de l'imagination du bien ou du mal qui ſe preſente à luy. Et icy premieremẽt il ne ſe faut point eſtonner que l'ame face ainſi part de ſes mouuemẽs & cauſe des alterations ſi grandes au corps, veu que le corps luy fait auſſi part de ſes douleurs, quand il ſouffre & endure quelque violence. Car s'il eſt mis à la geſne, s'il eſt eſtendu ſur vne rouë, s'il eſt ietté dans le feu, l'ame gemiſt ſous le fais de ſon tourment. Ce qui arriue, parce qu'eſtans vnis comme la forme & la matiere, & ne faiſans qu'vn tout qui reſulte de leur aſſemblement, il faut que toutes choſes leur ſoient communes, excepté celles qui repugnent, & qui ne peuuent conuenir à leurs natures particulieres. C'eſt pourquoy par vne certaine contagion, ils s'entrecom-

muniquent leurs Passions l'vn à l'autre. Mais il y a en ce sujet vne plus puissante raison, pour laquelle l'ame excite ces changemens au corps par ses Passions; c'est a sçauoir, parce que l'ame ne reside pas seulement au corps comme sa forme, mais y preside en qualité de cause mouuante; au moyen dequoy elle le change & l'altere comme il luy plaist. De sorte que tout ainsi que l'intelligence qui meut vn Ciel appliquant sa vertu pour le mouuoir, luy fait changer de lieu, & de l'Orient le tire à l'Occident, ou de l'Occident à l'Orient; ainsi l'ame qui a vne puissance mouuãte qui domine sur le corps, change sa disposition naturelle, & par son agitation l'arrache du repos auquel il se trouuoit deuant qu'elle le troublast de cette sorte. Puis apres il ne se faut point estonner que l'appe-

tit sensitif face particulierement vne si grande impression sur le corps. Cela procede de la sympathie qui se trouue entre les puissances qui sont regies par vne mesme ame qui les employe ; en suite de laquelle l'appetit sensitif venant à faire son effort, elle réueille, & met aussi en œuure la faculté mouuante du cœur, qui s'ouure ou qui se reserre selon la nature des objets qui ont fait impression sur l'appetit sensitif, duquel naissent tous les changemens qui se font au corps de l'animal. Et icy il faut se souuenir que la nature a formé le cœur, de sorte qu'il est en vn perpetuel mouuement, selon lequel tantost il s'estend, & tantost il se reserre de luy mesme, auec vne certaine mesure & proportion, laquelle demeurant és bornes que la nature luy a pre-

ſcrites comme conformes à la condition de l'animal. Ce mouuement eſt entierement naturel : mais s'il vient à ſe détacher de cette loy, & qu'il ſe montre ou plus émeu ou plus lent que la nature des animaux ne le requiert, l'harmonie naturelle ſe rompt, & ſe fait vne alteration notable en tout le corps de l'animal.

Cependant de toutes les puiſſances de l'ame, il n'y a que celles de l'Appetit ſenſitif, dont les actions apportent de l'alteration à ce mouuement qu'elles ſeules peuuent rẽdre ou plus violent ou plus tardif, que ne portent les loix de la nature. Et de là vient qu'il n'y a auſſi que les actions de l'appetit ſẽſitif qui ſe facent auec vn viſible changement du corps, & auec vne alteration ſenſible de ſa conſtitution naturelle. Toutesfois comme en ce change-

de leur essence, il faut entrer en ce traitté des Passions par la definition qu'en donnent les Philosophes.

Ce qu'on nomme icy Passion, disent-ils, n'est autre chose *qu'vn mouuement de l'appetit sensitif, causé de l'apprehension ou de l'imaginatiõ du bien ou du mal, qui est suiuy d'vn changement qui arriue au corps, contre les loix de la nature.* D'où il appert que les Passions, à proprement parler, ne resident qu'au seul appetit sensitif, & qu'elles ne se forment qu'en la seule partie irraisonnable de l'ame: de sorte que si l'on donne le nom de Passions, aux mouuemens de l'entendement, ou à ceux de la volonté, c'est par vne façon de parler impropre & figurée, & par alluſion aux Passions des Sens, auec lesquelles ils ont quelque sorte de rapport. La raison pour laquelle

les Passions ne se trouuent point en la partie raisonnable de l'ame, c'est parce que cette partie ne se sert point des organes corporels en ses actions, & que son office n'est pas d'alterer ou d'apporter par elle mesme du changement au corps, qui toutesfois est vn accident qui accompagne inseparablemẽt les Passions. Mais comme ainsi soit qu'elles ne puissent se trouuer en autre partie de l'ame qu'en l'appetit sensitif, il s'éleue icy vne grande difficulté, à sçauoir si cét appetit se doit partager & diuiser en l'Irascible & au Concupiscible, comme en deux puissances differentes; ou bien si ce n'est qu'vne mesme puissance des deux. La commune creance est, que comme leurs objets sont differents, aussi ce sont deux puissances distinctes; dont la raison se recueille de ce que l'expe-

rience nous fait voir au reſte des choſes ſujettes à la corruption. Car nous voyons aux autres creatures corruptibles, qu'elles n'ont pas ſeulement vne inclination & vne puiſſãce pour rechercher les choſes qui leur ſont conuenables, & pour fuir celles qui leur peuuent nuire; mais qu'outre cela elles en ont vne autre pour reſiſter & pour combattre ce qui peut trauerſer leurs actions, ou deſtruire leur eſtre. Comme par exemple, le Feu n'eſt pas ſeulement douié de legereté pour s'éleuer en haut, mais il a pareillement receu de la nature la chaleur par le moyen de laquelle il reſiſte & combat tout ce qui eſt contraire à ſon action. En la meſme façon donc il a fallu pour le bien de l'homme qu'il euſt deux ſortes d'inclinations; l'vne pour pourſuiure les choſes qui ſont aggreables à ſes Sens, & pour éuiter

celles qui luy pourroient donner de l'ennuy : & celle-là nous la nommons la Concupiſcible ; Et l'autre par le moyen de laquelle il peut combatre & renuerſer tout ce qui s'oppoſe & qui trauerſe ſes inclinations, ou qui va à la deſtruction de ſon eſtre, ou à la diminution de ſon contentement, qui eſt celle que nous appellons l'Iraſcible. Celle-cy differe d'auec la Concupiſcible, parce que la Concupiſcible ſe porte au bien ſenſible, conſidere abſolument & ſans aucunes épines ; au lieu que l'Iraſcible regarde toujours le bien reueſtu, de quelque difficulté qu'elle s'efforce de vaincre, afin d'oſter à la Concupiſcible tous les obſtacles qui retardent ſon contentement, & qui l'empeſchent de pouuoir iouïr du bien qu'elle deſire de poſſeder. De ſorte que l'I-

raſcible eſt comme l'eſpée & le bouclier de la Concupiſcible, d'autant qu'elle combat pour ſon contentement, & qu'elle reſiſte à tout ce qui peut le trauerſer.

Cependant que ce ſoient deux puiſſances differétes, pluſieurs choſes le montrent: Car tout ainſi que les Mathematiciens ayãs remarqué diuerſes apparentes irregularitez aux planettes, & obſerué qu'ils ſemblent quelquesfois haſter leur courſe, & quelquesfois la retarder, quelquesfois demeurer cõme immobiles, & quelquesfois retourner en arriere dans le Zodiaque, quelquefois ſe montrer fort proches de la terre, & quelquesfois en apparoiſtre fort éloignés, ont iugé qu'il eſtoit neceſſaire de multiplier leurs Cieux, & de leur en donner pluſieurs, pour ſauuer tout deſordre en ces plus excellents corps de l'Vniuers; auſſi

la diuerſité des paſſions de l'homme, les mouuemens & les deſirs contraires dont ſon ame eſt agitée, ont fait connoiſtre aux Philoſophes qu'il n'y a pas ſeulement en luy vne puiſſance Concupiſcible, mais auſſi vne Iraſcible; veu que bien ſouuent nous auons vn deſir d'vne choſe que nous combattons, & à qui nous reſiſtons auec vehemence : & ſi nous nous laiſſons vaincre, nous en conceuons du regret; comme celuy qui voulant voir les corps de ceux qui auoient eſté executez, reprima ce deſir & deſtourna ſes yeux de cét infame ſpectacle, & puis s'eſtant laiſſé ſurmonter à ſa curioſité, & ayant ietté les yeux deſſus, teſmoigna ſa douleur & le regret qui luy eſtoit demeuré d'auoir donné vn ſi brutal contentement à ſes yeux. Car de là il appert que la Cupidité &

l'Ire ſont deux facultez diuerſes, puis qu'vne meſme puiſſance ne ſe porte point à meſme temps à des deſirs ſi contraires. Et puis nous éprouuons en nous-meſmes que bien ſouuent nous ſommes enclins aux paſſions de l'Iraſcible, ſans eſtre beaucoup émeus de celles de la Concupiſcible, ou bien au contraire. Meſmes il y a des animaux qui ont des cupiditez, mais nuls mouuemens de la colere: Comme par exemple, les Brebis, les Colombes & les Tourterelles montrent qu'elles reçoiuent les impreſſions de cupiditez, & toutesfois il n'apparoiſt en elles nuls ſignes de courroux. De ſorte qu'à bien conſiderer leur naturel, on pourroit remetre en doute ce qu'a dit Ariſtote, qu'il n'y a point d'animal qui n'ayt quelque pointe de colere. En fin c'eſt choſe qui ſevoit encore, que quelquesfois

l'Iraſcible nous fait pourſuiure des choſes qui ſont abſolument contraires à la Concupiſcible: Comme quand au peril de la vie qui eſt ſi chere & ſi precieuſe à tous les animaux, nous cherchons à nous venger d'vn puiſſant ennemy qui nous a offencez. Car cette vengeance qui met en peril noſtre vie, ne peut partir de la meſme puiſſance qui deſire paſſionnément de la conſeruer; & ainſi l'Iraſcible & la Concupiſcible ſont deux puiſſances differẽtes. Mais toujours il ne ſe trouue nulle part de ſa Paſſion propremẽt priſe, qu'en ces deux facultez ſenſitiues; qui eſt vne des choſes que nous recueillons de la definition que nous en auons donnée.

Il appert encore de la meſme definition, que les Paſſions de noſtre ame doiuent toujours eſtre ſuiuies d'vn ſenſible changement qui ſe

fait au corps par l'impreſſion de l'appetit ſenſitif, touché de l'imagination du bien ou du mal qui ſe preſente à luy. Et icy premieremẽt il ne ſe faut point eſtonner que l'ame face ainſi part de ſes mouuemẽs & cauſe des alterations ſi grandes au corps, veu que le corps luy fait auſſi part de ſes douleurs, quand il ſouffre & endure quelque violence. Car s'il eſt mis à la geſne, s'il eſt eſtendu ſur vne rouë, s'il eſt ietté dans le feu, l'ame gemiſt ſous le fais de ſon tourment. Ce qui arriue, parce qu'eſtans vnis comme la forme & la matiere, & ne faiſans qu'vn tout qui reſulte de leur aſſemblement, il faut que toutes choſes leur ſoient communes, excepté celles qui repugnent, & qui ne peuuent conuenir à leurs natures particulieres. C'eſt pourquoy par vne certaine contagion, ils s'entrecom-

muniquent leurs Passions l'vn à l'autre. Mais il y a en ce sujet vne plus puissante raison, pour laquelle l'ame excite ces changemens au corps par ses Passions; c'est a sçauoir, parce que l'ame ne reside pas seulement au corps comme sa forme, mais y preside en qualité de cause mouuante; au moyen dequoy elle le change & l'altere comme il luy plaist. De sorte que tout ainsi que l'intelligence qui meut vn Ciel appliquant sa vertu pour le mouuoir, luy fait changer de lieu, & de l'Orient le tire à l'Occident, ou de l'Occident à l'Orient; ainsi l'ame qui a vne puissance mouuãte qui domine sur le corps, change sa disposition naturelle, & par son agitation l'arrache du repos auquel il se trouuoit deuant qu'elle le troublast de cette sorte. Puis apres il ne se faut point estonner que l'appe-

tit ſenſitif face particulierement vne ſi grande impreſſion ſur le corps. Cela procede de la ſympathie qui ſe trouue entre les puiſſances qui ſont regies par vne meſme ame qui les employe ; en ſuite de laquelle l'appetit ſenſitif venant à faire ſon effort, elle réueille, & met auſſi en œuure la faculté mouuante du cœur, qui s'ouure ou qui ſe reſerre ſelon la nature des objets qui ont fait impreſſion ſur l'appetit ſenſitif, duquel naiſſent tous les changemens qui ſe font au corps de l'animal. Et icy il faut ſe ſouuenir que la nature a formé le cœur, de ſorte qu'il eſt en vn perpetuel mouuement, ſelon lequel tantoſt il s'eſtend, & tantoſt il ſe reſerre de luy meſme, auec vne certaine meſure & proportion, laquelle demeurant és bornes que la nature luy a pre-

ſcrites comme conformes à la condition de l'animal. Ce mouuement eſt entierement naturel : mais s'il vient à ſe détacher de cette loy, & qu'il ſe montre ou plus émeu ou plus lent que la nature des animaux ne le requiert, l'harmonie naturelle ſe rompt, & ſe fait vne alteration notable en tout le corps de l'animal.

Cependant de toutes les puiſſances de l'ame, il n'y a que celles de l'Appetit ſenſitif, dont les actions apportent de l'alteration à ce mouuement qu'elles ſeules peuuent rẽdre ou plus violent ou plus tardif, que ne portent les loix de la nature. Et de là vient qu'il n'y a auſſi que les actions de l'appetit ſẽſitif qui ſe facent auec vn viſible changement du corps, & auec vne alteration ſenſible de ſa conſtitution naturelle. Toutesfois comme en ce change-

ment le cœur reçoit de l'alteration, auſſi les eſprits, le ſang & les autres humeurs ſe trouuent agitées & eſmeuës outre l'ordinaire. Ce qui acheue de troubler toute la conſtitution naturelle de l'animal, Voicy donc à peu prés comme cela arriue. Les objets des Sens frappent premierement l'imagination, & puis cette puiſſance apres les auoir reconneus ſe les figure comme bons ou comme mauuais, comme agreables ou comme faſcheux & importuns: puis apres les propoſe comme reueſtus de ces qualitez, à l'animal, qui les apprehendant, ſous cette derniere conſideration excite la puiſſance Concupiſcible ou l'Iraſcible de ſon ame, & les induit à les embraſſer ou à les fuir; & par l'impreſſion de ſon mouuement agite les eſprits que nous nommons, vitaux, qui ſor-

tant du cœur vont s'épandre par tout le corps ; à meſme temps le ſang qui deriue du foye participant à cette agitation, coule par les veines, & ſe iette auſſi ſur toutes les autres parties du corps : En ſuite dequoy le cœur & le foye eſtans ainſi troublés en leur diſpoſion ordinaire, tout le corps ſe ſent émeu, non ſeulement interieurement, mais auſſi exterieurement ſelon la nature de la paſſion qui le trauaille. Car aux mouuemens de la ioye & des cupidités, le cœur s'épanoüiſt & ſe fond d'aiſe. En ceux de la triſteſſe & des ennuis, il ſe ſerre & ſe glace de douleur. En ceux de la colere & de la hardieſſe, il s'enflamme & deuient tout boüillant. En ceux de la crainte, on palliſt & on tremble. La parole de celuy qui a de l'amour, eſt douce & complaiſante : celle

de celuy qui eſt épris de colere, eſt aſpre & rude ; & en ſomme il ne s'eſleue aucune paſſion en l'ame, qui ne laiſſe quelque trace viſible de ſon agitation ſur le corps de l'homme.

En dernier lieu il ſe peut recueillir de la definition de la Paſſion, que ce changement qui interuient au corps, arriue contre les loix de la nature ; parce que comme nous venons de dire, il iette le cœur hors des bornes du mouuement que la nature luy a preſcrites, & l'agite extraordinairement. De là vient qu'entre les mouuemens de l'appetit ſenſitif, ceux-là ſont proprement nommez, Paſſions, qui ſont accompagnez de quelque inſigne defaut. Car tout ainſi que nous appellons, Paſſions du corps, les maladies, les playes, les douleurs, les inflámations, les incisions, & les

autres

autres accidents violents qui luy arriuent extraordinairement : auſſi appellons-nous proprement Paſſions de l'ame, les maladies dont elle eſt trauaillée & troublée, comme la pitié, la crainte, la honte, l'amour, la haine, les cupiditez, la colere, & les autres. Car en ce ſujet le mot de Paſſion ne ſe prend pas au ſens auquel nous diſons qu'vn ſujet patit, quand il reçoit d'ailleurs quelque nouuelle forme, ſoit qu'à l'auenement de cette forme il perde quelque choſe, ou qu'il ne perde rien du ſien, comme quand l'air eſt illuminé des rayons du Soleil, ſans rien perdre de ſa premiere conſtitution : ny au ſens, auquel nous diſons qu'vn ſujet patit, quand il reçoit vne nouuelle qualité qui en chaſſe vne autre, ſoit qu'elle ſoit conuenable à ſa nature, ou qu'elle luy ſoit contraire, com-

me quand l'eau vient à se refroidir, ou à estre échauffée. Mais le mot de Passion se prend icy pour vn changement qui se fait en l'homme contre sa constitution & disposition naturelle, de laquelle il est comme arraché par ce changement. Auquel sens les Philosophes disent que les choses patissent quand on les tire de leur disposition naturelle à vn estat qui est contre leur nature.

Cependant il ne faut point s'estonner de ce que nous fondons l'irregularité du changement que causent les Passions, sur le desordre que l'Appetit sensitif, émeu par les objets sensibles, jette dans le cœur: veu que c'est chose qu'il faut tenir pour constante, que cette puissance de nostre ame, soit l'Iracible, soit la Concupiscible, a son siege & son domicile dans le cœur. Cela ne se

pouuant nier au ſuiet de la Crainte, veu que ceux qui en ſont ſaiſis, rappellent le ſang & la chaleur autour du cœur, comme au lieu où la peur exerce ſa tyrannie dont ils veulent ſe deffendre; & veu auſſi que les animaux qui ont le cœur le plus ample, & le plus large, ſont les plus timides, daurant que leur chaleur eſt plus eſtenduë, & conſequemment moins puiſſante pour repouſſer les efforts de la Crainte, il y en a qui n'ont pas creu qu'il fuſt ainſi des autres Paſſions, mais ont mis leur ſiege ailleurs, & ont dit que les vnes reſident au Foye, les autres à la Ratte, les autres au Fiel; & quant à la Colere ils l'ont logée dans le Fiel, où reſide la Bile qui l'enflamme: mais quant à l'Amour ils luy ont donné ſon departement au Foye; à cauſe que la complexion ſanguine eſt enclne à l'amour, &

quant à la Ioye, ils l'ont eſtablie dás la Ratte, à cauſe que la melancolie prouient de ce que cette partie ſe trouue desbauchée: Mais nonobſtant cela, c'eſt choſe toute certaine que toutes les deux puiſſances de l'appetit ſenſitif, l'Iraſcible, & la Concupiſcible, reſident dans le cœur, qui eſtant la ſource de la vie, & de toutes les operations vitales, a deu auſſi ſeruir de demeure & de retraitte aux appetits que la nature a donnez à l'animal pour conſeruer ſa vie, & pour chaſſer bien loin les perils, dont il peut eſtre menacé. De là vient donc que les Paſſions, ſoit de la Cupidité, ſoit de l'Ire, ſe font incontinent ſentir au Cœur, & troublent ſa conſtitution naturelle auſſi toſt qu'elles s'eſleuent. D'où il s'enſuit vn notable changement en tout le corps, parce que la ſource ne peut eſtre troublée,

que les ruisseaux ne s'en ressentent. Et de là vient encores que les Passions estans trop vehementes, & faisans vne trop violente impression sur le Cœur, causent d'estranges accidens en l'homme. Car par exemple, vne ardente colere épuisant la chaleur du cœur qu'elle attire violemment aux parties les plus esloignées du centre de la vie, & par mesme moyen enflammant la Bile, qui par la naturelle legereté monte au cerueau, pourra oster à l'homme l'vsage de la raison, & le rende comme furieux, & insensé. Vne excessiue crainte aussi ramassant trop d'esprits & trop de chaleur à l'entour du cœur, où elle se veut fortifier contre son ennemy, esteindra la chaleur naturelle, & estouffera l'homme. Et le mesme pourra encor faire la Honte, dont nous auons de prodigieux exem-

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

ples en l'hiſtoire, qui nous témoigne que de grands hommes ſont morts de honte & de regret de ne pouuoir trouuer le nœud, & de ne pouuoit ſoudre quelques énigmes, ou quelques queſtions épineuſes qui leur auoient eſté propoſées. Meſmes on dit que ce grand ornement, ce grand Genie de la Philoſophie Ariſtote, mourut de douleur & de regret de n'auoit peu trouuer la cauſe du Flux & du reflux de l'Euripe. De tout cela il appert quele Cœur qui eſt ainſi opprimé par les Paſſions quand elles ſont vehementes, eſt le ſiege de toutes les deux puiſſances de l'appetit ſenſitif, c'eſt à ſçauoir de l'Iraſcible & de la Concupiſcible. Et quant à ce que l'on objecte au contraire, que la Bille qui enflamme la Colere reſide au Fiel, d'où l'on voudroit conclure qu'il faut donc que l'Ira-

ſcible y reſide auſſi ; il eſt aiſé de reſpondre, que ce que la Bile reſide au fiel, ce n'eſt pas la raiſon pour laquelle elle enflamme la colere ; mais parce que c'eſt vne humeur chaude & ſeiche, qui ſont des qualitez toutes propres pour produire cette ſorte d'effet. Et le meſme faut il dire de l'amour, c'eſt à ſçauoir, que l'abondance du ſang ne rend pas les hommes plus enclins aux paſſions de l'amour, parce que la puiſſance Concupiſcible reſide dans le foye, qui eſt le lieu où ſe forme le ſang ; mais parce que ceux qui ſont de complexion ſanguine, ont vn temperamment chaud & humide, qui eſt propre à cette Paſſion-là : Et pour la ioye, on ne peut recueillir qu'elle reſide dans la Ratte, de ce que cette partie eſtant malade la Melancolie tourmente l'homme, car ce que la

Melancolie tourmente ainſi ceux qui ont le mal de Ratte; ce n'eſt pas parce que la ioye y reſide, mais parce qu'il s'y fait vn amas de Bile noire, qui cauſe vne ennuyeuſe & importune triſteſſe.

Cependant nous ne voulons pas tellemẽt reſtreindre ces deux puiſſances dans les bornes, & dans l'eſtẽduë du cœur, que nous ne confeſſions, qu'encor qu'elles y ayent leur principale reſidence, elles ne laiſſent pas pourtant de s'eſpandre par tout l'animal, dont nous auons vne inſigne preuue aux Lezards, qui eſtans mis par pieces, ſentent la douleur en toutes les parties où l'on vient à les offencer. Pour la derniere de nos remarques ſur le ſujet des Paſſions, il reſte à dire laquelle des deux Puiſſances, de la Concupiſcible, ou de l'Iraſcible eſt la plus noble, & la plus excellente.

Quelques-vns donnent la preéminence à la Concupiſcible, parce que l'Iraſcible eſt deſtinée pour la ſeruir, & pour luy faire iouïr des obiets de ſes Paſſions. Ce qui a fait dire à Ariſtote, que les animaux ſe mettent en colere, & combattent pour leurs cupiditez. Mais tant s'en faut que cette raiſon deprime l'Iraſcible, qu'au contraire c'eſt ce qui montre combien elle eſt plus excellente que la Concupiſcible. Car tout ainſi que ce ſont les plus vaillans ſoldars qui ſouſtiennent l'effort d'vne bataille, & qui empeſchent qu'elle ne ſe renuerſe ſur les plus foibles; auſſi a-t'il fallu que l'Iraſcible euſt plus de generoſité que la Concupiſcible, puis qu'elle eſt ordonnée de la nature pour ſa deffence. Et de fait, comme ainſi ſoit que les plus nobles vertus ſe forment dans les plus excellentes

Puissances, nous voyons que la Force ou la Valeur qui reside en l'Iracible, est vne vertu plus digne & plus loüable que la temperance qui reside en la concupiscible. Aussi experimentons-nous que ce no⁹ est chose bien plus honteuse de ne refrener pas les mouuemens de la Concupiscible, que de n'arrester pas ceux de l'Iracible: dautant que ceux-cy offencent moins la raison que ceux-là A cause dequoy nous blasmons bien plus ceux qui s'abandonnent aux voluptez, que ceux qui sont suiets aux mouuemens de la colere.

Du nombre des Passions.

CHAP. II.

COmme ceux qui ont traitté de la nature des Vents, en ont parlé diuersement, & en ont mis les vns quatre, les autres huict, les autres vnze, & les autres iusques à trente & deux, ausquels ils assignent diuers poincts en l'Orizon: ainsi les Philosophes qui discourent des Passions de nos ames, ne conuiennent pas du nombre, mais en mettent les vns plus, & les autres moins. Voire mesmes vn ancié asseure, que comme il y a beaucoup de Passions dont nous sçauons les noms, aussi y a t'il vne multitude infinie de celles que nous ne connoissons pas. A cause dequoy il

compare l'homme à vn de ces monſtres de l'antiquité, qu'on nous repreſente compoſez de membres, & de formes de diuers animaux, pour-autant que ſes cupiditez & ſes paſſions ſont ſi prodigieuſes, & en ſi grand nombre, qu'elles ſont, capables d'eſtonner ceux qui en veulent conſiderer la multitude, & la diuerſité.

Tout premierement donc il y en a eu qui ont creu que comme il y a quatre Vents principaux qui excitent diuers orages, ſoit en la terre, ſoit en la mer; auſſi il y a quatre Paſſions principales qui troublent nos ames, & qui excitent diuerſes tempeſtes par leurs mouuemens déreglez, c'eſt à ſçauoir la Volupté & la Douleur, l'Eſperance & la Crainte. Et à la verité ces quatre ont comme l'Empire ſur toutes les autres, qui ſe les propoſent com-

me les objets de leurs mouuemens. Car quoy que les hommes facent, ou ils craignent, ou ils desirent, ou ils s'affligent, ou ils sont contens, qui sont les effets de ces Passions-là. D'autres n'en mettent que deux seulement, c'est à sçauoir, la Volupté, & la Douleur. D'autres n'en mettent qu'vne seule, à sçauoir l'Amour, à laquelle ils renuoyent toutes les autres, comme à leur centre & à leur racine. Les autres les ont multipliées, & en ont mis douze, les autres onze. Parmy toutes ces opinions, la plus veritable est celle qui est auiourdhuy receuë, & embrassée par tous ceux qui font vne exacte profession de la Philosophie, c'est à sçauoir qu'il y a onze Passions primitiues, & generales, dont toutes les autres sont comme les reiettons, & les branches. Ces Passions generales sont l'A-

mour & la Haine, le Desir, & la Fuite, la Volupté & la Douleur, la Peur & la Hardiesse, l'Esperance & le Desespoir, & la Colere. Et voicy comme les Philosophes en trouuent le nombre. Des Passions, disent-ils, les vnes regardent le bien ou le mal, absolument & simplement considerés: Et celles-là appartiennent à la puissance Concupiscible. Les autres regardent le bien ou le mal accompagné de quelque difficulté. Et celles-là appartiennent à la puissance Irascible. Celles de la puissance Concupiscible sont au nombre de six, dont trois ont pour obiet le bien, c'est à sçauoir l'Amour, le Desir, & la Volupté; & les trois ont pour obiet le mal, c'est à sçauoir la Haine, la Fuite, & la Douleur: car incontinent que l'obiet, qui a l'image du bien, s'offre à la puissance Concupisci-

ble, auſſi toſt elle s'en ſent eſpriſe, & l'amour s'en forme en elle. Que ſi cét objet eſt preſent, elle en reçoit du Plaiſir & de la Volupté; & s'il eſt abſent, elle eſt touchée du deſir de le poſſeder Et tout de meſme ſoudain que l'objet ſe preſente à la meſme puiſſance ſous l'effigie du mal, elle s'en forme auſſi toſt vne haine contraire à l'amour. Et ſi parmy cette horreur qu'elle en a, il eſt abſent, la fuitte, ou l'auerſion contraire au deſir vient à s'éclorre, & s'il eſt preſent, elle en conçoit de la douleur. De cette ſorte on trouue le nombre des Paſſions qui reſident en la puiſſance Concupiſcible. Celles de l'Iraſcible ne ſont que cinq, à ſçauoir, la Peur & la Hardieſſe, l'Eſperance, & le Deſeſpoir, & la Colere. Car ſi l'obiet qui a aparence de bien, ſe preſente accompagné de difficulté, & que

l'homme se figure que nonobstant cela il est en sa puissance de l'obtenir, alors il s'en forme l'Esperance: mais s'il n'y void nulle apparence, le Desespoir l'entretire, & l'en destourne. Et pour ce qui concerne le bien qu'on possede, il n'y a point de Passion en l'Irascible qui le regarde, veu que ce qui est en nostre puissance, n'est accompagné d'aucune difficulté, & n'est point besoing que l'Irascible se meuue, ou agisse pour ce sujet. Mais si le mal qui se presente, est plein d'horreur & de difficulté, il faut qu'il soit ou present ou absent. S'il est absent, il excite ou la Hardiesse, ou la Crainte; la Hardiesse, si nous voulons nous efforcer de le surmonter; la Crainte, si nous le redoutons comme trop formidable. S'il est present, il enflamme la Colere, qui nous porte à la vengeance, pour repousser

repouſſer l'iniure que nous auons receuë. Et ainſi nous trouuons le nombre des Paſſions de l'Iraſcible, qui auec les ſix de la Concupiſcible font vnze Paſſions en tout.

Mais il faut ſe ſouuenir que non obſtant ce nombre determiné, il s'en trouue encor comme vn Exain d'autres, qui toutesfois prennent leur ſource & leur origine de celles là, comme nous auons deſia remarqué. En ce nombre les Philoſophes mettent l'Aigreur, l'Enuie, l'Emulation, la Honte, l'Effronterie, la Miſericorde, l'Humanité, & mille autres qu'il ſeroit trop long de raconter. Mais parce qu'il y en a quelques-vnes, ſans la connoiſſance deſquelles ce traitté des Paſſions ſeroit imparfait, nous en parlerons, ſelon l'exigence de la matiere, aux lieux où l'occaſion s'en offrira. Icy il ſuffira de remar-

quer, que comme les Passions generales regardent leurs obiets, sans autre restriction que celle du bien ou du mal qui s'y presente, ainsi les Passions plus particulieres contenuës sous ces generales, regardent les mesmes obiets limitez à quelque condition speciale : comme par exemple, le Desir pris absolument est vne Passion generale qui regarde l'objet du bien, sans autre limitation que sous l'apparence du bien ; Mais si nous venons à prescrire des bornes à ce bien, & que nous le considerions sous l'image d'vn bien particulier, soit de l'honneur, soit des richesses, soit de la beauté, ou d'vne autre chose, le desir viendra aussi à estre limité, & ce sera lors vn desir d'honneur qui se nomme Ambition, ou vn desir de richesses, qui se nomme Conuoitise, ou vn desir

de Beauté, qui ſe veut attribuer le nom de ſon genre, & ſe nommer du meſme nom de l'Amour : & le ſemblable faut-il dire des autres limitations de ceſt objet. De ſorte que ces Paſſions-là d'Amour, de Richeſſes & d'Honneur, ſont des Paſſions plus particulieres que le deſir, qui eſt comme leur genre & leur ſource. Ainſi la douleur priſe abſolument, eſt vne Paſſion qui regarde l'objet du mal en ſon eſtenduë generale, & non ſous autre limitation que ſous celle du mal. A raiſon dequoy ſi vn tel obiet vient à eſtre par nous determiné à quelque condition ſpeciale, comme aux infortunes, aux proſperitez d'autruy, ou à noſtre propre infamie, alors la douleur viendra auſſi à eſtre limitée & reſtrainte, & deuiendra vne douleur des infortunes d'au-

truy, & lors ce ſera vne Compaſſion ; ou bien elle deuiendra vne douleur des proſperitez d'autruy, & ce ſera vne Indignation, ou vne Enuie, ou vn dépit ; ou bien elle deuiendra vne douleur de noſtre propre infamie, & lors ce ſera vne Honte, & ainſi des autres. Ces Paſſions peuuent aller à l'infiny ſous diuerſes limitations des objets qui ſont infinis ; c'eſt pourquoy malaiſement les peut-on ranger ſous vne Science. Auſſi n'ont-elles point de nom particulier, mais elles l'empruntent de la limitation qu'elles donnent à l'objet, encore qu'il y en ait quelques vnes qui ont leur nom propre, comme l'Enuie, la Ialouſie, la Compaſſion, la Honte ; mais les autres prennent ſouuent le nom de leur Genre.

Cependant on a accouſtumé

de demander icy, d'où vient que considerant l'objet de l'appetit Concupiscible qui enclost le bien & le mal simplement pris, c'est à dire, sans apparence d'aucune difficulté qui luy soit adiointe, nous auons mis la Ioye comme vne Passion qui naist de la presence & de la iouissance du bien, & la douleur comme vne Passion qui naist d'vn mal present, & qu'on n'a peu éuiter; Et toutesfois considerant l'objet de l'Irascible, qui enclost le bien qui ne se peut obtenir qu'auec difficulté, & le mal qui ne se peut fuir qu'auec de la peine; nous n'auons mis aucune Passion qui naisse de la iouissance d'vn tel bien, ou de la presence de ce mal qui n'a peu s'éuiter. A quoy nous respondons que cette difficulté auroit lieu, si ces deux Appetits auoient leurs actions separées l'vne d'auec

l'autre ; Mais cela n'eſt pas, au contraire ils s'vniſſent & ſe portent coniointement à la recherche & à la poſſeſſion du bien, ou à la fuite & à l'éloignement du mal. De ſorte que l'appetit Iraſcible ne fait iamais ſes efforts que coniointement auec le Concupiſcible, veu qu'il eſt ordonné pour le ſecourir & l'aſſiſter toutesfois & quantes qu'il ſe trouue de la difficulté en l'objet qu'il doit ou pourſuiure, ou éuiter. A raiſon dequoy dautant que quelque difficulté qui ſe puiſſe rencontrer en la fuite ou en la pourſuite de ceſt obiet, neantmoins quand il eſt obtenu ou éuité, toute la peine & la difficulté qui l'enuironnoit vient à s'éuanouir & à eſtre diſſipée ; il n'eſt point beſoin de mettre d'autres Paſſions qui naiſſent de la iouiſſance ou de l'éloi-

gnement de cét obiet, que les meſmes qui naiſſent de cette iouiſſance ou de ceſt eloignement, quand il ne s'y trouue point de difficulté apparente, qui en trauerſe l'acquiſition, ou qui en rende la fuite difficile. Et afin que l'on connoiſſe mieux quel ordre tiennent ces deux Appetits en l'execution de leurs offices, nous pouuons repreſenter ainſi leurs mouuemens, & l'ordre des Paſſions qui ſe forment en l'vn & en l'eutre. Incontinent qu'il ſe preſentera à la puiſſance ſenſible quelque obiet, ſous l'effigie d'vn bien apparent : par exemple la beauté d'vne Helene, ſoit que l'acquiſition en ſoit accompagnée de difficulté, ou qu'il ne s'y en preſente point, cette beauté excitera premieremẽt vne Paſſion d'Amour, de laquelle naiſtra tout auſſi toſt le deſir

qui en fera rechercher la ioüiſſance. Et au cas qu'en cette rechercher il ne ſe découure ny n'apparoiſſe aucune difficulté, la poſſeſſion s'en prendra ſans auoir beſoin de l'aſſiſtance de l'appetit Iraſcible, dont naiſtra la ioye ou le plaiſir. Mais ſi durant l'ardeur du deſir il ſe decouure quelque difficulté à l'obtenir à cette heure-là, d'autant que ſi l'appetit Concupiſcible n'eſtoit aſſiſté, il ſe rebuteroit à la moindre petite difficulté qui ſe preſenteroit, & ceſſeroit de deſirer la choſe, & de ſe mettre en peine de l'acquerir : Pour cette raiſon l'Iraſcible afin d'empeſcher que cela n'aduienne, fait naiſtre & venir au ſecours du Concupiſcible l'Eſperance, qui ſouſtient le deſir, à fin de faire toute ſorte d'effort pour l'acquiſition, qui en ce cas là n'apporte point d'autre

ioye que celle qui fuſt arriuée, quand meſmes elle ſe fuſt faite ſans peine & ſans difficulté : conſideré que la iouïſſance fait oublier toutes les peines qui l'ont precedée. Mais dés le commencement, & dés la naiſſance du deſir, ou meſmes pendant tout le temps qu'il dure, ſoit auec quelque eſperance, ou du tout ſans eſpoir de la ioüiſſance de l'objet, s'il apparoiſt que c'eſt choſe abſolument impoſſible d'en ioüir, alors pour ne laiſſer pas conſumer le deſir en vne vaine pourſuite, l'Iraſcible fait naiſtre le Deſeſpoir, afin que la puiſſance Concupiſcible ne s'occupe pas en vn deſſein qui ne luy peut reüſſir ; Et pareillement s'il s'offre à la puiſſance appetitiue vn objet ſous l'effigie du mal, comme par exemple, vn puiſſant ennemy qui ſe prepare & qui ſe mette en

deuoir de se venger de nous & de nous offenser, alors la Haine se réueille premierement en nous, & nous fait apprehender le mal qui nous menace apparemment, & puis nous encline à chercher les moyens de le fuir, soit en nous mettant en defense, ou bien en nous retirant & nous mettant à couuert de ceſt outrage, ou bien en l'esquiuant par quelque autre voye. Ce qui fait naistre en nous la Passion de la Fuite, par laquelle nous n'entendons icy autre chose que l'effort que nous faisons pour fuir le mal. Mais au cas qu'en cette recherche des moyens pour l'euiter, il n'apparoisse aucune difficulté, l'Irascible ne se mettra point en peine de secourir la Concupiscible. Et pource qu'eschapper d'vn danger & éuirer vn mal, est vne sorte de bien, cela auenant il en naistra de la ioye : com-

me au contraire ſi nous tombons au mal heur qui nous menace, encore qu'il n'apparoiſſe point qu'il y euſt aucune difficulté à l'éuiter, il en naiſtra de la douleur. Mais ſi durant que ie cherche les moyens d'euiter l'outrage qui me menace, ie m'apperçois que ie ne le peus faire ſans peine & ſans difficulté, cette heure là dautant que les moindres obſtacles eſtonnent & empeſchent la puiſſance Concupiſcible, ſans qu'elle s'efforce de les ſurmonter, l'Iraſcible excite la Hardieſſe, qui va au ſecours, & qui ſouſtient le mouuement de cette Paſſion que nous nommons Fuite ou Auerſion de la choſe, iuſques à ce que le mal ſoit entierement détourné & diſſipé, & alors naiſt la meſme ioye qui fuſt arriuée, quand toutes ces difficultés ne ſe fuſſent point rencontrées. Et quand parmy cette

resistance, & ceét effort de la Hardiesse, le mal n'a pas laissé d'arriuer, alors la douleur vient à se former comme elle se fust formée, biẽ que cét accident fust arriué sans combat, & sans difficulté. Mais si durant qu'on cherche les moyens d'éuiter le mal, l'on decouure qu'il y a bien de la difficulté à s'en garẽtir, & qu'il est proche de nos testes auec vn danger eminent de nos personnes, alors l'Irascible vient au secours auec la crainte qui rẽd l'homme prudent aduisé, à fin qu'vne trop grande audace ne le face pas perdre & precipiter dans le malheur qu'il veut éuiter. Outre tout cela, quand l'objet qui se presente sous l'image du bien à mesme temps se fait connoistre impossible à acquerir, alors non seulement l'esperance n'y prend point de part, mais mesmes le desir en est banny,

de sorte que la premiere Passion qui se forme alors en nous, c'est le Desespoir que l'Irascible excite, à fin qu'il ne naisse point de vain desir, considerè que naturellement l'on ne souhaite point les choses impossibles, & que les actions vaines & inutiles sont ennemies de la nature.

Quant à la contrarieté qui se peut renconter entre quelques-vnes de ces Passions, il faut sçauoir que cette contrarieté se peut peser en deux façons: c'est à sçauoir ou bien à raison de diuers mouuemens de l'appetit qui s'en enflamme; Comme par exemple, nous disons que l'Esperance & le Desespoir sont Passions contraires, non à raison de leurs objets, puis que toutes deux regardent le bien apparent, sous la condition de difficile à obtenir; mais à raison des di-

uers mouuemens qu'elles excitent de leur nature en l'appetit, dautant que l'Eſperance fait vn effort pour rechercher l'objet, & le deſeſpoir s'en retire, & s'en recule. D'où vient que ſi nous comparons l'Eſperance & la Hardieſſe, nous trouuerons que ce ſont Paſſions contraires, non à raiſon du mouuement de l'appetit, veu que toutes deux agitent l'eſprit, & luy ſeruent comme d'aiguillon pour le rendre prompt à la recherche de leurs objets; mais à raiſon de ces objets, dautant que l'Eſperance regarde le bien apparent, & la Hardieſſe regarde le mal. Semblablement la Crainte & le Deſeſpoir ſont contraires, à raiſon de leurs objets, & non à raiſon de leurs mouuemens, dautant que toutes deux ſeruent pluſtoſt à retirer & arreſter l'effort de l'appetit, que non pas à l'exciter. En apres, le

desir & la fuite sont Passions contraires pour toutes les deux raisons ensemble, consideré que l'vne a pour objet le bien, & l'autre le mal; & outre cela le Desir incite l'Appetit à la recherche de l'objet, au lieu que la fuite l'en fait retirer. On peut faire le mesme discours sur le reste des Passions. Mais cela se verra mieux aux lieux où nous en traitterons en particulier.

de, ont creu qu'vne ame dans qui la Vertu a ietté de profondes racines, & qui poſſede tous les ornemens de la vraye ſageſſe, doit auoir acquis vn tel empire ſur leurs mouuemens, qu'elle ne s'en ſente iamais, non pas meſme legerement troublée. Ce qui les a meus à faire ce iugement, a eſté qu'ils eſtimoient choſe indigne d'vn homme ſage & pleinement vertueux, de ſe voir ſujet aux maladies de l'ame, qui eſt le nom qu'ils donnent aux Paſſions. Mais les Peripateticiens ont embraſſé l'opinion contraire, & ont creu que c'eſtoit choſe qui ne ſe pouuoit nier, que les plus grãdes ames, & les plus accomplies en Vertu & en Sageſſe, ne ſe reſſentiſſent quelquesfois de ces Paſſions, auſquelles pourtant les Sages ſçauent bien donner le frein, & retenir leur ar-

deur. Et se fondent sur ce qu'elles ne s'éleuent pas en nous par nostre élection, mais qu'elles sont comme des reiettons de la nature, qui se produisent, & qui s'aduancent d'eux-mesmes. Cette question a semblé à plusieurs grands personnages, estre plustost des paroles que des choses. Mais quoy qu'il en soit, il est vray que les plus Sages ne peuuent s'exempter des mouuemens des Passions naturelles, sans que toutesfois cela diminuë rien de leur Vertu; ou la rende moins parfaite. Il faut donc se souuenir que ces sortes de Passions peuuent estre considerées en deux manieres; Premierement en leur estenduë particuliere, c'est à sçauoir comme mouuements de l'Appetit sensitif, qui de soy n'est doüé d'aucune raison, & qui nous est commun auec les Bestes; Et

en cette façon elles ne sont ny loüables, ny dignes de blasme: veu que le poids, & le merite de ce qui part de nostre ame dépend de la raison. Secondement elles peuuent estre considerées, en tant que la raison les peut soumettre à son empire, & leur donner la loy : Et en cette consideretion elles peuuent estre bonnes ou mauuaises, selon la qualité de la Volonté qui les gouuerne. Ainsi nous voyons les bons & les mauuaises craindre, desirer, & se resiouïr aussi bien les vns que les autres : mais les meschants ont de mauuaises craintes, de mauuais desirs, & de mauuaises ioyes : au lieu que les bons n'ont que de bonnes craintes, de bons desirs, & de bonnes ioyes, parce que les rameaux tiennent tousiours de la nature de leur ra-

cine. Car encore que l'Appetit ſenſitif de ſa condition ſoit deſtitué de liberté, neantmoins à cauſe de l'eſtroite vnion qu'il a auec les puiſſances intellectuelles & raiſonnables, il en participe comme vn rayon, & a quelque ſorte de liberté empruntée, pour l'amour de laquelle on ne feint point de dire qu'il eſt meſmes capable des vertus, comme de la Temperance & de la Force, qui reſident en cette partie de l'ame.

Si les Stoïciens euſſent bien peſé cette conſideration, ils euſſent veu que l'homme ſage, par le moyen de la raiſon, peut tellement moderer ſes Paſſions, qu'elles ſoient loüables, & dignes de la profeſſion qu'il fait de la Vertu. Ce qui ne reçoit point de doute parmy les Philoſophes Chre-

ſtiens, puis que celuy qui n'a iamais eſté capable de peché, & de qui l'ame a eſté eſleuée au comble des Graces & des Vertus, a eu luy-meſme des Paſſions & des affections humaines, qui toutesfois n'ont peu iamais ſurprendre, ny anticiper l'empire de la raiſon, ou s'émouuoir ſans receuoir la loy d'elle. Et ſi d'ailleurs nous ne manquons pas de raiſons pour combattre & renuerſer l'opinion des Stoïques. Car premierement la Vertu, quelque eminente qu'elle ſoit, ne deſtruit point ce qui eſt pleinement conforme à la raiſon: Mais qu'y a t'il de plus raiſonnable, que de voir l'homme touché de pitié & de compaſſion des miſeres de ſon ſemblable: de ſon amy: de ſon parent: Quelle inhumanité ſeroit-ce à vne mere de voir ſon enfant en la gueule des

beſtes farouches, ou expoſé à vn naufrage, ou eſtendu ſur vne rouë, ou déchiré d'vn autre ſupplice, ou ſeulement accueilly d'vne violente maladie, ſans auoir le cœur attendry de douleur ? Voudroit-on qu'vn homme vertueux ne fuſt émeu d'aucune indignation, de voir les crimes honorez, & les meſchants éleuez au faiſte des dignitez ? Voudroit on condamner les aiguillons d'vne honneſte émulation, dont eſt touché celuy qui lit dans l'hiſtoire les glorieux exploits, ou les vertueux déportements des grands hommes qui l'ont deuancé ? Voudroit-on que celuy qui doit la vie & l'honneur, & tout ce qu'il a à ſon amy, fuſt inſenſible aux offices de ſon amitié ? Voudroit-on que les larmes d'vne honneſte femme, n'euſſent point de puiſſance

ſur vn mary qui ſeroit preſt de l'abandonner ? Tous ces mouuements eſtants donc ſi iuſtes, ne ſeroit-ce pas vne exceſſiue cruauté de les vouloir ſupprimer, comme en dépit de la nature ? Mais qui ne ſçait que ces Paſſions nous ſont des exercices de Vertu : Apprehender le mal, craindre les ſupplices, attendre auec ioye les recompenſes, ſouſpirer apres les promeſſes, ne ſont-ce pas autant d'aiguillons à la Pieté, à la *Iuſtice*, à la Temperance, & aux autres vertueuſes actions : Qui eſt-ce donc qui reprouuera vne choſe ſi loüable : Derechef, n'eſt-ce pas eſtouffer le fruict de la Vertu, & luy dénier le contentement qui luy eſt deu, de retrancher ainſi vniuerſellement toutes les Paſſions. Car qui ne ſçait qu'elle a de couſtume de ietter en l'ame des hom-

mes vne ardente amour des beaux fruicts qu'elle produit ? Qui eſt l'homme iuſte qui ne ſente vn certain plaiſir, & vne certaine douceur aux effects de la Iuſtice ? Qui eſt l'homme ſobre qui ne reçoiue du contentement aux actions de la Sobrieté ? Qui eſt l'homme vaillant qui ne ſe laiſſe tranſporter à l'Amour des beaux exploicts, & au deſir d'aller chercher vne glorieuſe mort dans les combats ?

Apres cela, qui croira iamais que la Vertu à l'exemple du Polype mange ſes bras, c'eſt à dire, qui croira iamais qu'elle deſtruiſe ſes propres objets ? Qui ignore donc que les Paſſions de nos ames ne ſoient les objets de pluſieurs excellentes vertus qui les moderent, & qui les ramenent à la raiſon quand elles veulent s'émanciper ? La Force n'eſt autre

choſe qu'vne mediocrité que nous apportons à la Crainte, & à la Hardieſſe ; c'eſt a dire ce n'eſt autre choſe qu'vne vertu, par le moyen de laquelle nous moderons vne exceſſiue Frayeur, & vne Hardieſſe immoderée. Oſtez donc à la Force la Peur & la Hardieſſe, & elle n'eſt plus vertu: & par vn meſme moyen vous renuerſerez toute ſorte de magnanimité, & toute ſorte de magnificence, dont l'vne nous fait entreprendre auec vn grand courage, les choſes les plus terribles & les plus difficiles, & l'autre nous donne de la ſplendeur aux grandes actions ; vous renuerſerez pareillement toute Patience, & toute Perſeuerance, dont l'vne nous fait conſtamment, & volontairement ſupporter les miſeres de cette vie; & l'autre nous affermiſt contre toutes les trauerſes de ce

monde, de ſorte que nous demeurons inſeparablemẽt attachez à ce que nous croyons eſtre de la raiſon: Car toutes ces vertus ont pour objet les Paſſions de l'appetit Iraſcible. La Temperance n'eſt auſſi autre choſe, qu'vne mediocrité que nous gardons aux voluptez du gouſt & de l'attouchement, & aux douleurs, ou aux triſteſſes qui nous ſuruiennent: c'eſt à dire, ce n'eſt autre choſe qu'vne vertu, par le moyen de laquelle nous reglõs les voluptez & les douleurs. Si vous oſtez donc à la Temperance, les voluptez & les douleurs, en vain vous luy donnez le nom de Vertu: Et tout à la fois vous arrachez du nombre des vertus, la Pudeur & l'Honneſteté, dont l'vne nous fait apprehender les infamies & les opprobres: c'eſt à dire, nous induit à fuir tout ce qui a quelque image

de dissolution. Et l'autre nous empliſſant l'ame de choſes belles, ou faites auec vne certaine grace, nous fait fuir tout ce qui eſt ſale, & digne de vitupere. Vous arracherez encore de ce meſme nombre des Vertus, l'Abſtinence, la Sobrieté, la Chaſteté, la Pudicité, dont les deux premieres moderent les Voluptez de la bouche, & les autres les Plaiſirs de la generation: Veu que toutes ces Vertus ont pour objet les Paſſions de l'Appetit concupiſcible.

Apres tout cela encore l'Appetit ſenſitif eſt vn preſent de la nature, que Dieu qui en eſt l'Autheur nous a liberalement accordé. Or la Vertu ne deſtruit point la nature, mais y adiouſte les Perfections qui luy manquent: Il faut donc qu'elle laiſſe agir l'Appetit ſenſitif ſelon ſon inclination, ſauf à moderer ſes

mouuemens, & à les retenir ſous les loix de la raiſon. Et certes il ſemble que les Stoïques n'ont remarqué en l'homme autre compoſition que celle du corps & de l'ame, & qu'ils ont ignoré la diuerſité des puiſſances intellectuelles & ſenſitiues, de la raiſon & de la ſenſualité: veu qu'autrement il n'y a nulle apparence qu'ils euſſent voulu laiſſer l'Appetit ſenſitif ocieux en l'homme, comme il faut qu'il ſoit s'il eſt vne fois deliuré de tous les mouuemens des Paſſions. Et quant aux exceſſiues loüanges qu'ils donnent au Sage, qu'ils feignent exẽpt des Paſſions, elles reſſemblent aux ſuperbes titres qu'on donne aux grands Nauires, & à tout ce riche équipage, & à ces exquis ornemẽs dont on les pare, qui n'empeſchent pas qu'ils ne ſentent la fureur des orages, & qu'ils n'aillent

s'ouurir & ſe briſer aux pieds d'vn rocher, auſſi bien que les moindres vaiſſeaux. Car on a touſiours veu ceux qui ont fait profeſſion de cette ſecte, pallir auſſi bien que les autres aux dangers de la mer & de la terre; on les a touſiours veus ſujets aux cõmunes cupiditez des hommes, & auoir en ce ſujet plus de Vanité que de Conſtance. De ſorte que meſmes ils ont eſté contraints d'excuſer ces premiers mouuements, & d'aduoüer qu'il n'eſt pas en la puiſſance de l'homme d'empeſcher qu'ils ne s'éleuent, & qu'ils ne ſe produiſent quelquesfois. Que reſtoit-il donc, ſinon à confeſſer qu'il faut que la raiſon les regle, & les ramene à la mediocrité qui ſe trouue en la Vertu! Car tout ainſi que la ſanté ne conſiſte pas en la deſtruction des qualités contraires, qui ſe rencontrent

en l'homme, mais au temperament qu'vne bonne nature leur donne : Et comme pour rendre vne musique parfaite, il ne faut pas en oster la diuersité des tons, mais les amener à vn bon accord pour parfaire l'harmonie : Aussi l'effort de la vertu ne consiste pas à exterminer, ou à arracher entierement de l'ame les Passions naturelles, mais à les moderer, & à les regir auec le frein de la raison. Il est bien vray qu'il y a des Passions pleines de crimes, & que nous detestons à les ouir seulement nommer, comme l'Impudence, l'Enuie, la Haine ; & de celles-là nous ne doutons pas qu'il ne les faille entierement supprimer. Mais il y en a d'autres dont le nom mesmes est agreable, comme la Pitié, la Pudeur, l'Amour honneste, & les semblables ; & celles-là n'ont besoin

que de prendre la teinture de la raiſon & de la vertu, pour eſtre entierement loüables. Mais de nous vouloir donner vn homme qui ne ſoit émeu d'aucune Paſſion, c'eſt vrayement le deſpouïller de l'humanité, & en faire, ou vn rocher, ou vn Dieu. Ceux qui font profeſſion d'vne ſi ſuperbe & ſi arrogante Philoſophie, ne ſe peuuent empeſcher de rire, quand ils liſent dans les écrits des Poëtes, qu'il y a eu des hommes de telle conſtitution, & pour le dire ainſi, de telle trempe, que les épées, les lances, & les autres armes ne les pouuoient entamer, ny faire aucune playe ſur leurs corps: Et ceux qui ont eu plus de vogue parmy eux, ſe ſont mocquez des Philoſophes qui ont creu qu'il y auoit dans l'Vniuers quelques Iſles & quelques contrées, comme Delos

& l'Egypte, qui n'auoient iamais senty la violence des tremblemens de terre, & qui estoient demeurées perpetuellement immobiles parmy les mouuemens de toutes les autres parties du monde; Et ces gens-là nous dépeignent vn homme sage si parfait, si éminent, & si affermy en la Vertu, que tous les coups de sa fortune, voire les plus violents, les naufrages, les supplices, & les infamies ne peuuent faire aucune impression sur son ame; de sorte qu'il demeure immobile, & sans changer mesmes de visage au milieu des flammes, des rouës, & des potences, & de toutes les horreurs les plus affreuses de la mort & de la honte. Qui est ce qui ne se mocquera d'vne si excessiue vanité? Mais, disent ces Stoiques, c'est chose bien indigne d'vn homme pleinement sage, & orné d'vne parfaite

faite vertu de se voir agité des Passions qui sont les maladies de l'ame. A cela nous respondons qu'il est faux, que les Passions considerées entant qu'elles se sousmettent aux loix de la raison, soient des maladies de l'ame; au contraire, en ce sens-là qui est celuy auquel nous en parlons, ce sont des instrumens & des objets de la vertu; ce sont comme de viues estincelles qui en allument en nos ames les desirs, & comme parle Aristote, ce sont les ames de la raison. Il est bien vray, que comme on dit, que les fleurs de l'Egypte estant perpetuellement chargées & trempées des vapeurs du Nil, qui sont terrestres & grossieres, ne iettent pas les agreables odeurs qu'elles ietteroient sans cét obstacle; qu'aussi les ames troublées des Passions, ne peuuent produire les actions vertueuses qu'elles produi-

roient hors de cette agitation : veu que les mouuemens & les impressions qu'elles font sur les ames, ressemblent aux efforts d'vn violent torrent qui arrache les pierres, qui renuerse les plantes, & qui entraine tout ce qui s'oppose à sa violence, dautant qu'elles esteignent la raison, ostent le iugement, estouffent la prudence, & ne laissent aucune image de vertu en vne ame qui en est transportée. Mais cela arriue à ceux qui s'abandonnent entierement aux Passions, & non à ceux qui comme de sages Pilotes se preparent contre l'orage, & qui quand il est arriué se mettent en deuoir d'y remedier, sans perdre le iugement en vn accident qui effraye les autres. Nous apprinoisons bien les Elephans, les Tygres, les Lyons, les Pantheres, & les animaux les plus farouches sans nous émouuoir, &

on ne voudroit pas que sans nous troubler excessiuement, nous peussions reprimer la brutalité de l'appetit sensitif, & moderer ses Passions quand elles s'éleuent contre la raison?

Au reste, quand ces mouuemens des Passions preuiennent la raison, & deuancent toute deliberation de l'homme, on ne les peut estimer mauuais, puis que ce sont purs mouuemens de la nature sans aucune image de liberté: & c'est chose certaine, que non seulement vne sagesse commune y est suiette, mais que mesmes les plus excellentes ames, (ie ne parle point de ceux qui ont des dons pariculiers de Dieu) voire celles qui sont doüées des vertus Heroïques, en ressentent l'agitation, veu que la vertu pour éminente qu'elle soit, ne peut tellement assuiettir l'appetit sensitif,

auquel elle ne commande pas comme à vn Esclaue, mais comme à vn Citoyen, qu'il ne preuienne l'empire de raison. Et c'est ce que les Stoïques sont encore contraints d'auoüer; veu qu'ils asseurent qu'il n'est pas en la puissãce de l'homme sage de s'empescher de se troubler, quand quelques images affreuses se presentent inopinémentà ses yeux: de sorte que quoy qu'il face en ces accidens là, il pallira, il sera estonné, il aura le cœur serré: toutesfois, disent ils, ce sera sans consentir à ces mouuemens, parce qu'il est en sa puissance de n'y consentir pas. Ils adioutent qu'il y a cette differen[illegible]ntre l'homme sage & l'in-
[illegible]ue l'insensé cede aux Pas-
[illegible]& leur obeït en tout: au lieu
[illegible]e sage, encore qu'il en souffre
[illegible] mouuemens, leur resiste tou-
[illegible]ours, & conserue genereusemen[illegible]

en ſon ame les loix & l'amour de la Vertu. En cela certes, ils ont approché bien prés de la doctrine que nous enſeignons. Mais toujours il faut ſe ſouuenir, que l'office de la raiſon n'eſt pas d'arracher de l'ame de l'homme toutes les racines des Paſſions, comme auſſi il n'eſt ny expedient, ny neceſſaire qu'elle le face: mais ſon deuoir eſt de leur preſcrire des limites, & de les reduire à la Mediocrité, où la Vertu les demande. Par exemple, imaginons nous vn frere qui a perdu ſon frere qu'il aymoit paſſionnément; on le conjure de ne pleurer point cette perte, de ne s'en affliger point, & de n'en monſtrer aucun ſigne de triſteſſe, pour conſeruer la reputation d'homme ſage, & abſolument vertueux: n'eſt ce pas exiger de luy pluſtoſt vne pure ſtupidité, qu'vne vraye conſtance? Ceux qui font de

ces discours montrent bien, ou qu'ils n'ont point de naturel, ou qu'ils ne sont iamais tombés en ces sortes de calamités; autrement vne si sensible douleur eust arraché de leurs esprits cette arrogante Philosophie, & les eust contraints d'auoüer que l'humanité ne permet pas qu'on demeure insensibles en de si cruels accidents. Cependant comme ces Passions preuenant la raison, ne peuuét estre estimées ny bonnes ny mauuaises; aussi quand elles se laissent moderer & gouuerner à la raison, elles nous acquierent vne insigne loüange : au lieu que quand elles s'échapent, & qu'elles sortent des limites de la Vertu, elles ne nous apportent que du blâme & de l'infamie. En somme les Passions sont en nos ames comme les nerfs au corps, veu que comme par le moyen des nerfs nous

eſtendons & nous plions les membres; auſſi par le moyen des Paſſions nous nous portons au bien ou au mal: & ſi nous les voulons tourner au bien, s'en ſont comme des aiguillons & des obiets: mais ſi nous les détournons au mal, noſtre ſenſualité s'en ſert, comme celuy qui garde vn Eſclaue ſe ſert de ſa chaine pour le mener la part où il luy plaiſt. De ſorte que le triomphe de la Vertu conſiſte, non à arracher ou à exterminer les Paſſions comme des monſtres, mais à les regler & à les redreſſer comme des enfans inſolens & mal aduiſez; car elle naiſſent dans nous, & ſont des germes & des fruits de noſtre ſenſualité, qui n'a beſoin que d'eſtre ſouſmiſe à la raiſon. En ſomme ceux qui ont vne autre opinion ſe doiuent reſouuenir qu'on ne peut entierement arracher les defauts qui vien-

nent de la nature: & que nous pouuons bien par noſtre induſtrie, corriger & adoucir ce qui eſt né auec nous: mais non pas le vaincre ou le ſupprimer du tout. De ſorte que la ſageſſe ne doit rien promettre en ce ſuiet, puis qu'elle n'y a point de puiſſance. Les Paſſions ſont abſoluës, elles ne dépendent point de l'empire de la Vertu. Elles ſe preſentent ſans eſtre appellées.

DE L'AMOVR.

PREFACE.

VN Ancien disoit, qu'oster la ieunesse des Villes, c'estoit comme retrancher le Printemps de l'année. Mais nous pouuõs asseurer auec non moins de verité, que vouloir bannir l'Amour de la vie ciuile, & de la conuersation des hommes, ce seroit non seulement comme rauir à l'année sa plus belle saison: mais ou trecela ce seroit cõme arracher le Soleil du monde, & remplir tout l'Vniuers d'horreur & de confusion.

Car quelle chose y a t'il en cette vie, soit parmy les honneurs & la gloire, soit parmy les richesses & les tresors, soit mesmes parmy les delices & les voluptez, qui puisse donner vn plein & solide contentement à l'homme, hors de la communication & de la douceur des amis? C'est pourquoy vn excellent Philosophe ne feignoit point de dire, que s'il y auoit quelqu'vn qui fust éleué au dessus des Cieux, d'où il contemplast toutes les merueilles de la nature et du monde, & d'où il vist auec grand estonnement les reuolutions, les periodes, l'ordre, la diuersité & la beauté des Astres & des Estoiles, et qu'il n'eust

point là d'amy à qui faire part de ſon admiration : toutes ces choſes au lieu de le combler de ioye deuiendroient comme ennuyeuſes & importunes à ſa penſée. De ſorte que tout ainſi que les Couleurs, qui ſont les plus exquis ornemens de la nature, pour viues & éclatantes qu'elles ſoient, demeureroient toutesfois comme eſteintes, & ne donneroient nulle ſorte de plaiſir à nos yeux ſi elles n'eſtoient éclairées & comme animées par la lumiere qui nous en découure les ſingularitez & les perfections ; Auſſi quelques grandes richeſſes, & quelques exceſsifs honneurs que nous poſſedions en cette vie, nous

roient hors de cette agitation : veu que les mouuemens & les impreſſions qu'elles font ſur les ames, reſſemblent aux efforts d'vn violent torrent qui arrache les pierres, qui renuerſe les plantes, & qui entraine tout ce qui s'oppoſe à ſa violence, dautant qu'elles eſteignent la raiſon, oſtent le iugement, eſtouffent la prudence, & ne laiſſent aucune image de vertu en vne ame qui en eſt tranſportée. Mais cela arriue à ceux qui s'abandonnent entierement aux Paſſions, & non à ceux qui comme de ſages Pilotes ſe preparent contre l'orage, & qui quand il eſt arriué ſe mettent en deuoir d'y remedier, ſans perdre le iugement en vn accident qui effraye les autres. Nous apprinoiſons bien les Elephans, les Tygres, les Lyons, les Pantheres, & les animaux les plus farouches ſans nous émouuoir, &

on ne voudroit pas que sans nous troubler excessiuement, nous peussions reprimer la brutalité de l'appetit sensitif, & moderer ses Passions quand elles s'éleuent contre la raison?

Au reste, quand ces mouuemens des Passions preuiennent la raison, & deuancent toute deliberation de l'homme, on ne les peut estimer mauuais, puis que ce sont purs mouuemens de la nature sans aucune image de liberté: & c'est chose certaine, que non seulement vne sagesse commune y est suiette, mais que mesmes les plus excellentes ames, (ie ne parle point de ceux qui ont des dons pariculiers de Dieu) voire celles qui sont doüées des vertus Heroïques, en ressentent l'agitation, veu que la vertu pour éminente qu'elle soit, ne peut tellement assuiettir l'appetit sensitif,

auquel elle ne commande pas comme à vn Esclaue, mais comme à vn Citoyen, qu'il ne preuienne l'empire de raison. Et c'est ce que les Stoïques sont encore contraints d'auoüer, veu qu'ils asseurent qu'il n'est pas en la puissãce de l'homme sage de s'empescher de se troubler, quand quelques images affreuses se presentent inopinément à ses yeux: de sorte que quoy qu'il face en ces accidens là, il pallira, il sera estonné, il aura le cœur serré: toutesfois, disent ils, ce sera sans consentir à ces mouuemens, parce qu'il est en sa puissance de n'y consentir pas. Ils adioutent qu'il y a cette difference entre l'homme sage & l'insensé, que l'insensé cede aux Passions, & leur obeït en tout: au lieu que le sage, encore qu'il en souffre les mouuemens, leur resiste toujours, & conserue genereusement

en ſon ame les loix & l'amour de la Vertu. En cela certes, ils ont approché bien prés de la doctrine que nous enſeignons. Mais toujours il faut ſe ſouuenir, que l'office de la raiſon n'eſt pas d'arracher de l'ame de l'homme toutes les racines des Paſſions, comme auſſi il n'eſt ny expedient, ny neceſſaire qu'elle le face: mais ſon deuoir eſt de leur preſcrire des limites, & de les reduire à la Mediocrité, où la Vertu les demande. Par exemple, imaginons nons vn frere qui a perdu ſon frere qu'il aymoit paſſionnément; on le conjure de ne pleurer point cette perte, de ne s'en affliger point, & de n'en monſtrer aucun ſigne de triſteſſe, pour conſeruer la reputation d'homme ſage, & abſolument vertueux: n'eſt ce pas exiger de luy pluſtoſt vne pure ſtupidité, qu'vne vraye conſtance? Ceux qui font de

ces discours montrent bien, ou qu'ils n'ont point de naturel, ou qu'ils ne sont iamais tombés en ces sortes de calamités; autrement vne si sensible douleur eust arraché de leurs esprits cette arrogante Philosophie, & les eust contraints d'auoüer que l'humanité ne permet pas qu'on demeure insensibles en de si cruels accidents. Cependant comme ces Passions preuenant la raison, ne peuuẽt estre estimées ny bonnes ny mauuaises; aussi quand elles se laissent moderer & gouuerner à la raison, elles nous acquierent vne insigne loüange : au lieu que quand elles s'échapent, & qu'elles sortent des limites de la Vertu, elles ne nous apportent que du blâme & de l'infamie. En somme les Passions sont en nos ames comme les nerfs au corps, veu que comme par le moyen des nerfs nous

estendons & nous plions les membres; aussi par le moyen des Passions nous nous portons au bien ou au mal: & si nous les voulons tourner au bien, s'en sont comme des aiguillons & des obiets: mais si nous les détournons au mal, nostre sensualité s'en sert, comme celuy qui garde vn Esclaue se sert de sa chaine pour le mener la part où il luy plaist. De sorte que le triomphe de la Vertu consiste, non à arracher ou à exterminer les Passions comme des monstres, mais à les regler & à les redresser comme des enfans insolens & mal aduisez; car elle naissent dans nous, & sont des germes & des fruits de nostre sensualité, qui n'a besoin que d'estre sousmise à la raison. En somme ceux qui ont vne autre opinion se doiuent resouuenir qu'on ne peut entierement arracher les defauts qui vien-

nent de la nature: & que nous pouuons bien par noſtre induſtrie, corriger & adoucir ce qui eſt né auec nous: mais non pas le vaincre ou le ſupprimer du tout. De ſorte que la ſageſſe ne doit rien promettre en ce ſuiet, puis qu'elle n'y a point de puiſſance. Les Paſſions ſont abſoluës, elles ne dépendent point de l'empire de la Vertu. Elles ſe preſentent ſans eſtre appellées.

DE L'AMOVR.

PREFACE.

VN Ancien disoit, qu'oster la ieunesse des Villes, c'estoit comme retrancher le Printemps de l'année. Mais nous pouuõs asseurer auec non moins de verité, que vouloir bannir l'Amour de la vie ciuile, & de la conuersation des hommes, ce seroit non seulement comme rauir à l'année sa plus belle saison: mais outre cela ce seroit cõme arracher le Soleil du monde, & remplir tout l'Vniuers d'horreur & de confusion.

Car quelle chose y a t'il en cette vie, soit parmy les honneurs & la gloire, soit parmy les richesses & les tresors, soit mesmes parmy les delices & les voluptez, qui puisse donner vn plein & solide contentement à l'homme, hors de la communication & de la douceur des amis? C'est pourquoy vn excellent Philosophe ne feignoit point de dire, que s'il y auoit quelqu'vn qui fust éleué au dessus des Cieux, d'où il contemplast toutes les merueilles de la nature et du monde, & d'où il vist auec grand estonnement les reuolutions, les periodes, l'ordre, la diuersité & la beauté des Astres & des Estoiles, et qu'il n'eust

point là d'amy à qui faire part de ſon admiration : toutes ces choſes au lieu de le combler de ioye deuiendroient comme ennuyeuſes & importunes à ſa penſée. De ſorte que tout ainſi que les Couleurs, qui ſont les plus exquis ornemens de la nature, pour viues & éclatantes qu'elles ſoient, demeureroient toutesfois comme eſteintes, & ne donneroient nulle ſorte de plaiſir à nos yeux ſi elles n'eſtoient éclairées & comme animées par la lumiere qui nous en découure les ſingularitez & les perfections; Auſſi quelques grandes richeſſes, & quelques exceſſifs honneurs que nous poſſedions en cette vie, nous

n'en pouuons gouſter la douceur, qu'en nous figurant le contentement qui en reuient à ceux que nous aymons, & que nous croyons auoir vne égale Paſsion en noſtre endroit. Epaminonde ſeglorifioit d'auoit gagné deux batailles du viuant de ſon Pere & de ſa Mere, comme ſi la ioye qu'en receuoient des perſonnes quiluy eſtoient ſi cheres, euſt rendu ſes victoires plus magnifiques, et euſt accreu la gloire & la pompe de ſes triomphes. En la meſme façon, il n'y a perſonne au monde, qui parmy le cours de ſes proſperitez, ne ſente comme vn accroiſſement de bon-heur, quād il ſi magine que ſes amis ſont ſpectateurs & participans de ſa

felicité Mais d'ailleurs, qu'elle chose peut-estre plus douce à nostre pensée, que l'image d'vne veritable & constante Amour, que nous sommes assurez qu'on nous porte? Quel heur, d'auoir vne personne aqui nous puissions seurement ouurir nostre sein, & luy confier nos plus importans secrets, sans apprehender sa conscience, & sans douter de sa fidelité? Quel contentement d'auoir vn amy, duquel les discours adoucissent nos soucis, les conseils dissipent nos craintes, la conuersation charme nos ennuis, la vigilance asseure nostre fortune, & la seulle presence nous empliſſe de ioye & de plaisir? Puis donc que l'Amour est vne Pas-

sion qui produit de si doux et de si agreables contentements en la societé des hommes, nous nous efforcerons de monstrer icy quelle est son Origine, en quoy consiste son Essence, à quelles personnes elle s'estend, & quels en sont les effets.

DE L'AMOVR.

De l'Origine de l'Amour.

CHAP. I.

COMME c'eſt l'ordinaire des hommes de rapporter les plus nobles effets aux plus excellentes cauſes, pluſieurs conſiderans la dignité de l'Amour, ſe ſont imaginés que cette Paſſion venoit d'vne particuliere impreſſion que Dieu fait en nos ames, leur inſpirant auec la nature les affections qui les tranſportent, & qui leur font rechercher les objets qui leur ſont agreables. Ce qu'ils s'efforcent de prouuer par l'exemple des inclina-

tions naturelles qu'il a données au reste des creatures. Nous voyons, disent-ils ; que Dieu comme Autheur de la nature a imprimé aux choses legeres vne inclination à s'éleuer en haut, pour chercher le lieu de leur repos: A raison dequoy le feu enuoye tousiours sa flamme deuers le Ciel. Et pareillement il a imprimé aux pesantes vne inclination naturelle ; qui le fait tendre deuers le Centre du monde : d'où vient que les pierres, les marbres, & les choses semblables panchent tousours en bas, & ne demeurent suspenduës ou arrestées en l'air qu'auec violence, & contre leur inclination En la mesme façon donc adiouſtent-ils ; Dieu a imprimé à l'homme vne certaine inclination aux choses qui ont quelques rayons de beauté ou de bonté : De sorte que comme ces objets vien-

nent

uent à frapper ſes yeux ou ſon eſprit, il en demeure rauy, & ſent former en ſon cœur vn ardent deſir de les rechercher & de les pourſuiure. Ils confirment cette opinion par les diuerſes inclinations qui reluiſſent en la vie des hommes dés leur naiſſance. Car nous en voyons les vns aymer naturellement la peinture, les autres prendre plaiſir à la Geometrie; les vns ſe paſſionner pour les Arts liberaux, les autres embraſſer les mechaniques; les vns aymer la chaſſe, les autres bruſler de l'amour du ieu: les vns eſtre nais à la guerre, & les autres eſtre enclins à la douceur de la paix; les vns n'auoir contentement que dans vne ſolitude, & les autres ne pouuoir viure hors du maniement des affaires. Et d'où eſt ce, diſent ils, que peuuent naiſtre de ſi differentes inclinations, que de

l'Autheur de la nature ? Ce qu'ils confirment de rechef par l'exemple des choſes qui arriuent ſouuent en l'amour que les hommes ſe portent les vns aux autres, veu qu'il arriuera quelques fois que par vne certaine ſympathie des eſprits, nous aymerons au premier abord vne perſonne que nous n'aurons iamais ny veuë, ny conneuë auparauant: De ſorte qu'il ſemble que cette affection ne vient pas à s'éclore de nouueau en noſtre Ame, tant elle s'y forme doucement & promptement; mais pluſtoſt il ſemble qu'elle vienne ſeulement à ſe reueiller par le moyen de la preſence de l'objet, qui nous fait voir ce que nous ne differions d'aymer, ſinon parce que nous ne le connoiſſions pas, tant il ſe trouue conforme à nos humeurs & à noſtre inclination. Ce qui a fait que quelques-vns ſe ſont

imaginez que les rayons des yeux de ceux qui ayment, se rencontrans auec les rayons qui sortent de l'objet qui les enflamme, se meslent si doucement, que leur vnion est cõme le comble des delices qu'on peut gouster en cette vie. Et au contraire, dés la premiere rencontre nous aurons vn dégouſt d'vne autre perſonne que nous n'aurons veüe que cette ſeule fois là. Cela, diſent-ils, ne monſtre t'il pas que c'eſt la nature qui forme en nous cette Paſſion? Et ainſi ils concluent qu'elle ne peut venir que de l'Autheur de la nature.

Les autres rapporent la cauſe de l'Amour aux Aſtrtes, aux Eſtoiles, & aux Conſtellations, & s'imaginent que ce qu'Achille a aymé Patrocle, & ce qu'Alexandre a aymé Epheſtion, & ce que la Reyne des Amazones a aymé Alexandre:

& pour venir aux exemples de noſtre ſiecle ; que ce que Charles IX. a aymé Monſieur le Mareſchal de Rais, & ce que Henry III. a aymé Meſſieurs de Ioyeuſe, d'Eſpernon, & de Termes, & ce que Henry IV. a aymé Monſieur de Sueilly, & ce que le Roy qui regne glorieuſement auiourd'huy ayme Meſſieurs de Luynes, ce ſont tous effets de l'aſpect des Aſtres qui ſe ſont rencontrez aux natiuitez de ces Princes & de ces Seigneurs.

D'autres en cherchent la cauſe aux Parens, comme ſi ceux qui nous mettent au monde, auec l'eſtre nous tranſmettoient & nous imprimoient leurs Paſſions. D'autres la rapportent à la bonne ou mauuaiſe nourriture que nous prenons, & ſuiuant laquelle nous alons formans nos deſirs & nos affections. Les Platoniciens ſe fi-

gurent qu'il la faut recherch er aux degrez de l'harmonie, qui ſe trouue entre les ames qu'ils croyent eſtre compoſées comme d'vn concert & d'vne proportion de nombres, qui ſe rencontrant égale en deux perſonnes, les incite à s'entr'aymer. Mais cela eſt bien myſtique, & requiert vn eſprit accouſtumé aux imaginations de Platon.

Pour venir donc au poinct; Il eſt tres-certain que Dieu a épandu dans nos ames les ſemences de l'Amour, puis qu'il nous a donné les puiſſances qui en ſont capables: il eſt d'ailleurs tout certain que l'influence des Aſtres peut contribuer à cette Paſſion, puis qu'elle reſide en l'appetit Concupiſcible qui eſt vne puiſſance ſenſitiue, & qui dépend du corps, ſur les mouuements duquel les Aſtres ont

quelque ſorte de puiſſance. Il eſt derechef viſible que la nourriture, & quelquesfois les inclinations que nos Parens nous ont imprimées, peuuent auoir part aux mouuements de nos affections. Mais pour en parler ſelon les regles de la Philoſophie, il faut dire preciſément, & abſolument, que la bonté des choſes, ſoit celle qui ſe trouue en elles, ſoit celle que nous nous figurons y eſtre, eſt la ſource, l'origine, & la cauſe mouuante de l'amour que nous leur portons. Car Dieu Autheur de la Nature, qui a creé toutes choſes en nombre, en poids, & en meſure, a auſſi departy à chacune des creatures les inclinations & les mouuemens neceſſaires pour paruenir à leurs fins. Ainſi il a imprimé à noſtre Entendement vne inclination qui luy fait recher-

cher passionnément la Verité, & l'embrasser quand il l'a rencontrée. Et tout de mesme il a imprimé à la voolnté, le desir & l'amour du Bien, qui est l'vnique objet qui peut l'émouuoir, & l'enflammer à le poursuiure. Tout ainsi donc que la Couleur est l'objet de la Veuë, les Sons l'objet de l'Oüie; ainsi l'objet de la Volonté est le Bien qui l'attire & l'alleche à luy par vn certain attrait qui naist d'vne sympathie naturelle qui est entre eux, pareille à celle qui est entre nostre Entendement & la Verité, entre l'Oeil & les Couleurs, entre l'Oüie & les Sons. De là vient qu'il y a vne si estroite liaison entre la Volonté & le Bien, que la Volonté ne peut rien aymer que sous l'image du Bien. De sorte que si elle se trompe quelques-

fois, & ſi elle embraſſe le Mal, c'eſt ſous le voile & ſous l'apparence du Bien qui eſt employé pour l'abuſer, & le meſme doit-on dire de l'Appetit ſenſitif, qui ſuit en ſes mouuements les meſmes inſtincts que la Volonté. Mais quand nous diſons que le Bien eſt l'obiet de noſtre Volonté & de noſtre Amour: ſous le Bien nous comprenons ce qui eſt beau, veu que les belles choſes ont la meſme puiſſance d'enflammer nos Volontez que celles qui ſont bonnes ; comme auſſi la beauté & la bonté en effet ne ſont qu'vne meſme choſe, & ne different que par noſtre ſeule imagination? Ce que les Platoniciens montrent par d'excellentes raiſons, iuſques à appeller ſimplement l'Amour *vn deſir de la beauté*. Voire meſmes pour montrer que la beauté eſt aymable de ſoy-meſme com-

me la bonté, ils adiouſtent, que la beauté qui reluit aux corps eſt comme vn rayon & vne image de l'infinie beauté qui eſt en Dieu ; à raiſon dequoy nous l'admirons & l'aymons paſſionnément, quand elle ſe preſente à nos yeux. Et puis, diſent-ils, la beauté des corps eſt encore vne image de la beauté des eſprits, veu que les perfections internes engendrent les externes, comme l'éclat des prierres precieuſes & des perles vient de la parfaite mixtion des quatre Elements qui ſe rencontre en leur conſtitution ; comme les fleurs & les fueilles des Arbres empruntent leur beauté de la racine : & comme és animaux la bonne conſtitution interieure eſt cauſe de la beauté du teint qui reluit principalement au viſage. Ainſi donc nous nous figurons que la beauté externe des corps

procede de la bonté interne des eſprits, de ſorte que la bonté ſemble eſtre la racine de la beauté, & la beauté la fleur de la bonté qui reluit aux Creatures. Et pour ce ſujet celuy qui demeure dans les bornes & dans l'innocence de l'Amour, voyant la beauté du corps, s'imagine, comme c'eſt la verité, que cét agreable objet eſt vn rayon de l'infinie & immenſe beauté, dont l'Eſſence de Dieu eſt comme le centre d'où elle deriue, & d'où elle prend ſon origine: & en ſuitte, que c'eſt comme vn reiettõ de la beauté interieure, qui reluit en l'eſprit dont ce corps a eſté animé. Voila comme les Platoniciens montrent que la beauté auſſi bien que la bonté fait impreſſion ſur nos volontez, & à proportion de cela enflamme nos cupiditez, & y forme les affections & les paſſions qui nous la font re-

chercher. Mais sans employer d'autres raisons pour le prouuer, nous nous contenterons de dire auec Aristote, que demander pourquoy on ayme les choses belles, c'est vrayement faire vne demande d'Aueugles, veu que les yeux sentent & sçauent combien les charmes en sont puissans, pour faire impression sur les esprits.

De tout ce que nous auons dit, il est aisé de recueillir que l'Amour a pour obiet & pour cause mouuante, la bonté & la beauté des choses qui par la douceur des rayons qu'elles iettent, font vne si puissante impression sur nos ames, qu'elles demeurent comme rauies, ou plustost comme charmées d'vne si agreable splendeur : de sorte que pour remonter à sa source, il faudroit s'éleuer à cette grande & immortelle Essence, qui est comme vn Ocean

de toutes les graces, de toutes les beautez, & de toutes les bontez qui ſont répanduës dans toutes les creatures. Il faudroit, diſ-je, s'éleuer à cette infinie & bien-heureuſe Eſſence, qui eſt comme le centre, dõt toutes les perfections qui les figurent ſi belles à nos yeux, & qui les repreſentent ſi agreables à nos ſens, empruntent leur eſtre, & prennent leur origine: Et de cette ſorte nous attacherions nos affections à vn obiet digne de la generoſité de leurs mouuemens, qui doiuent toujours imiter la nature du feu qui ne demeure qu'à regret dans la terre, & qui s'efforce touiours de monter deuers lés Cieux.

Au reſte, il faut ſe ſouuenir que l'Amour ſe partage en cinq branches; & qu'il y en a iuſques à cinq eſpeces qui ſont bien differentes les vnes des autres. Car il y

a l'Amour des choſes naturelles, il y a l'Amour des animaux, il y a l'Amour des hommes, il y a l'Amour des Anges, & il y a l'Amour de Dieu. l'Amour des choſes naturelles n'eſt autre choſe que l'inclination qu'ont les choſes dénuées de connoiſſance de s'vnir à leurs fins, & d'acquerir les perfections de leur nature, auquel ſens vn Ancien a dit, que l'Amour des corps n'eſt autre choſe que les poids dont ils ſont balancez, ſoit que la peſanteur les deprime en bas, ſoit que la legereté les éleue en haut; Car Dieu a imprimé ces inclinations à toutes les choſes naturelles, afin qu'elles puiſſent arriuer à leurs perfections, & à fin qu'elles les puiſſent conſeruer quand elles les ont vne fois acquiſes. L'Amour des animaux n'eſt autre choſe qu'vne vehemente impreſſion faite

ſur leurs ſens, épris des choſes qu'ils ſe figurent agreables. Cette Paſſion eſt bien ſouuent aueugle, importune, obſtinée, & inſolente, eſt commune aux hommes, & aux beſtes brutes, qui ſe laiſſent tranſporter aux mouuemens d'vne deshonneſte volupté.

L'Amout humaine eſt vne Paſſion qui deuroit ſuiure les mouuements de la raiſon, & qui eſtant éclairée de la lumiere de l'eſprit, ne deuroit embraſſer que les vrais biens pour ſe rendre parfaite : car demeurant en ces bornes-là, ce ne ſeroit plus vne Paſſion violente & furieuſe, & elle n'empliroit pas ce monde de tant de mal-heurs, dont elle l'emplit tous les iours par ſes exceſſifs déreglements. L'Amour des Anges vole au deſſus de tout cela, dautant que ces bien-heureux eſprits éclairez d'vne plus excellen-

te lumiere, & illuminez d'vne plus pure & plus parfaite ſplendeur, ayment le ſouuerain bien plus ardemment que toutes les Creatures, & par vn reflux de cette grande Amour, prennent vn ſoin incroyable des affaires des hommes, & ſans ſe laſſer au ſeruice qu'ils leurs rendent par le commandement de Dieu, les aſſiſtent, & procurent leur ſalut, auec vne conſtance, & vne ioye pleine d'eſtonnement & de merueille. L'Amour de Dieu n'entre en comparaiſon auec aucune autre, dautant que comme il n'y a nulle ſorte de proportion entre les choſes finies & les infinies, ſes mouuemens tenans de l'infini, paroiſſent auec tout vn autre éclat, & montrent toute vne autre ardeur à l'endroit de ce qu'il ayme, que ne peuuent faire les Creatures. De cette ſource naiſſent les admi-

rables beautez qui reluiſent aux Cieux, aux Eſtoiles, aux Planetes, aux Elemens, aux Corps ſimples, aux compoſez, aux grandes choſes, aux moyennes, & aux petites qui reſſentent toutes les effets de ſa bonté, & l'aſſiſtance parfaite de ſa prouidence. De cette meſme ſoucee prend ſon origine, le ſoin qu'il a des hommes, les graces qu'il leur depart, les bons deſirs qu'il leur inſpire, & les moyens qu'il leur offre pour les éleuer au comble de ſa gloire, & pour les faire ioüir de la felicité des Anges. Mais icy nous ne traittons pas de cette ſorte d'Amour, dont nous aimerions mieux ſentir les flammes que décrire les perfections. Nous ne traittons non plus de celle des Anges, que nous pouuons mieux admirer que depeindre ; Et nous ne nous arreſtons pas non plus

à celles

à celles des choſes naturelles, ou des animaux, qui eſt trop baſſe pour noſtre ſujet; mais nous voulons repreſenter l'Amour qui eſt vne Paſſion Humaine, dont la Philoſophie morale nous apprend à diſcourir, & dont nous allons expliquer l'eſſence.

En quoy conſiſte l'eſſence de l'Amour.

CHAP. II.

COmme aux autres ſujets l'on a de couſtume de monter à la connoiſſance de la cauſe, par la recherche de l'effet; ainſi en cette matiere, pour paruenir à vne exacte connoiſſance de la nature de l'Amour, il faut premierement ſçauoir

que c'eſt que d'aymer, à fin que le reiettons nous découure la nature de ſa racine.

Aymer donc, n'eſt autre choſe que *vouloir du bien à quelqu'vn, non pour noſtre intereſt particulier, mais pour l'amour de luy meſme, en luy procurant de toute noſtre puiſſance, ce que nous croyons luy deuoir eſtre vrayement vtile, ou luy pouuoir donner du contentement.*. D'où il appert qu'il y a quatre choſes à conſiderer en l'Amour. La premiere eſt, que nous vueillons du bien à celuy que nous aymons: Ce qui naiſt de ce que l'Amour vnit parfaitement les volontez, & fait que nous eſtimons le bien qui arriue à ceux que nous aymons, comme le noſtre particulier. C'eſt pourquoy les Anciens diſoient, que l'Amour eſtoit vne ame en deux corps. Ce qu'il ſemble qu'A-

lexandre voulut donner à connoi. ſtre à la mere de Darius, quand il luy dit qu'Epheſtion eſtoit vn autre Alexandre: car il luy tint ce langage à cauſe de la ſinguliere affection qu'il luy portoit, qui eſtoit telle qu'il l'eſtimoit vn autre luy-meſme; En ſuite dequoy il vouloit qu'il euſt part à tous ſes honneurs, & à toute ſa gloire. De cette ſorte donc nous deuons deſirer à nos amis les meſmes honneurs, la meſme gloire, & tous les autres biens que nous ſouhaittons pour noſtre propre contentement. Et quand ils leurs arriuent, nous deuons nous en reſiouir comme s'ils nous eſtoient arriuez, puis que toutes choſes ſont communes entre les amis.

Mais en ſecond lieu, il faut que nous ſouhaittions tout ce bien-là à ceux que nous aymons pour l'a-

mour d'eux-mesmes, & non point pour nostre interest particulier, ou pour aucun profit que nous esperions en recueillir ; car l'opinion des Epicuriens, qui veulent qu'on ayme pour le profit, ou pour le plaisir, est infame, & rend l'Amour ou mercenaire, ou de peu de durée. Il faut donc se souuenir qu'il y a trois sortes d'amitiez ; C'est à sçauoir, l'honneste, l'vtile, & la delectable. Entre lesquelles il y a cette difference, que les deux dernieres especes ne sont point de vrayes affections, mais plustost des simulacres de l'Amour ; au lieu que la premiere, c'est à sçauoir, l'honneste, qui a pour objet la Vertu, est solide & veritable, & outre cela est constante & de longue durée ; au lieu que l'vtile & la delectable durent peu, & se rompent au premier changement qui arriue au su-

jet auquel elles ſe ſont attachées. Par exemple ceux qui n'aimẽt que pour le ſeul profit, ne continuent en cette affection, que durant que ceux qu'ils ayment leur peuuent eſtre vtiles: & cela n'eſtant plus, ils renoncent aux deuoirs qu'ils leurs auoient rendus, parce que la cauſe ceſſant, il faut de neceſſité que l'effet ceſſe auſſi. De là vient que les amitiez de la Cour ſont ſi inconſtantes & ſi muables, d'autant que comme ainſi ſoit que les Courtiſans s'attachent ordinairemẽt d'affections à ceux qui ſont en faueur, & qui ont quelque ſorte de credit, àfin que ce leur ſoit vne entrée aux charges de l'Eſtat: comme il arriue du changement à leur fortune par vne diſgrace du Prince, & qu'en ſuite de cela ils les voyent impuiſſans & incapables de les aſſiſter, ils les abandonnent, & n'en

font non plus d'eſtat que d'vne ſtatuë renuerſée, voire meſmes veulent que l'on croye qu'ils ne les ont iamais recherchez. Ainſi au ſiecle de Tibere, Sejan poſſedant entierement ſon Maiſtre, & recueillant à pleines voiles la faueur de ſon Prince, de ſorte que tous les honneurs, toutes les dignitez, & toutes les charges de l'Eſtat dependoient de l'inclination qu'il auoit à ceux qui les pourſuiuoient; tout le monde l'adoroit, les peuples & le Senat luy dreſſoient des Statuës, il eſtoit loüé publiquemẽt, ſa maiſon ne deſempliſſoit point, tous les ordres l'alloient conſulter comme l'Oracle, ou pluſtoſt comme l'ame de l'Empire. Mais auſſi toſt que ſa faueur commença à branler, auſſi-toſt il vit mourir les affections de ceux qui l'auoient ſi honteuſement flatté; & comme elle fut entierement

decheuë, il arriua vn si prodigieux changement aux affections de la Cour & du peuple, qu'apres l'auoir indignement massacré, son corps fut trainé dans le Tybre, ses Images furent abbatuës, tous ses parens furent persecutez, sa memoire fut detestée, & le nom de Sejan fut en execration à tout le monde. Mais cela est ordinaire à la Cour, où la fortune est tousiours adorée.

Or comme les affections qui dépendent du profit, se ruinent aussitost que le profit cesse, tout de mesmes celles qui sont appuyées sur le plaisir, ne durent non plus que le sujet du plaisir dure. Car ceux qui ayment en cõsideration de la beauté, cõme l'âge ou les maladies viennẽt à la flestrir, leur affection se passe, & ne font plus de cas de ce qu'ils auoient autrefois idolatré. De sorte qu'il n'y a de vraye, ny de solide

amitié de celle qui eſt fondée ſur la vertu & ſur l'honneſteté. Les autres ayans des objets paſſagers & changeans, ſont auſſi inconſtantes muables, & les intereſts & les plaiſirs ceſſans, elles s'eſteignent : au lieu que l'honneſte ſe propoſant vn objet conſtant & durable, ne ſçait auſſi que c'eſt de changement. Ceux qui ayment de cette ſorte, veulent du bien à celuy qu'ils ayment pour l'amour de luy-meſme, & non pour leur intereſt particulier.

La troiſieſme choſe qu'il faut conſiderer en l'Amour, c'eſt que nous ſommes obligez d'employer toute noſtre puiſſance, pour procurer du bien à ceux que nous aymons. Car tout ainſi que le Soleil ne meriteroit point le nom de Soleil, s'il n'éclairoit le mon-

de; auſſi ne peut on eſtimer vray amy celuy qui ne s'employe pas de toute ſa puiſſance, pour obliger celuy qu'il fait profeſſion d'aymer. Et cecy ne reçoit point de bornes, veu qu'il n'y a rien que l'Amour ne face faire à celuy qui ayme parfaitement, iuſques à luy faire mépriſer ſa vie pour le ſalut de ce qu'il ayme. Il eſt vray certes que le parfait amy doit ſouhaitter que celuy auquel il a donné ſon affection, ait toutes choſes heureuſes & proſperes au cours de ſa vie, qu'il ne ſoit iamais accueilly d'aucun orage, & qu'il ne ſente iamais aucune aigreur de la fortune; Mais comme la condition des hommes eſt fragile & expoſée à mille mal-heurs, s'il arriue qu'il tombe en maladie, il doit participer à ſa douleur: ſi vne tempeſte l'emporte à trauers des flots de la mer, il doit faire

voile pour le ſuiure ; & ſi meſmes les vagues renuerſent ſon vaiſſeau, il doit l'aller chercher dans le naufrage. Si les Tirans ſe ſaiſiſſent de luy, s'ils le iettent dans les priſons, & s'ils le chargent de chaiſnes, il doit offrir ſon corps pour le décharger de ſes liens, & s'ils l'enuoyent au ſupplice, il doit offrir ſa teſte pour racheter celle de ſon amy. S'il le void attaqué de ſes ennemis qui s'efforcent de l'aſſaſiner, il ſe doit preſenter pour ſouſtenir leurs coups : & s'il le void en la geule des Lions expoſé à la rage de ces farouches animaux, il ſe doit precipiter pour l'arracher de ce peril ; & s'il vient à mourir, il doit auſſi auoir en horreur la vie ; *Celuy qui ayme parfaitement*, dit Platon par la bouche de Phedre, *s'abandonnera pluſtoſt à la mort ; qu'il n'abandonnera ce qu'il ayme aux dan-*

gers. Et n'y a perſonne ſi lache, que l'amour n'empliſſe de courage, & n'enflamme d'vne force diuine, pour le rendre en ce ſujet egal aux ames les plus genereuſes. Car cé qu'Homere dit, que les Heros ſont inſpirez d'vne force & d'vne fureur diuine, ſe trouue bien plus vray en ceux qui ayment, auſquels l'Amour a ſouuẽt inſpiré vne fureur vrayment diuine, qui leur a fait mépriſer la mort, pour conſeruer la vie à ceux qu'ils aymoient.

La dernier choſe qui ſe doit conſiderer en l'Amour, c'eſt que nous ſouhaittions à nos amis les choſes que nous eſtimons veritablement leur eſtre bonnes. C'eſt à dire, que nous leur deſirions les choſes qui ſont iuſtes, & qui ſont reueſtuës de toutes les circonſtances de la Vertu. A raiſon dequoy celuy là parla ſagement, qui reſpondit à ſon amy qui le vouloit

faire pariurer, qu'il eſtoit amy iuſques aux Autels, ne voulant pas ſeruir ſon amy contre ſa conſcience. En ce cas là donc l'Amour reçoit des bornes, & ce ſeroit abuſer de ſon nom, d'obliger celuy qui ayme à commettre des choſes iniuſtes, en faueur de ceux auſquels il veut du bien. Ainſi quand Charles de Bourbon pour venger ſa douleur particuliere abandonna la France & ſon Roy, embraſſa le party d'Eſpagne & de l'Empereur, les Princes & les Seigneurs ſes amis, dont il y auoit vn grand nombre à la Cour, ne ſe creurent pas obligez de le ſuiure, & de ſe rendre complices de ſon dépit & de ſa rebellion De ſorte que cette parole qui eſt auiourd'huy en la bouche de pluſieurs, qu'ils ſont preſts de ſe faire Turcs pour leurs amis, & meſmes de les ſuiure iuſques aux En-

fers, eſt pluſtoſt la parole d'vne furie, que le diſcours de perſonnes tranſportées d'vne vraye Amour. Car il faut que l'Amour demeure dans les bornes de la Iuſtice, de l'Honneſteté, & de la Vertu, & qu'elle ne nous face rien faire qui nous puiſſe apporter de la honte : Et d'ailleurs ceux qui font ces impies proteſtations, les ont plus à la bouche qu'au cœur, & ne ſçay pas meſmes s'ils les peuuent faire ſans rougir. De tout ce que nous auons dit, il eſt aiſé de recueillir en quoy conſiſte proprement l'eſſence de l'Amour, que nous pouuons definir en cette maniere :

L'Amour eſt vne *bien-vueillance que nous teſmoignons de toute noſtre puiſſance à ceux auſquels nous auons de l'inclination, en leur procurant pour l'amour d'eux-meſmes tout*

le bien que nous croyons leur pouuoir donner du contentement. En ſuite de cela l'amy eſt celuy qui ayme, & qui eſt reciproquement aymé Car l'Amour eſtant comme vn flambeau qui en allume vn autre, il faut que les amis croyent que les affections ſont reciproques, & que comme ils ayment, auſſi ils ſont aymez. En quoy ils ne doiuent pas pourtant ſe montrer faſcheux ou importuns à ſonder l'interieur les vns des autres, qui ſeroit faire paroiſtre de la défiance ; mais ſe contenter des vrays ſignes d'Amour que leurs amis leur montrent. Ces ſignes d'vne vraye amour ſont reduits à trois chefs principaux. Le premier eſt, que les amis ſe réjoüiſſent & s'affligent de meſmes choſes. C'eſt pourquoy Homere dépeignât l'affliction que receut Agamemnon, quand il luy fallut immoler ſa fil-

le Iphigenie, repreſente tous ces amis l'accompagnans à ce ſacrifice, auec des viſages triſtes & abbatus de douleur. Et à Rome quand quelqu'vn eſtoit accuſé, & couroit fortune de la vie, tous ſes amis changeoiẽt de robe auec luy, pour montrer qu'ils prenoient part à ſon affliction. La raiſon de cela eſt, parce que la Douleur & la Ioye ſont des marques de nos affections, & de ce que nous auons en l'ame, qui ſe réjoüit & s'afflige ſelon que les objets qui ſe preſentent à elle luy ſont agreables ou déplaiſans. Et pour cette raiſon la Douleur & la Ioye font connoiſtre l'inclination que l'on a à l'endroit de quelqu'vn.

Le ſecond eſt, que les amis partagent également entre eux le bien & le mal. On dit qu'il y a des Images de cire ſur leſquelles les en-

chanteurs disent de si puissantes paroles, qu'estans faites pour representer quelqu'vn soudain qu'on les offence, le corps de celuy sur qui elles ont esté formées en ressent la douleur. En cette façon il y a vne telle liaison d'affections entre les amis, que le mal qui arriue à l'vn, afflige l'autre, & l'emplit d'amertume. D'où vient que bien souuent on aveu les vrais amis mourir de regret par la perte de leurs amis. Mesmes les Histoires profanes sont toutes pleines de personnes qui se sont tuées elles mesmes, pour ne vouloir pas viure apres ceux qu'elles auoient cherement aimez. Tout de mesmes les prosperitez des amis passent des vns aux autres, de sorte que les triomphes d'Alexandre sõt les contentemens d'Ephestion, & la gloire d'Ephestion est la ioye d'Alexandre.

Le

Le troiſieſme eſt, que ceux qui s'ayment ayent les meſmes amis & les meſmes ennemis. On dit que l'Aymant ne fait pas ſeulement impreſſion ſur le fer qu'il attire: mais qu'outre cela il luy depart ſa vertu par ſon attouchement, de ſorte que le fer qu'il a touché attire vn autre fer, & s'en fait comme vn enchainement perpetuel: En cét meſme façon l'amy amene ſes amis à celuy qu'il ayme, & celuy-là reciproquement luy fait part de ſes amis, dont il ſe forme vne commune liaiſon qui les rend prompts à s'entre-ſecourir, comme ſi c'eſtoient membres d'vn meſme corps.

Des perſonnes auſquelles s'étend l'Amour.

CHAP. III.

COmbiẽ quel'Amour ait pour objet general la bonté ou la beauté, qui reluit aux choſes qui ſe preſentent à nos yeux & à nos ames, il y a toutesfois diuerſes conſiderations particulieres, & comme diuers rayons qui excitẽt céte Paſſion, & qui la forment dans les cœurs des hommes. Ariſtote en conte iuſques à quinze cauſes, qui ſe partagent encore en d'autres branches, dont nous traitterons les plus briéuement que nous pourrons, ne prenans que ce qui appartiendra à noſtre ſujet : Premierement, dit-il, les hommes aymentceux qui leur font

du bien, ou qu'ils croyent auoir la volonté de leur en faire, ou meſmes à leurs amis. A la verité il n'y a rien qui oblige tant les courages, & qui les induiſe tant à aymer, que les biensfaits. Veu meſmes que les beſtes ſauuages ſentent le bien qu'elles reçoiuent des hommes, & qu'il n'y a animal ſi farouche, que le bon traittement n'adouciſſe & n'appriuoiſe. Les gouuerneurs des Lions ne craignẽt point leur rage, mais ſe iouent à l'entour d'eux ſans aucune apprehenſion de leur fureur, dautant que ce genereux animal connoiſt celuy qui a ſoin de le nourrir; Auec la paſture auſſi, on range les Elephans à tout ce que l'on deſire de leur ſeruice. Et ne faut point objecter contre cela, que c'eſt vne plainte commune en la bouche des hommes de tous les ſiecles, que la plus part des biensfaits qui ſe

font dans le monde, se perdent par ce qu'ils rencontrent des ames ingrates, & qui ne s'en sentent nullement obligées. Car cõme a remarqué vn Ancien, cela ne vient pas de la nature des biensfaits, qui au contraire ont vne Vertu particuliere d'attirer les affections, & de charmer les volontez. Mais la plus part du temps, le defaut vient de nostre costé, d'autant qu'ou bien nous errons en nostre élection, faisant du bien àdes personnes qui ne le meritent pás ; ou bien nous le distribuons si mal, que nous en ostons la grace. Car il ne faut pas croire que nos biensfaits obligent vn amy, si nous nous faisons excessiuement courtiser, si nous le faisons languir en sa poursuite, & si nous faisons la chose comme à regret : au contraire, par ces voyes nous ostõs tout le merite & l'obligation du bienfait,

dautantque personne ne croit estre redeuable de ce qu'il a si cherement acheté. Aussi vn Ancien appelloit excellemment les biensfaits de cette nature, *vn pain remply de pierres*, dont personne ne veut vser. Les hommes se sentent donc obligez d'aimer ceuxdont ils reçoiuent des biensfaits : soit que ces biensfaits soient grands, & dignes d'estre reconneus à cause de leur splendeur & de leur magnificence : ou soit que ceux qui en sont les Autheurs, les facent franchement, & auec vne singuliere demonstration de bienvueillance, sans les leur faire acheter : ou soit mesmes que ceux qui les departent, ayent bien choisi le temps pour les obliger, & qu'ils les ayent assistez en vne saison qu'eux ou leurs amis en auoient vne extréme besoin? Et en somme quand ils pẽsent que c'est pour l'amour d'eux

qu'on les a obligez par ces sortes de biens-faits.

Ils aiment encore les amis de leurs amis, & ceux qui ont de la conformité auec eux au sujet de leurs affections, & qui ayment ceux qui les ayment, & qui font aussi profession d'estre ennemis de leurs ennemis. La raison de cela est, qu'en reputant le bien de leurs amis comme le leur propre, ils croyent que le bien qu'on leur fait s'épand iusques à eux, & qu'ils y participent entierement. A cause dequoy ils en ayment la source; comme au contraire, ils croyent que l'auersion que l'on a de leurs ennemis, est vne marque de l'amour qu'on leur porte. Ils ayment outre cela, ceux qui les secourent de leurs moyens, ou qui les obligent de la vie. A raison du premier, les hommes ayment passionnément les ames liberales,

comme se figurans qu'elles sont nées pour le bien du genre humain. A raison du second, les hommes ayment les grands courages, s'imaginans que ce sont des appuis de leur vie, & qu'ils ne souffriront iamais qu'on face vne iniure aux plus foibles. Ils ayment d'ailleurs ceux qu'ils pensent estre iustes, & qu'ils croyent ne ressembler pas aux Harpies, ny aux Oiseaux de proye qui viuent de rapine; mais estre tels qu'ils se contentent de leur fortune, sans faire outrage, ou vser de violence à l'encõtre de personne. Et en ce rang ils mettent les Laboureurs & les Artisans, ausquels tout le monde semble porter vne bonne volonté, à cause de l'innocence de leur profession. Ils mettent encore en ce mesme rãg les personnes moderées, & ausquelles ils voyent reluire vne grande modestie, qui montre qu'ils

n'ont l'ame portée à nulle ſorte d'iniuſtice. Ils y mettent derechef ceux qui menent vne vie tranquille, qui n'ont point de curioſité, & qui ne vont point recherchant la vie d'autruy, mais ſe contentent de conſiderer & de regler ceux qui ſont ſouſmis à leur ſoin & à leur authorité; ſe figurans que ceux qui demeurent dans ces bornes, ne penſent à nulle ſorte d'iniuſtice ou de méchanceté. Les hommes ayment encore les perſonnes illuſtres, qui par leur vertu ſe ſont acquiſes vne gloire éminente, & vne reputation extraordinaire, ſoit parmy tout le monde, ſoit parmy les plus gens de bien, ou meſmes parmy ceux qu'ils ont deſia en admiration, ou deſquels ils ſont eux meſmes admirez: Et principalement ils font éclater leur affection, quand ils ſe figurent que ces perſonnes là parmy la ſplen-

deur qui les enuironne ne les dedaignent point, mais ont pour agreables les témoignages de leur Passion ; Ainsi l'on a veu les peuples courir par flottes de tous les coins du monde, pour aller voir les Conquerans & les Triomphateurs, les hommes de sainte vie, & les personnes doüées d'vn sçauoir exquis, ou d'vne sageſſe éleuée pardeſſus l'ordinaire des hommes. La raiſon de cela eſt, parce que la vertu, la generoſité, la ſainteté & le ſçauoir éminent, non ſeulement ſont choſes aymables d'elles-meſmes, & qui ont de puiſſans attraits pour ſe faire rechercher & admirer aux ſujets où elles ſe trouuent, mais outre cela on croit qu'il y a quelque ſorte de gloire d'eſtre admis aux bonnes graces des perſonnes illuſtres, deſquelles il ſemble que la ſplendeur ſe communique à ceux qui ont

l'honneur de s'approcher d'elle.

Mais particulierement les hommes ayment ces perſonnes illuſtres & vertueuſes, quand elles font paroiſtre qu'elles ne dédaignẽt point les recherches & l'amour de ceux qui montrent auoir de la Paſſion pour les honorer, veu que c'eſt vn témoignage de leur moderation & de la bonté de leur nature, de ne s'enfler point pour les glorieux auãtages qu'elles ont par deſſus l'ordinaire des hommes. Ils ayment derechef ceux qui ſont de douce conuerſation, & qui ont l'humeur ageable & complaiſante ; c'eſt à dire, ils ayment ceux qui ne ſont point bizarres, ny de faſcheux & importun entretien : Ils ayment ceux qui ne les reprennent point odieuſement de leurs fautes ; ils ayment ceux qu'ils voyent ennemis des contentions, & qui mon-

trent ne vouloir pas touſiours demeurer victotieux parmy les diſputes qui s'éleuent dans les compagnies : mais qui s'accommodent ſagement & moderément à ce que l'on conteſte. La raiſon de cela eſt, parce que les eſprits bizarres, ceux qui ſont licentieux à repartir, & ceux qui veulent touſiours vaincre & emporter le deſſus, ſemblent eſtre nais pour contredire & pour combatre les opinions de tout le monde: qui eſt vne marque d'alienation de volonté, & de diſſention d'auec les autres, qui les fait hair : comme au contraire, l'on ayme ceux qui n'ont point de ces mauuaiſes humeurs, & qui s'accommodent aux compagnies où ils ſe trouuent, ſans faire paroiſtre aucune bizarrerie. D'ailleurs les hommes ont comme vne naturelle inclination à aymer ceux qui ont

de la naïfueté, & de la grace à rencontrer, ou à ſe mocquer plaiſamment: mais qui ſçauent auſſi endurer quand on leur baille leur change. De là vient qu'à la Cour les bouffons, & les eſprits picquans & Satyriques, trouuent tant de perſonnes qui en font cas, encore que bien ſouuent ces ſortes de gens picquans quelquesfois trop ſenſiblement, & trop indiſcrettement les particuliers, attirent ſur eux le iuſte courroux de ceux qu'ils ſe donnent la liberté d'offenſer. Cependant la raiſon pour laquelle l'on ayme ceux qui ſont prompts aux rencontres, & aux paroles picquantes ou de mocquerie, eſt, parce qu'il ſemble que cette promptitude & naïfueté à y bien rencontrer, procede de la ſubtilité & de la force de leur eſprit. Et puis nous ſommes enclins

à oüir médire: à cauſe dequoy nous aymons ceux qui le font de bonne grace. Quant à ce qu'on ayme particulierement, ceux qui ſe donnans la liberté de picquer les autres, ſouffrent auſſi qu'on le leur rende, cela vient de ce qu'on croit que ceux qui ſouffrent qu'on leur face les meſmes choſes qu'ils pratiquent à l'endroit des autres, n'ont point de mauuaiſe intention ny d'aigreur en leur courage : mais ſe portent à ces rencontres plus par gentilleſſe d'eſprit, que par animoſité. Ils ayment outre cela, ceux qui montrent faire vne grande eſtime des biens & des qualitez qu'ils croyent poſſeder. De là vient que nous nous laiſſons ſurprendre aux flateurs, qui pour s'inſinuer en nos bonnes graces, colorent nos defauts, & feignent d'admirer tout ce que nous faiſons. Ce mal-heur ar-

riue particulierement à ceux qui ſe défient d'eux-meſmes, & qui craignent de n'auoir pas les Vertus dõt ils ſe veulent preualoir. Car cette défiance venant comme à eſtre diſſipée par les loüanges qu'on leur donne, ils ſe croyent obligez d'aymer ceux qui apportent cét appuy à leur foibleſſe.

Ils ayment auſſi les perſonnes polies, & qui affectent la netteté en toutes choſes, qui ſe plaiſent à montrer vn viſage doux, & à ſe parer & à s'habiller proprement; dautant que cette netteté & cette gentilleſſe eſt comme vne marque du deſir, qu'ils ont de s'inſinuer dans les cœurs, & de gagner les affections des hommes, qui pour ce ſujet ſe ſentent comme obligez de les aymer. Ils ayment pareillement ceux qui ne leur remettent point leurs

fautes deuant lesyeux pour leur en faire receuoir de la honte, & qui ne leur reprochent point les biensfaits dont ils les ont obligez. La raiſon de cela eſt, parce que l'vne & l'autre de ces choſes redonde à noſtre opprobre, & ſemble que ceux qui entrent en ces reproches nous veulent rendre mépriſables, ſoit en découurant nos defauts, ſoit en nous accuſant d'ingratitude. Ils ayment auſſi ceux qui ne ſe ſouuiennent point des iniures paſſées, qui n'ont point les courages obſtinez à la vengeance, & qui ſont touſiours preſts de pardonner à ceux qui les ont offenſez. C'eſt pourquoy les Romains eurent en ſinguliere admiration le premier des Ceſars, parce qu'il n'oublioit rien que les ſeules iniures, dont il eſtimoit le ſouue-

nir indigne de la grandeur de ſon courage. A ce propos, lors que ce Prince eut fait redreſſer les Statuës de Pompée, ce grand ornement de l'Eloquence Romaine Ciceron prononça à ſa loüange, qu'en redreſſant les Statuës de Pompée, il auoit aſſeuré les ſiennes, comme s'eſtant acquis l'amour de tout le monde, par ce trait d'humanité exercé à l'endroit de ſon ennemy opprimé du malheur. La raiſon de cette amour que les hommes portent à ceux qui oublient ainſi les iniures, eſt, parce qu'ils ſe figurent que quand ils les auroient offencez, ils les trouueroient tels en leur endroit, qu'ils ſe ſont montrez enuers les autres.

Ils ayment auſſi ceux qui ne ſont point médiſans, qui n'obſeruent point leurs defauts, ou ceux

de

de leurs amis, mais qui ne consi-derent que leurs seules Vertus, soit pour les admirer, ou pour se former sur leur exemple. Parce que ces choses sont offices de gens de bien, & de personnes doüées d'vne singuliere candeur, & d'vne exquise probité. De rechef ils ayment ceux qui ne leur resistent point lors qu'ils sont en colere, ou qui ne les importunent point au milieu de ce qu'ils font serieusement. Ce qui vient de ce que ceux qui se plaisent à ces resistances, & à ces importunitez, montrent auoir vn esprit amateur de contention, & ennemy de toute complaisance.

Ils ayment encore ceux qui les admirent, qui les ont en opinion de gens de bien, qui témoignent prendre plaisir à leur conuersation, & qui se rendent officieux en leur endroit: Mais principalement

quand on leur fait paroiſtre cette affection & cette bonne volōté, aux choſes auſquelles ils veulent qu'on admire leur induſtrie. Comme par exemple, vn homme qui ayme la Philoſophie prend plaiſir qu'on en louë la profeſſion : vn homme qui ayme les armes, a vn ſingulier contentement d'en oüir loüer les exercices. C'eſt pourquoy les vns & les autres ayment ceux qui rendent de glorieux témoignages à ce qui eſt de leur profeſſion.

Sur tout ils ont de l'inclination à aymer leurs ſemblables, eſtant choſe que la nature nous fait voir tous les iours, que la reſſemblance engendre l'amour, non ſeulement entre les hommes, mais auſſi entre les autres animaux. Car tout animal aime ſon ſemblable. Les Tigres meſmes & les Pantheres, s'aſſemblent auec les animaux de leurs eſpeces;

Et les oiſeaux d'vn méme plumage volent volontiers de compagnie, tant la reſſemblance a de pouuoir d'vnir les affections. Ce qu'à plus forte raiſon nous deuons croire auoir lieu au ſujet de l'homme, qui auſſi ne peut auoir vn plus doux entretien que de ſon ſemblable. Or la raiſon pour laquelle chacun ayme ſon ſemblable, vient de ce que l'homme s'aymant paſſionnément par deſſus toutes choſes, ayme conſequemment tout ce qui a quelque rapport auec luy; A cauſe dequoy conſiderant celuy qu'il ayme comme vn autre ſoy-meſme, il ne peut faire que ſon amour ne s'enflamme par cette cõſideration. Les Platoniciens adiouſtent vne autre raiſon, qui toutesfois me ſemble retomber en celle-là. L'amour, diſent-ils, imprime dans l'ame de celuy qui ayme, l'image & la figure de la cho-

ſe aymée. Or l'homme ayme non ſeulement ſon eſtre, & ſa forme veritable & reelle, mais meſmes ſon eſtre & ſa forme imaginaire, comme il appert par les Tableaux & par les Miroirs, dans leſquels nous contemplõs auec plaiſir nos pourtraits & nos images. Partant il a vne certaine paſſion pour la choſe aymée, dans l'ame de laquelle il contemple ſon image que l'Amour y a peinte. C'eſt donc ainſi que la reſſemblance cauſe l'Amour, & vnit les affections entre les hommes. Et cela eſt ſi vray, que les hommes ayment communément ceux auec leſquels ils ont quelque affinité de ſang: A raiſon dequoy les Parens s'entre ayment ordinairement: Ou quelque conformité d'humeurs & de complexions: qui fait que les Melancoliques s'ayment en la compagnie des Melancoliques, & les eſprits

plus gais en la compagnie de personnes ioyeuses: Ou quelque commerce de profession; d'où viēt que les Philosophes ayment les Philosophes, & les Peintres ayment les Peintres: Ou quelque rapport d'âge à raison dequoy les ieunes gens s'ayment parmy la ieunesse, & les vieillards parmy les personnes plus graues: Ou bien quelque conuenance de mœurs: à raison dequoy les gens de bien ayment les bons, & les méchans s'allient volontiers auec les méchans. Toutesfois ce que nous auons dit, que les personnes d'vne mesme profession s'entre ayment ordinairement, se doit entendre selon la vraye nature des choses, veu que par occasion & par accident, il se peut faire que la conformité des professions engendre de la haine & de l'enuie; c'est à sçauoir, quand ceux d'vne

meſme profeſſion viuans de leur art & de leur labeur, ſe donnent de l'obſtacle l'vn à l'autre. Comme par exemple, quand vn Artiſan a quelque reputation qui diminuë les profits de ſes compagnons, la ialouſie ſe met parmy eux, conformément à ce dire d'vn Ancien ; *Le potier au potiër porte enuie.* Les Philoſophes donnent vne excellente raiſon de cela: Celuy qui ayme, diſent-ils, s'ayme plus cherement que toutes les autres choſes du monde, veu qu'il eſt vn auec ſoy-meſme d'eſſence & de nature : au lieu qu'il n'eſt vny auec celuy qu'il ayme, que par la conformité de quelque forme accidentale & externe. Et pourtant ſi cette conformité qu'il a auec luy apporte quelque notable intereſt, il ſe trouue plus eſtroitement lié à ſoy-meſme qu'à ſon ſemblable:

c'eſt pourquoy voyant que ſon dommage eſt ioint à ſa paſſion, celuy qu'il aymoit luy donnant de l'obſtacle en ce qu'il deſire, luy deuient odieux comme contraire à ſon bien.

Les hommes ayment encore ceux qui aſpirent aux meſmes honneurs, & aux meſmes biens qu'ils pourſuiuent, aumoins quand ils y peuuent paruenir, & y participer enſemble, ſans ſe donner de l'obſtacle, ou ſe faire aucun tort l'vn à l'autre: Car la concurrence apportant de l'empeſchement, comme elle faiſoit en la pourſuite du Conſulat à Rome; il arriue, comme nous venons de dire au ſuiet des perſonnes d'vne meſme profeſſion, qu'elle excite de l'enuie & de la haine. Et de là vient qu'en l'amour des femmes on ne peut ſouffrir de riual, parce qu'hon-

neſtement elles ne peuuent eſtre à deux.

Ils ayment encore ceux auec leſquels ils ont vne priuauté non ſcrupuleuſe, pouuans ſans aucune apprehenſion du mépris, faire & dire en leur preſence les choſes qu'ils auroient honte de faire, ou de dire deuant le reſte du monde. Comme par exemple, ils ayment ceux deuant leſquels ils peuuent librement parler de leurs Amours, de leurs pourſuites, & de leurs autres Paſſions. Cependant il faut ſe ſouuenir icy qu'il y a des choſes qui ſont honteuſes d'elles meſmes, qu'il n'eſt permis à vn homme de bien, de faire, ou de dire, ny deuant le monde, ny deuant ſes amis; Mais il y en a d'autres qui ne ſont honteuſes que ſelon l'opinion du vulgaire, & non ſelon la verité des choſes; & celles-là vn homme de

bien vſant d'vne honneſte familiarité auec ſes amis, les peut faire & dire en leur preſence, encore qu'il ne les vouluſt pas faire, ny dire en public, & deuant le monde. Ne plus ne moins que le Roy Ageſilas eſtant en ſon priué auec ſes enfans, ſe ioüoit auec eux auec vne liberté de Pere, en laquelle il ſe faſcha de ſe voir ſurpris par vn qui ne ſçauoit pas encore iuſques où l'Amour paternelle ſe pouuoit eſtendre.

Les hommes témoignent ſemblablement, qu'ils ayment ceux deuent leſquels ils ont honte de faire ou dire les choſes, qui ſont vrayement honteuſes & deshonneſtes d'elles meſmes. Enquoy l'on peut dire que les Perſes faiſoient paroiſtre qu'ils aymoient leur femmes, lors qu'ils les faiſoient retirer de la licence de leurs banquets, ne vou-

lans pas que leurs yeux fussent spectateurs des excés qu'ils y commettoient, & n'y admettoient que leurs seules Concubines; car ce respect & cette reuerence qu'ils leurs deferoient, estoit vne marque d'vne vraye Amour; veu que nous auons honte de faire rien d'indigne deuant ceux que nous aymons.

Ils ayment d'ailleurs ceux qu'ils voyent constans & fideles en leurs affections, & qui ayment également en presence & en absence. A cause dequoy ils desirent de s'insinuer en l'amitié de ceux qui témoignent encore de l'Amour à l'endroit des morts, qui ornent leurs Tombeaux, qui leur erigent des statuës, & qui leur dressent d'autres monuments pour conseruer leur memoire entiere parmy les hommes. Ils recherchent pareillement ceux qui n'abandonnent point

leurs amis parmy les aduerſitez & les iniures de la fortune: dont nous auons vn notable exemple au ſujet de Damon & de Pythias, deſquels Denys le Tyran ayant condamné l'vn à mourir, & celuy-là ayant demandé du temps pour aller donner ordre aux affaires de ſa maiſon, ſon compagnon demeura plege de ſon retour, à la charge que ſi dans le terme prefix il ne reuenoit, il luy faudroit ſubir la rigueur du iugement en ſa place. Celuy donc qui auoit eſté condamné s'eſtant repreſenté au iour promis, le Tyran eut en telle admiration la fidelité qu'il auoit gardée à ſon amy, en vne choſe de tel poids, & parmy vn ſi grand danger, qu'au lieu de le faire mourir il coniura ces deux parfaits amis de le vouloir receuoir pour troiſieſme en leur amitié. Voilà comme les plus fa-

rouches esprits sont contraints d'aymer ceux qui montrent vne inuiolable constance en leurs affections.

Les hommes ayment encore ceux qu'ils voient pleins de franchise, & éloignez de toute sorte de dissimulation en leur endroit. Auquel rang ils mettent ceux qui ne font point de scrupule de leur découurir leurs defauts, & qui les entretiennent librement de leurs Passions particulieres : Car nous auons montré cydessus, que nous ne rougissions point de dire, ou de faire en priué auec nos amis, ce que pour rien du monde nous ne voudrions dire ou faire deuant toutes sortes de personnes. Partant comme celuy qui est honteux de faire quelque chose deuant vn autre, montre qu'il ne l'ayme pas parfaitement : aussi celuy qui n'a point

cette apprehenſion, fait paroiſtre qu'il a vne pleine confiance en ſon amitié : Araiſon dequoy nous aymons ceux qui témoignent auoir cette confiance en nous, en nous découurant iuſques à leurs imperfections.

Derechef, ils ayment ceux dont l'authorité ne leur eſt point formidable, & dont ils croyent ne deuoir point redouter la puiſſance. Car iamais perſonne n'ayme celuy qu'il craint ſeruilement. Et c'eſt enquoy les Tyrans s'abuſent, de penſer eſtablir leur Empire par la terreur des armes, & par l'horreur des ſupplices. Meſmes l'on a toujours deteſté les furieuſes paroles de celuy qui diſoit; *Ie ne me ſoucie pas d'eſtre hay, moyennant qu'on me craigne*. Cela eſt bon parmy les beſtes ſauuages: mais les hommes veulent eſtre fléchis & gouuernez par la douceur. Et ils

ayment volontiers ceux auſquels ils ſe peuuent fier, & dont la puiſſance ne leur eſt point redoutable. Voilà les perſonnes auſquelles ordinairement s'étend l'amour des hommes.

Cependant le vray moyen de ſe faire aymer, eſt d'obliger par toutes ſortes de biens-faits & de bons offices, ceux dont on recherche l'amitié. Et pour cét effet il leur faut faire du bien, ſans attendre qu'ils le nous demandent, ou qu'ils ſoient contraints de nous découurir leurs neceſſitez. Veu que ce ſeroit comme leur donner la geſne, pour leur faire confeſſer noſtre magnificence. Et plus il ſe faut garder de leur reprocher iamais les graces qu'on leur a faites, & meſmes n'aller pas les publiant aux autres, auec vne vanité qui ſemble tourner à leur mé-

pris. Car celuy qui garde cette mesure aux biens-faits qu'il depart, montre qu'il ne s'eſt propoſé en cela que le ſeul bien de celuy qu'il a obligé, ſans y prendre aucun intereſt particulier. A cauſe dequoy celuy-là ſe trouue auſſi obligé de reconnoiſtre & d'aymer ſa franchiſe.

Des effets de l'Amour,

CHAP. IV.

TOut ainſi que les Anciens Romains conſiderans d'vn coſté les conqueſtes, les victoires, les triomphes, & la gloire que Ceſar auoit acquiſe par ſa vaillance à leur Empire ; & de l'autre peſans les ruines, les miſeres, les maſſacres, & les carnages qu'il auoit cauſez dans leur Eſtat, auoient de couſtume de dire qu'il eſtoit bien difficile de iuger, ſi ſa naiſſance auoit eſté ou plus heureuſe, ou plus fatale à leur Republique ; Auſſi eſt-il bien mal-aiſé de dire ſi l'Amour apporte plus de bien, ou cauſe plus de mal dans le monde. Il eſt vray que quand cette Paſſion demeure dans les

les bornes de l'honnesteté, c'est vne viue source de tous biens en la vie des hommes ; il est vray que l'Autheur de la Nature nous en a imprimé les premiers mouuemens & les premiers rayons ; il est vray qu'elle est née auec nous, qu'elle croist auec nous, qu'elle nous accompagne par tout ; de sorte que ny elle ne peut subsister sans nous, ny nous viure sans elle : Il est vray que c'est vne loy immuable, que les hommes n'ont point trouuée, que les Legislateurs n'ont point prescrite, qui ne dépend point des exemples ou des coustumes des peuples, mais qui a esté gravée, pour le dire ainsi, des propres mains de la nature dans nos ames. Mais quand comme vne beste farouche elle sort des liens de la raison, il n'y a mal-heur qu'elle ne iette dans le monde, il n'y

a déreglement qu'elle n'apporte dans nos vies. C'eſt comme vne ſource fatale d'où découlent toutes ſortes d'horreurs, de paillardiſes, d'adulteres, d'inceſtes, de ſacrileges, de querelles, de guerres, de perfidies, de meurtres, de parricides, de cruautez & de violences; outre les geſnes particulieres qu'elle donne aux eſprits qui s'y laiſſent ſurprendre, les empliſſant d'enuies, de ialouſies, de ſollicitudes, de ſonges, de terreurs, & meſmes de manie, iuſques à les porter maintesfois au deſeſpoir, & à leur faire faire des choſes dont le Ciel & la Terre rougiſſent & ont honte. Enquoy elle eſt dautant plus redoutable, que comme le premier Ciel par ſon mouuement rauit tout ce qui eſt au deſſous de luy; auſſi elle donne la loy à tous nos autres deſirs, & à tou-

tes nos autres Passions. De sorte qu'on la peut nommer la Clef & l'Origine de nos pensées, de nos paroles, de nos actions, de nos mouuements, & de tout ce que nous faisons en cette vie. C'est elle qui fait la premiere impression sur nos ames, où elle excite le desir de ce que nous nous proposons de poursuiure; & puis elle fortifie ce desir par l'esperance qui nous enflamme à la poursuite de ce que nous desirons: & s'il se presente quelque obstacle, elle embraze la Colere, & n'a point de repos iusques à ce qu'elle ait vaincu & surmonté tous les empeschemens, & qu'elle ne soit paruenuë à la ioüissance en laquelle elle establit son contentement & son repos. De maniere que comme la foudre brise tout ce qui luy resiste; aussi cette furieuse Passion

eſtant vne fois enflammée, s'efforce de renuerſer tout ce qui s'oppoſe à ſa rage & à ſa violence. Toutesfois comme encore que les vents enflent les voiles des vaiſſeaux des Pirates, neantmoins ce ne ſont pas eux qui ſont cauſe des brigandages & des maſſacres qu'ils commettent ſur la Mer ; mais tous ces mal-heurs procedent des mauuais courages, & de l'auarice de ces infames Corſaires : Auſſi encore que l'Amour interuienne en beaucoup de méchancetez que font les hommes, ſi eſt-ce que cela ne vient point de la malice de ceſte Paſſion, qui au contraire, eſt née pour ietter toutes ſortes de biens dans la ſocieté ciuile : Mais cela vient de la licence & du débordement des hommes, qui peruertiſſent l'vſage de toutes choſes, & qui con-

uertiſſent les cauſes de leur felicité en des inſtruments de leur mal-heur. Voyons donc quels ſont les propres effets de l'Amour, ſans nous arreſter à ceux qui naiſſent de la pure malice des hommes. Nous les reduirons à trois ou quatre chefs, dont l'éclairciſſement donnera aſſez de lumiere au reſte du ſujet.

Le premier effet qu'on attribuë à l'Amour, c'eſt qu'il a vne vertu vniſſante par le moyen de laquelle il fait aſpirer celuy qui ayme à s'vnir à la choſe aymée. A quoy on pourroit rapporter la Fable de l'Androgine, dont Platon fait vn ſi grand triomphe : mais il y a tant d'inepties à deuorer deuant que d'arriuer aux myſteres de cette fiction, qu'il vaut mieux la paſſer ſous ſilence, que s'amuſer à l'expliquer. Tant y a que l'A-

mour prophane & impudique recherche l'vnion des corps, qui se trouue méme parmy les bestes brutes, & qui pour cette raison peut estre nommée bestiale, si ce n'est qu'elle se recherche dans l'honneteté d'vn legitime mariage. Mais l'amour chaste & honneste, recherche l'vnion des affections & des volontez, & ne passe point outre ce qui est de la decence & de la vertu. Ceux qui s'ayment, disoit Aristophane, desireroient passionnément d'estre transformez & changez l'vn en l'autre, & voudroient au lieu de deux n'estre qu'vn seul. Mais parce que cette transformation ne sçauroit arriuer sans la destruction de leur estre, ils s'efforcent de recompenser ce defaut par vne vnion ciuile & honneste, qui ne va point à la ruine de leur nature;

mais qui contente leurs affections. C'eſt qu'ils conuerſent inceſſamment enſemble, s'entretiennent de leurs Paſſions, & ne s'éloignent que le moins qu'ils peuuent l'vn de l'autre. D'ailleurs, ils ont les meſmes penſées, les meſmes deſirs, les meſmes affections, les meſmes volontez, les meſmes delices, & les meſmes dégouſts, & ne ſemblent eſtre qu'vne meſme ame en deux corps. De là vient que ce qui eſt agreable à celuy qui ayme, l'eſt pareillement à la choſe aymée: ce que l'vn veut l'autre l'embraſſe, ce que l'vn ne veut pas l'autre le fuit & l'a en horreur. De ſorte que leurs volontez eſtant ainſi eſtroitement vnies, toutes leurs actions & tous leurs déportements conſpirent à vne meſme fin, & ſe propoſent vn meſme objet. Car tout

ainſi que quand on a enté le rameau d'vn arbre ſur le tronc d'vn autre, les fruits qui én naiſſent ſuiuent la nature de la greffe, & ne ſentent rien du tronc: Ainſi la volonté de l'Amant eſtant transformée en celle de la choſe aymée, en prend la teinture, & ne fait rien qui ne ſoit conforme à ſes deſirs, & à ſes intentions.

Mais d'où vient la puiſſance qu'a cette Paſſion d'vnir ainſi les ſujets où elle agit ? Cecy ne ſe peut expliquer ſans l'ayde de la Philoſophie. En premier lieu l'Amour, diſent les Philoſophes, eſt vn deſir de iouïr du bien que nous nous propoſons comme propre pour noſtre contentement, & comme capable de nous rẽdre en quelque ſorte meilleurs en y participant. Or cette ioüiſſance & cette participation ne ſe peut faire

sans nous vnir à l'objet de nostre affection, qui est ce mesme bien que nous nous proposons: Partant il est de l'essence de l'Amour qu'elle produise cette vnion. De là vient que la presence de la chose aymée nous est si chere & si precieuse, & que nous nous sentons comblez de ioye quand nous en pouuons ioüir pour l'entretenir de nos pensées, pour gouster la douceur de sa conuersation, & pour luy témoigner nos Passions: Au lieu qu'au contraire l'absence & la separation nous liure mille gesnes, nous donne mille douleurs, & nous cause mille tourmens & mille cuisans regrets que nous voudrions racheter de nostre propre vie. A raison dequoy aussi quand la mort nous a rauy ceux que nous aymons parfaitement, & par ce moyen nous a condamnez comme à vne

perpetuelle abſence, nous nous efforçons de ſoulager noſtre peine, & d'adoucir noſtre perte, en nous tranſportant ſouuent aux lieux où nous auions accouſtumé de les voir, en nous repreſentant ſouuent leurs pourtraits & leurs images, en reliſant leurs lettres, & en maniant à toutes heures tous les monumẽs, & tous les gages qu'ils nous ont laiſſez de leur affection. D'autres fois ces meſmes gages & ces meſmes monuments de leur affection nous déplaiſent, & nous les auons en vne telle horreur, que nous ne les pouuons voir ny les manier; mais touſiours cela vient du regret de l'abſence, d'autant qu'alors nous nous les repreſentons comme des indices trop certains de noſtre perte, que meſmes il nous figurent du tout irreparable, à cauſe dequoy leurs images nous empliſ-

sent d'amertume. Mais d'autre costé, comme ces mesmes choses no⁹ semblent seruir à suppleer la presence, nous les aymons vniquement, & ne pouuons nous lasser de nous en entretenir. Et si parmy cela nous nous pouuons imaginer quelque chose, qui puisse seruir à en conseruer la memoire plus viue en nos ames, nous en embrassons l'inuention, & nous plaisons extraordinairement en cét artifice. Enquoy certes, Arthemise Royne de Carie mõtra vn trait d'vne excessiue Passion à l'endroit de son mary Mausolée. Car la mort le luy ayant rauy, cette desolée Princesse parmy sa douleur, ne sçachant cõment s'arracher ces espines de l'ame, fit reduire son corps en cendres, & les mesla en vn breuuage qu'elle aualla, voulant estre elle-mesme le tombeau viuãt où reposassent les Reliques de son

cher mary, d'auec lequel elle ne se pouuoit voir separée.

Les plus subtils Philosophes rapportent vne seconde raison de cette vnion qui resulte de l'Amour. L'Amour, disent-ils, a son siege en la volonté (ils ne la considerent pas seulement comme vne Passion qui s'éleue dans les sens, mais aussi comme vne qualité qui se rend en fin spirituelle.) Or il y a cette difference entre l'entendement & la volonté, que l'entendement ne sort point hors de soy-mesme pour s'aller ioindre à son objet, mais plustost il attire à luy l'objet duquel il se forme l'image pour produire son action : ressemblant en cela au cachet qui imprime sa figure dans la cire. Mais la volonté estant touchée de l'Amour de son objet, se laisse rauir à son image, & sortant hors de soy mesme se va vnir à luy

pour prendre sa forme ; ressemblant en cela à la cire qui reçoit les impressions du chachet. De sorte qu'à cette occasion l'Amour est creuë causer lv'nion de celuy qui ayme auec la chose aymée, parce que sa volonté rauie de son amour n'a autre passion que de se voir iointe auec elle : Mais ces Meditations sont trop delicates pour nostre sujet.

Le second effet qu'on attribuë à l'Amour, & qui est comme vn reietton du premier, c'est qu'il fait que l'ame de celuy qui ayme, est plus où elle ayme qu'où elle anime, & que reciproquement l'ame de la chose aymée, est plus auec l'Amant qu'en son propre corps. La raison de cela est, parce que les esprits de ceux qui ont de l'Amour sont perpetuellement occupez à contempler l'image de ce qu'ils ayment, &

n'on t autre penſée, ny autre plaſir que celuy qu'ils recueillent de ce doux entretien. A cauſe dequoy l'ame faiſant paroiſtre vne plus exacte preſence, où elle agit plus cõtinuellement, il s'enſuit de là qu'elle eſt plus auec la choſe aymée qu'auec ſon propre corps. Mais oyons là deſſus les Platoniciens. L'Eſprit, diſent-ils, qui eſt viuement atteint d'amour, mourãt en ſon propre corps, trouue ſa vie en celuy de la chõſe aymée. Et quand cet Amour eſt reciproque, il ne meurt qu'vne ſeule fois, au lieu qu'il renaiſt deux fois. Car celuy qui ayme, meurt vrayement lors que l'Amour luy fait negliger & oublier les cauſes de ſa vie: pour ne penſer qu'à ce qu'il ayme; mais il recouure ſa vie doublement, lors qu'il ſe void embraſſé & recueilly de la choſe aymée, & qu'il trouue entre ſes bras ſa chere ima-

ge, qu'elle conſeruc plus ſoigneuſement que ſa propre vie. Qui n'eſtimera donc, diſent-ils, cette mort heureuſe qui eſt recompenſée de deux ſi douces vies ? Mais ce diſcours des Platoniciens ſuppoſe vne égale correſpondance en l'Amour, hors de laquelle ils aſſeurent que cette Paſſion eſt toute pleine de deſeſpoir, & ne laiſſe dans nos ames que de cruelles & de faſcheuſes eſpines. C'eſt pourquoy auſſi les Anciens diſoient que l'Amour pour croiſtre, auoit eu beſoin d'vn frere. Mais c'eſt aſſez de ce ſuiet.

On attribue encor d'autres effets à l'Amour c'eſt à ſçauoir les Langueurs, les Exſtaſes & les Rauiſſemens ; mais il faut que ce ſoit vne exceſſiue & vehemente amour qui les produiſe. Et d'ailleurs on peut conſiderer ces Exſtaſes & ces Rauiſſemens, qui peuuent interuenir en

vne violente amour, en deux façons. Premierement on les peut considerer comme vne vraye alienation des sens, qui naist de ce que l'esprit & la volonté de celuy qui ayme, s'occupant entierement en la contemplation & en la iouïssance de la chose aymée, se laissent tellement transporter à ce contentement, que l'ame demeure toute attachée à cette action, à raison dequoy les puissances inferieures demeurent comme assoupies & sans mouuement. Ce qui peut aussi venir d'vne pluspuissante cause, c'est à sçauoir, ou de Dieu, ou des Demons qui causent quelquesfois de ces rauissemens, & de ces extraordinaires Extases. En second lieu on peut considerer ces Extases & ces rauissemens, comme vne espece de manie qui transporte, & qui fait faire beaucoup de folies à ceux qui

ayment

ayment; A raiſon dequoy vn Ancien diſoit, que Iupiter luy meſme ne pouuoit pas aymer, & eſtre ſage tout enſemble.

Ces Extaſes & ces rauiſſemens produiſent quelquefois de prodigieux effets dans les ames de ceux qui ſont trauaillés de cette paſſion. Car d'autant que l'ame de la perſonne qui ayme ardemment, eſt perpetuellement occupée à la contemplation de la choſe aymée, & n'a autres penſées que celles de ſon merite, la chaleur quittant les autres parties, & ſe retirant au cerueau, laiſſe dans tout le corps vne grande intemperie, qui corrompant & conſumant le ſang le plus pur, déteint & fait pallir le viſage, donne des battemens de cœur, cauſe des conuulſions eſtranges, & reſerre les eſprits, de ſorte qu'il ſéble que c'eſt pluſtoſt vn ſimulacre

ainſi que quand on a enté le rameau d'vn arbre ſur le tronc d'vn autre, les fruits qui én naiſſent ſuiuent la nature de la greffe, & ne ſentent rien du tronc: Ainſi la volonté de l'Amant eſtant transformée en celle de la choſe aymée, en prend la teinture, & ne fait rien qui ne ſoit conforme à ſes deſirs, & à ſes intentions.

Mais d'où vient la puiſſance qu'a cette Paſſion d'vnir ainſi les ſujets où elle agit ? Cecy ne ſe peut expliquer ſans l'ayde de la Philoſophie. En premier lieu l'Amour, diſent les Philoſophes, eſt vn deſir de iouïr du bien que nous nous propoſons comme propre pour noſtre contentement, & comme capable de nous rẽdre en quelque ſorte meilleurs en y participant. Or cette ioüiſſance & cette participation ne ſe peut faire

sans nous vnir à l'objet de nostre affection, qui est ce mesme bien que nous nous proposons: Partant il est de l'essence de l'Amour qu'elle produise cette vnion. De là vient que la presence de la chose aymée nous est si chere & si precieuse, & que nous nous sentons comblez de ioye quand nous en pouuons ioüir pour l'entretenir de nos pensées, pour gouster la douceur de sa conuersation, & pour luy témoigner nos Passions: Au lieu qu'au contraire l'absence & la separation nous liure mille gesnes, nous donne mille douleurs, & nous cause mille tourmens & mille cuisans regrets que nous voudrions racheter de nostre propre vie. A raison dequoy aussi quand la mort nous a rauy ceux que nous aymons parfaitement, & par ce moyen nous a condamnez comme à vne

perpetuelle abſence, nous nous efforçons de ſoulager noſtre peine, & d'adoucir noſtre perte, en nous tranſportant ſouuent aux lieux où nous auions accouſtumé de les voir, en nous repreſentant ſouuent leurs pourtraits & leurs images, en reliſant leurs lettres, & en maniant à toutes heures tous les monumés, & tous les gages qu'ils nous ont laiſſez de leur affection. D'autres fois ces meſmes gages & ces meſmes monuments de leur affection nous déplaiſent, & nous les auons en vne telle horreur, que nous ne les pouuons voir ny les manier; mais touſiours cela vient du regret de l'abſence, d'autant qu'alors nous nous les repreſentons comme des indices trop certains de noſtre perte, que meſmes il nous figurent du tout irreparable, à cauſe dequoy leurs images nous empliſ-

sent d'amertume. Mais d'autre coſté, comme ces meſmes choſes no⁹ ſemblent ſeruir à ſuppleer la preſence, nous les aymons vniquement, & ne pouuons nous laſſer de nous en entretenir. Et ſi parmy cela nous nous pouuons imaginer quelque choſe, qui puiſſe ſeruir à en conſeruer la memoire plus viue en nos ames, nous en embraſſons l'inuention, & nous plaiſons extraordinairement en cét artifice. Enquoy certes, Arthemiſe Royne de Carie mõtra vn trait d'vne exceſſiue Paſſion à l'endroit de ſon mary Mauſolée. Car la mort le luy ayant rauy, cette deſolée Princeſſe parmy ſa douleur, ne ſçachant cõment s'arracher ces eſpines de l'ame, fit reduire ſon corps en cendres, & les meſla en vn breuuage qu'elle aualla, voulant eſtre elle-meſme le tombeau viuãt où repoſaſſent les Reliques de ſon

cher mary, d'auec lequel elle ne se pouuoit voir separée.

Les plus subtils Philosophes rapportent vne seconde raison de cette vnion qui resulte de l'Amour. L'Amour, disent-ils, a son siege en la volonté (ils ne la considerent pas seulement comme vne Passion qui s'éleue dans les sens, mais aussi comme vne qualité qui se rend en fin spirituelle.) Or il y a cette difference entre l'entendement & la volonté, que l'entendement ne sort point hors de soy-mesme pour s'aller ioindre à son objet, mais plustost il attire à luy l'objet duquel il se forme l'image pour produire son action : ressemblant en cela au cachet qui imprime sa figure dans la cire. Mais la volonté estant touchée de l'Amour de son objet, se laisse rauir à son image, & sortant hors de soy mesme se va vnir à luy

pour prendre sa forme ; ressemblant en cela à la cire qui reçoit les impressions du chachet. De sorte qu'à cette occasion, l'Amour est creuë causer lv'nion de celuy qui ayme auec la chose aymée, parce que sa volonté rauie de son amour n'a autre passion que de se voir iointe auec elle : Mais ces Meditations sont trop delicates pour nostre sujet.

Le second effet qu'on attribuë à l'Amour, & qui est comme vn reietton du premier, c'est qu'il fait que l'ame de celuy qui ayme, est plus où elle ayme qu'où elle anime, & que reciproquement l'ame de la chose aymée, est plus auec l'Amant qu'en son propre corps. La raison de cela est, parce que les esprits de ceux qui ont de l'Amour sont perpetuellement occupez à contempler l'image de ce qu'ils ayment, &

n'on t autre penſée, ny autre plaſir que celuy qu'ils recueillent de ce doux entretien. A cauſe dequoy l'ame faiſant paroiſtre vne plus exacte preſence, où elle agit plus cõtinuellement, il s'enſuit de là qu'elle eſt plus auec la choſe aymée qu'auec ſon propre corps. Mais oyons là deſſus les Platoniciens. L'Eſprit, diſent-ils, qui eſt viuement atteint d'amour, mourãt en ſon propre corps, trouue ſa vie en celuy de la choſe aymée. Et quand cet Amour eſt reciproque, il ne meurt qu'vne ſeule fois, au lieu qu'il renaiſt deux fois. Car celuy qui ayme, meurt vrayement lors que l'Amour luy fait negliger & oublier les cauſes de ſa vie: pour ne penſer qu'à ce qu'il ayme; mais il recouure ſa vie doublement, lors qu'il ſe void embraſſé & recueilly de la choſe aymée, & qu'il trouue entre ſes bras ſa chere ima-

ge, qu'elle conſeruc plus ſoigneuſement que ſa propre vie. Qui n'eſtimera donc, diſent-ils, cette mort heureuſe qui eſt recompenſée de deux ſi douces vies ? Mais ce diſcours des Platoniciens ſuppoſe vne égale correſpondance en l'Amour, hors de laquelle ils aſſeurent que cette Paſſion eſt toute pleine de deſeſpoir, & ne laiſſe dans nos ames que de cruelles & de faſcheuſes eſpines. C'eſt pourquoy auſſi les Anciens diſoient que l'Amour pour croiſtre, auoit eu beſoin d'vn frere. Mais c'eſt aſſez de ce ſuiet.

On attribue encor d'autres effets à l'Amour c'eſt à ſçauoir les Langueurs, les Exſtaſes & les Rauiſſemens ; mais il faut que ce ſoit vne exceſſiue & vehemente amour qui les produiſe. Et d'ailleurs on peut conſiderer ces Exſtaſes & ces Rauiſſemens, qui peuuent interuenir en

ayment; A raiſon dequoy vn Ancien diſoit, que Iupiter luy meſme ne pouuoit pas aymer, & eſtre ſage tout enſemble.

Ces Extaſes & ces rauiſſemens produiſent quelquefois de prodigieux effets dans les ames de ceux qui ſont trauaillés de cette paſſion. Car d'autant que l'ame de la perſonne qui ayme ardemment, eſt perpetuellement occupée à la contemplation de la choſe aymée, & n'a autres penſées que celles de ſon merite, la chaleur quittant les autres parties, & ſe retirant au cerueau, laiſſe dans tout le corps vne grande intemperie, qui corrompant & conſumant le ſang le plus pur, déteint & fait pallir le viſage, donne des battemens de cœur, cauſe des conuulſions eſtranges, & reſerre les eſprits, de ſorte qu'il ſéble que c'eſt pluſtoſt vn ſimulacre

de la mort qu'vne creature viuante que l'on voit deuant ſes yeux. Ces accidens ſont ſuiuis de ſoupirs vehemens&ardens, particulierement quand la choſe aymée ſe preſente; comme il arriua au ieune Antiochus au ſujet de Stratonice: Ou quand on fait ſeulement mention d'elle, comme ſi l'eſprit eſtoit ſoulagé & déchargé d'vn peſant fardeau, & receuoit de l'allegement par le moyen de cette penſée, ou de cette preſence. Les larmes accourent pareillement au ſecours de cette ame affligée, dautant que la chaleur qui eſt montée au cerueau fait fondre l'humeur, & la fait décharger par les yeux. Mais cette pauure ame ainſi agitée, n'a point de cõſiſtence aſſeurée, mais flottant entre l'eſperance & la crainte, elle donne tantoſt des ſignes de ioye, tantoſt des marques de douleur: el-

le eſt tantoſt toute de glace, tantoſt toute de feu ; elle va, elle vient ſans pouuoir s'arreſter en vn lieu, & fait beaucoup de choſes qui témoignent qu'elle eſt comme inſenſée. Car elle fait ſonner haut le merite & la gloire de ce qu'elle ayme, & luy donne des loüanges exceſſiues, qui ſont des marques de ſon rauiſſement. Soudain apres changant d'humeur, elle fait mõter ſa douleur iuſques au Ciel ; elle accuſe les Aſtres innocens, elle ſe plaint du deſtin & de la fortune, elle blaſme ce qu'elle ayme ; & à meſme temps rentrant en ſoy-meſme elle ſe dõne le tort : puis vomit ſon fiel contre ceux qu'elle croit trauerſer ſon repos, & empeſcher ſon contentement : de ſorte qu'elle ſouffre de cruelles geſnes en cette agitation. Bien ſouuent meſmes en l'ardeur de ſa Paſſion la perſonne atteinte

d'Amour ne peut tenir de lõgs discours, & n'a que des paroles coupées & peu intelligibles, dautant que l'ame estant ainsi attachée à l'obiet qu'elle ayme, ne se peut donner le loisir de parler d'autre chose. Et ce qui est plein d'estonnement, c'est que cette passion change entierement les hommes, veu qu'elle fait faire aux plus sages de grandes folies; elle abbaisse les plus graues à des seruices indignes de leur rang: elle est cause que les glorieux deuiennent humbles, que les auares font des profusions, & que les lasches se monstrent hardis & courageux. Mais dautant que quelques vns de ces effets passent l'ordinaire des Passions morales, nous les laisserons là pour faire vn discours particulier de la Ialousie, sur le suiet de laquelle il y a de grands combats & de grandes disputes, à

ſçauoir ſi elle eſt vn des effets de l'Amour, comme le vulgaire s'imagine : Ou bien ſi c'eſt pluſtoſt le poiſon de l'Amour, comme d'autres ſe ſont figurés. Nous en remettons le diſcours au Chapitre ſuiuant.

De la Ialouſie. Si elle eſt vn effect & vne marque d'Amour.

CHAP. V.

LE vulgaire penſe donc, que tout ainſi que le Soleil ne marche iamais ſans lumiere, auſſi l'Amour ne ſe trouue nulle part ſans ialouſie; Et adioute, que comme les eſclairs ſont des marques infaillibles de la foudre qui va éclater, auſſi la Ialouſie eſt vn ſigne aſſeuré de l'Amour qui deſire de paroiſtre puiſſamment, & de montrer ſon ardeur. Mais ceux qui ont vne plus exacte & plus particuliere connoiſſance des Paſſions humaines, ſouſtiennent au contraire, que comme le Soleil eſtant arriué au midy, qui eſt le poinct de la perfe-

ction de sa lumiere, ne iette plus d'ombre, mais épand vne flamme toute pure sur la terre : Aussi vne parfaite Amour n'est nullement sujette aux ombrages de la Ialousie: & disent de plus que cette iniuste Passion n'est non plus la marque de l'Amour, que les orages & les tempestes sont les images du beau temps & du calme. Cette opinion est la plus probable ; car pour en commencer les preuues, comment est-ce que la Ialousie pourroit se rencontrer & demeurer auec l'Amour, si ce n'est qu'on vueille renuerser les loix de la nature, qui ne souffrent point que deux contraires subsistent en vn mesme sujet? Y a-t'il donc rien de plus contraire à l'Amour que la Ialousie? Le monde peut il voir vne plus grande entipathie que celle qui se remarque entre ces deux qualitez, dont l'vne

tient de la condition des monſtres, & l'autre eſt la meſme Idée de la perfection? L'amour vnit les volontez, & fait que les deſirs de ceux qui s'ẽ-tr'ayment, s'efforcent de prendre comme vne meſme teinture, à fin de s'entre-reſſembler entierement. Au contraire, qui deſvnit tant les volontés, & qui diuiſe tant les courages que la Ialouſie? L'Amour oblige à interpreter fauorablement toutes les actiõs de la choſe aymée, & à prendre en bõne part ce qu'on doit croire qu'elle fait auec raiſon. Au contraire, quelle mauuaiſe interpretation ne donne pas la Ialouſie, non ſeulement à tout ce qu'elle fait, mais auſſi à tout ce qu'elle penſe? Y a t'il innocence qui la puiſſe mettre à couuert des outrages de cette inhumaine furie? Si la choſe aymée a de la ioye, elle ſe figure vn Riual: Si elle eſt penſiue, ce ſont des

ſoupçons de mépris. Si elle parle à vn autre, c'eſt vne infidelité. Si elle a de l'eſprit, on apprehende les artifices. Si elle eſt auiſée, on s'imagine des ruzes. Si elle eſt naïfue, on appelle cela ſimplicité. Si elle a vn langage exquis, ce ſont affetteries. Si elle eſt courtoiſe, c'eſt à deſſein. De ſorte que la ialouſie eſt comme ces mauuais miroirs qui ne repreſentent iamais la naïfueté des viſages. Et quels plus ſiniſtres iugemens pourroit faire de la choſe aymée, le plus cruel ennemy qu'elle auroit au monde ? Mais non contente de fleſtrir ainſi les perfections particulieres de ce qu'elle feint d'aymer, elle taſche de luy rauir ce qu'il y a de plus doux en la vie, qui eſt la communication des perſonnes d'honneur & de merite, qui ne la voyent que pour l'eſtime qu'elles font de ſa vertu. De ſorte que bien-

ſouuent pour plaire àvn importun, qui eſt luy-meſme vn grand fardeau à qui le ſouffre, il faudroit renoncer à toutes les bonnes compagnies. Quelle iuſtice peut contraindre vne ame biẽ née à ſouffrir cette brutale rigueur? L'Amour eſt vne viue ſource de ioye & de contentement, qui bannit toute ſorte d'ennuis & de triſteſſes: mais la Ialouſie, qu'eſt-ce autre choſe qu'vne pepiniere de douleurs & de chagrins, où l'on voit naiſtre les eſpines du deſeſpoir, & de la rage parmy les fleurs les plus douces & les plus agreables que la nature puiſſe produire? Comment eſt ce donc que l'on croira que deux Paſſions ſi contraires peuſſent demeurer en vn meſme ſujet? Que ſi l'on oppoſe à cela l'experience, & le teſmoignage de pluſieurs perſonnes dignes de foy, qui proteſtent auoir

ardemment & ſincerement aymé, & toutesfois n'auoir iamais eſté ſans Ialouſie ; & que de là on vueille inferer, qu'à tout le moins la Ialouſie eſt vne marque d'Amour ; qui eſt la ſeconde choſe qu'il faut combatre pour ſatisfaire à ce qui a eſté propoſé cy-deſſus ; il ſuffit de répondre, qu'encor que par reſpect on accorde à ces perſonnes-là ce qu'elles publient de leurs paſſions, il reſte touſiours à leur dire, que comme vne arondelle ne fait pas le Printemps, auſſi ce qui arriue aux particuliers ne peut iamais faire de loy pour le general. Mais pour demeurer dans les termes de noſtre premiere propoſition, nous diſons que ces perſonnes-là ſe trõpent grandement en ce ſujet. Et leur erreur naiſt de ce qu'elles ne ſçauent pas donner les noms propres aux choſes, veu que d'vne re-

ſpectueuſe crainte cõpatible auec l'amour qui en eſt toute plaine, elles ſont vne iniuſte Ialouſie, auec laquelle l'amour ne peut non plus ſubſiſter que l'eau auec le feu. Ceux qui ayment parfaitement, ſont à la verité pleins de reſpect pour la choſe aymée, l'honorent de toutes les Paſſions de leurs ames, combattent pour ſa gloire, & l'auoir offenſée leur ſeroit vn ſupplice; Mais tant s'en faut que ce ſoient des effets de la Ialouſie, qu'au contraire elle viole l'honneur qui eſt deu à la choſe aymée, & par vne prodigieuſe façon d'obliger le monde, veut auoir ſes bonnes graces en l'outrageant, & en foulant aux pieds ſon merite. Il faut donc mettre difference entre vne reſpectueuſe crainte qui accompagne & qui ſe trouue en tous ceux qui ayment parfaitement, & la Ialouſie qui ne ſe rencontre

qu'auec vne Paſſion imparfaite, qui ne ſçait pas iuger des perfectiõs de la choſe aymée. Ceux qui ſçauent que ces choſes ſont diuerſes, & auſſi éloignées l'vne de l'autre que la terre eſt éloignée du Ciel, paſſeront aiſément dans ce party, & accorderont que ny la jalouſie n'eſt compatible auec l'amour, ny n'en eſt pas ſeulement vne marque. Toutefois ſi l'on veut donner quelque choſe à l'opinion du commun, on luy peut franchement accorder que la jalouſie à la verité eſt vn ſigne d'amour, mais comme la fiéure eſt vn indice de vie. Il eſt indubitable que la fiéure eſt vne marque de vie, puis que les morts ne ſont pas ſuſceptibles de cette mauuaiſe qualité. Mais tout ainſi que la fiéure teſmoignant qu'il y a quelques reliques de vie au patient, qu'elle agite, ne laiſſe pas de le

conduire au tombeau: auſſi la Ialouſie eſt ie ne ſçay quel indice damour, puis que ceux qui n'ayment point ne peuuent auoir de Ialouſie. Mais il eſt certain que ſi on ne la chaſſe, elle deſtruira en fin l'Amour, ne plus ne moins qu'vne épaiſſe fumée eſtouffe la plus belle flamme. Voila tout ce qu'on peut accorder au vulgaire. Si bien que ſelon cette opinion que nous auons iugée la plus probable, la Ialouſie eſt à l'Amour ce que les frimats ſõt aux fleurs, la greſle aux moiſſons, l'orage aux fruicts, & le poiſon à nos vies.

De la Haine, ou de l'Inimitié.

CHAP. I.

COMME ainſi ſoit que les loix de l'Amour & de la Haine ſoient directemẽt cõtraires, par ce que nous auons dit de l'Amour, il ſera aiſé de iuger en quoy conſiſte la Haine, & à quoy s'eſtendent ſes effets. La Haine eſt donc *vne auerſion & vne horreur qu'a l'homme de tout ce qu'il ſe figure contraire à ſon bien, ou preiudiciable à ſon contentement.* Ou bien, *La Haine eſt vne horreur qu'a l'appetit de ce qu'il ſe figure luy eſtre pernicieux*; à la façon que la Brebis hait le Loup, comme ennemy

& perſecuteur de ſa vie. Mais il faut icy remarquer, que comme tout ce qui eſt conuenable à la nature, eſt mis au rang du bien : auſſi tout ce qui luy eſt contraire, doit eſtre mis au rang du mal. Et de là vient que comme le bien eſt l'objet de l'amour, auſſi le mal eſt l'obiet de la Haine.

Pour entendre cela il faut ſe ſouuenir que ſoit en l'eſprit, ſoit au corps, il y a vn eſtat conuenable, & comme vne harmonie naturelle, qui nous fait auoir en horreur tout ce qui en peut diſſoudre le concert. Cette harmonie conſiderée au corps, n'eſt autre choſe que la bonne conſtitution, par le moyen de laquelle nous iouïſſons d'vne pleine ſanté, laquelle venant à eſtre heurtée, noſtre nature en reçoit de la douleur ; Comme quand nous ſouffrons vne faim ou vne

ſoif

soif excessiue, ou quand nous receuons quelque playe, ou quelque blesseure. Quant à l'ame, cette mesme harmonie peut estre considerée; premierement, aux sens, tant externes qu'internes, & consiste en la proportion qu'ils ont auec leurs obiets, qui est telle, qu'ils ont en haine tout ce qui les en arrache, ou qui les en destourne auec quelque sorte de violence. Comme par exemple, les yeux ont en horreur les tenebres & l'obscurité, & nostre imagination s'espouuante, & nous trouble par les affreuses idoles des songes qu'elle se va formant durant nostre repos. Cette mesme harmonie considerée en la raison, regarde, ou la simple connoissance de la verité, que nostre entendement conçoit auec plaisir, ou l'vsage & l'execution des choses qui dépen-

dent de la Prudence, & que nous faisons auec contentement. A raison du premier, nostre esprit est ennemy du mensonge, quoy que quelquesfois il prenne plaisir à l'artifice auec lequel on le colore, pour luy donner quelque image de verité ; d'où vient que mesmes les plus sages trouuent du plaisir en la lecture, & au recit des fables dont l'inuention a quelque gentillesse. Et quant au second, il y a vne telle diuersité de iugemens au suiet des actions humaines, qui sont comme l'element de la prudence, que c'est chose presque incroyable, car à peine verrez-vous deux personnes qui ayent vn mesme sentiment des affaires. A raison dequoy cette vie est toute pleine de haines, & de partialitez, qui naissent de ces diuerses opinions. Pour ce qui regarde la volonté, son harmo-

nie consiste en la proportion, & en l'amour qu'elle porte au bien, qui luy fait detester & auoir en horreur tout ce qui se presente à elle sous l'image du mal, comme pernicieux & dommageable à son contentement, & à son repos. A proportion dequoy l'harmonie de l'appetit sensitif consistant au rapport, à l'habitude, & à la conuenance qu'il a auec le bien des Sens: il en a horreur, & porte vne haine irreconciliable à tout ce qui les offense. Et de là vient que nous auons en si grande horreur les foüets, les gesnes, les supplices, la faim, la soif, les playes, & les autres choses qui vont à la destruction de nostre estre. Cette passion nous a esté imprimée de la nature, afin qu'au premier abord, au premier goust, & à la premiere imagination du mal, nous nous en esloignions, & le fuyons, de peur de

nous precipiter à nostre ruine. Cette sorte de Haine est donc propre à la concupiscible, qui s'offense de diuerses choses, voire mesmes bien souuent des plus legeres, & maintesfois de celles ausquelles il n'y a nul suiet d'offense. Car vous en verrez qui ne peuuent souffrir de certains animaux, & d'autres qui ne sçauroiét supporter l'aspect de certains fruits, quoy que d'ailleurs extremement agreables. En somme il n'y a point d'animal si bizarre en ses appetits, ny si prompt aux mouuemens de la Haine, & du dégouſt des choses qui se presentent à ses sens qu'est l'hõme, qui ne pouuant rien souffrir, se rend presques insuportable à toutes les creatures: mais principalement à ses semblables.

Afin de donner plus de lumiere à ce discours, nous obseruerons icy, qu'il y a diuerses sortes de haines &

d'inimitiez, qui peuuent estre rapportées à quatre chefs principaux: Car il y a vne haine naturelle, vne haine brutale, vne haine melancolique, & vne haine humaine. La haine naturelle prend sa naissance d'vne certaine antipathie & contrarieté de nature, qui se trouue aux choses qui ont comme vne horreur les vnes des autres, & qui ne peuuent en nulle sorte se souffrir, ou compatir ensemble, quoy que le suiet de cette haine n'apparoisse pas, & qu'il se monstre plus en son effet qu'en sa cause; dont nous auons de prodigieux exemples en la nature, aux plantes, aux animaux & aux hommes. La haine brutale, ou bestiale, est plustost vne rage qu'vne passion, veu qu'elle va à vne furieuse destruction de ce qu'elle a en horreur, & dont elle veut consumer iusques aux dernieres reliques, de sorte

qu'elle eſt plus digne des Loups garoux, ou des Cyclopes, que des hõmes. Telle eſt la haine de ceux qui ne ſe contentans pas d'auoir fait mourir leurs ennemis, font ſentir leur fureur à leurs corps, exercent mille cruautez ſur leurs charõgnes, & leur font ſouffrir apres la mort, tous les opprobres & toutes les indignitez dont leur rage ſe peut auiſer. Cette deteſtable haine paſſe quelquesfois iuſques àvn tranſport ſi furieux & ſi plein d'excez, qu'il s'en trouue qui mangent de la chair de leurs ennemis, & qui prennent vn plaiſir vrayement beſtial à la fumée de leurs membres iettez dãs le feu : Cela n'appartient qu'aux Leſtrygons, & à ſes monſtres qui ont dépoüillé toute ſorte d'humanité.

La haine melancolique naiſt de labõdance exceſſiue de la bile, qui tourmente, & qui agite de telle fa-

çon les miserables qui en sont trauaillez, qu'ils ont en horreur tous les hõnestes plaisirs de la vie, fuyent la lumiere des hõmes, & se veulent du mal à eux mesmes: tellement qu'ils n'enduient d'estre veus de personne, ny ne veulent parler à personne; mais cherchent les deserts & les solitudes où ils se confinent, & où ils seichent de douleur & de haine qu'ils portent au genre humain: Semblables à ce malheureux Athenien, qui auoit conceu vne si mortelle & si horrible haine contre tous les hommes, qu'il ne se figuroit pas qu'il fust en la puissance de pouuoir plus estroitement obliger ses Citoyens, qu'en leur plantant des arbres, afin de leur seruir de potences & de gibets, pour se défaire & se destruire.

Quelques vns d'entre les idolatres ont voulu attacher cette infa-

mie à la profession des Religieux parmy les Chrestiés, iusques à comparer ces saincts ames aux oyseaux qui fuyent la lumiere, & qui ne se monstrent que de nuict, & parmy les tenebres. Mais ces reproches sõt des fruicts de l'impitié, qui n'est pas capable, & qui ne peut comprendre les mouuemens ny la force des inspirations de l'esprit de Dieu, qui arrachant ses plus cheres creatures du milieu des vanitez & des plaisirs du monde, les attire dans ces saincts solitudes, où s'esloignans de la cõuersation des hommes, elles s'approchent de la compagnie des Anges, ou plustost elles s'vnissent à celuy qui est toutes les delices & le souuerain bien des Anges. Que si ceux qui ont voulu diffamer vne si saincte profession, qui commence son Paradis dans la terre, eussent voulu prendre la peine de sonder

& de reconnoiſtre la condition, les mœurs & la vie de ceux qui renoncent au monde & à ſes plaiſirs, ils euſſent appris que le Soleil en tout l'Vniuers, ne voit point d'ames ſi contentes que celles-là, auſquelles on n'apperçoit nul ſigne de triſteſſe, ny aucun indice de melancolie; mais vne perpetuelle ioye, & vn continuel plaiſir, que nulles faſcheries n'interrompent, & que nuls regrets ne trauerſent: mais cela n'eſt pas de noſtre ſuiet. Reſte la Haine, qui iette ſimplement ſes racines dans les cœurs des hommes. Celle-la eſt vne maladie de l'ame, telle que nous l'auons dépeinte, qui a ſes cauſes humaines, & à laquelle auſſi on apporte des remedes humains pour eſſayer à le guerir; c'eſt donc de celle-là que nous parlons icy.

Cependant, il y a grande difference entre la Colere, la Haine, & l'En-

uie. Et premierement il ya cette difference entre la Colere & la Haine, que la Colere naiſt des iniures que nous auons receuës, & qui nous offensẽt en noſtre particulier: Au lieu que la Haine peut naiſtre des choſes qui ne nous regardent point particulierement, mais qui touchent le public. Comme par exemple, nous pouuons hayr & deteſter ceux qui allument le flambeau de diſcorde & de ſedition aux bouts del'Eſtat. No⁹ pouuõs hayr ceux qui font des méchãcetez à cent lieuës de nous. Mais pour enflámer noſtre colere, il faut que l'iniure nous touche & nous offenſe, ſoit en noſtre perſonne, ſoit en celle de nos amis. Et puis la Colere ſe propoſe touſiours les hommes particuliers; mai la Haine ſe peut eſtendre à tout vn genre d'hõmes, n'yayãt perſõne qui ne deteſte, & qui n'ait generalemẽt en horreur

tous les larrons, tous les assassins, & tous les calomniateurs. D'ailleurs la Colere se peut guerir par le temps, veu que c'est vne courte fureur qui se peut appaiser auec vn peu de patience. Mais la Haine est comme incurable, & s'aigrit plustost qu'elle ne s'adoucit par le tẽps & par les remedes. C'est pourquoy les Poëtes nous dépeignent Etheocle & Polynice, continuans les effets de leurs inimitiez iusques dans le tombeau: car comme leur sœur Antigone les eut iettez dans le feu pour leur faire les obseques ordinaires, ils ne peurent demeurer ensemble, mais la flamme se partageant, ietta leurs corps l'vn d'vn costé & l'autre de l'autre. A cause dequoy la miserable Antigone s'écria, que leur Haine viuoit apres leur mort.

En apres, celuy qui est transporté de Colere, desire non seulement

de ſe véger de celuy qui l'a offenſé, en luy faiſant ſentir les effets de ſon courroux: mais outre cela veut qu'il ſçache qu'il eſt autheur de cette vẽgeance, & du mal dont il eſt accueilly. Au lieu que celuy qui eſt plein de Haine, ne deſire que de voir ſon ennemy ruiné, & ne ſe ſoucie point qu'il ſçache qu'il en eſt l'autheur, moyennant qu'il le voye deſtruit.

D'abondant, la Colere eſt accõpagnée de douleur à cauſe de ſa vehemence. Aucõtraire, la Haine eſt ſans douleur, n'empliſſant point ſon ſuiet de cete extreme ardeur, mais luy laiſſant froidement attẽdre la ruine de ſon ennemy. Enfin la Colere a des bornes, & ſi celuy qui en eſt épris cõtre quelqu'vn, luy voit arriuer des malheurs exceſſif, & qui ſurpaſſent les limites d'vne commune vengeance, il en a pitié, & voudroit que ſon malheur ne fuſt

point monté à ce comble. Mais celuy qui eſt remply de Haine, ne void iamais ſa mauuaiſe volonté aſſouuie; & quelque eſtrange malheur qui arriue à ſon ennemy, il n'en a nul ſentiment, ny nulle pitié. La raiſon de cette differẽce eſt, que celuy qui a de la colere, cõme nous auons dit, veut ſeulement que celuy contre lequel il eſt irrité, connoiſſe qu'il eſt en ſa puiſſance de venger l'iniure qu'il luy a faite. Mais celuy qui a vne pure haine veut la ruine abſoluë de ſon ennemy, & n'eſt point content qu'il ne le voye entierement perdu.

Voyons maintenant en quoy la Haine differe de l'Enuie. Leur diuerſité paroiſt premieremẽt, en ce que la Haine a pour obiet le mal que nous nous figurõs eſtre en celuy que nous haïſſons, l'apprehendant comme méchant, ſoit en no-

ſtre endroit, ſoit generalement à l'endroit de toutes ſortes de perſonnes. Car c'eſt choſe que nous experimentons tous les iours, que les hommes ſont diſpoſez à hayr ceux dont ils croyent auoir receu quelque iniure, ou qu'ils connoiſſent couſtumiers d'outrager tout le monde: au lieu que l'Enuie a pour obiet les felicitez & les proſperitez d'autruy, comme il apparoiſt, parce que iamais nous ne portons d'Enuie aux malheureux. Et puis la Haine s'eſtend iuſques aux beſtes brutes, veu que (cõme nous auons dit cy-deſſus) il y en a qui naturellement hayſſent certains animaux. Meſmes on a veu vn grand Prince qui ne pouuoit ſouffrir, ny le chant ny la veuë d'vn coq. Mais l'Enuie ne répand ſon venin que parmy les hommes Car nous n'enuions point aux Oyſeaux leurs belles plumes, ny

aux Lyons la grandeur de leur courage, ny aux Cerfs leur viteſſe, ny aux Elephans leur grandeur & leur force ; mais ſeulement nous portons enuie à la gloire de nos ſemblables. Apres cela l'Enuie eſt touſiours iniuſte : Car quelle image de raiſon ſe peut trouuer en vne Paſſion qui nous fait affliger des proſperitez d'autruy, comme ſi pour eſtre heureux il nous faiſoit quelque iniure ? Mais il peut y auoir des Haines pleines de iuſtice, comme celles qui nous font auoir en horreur les peſtes publiques, les perturbateurs du repos de l'Eſtat, les ennemis de la patrie, les hõmes deſeſperément meſchans & vicieux, & les ennemis de Dieu & de la Pieté. Voire meſme cette Haine des méchans eſt vne marque d'vne bonne ame, comme l'Enuie qu'on porte aux heureux eſt vn ſigne d'vn

méchant courage. C'eſt pourquoy on ne diſſimule point la Haine qu'on porte à ceux qu'on connoiſt meſchans; mais on déguiſe tant que l'on peut l'enuie qu'on porte à ceux qui ſont heureux.

Derechef, l'Enuie s'allumant en nos cœurs des grandes proſperitez d'autruy, comme elles declinent, & que nous les voyons renuerſées par quelque inſigne malheur, elle vient à ſe rallentir & à s'eſteindre peu à peu, voire meſmes il eſt certain que les enuieux ſont bien aiſes d'auoir de la pieté; au lieu que la haine & les inimitiez ne ceſſent point pour les calamitez qui arriuent à nos ennemis; mais comme elles ſe ſont vne fois formées & attachées à quelqu'vn, elles ne le laiſſent point ny en la bonne ny en la mauuaiſe fortune. D'abondant on guerit & on aſſoupit quelquesfois les inimitiez

& les

& les haines, en faisant connoistre à la personne qui en est trauaillé, que celuy à qui elle veut du mal ne luy a fait aucun tort, ou qu'il a changé d'inclination, & qu'il est deuenu homme de bien; & qu'outre cela il luy a fait quelque sorte de plaisir, aux occasions qui se sont presentées de l'obliger. Mais encore que vous persuadiés à vn homme, qu'il n'a receu aucun tort de celuy qui est heureux, cela n'esteint pas son enuie; & au lieu de la supprimer sous cette consideration, que c'est vn homme de bien, & qui mesmes s'est mis en deuoir de l'obliger, il la fera dauantage paroistre, & montrera ne pouuoir supporter, ny sa prosperité, ny ses bien faits; D'autant que l'vn procede de la bonne fortune qui l'accompagne: & l'autre est vn effet de sa vertu, qui sont deux choses recommandables, &

conſequemment ſujettes à l'Enuie. En dernier lieu, ces deux Paſſions different, à raiſon des diuers buts, & des diuerſes fins qu'elles ſe propoſent. Car l'Enuie a cela, qu'elle ne fait pas touſiours ſouhaitter de grands maux à ceux dont on eſt enuieux, veu que c'eſt choſe qui ſe voit tous les iours, qu'il y en a pluſieurs qui portent enuie à quelques-vns de leurs parens ou de leurs amis, auſquels pour rien du monde ils ne voudroient voir arriuer vn inſigne mal heur, ou vne affliction qui tendiſt à leur ruine, ſe contentans de trauerſer leurs proſperités, & d'empeſcher de toute leur puiſſance la ſplendeur & la gloire de leur fortune. Mais la Haine paſſe bien plus auant, épiant touſiours l'occaſion de ruiner celuy, auquel elle s'attache, ſans s'aſſouuir de ſes miſeres iuſques à ce

qu'elles l'ayent conduit à vne derniere ruine. De sorte qu'elle induit à procurer des maux irremediables, & à ietter en des calamités extrémes ceux qu'elle poursuit auec obstination,

Il faut maintenant rechercher la source de la Haine, & monstrer quelles sont les causes qui la vont formant. Comme ainsi soit donc qu'elle consiste en l'auersion que nous auons des choses qui sont contraires à nos sens, elle peut naistre de trois choses principalemẽt: c'est à sçauoir de la Colere, des médisances ou des calõnies, & des trauerses, ou des incommodités qu'on nous dõne. Quant au premier vn Ancien a eu raisõ de dire que la Haine est vne Colere enracinée, non que le temps change vne de ces Passions en l'autre, car les Philosophes n'auouërõt

iamais qu'vne eſpece puiſſe paſſer en la nature de l'autre : mais par ce que la Colere ayant deſia aigry noſtre courage, ſi nous venons a cõſeruer longtemps l'image de l'offenſe qui nous cuit: en fin nous dépouïllons la colere, & commẽçons à haïr à bon eſcient celuy contre lequel noſtre courroux s'eſtoit allumé. De ſorte que la Colere n'eſt pas de l'eſſence de la Haine : mais en eſt bien ſouuent la cauſe. Quant au ſecõd, il eſt certain qu'il n'y a rien qui excite tant noſtre Haine, que les calomnies & les outrages, qui peuuent troubler meſmes les plus ſages & les plus vertueux. Car l'on a veu de grands hommes qui auoient comme renoncé aux ſentimens de toutes les autres paſſions, ſuccomber à la douleur de la calomnie: & ſe laiſſer tellement emporter à ſon chagrin, qu'ils en ſont venus iuſques à

conceuoir comme vn dédain general contre tout le monde, & à auoir en horreur tout le genre humain, à raiſon de la fureur de ceux qui les auoient diffamez. Tellement que la calomnie eſt comme vne puiſſante vague qui va arracher le timon de la main du nocher: veu qu'elle trouble les plus vertueux, & leur fait ceder & dõner entrée en leur ame aux douleurs de la Haine. Que ſi outre cela, ceux qui nous calomniẽt nous donnent encor d'autres trauerſes, & nous apportent encor d'autres notables intereſts, cõme s'ils nous accuſent deuant les Magiſtrats, s'ils nous font courre fortune de la vie: s'ils nous font perdre nos biens, s'ils perſecutent nos Parens, s'ils tourmentent nos amis; toutes ces cauſes enſemble vont formãt vne profonde haine dans nos ames, qui conſeruent à iamais l'image de ces

ſanglantes iniures, ſi ce n'eſt qu'on nous en face vne grande & ſolemnelle ſatisfaction. Au reſte la raiſon pour laquelle la colere, les calomnies, & les trauerſes, ou les incommoditez engendrent la Haine, eſt parce que toutes ces choſes allant à la deſtruction de l'eſtre, ou de l'honneur des hommes, ce leur ſont autant de ſuiets & d'aiguillons de Haine & d'inimitié contre ceux qui leur procurent ces ſortes de déplaiſirs. Mais ce n'eſt pas de ces ſeules cauſes que la Haine ſe va formant dans nos cœurs; mais il y a encor des cauſes particulieres, dont elle peut proceder, & particulierement nous en conceuons, quand nous nous voyons trompés en la croance, & en la bonne opinion que nous auions priſe des perſonnes, auſquelles nous nous eſtions liés d'affection: & c'eſt pourquoy

vn Ancien eut raiſon de dire qu'ordinairement la Haine ſe forme dans nos ames, de nos mauuaiſes élections, dautant que nous aymons deuant que de connoiſtre, & deuant que d'auoir éprouué le merite & la fidelité de ceux auſquels nous voulons confier vn ſi riche threſor que celuy de l'amitié. Nous nous perſuadons trop legerement, que ce ſont perſonnes vertueuſes, & dignes de toute ſorte de faueurs & de confiance, & cependant nous les éprouuons infidelles, & ſans naturel, à cauſe de quoy no⁹ les prenons en vn tel dédain, & en vne telle horreur, que nous ne pouuons pas ſeulement en ouïr parler. En ſomme pour faire vn recueil des cauſes de cette Paſſion, nous auons en haine les choſes laides & difformes, comme les monſtres, & les opprobres de la nature, & de l'art, &

celles qui ſont ſales, ennuyeuſes, & importunes, d'autãt que nous nous les figurons toutes comme ennemies de nos ſens & de noſtre contentement. Quant à ceux qui ſont ſuiets aux mouuemens de cette Paſſion, no⁹ remarquerõs que les mauuais courages, & les ames laſches en sõt pluſtoſt agitées que les ames genereuſes: ce qui vient de ce que les ames poltrõnes craignẽt tout à raiſon dequoy leur HAINE s'enflamme contre tous ceux qu'ils croyent leur pouuoir nuire, ſoit en leur perſonne, ſoit en leurs biens, ſoit au ſujet de leurs amis. Et de là vient que les grands qui n'ont point de courage, ſont ordinairement cruels, comme nous en auons de monſtrueux exẽples en Neron, & en Caligula, & aux autres Princes effeminez, dont nuls meurtres n'ont peu aſſouuir la rage. Et pour cette meſme raiſon,

ceux qui ont offensé vne personne puissante, & qui s'en peut vanger, luy portẽt vne Haine irreconsiliable qui leur fait desirer sa mort, pour se voir hors de crainte. D'où est venuë cette parole si celebre; qui offense ne pardonne point. Les superbes & les enuieux sont aussi suiets aux mouuemens de la Haine: ceux là, parce qu'ils croyent qu'on ne les honore pas assez: & ceux-cy, parce que toutes les prosperitez de leurs semblables les offensẽt Ceux qui s'ayment trop eux mesmes, sont aussi extrememẽt prompts à ces mesme mouuemens, d'autant qu'ils prennent tout à iniure, & sont si delicats, qu'ils ne peuuent supporter de personne. Cependant comme ainsi soit que l'amour naisse du sentiment du bien, & la Haine du sentiment du mal, il arriue qu'à cause que les biens

que nous sentons en cette vie ne sont iamais purs, ny beaucoup durables, ils ne font pas grande impression, & ne laissent pas ordinairement vne grande memoire, ny vne grande amour d'eux en nos Ames : mais les maux au contraire estans extremément sensibles & longs, iettent de profondes racines dans nos cœurs, où nostre corruption fait qu'ils sont comme en leur propre élement, à cause dequoy nous conseruons bien mieux les semences de la haine, que celles de l'Amour : d'où vient qu'vn ancien a dit, Que celuy qui a de la douleur se ressouuient, & que celuy qui a du plaisir oublie. Au reste si nous voulons bienvser de nostre haine, il faut l'employer contre le vice & contre les obiets, dont l'amour & la recherche peut souiller nos cœurs, & obscurcir l'i-

mage de Dieu qui reluit dans nos Ames. Cette Haine doit prendre son cours des causes contraires à celles que nous auons dit cy-dessus estre propres pour induire à l'Amour. Par exemple, pour nous arracher de l'Ame vn amour deshonneste, il en faut laisser les pensées, & destourner nostre esprit & nos Sens de l'assiduelle contemplation de l'image, qui commence à nous faire sentir sa puissance, de peur que les rayons d'vn si pernicieux obiet n'allument, & ne nourrissent de mauuais desirs dans nos cœurs. Et d'ailleurs pour fortifier nostre haine, il faut peser meurement les defauts qui se peuuent rencontrer au suiet que nous aymons. Et de cette sorte la plus parfaite creature du monde estant suiette à des imperfections extremes, il nous sera bien aysé si nous

voulons, de trouuer des occasions de nous en separer Il faut pareillement se representer les mal-heurs qui accompagnent ordinairement les poursuites de l'amour; il se faut remettre deuant les yeux le naufrage de tant d'illustres personnes, qui se sont perduës contre cét escueil; il faut se figurer les infidelitez, les soucis, les embarras, les peines & les tourmens que donne cette malheureuse Passion. Et sur tout le Chrestien doit apprehender le courroux de Dieu, & l'horreur des iugemens qu'il exerce, ou plustost qu'il fulmine contre l'impudicité. Mais cela est d'vn autre discours.

Du Desir ou de la Cupidité : Et de la fuite & de l'horreur que nous auons des choses.

CHAP. I.

COMME les choses naturelles estãt éloignées de leur centre, ont vne continuelle inquietude iusques à ce qu'elles y soient paruenuës : aussi l'homme ayant vne particuliere inclination au Bien, soudain qu'il s'en est proposé l'obiet, & qu'il y a attaché son imagination, si la ioüissance luy en est déniée, il se sent épris d'vne certaine ardeur qui le luy fait passionnément rechercher. Et si c'est vn

bien de l'esprit, sa volonté en est échauffée; & si c'est vn bien qui regarde le contentement du corps, ses sens en reçoiuent l'impression, & souhaittent de le posseder. Selon ce dernier mouuement les Philosophes asseurent qu'il y a vne Passion en l'homme, qu'ils nomment Cupidité ou Desir qui regarde les choses que nous ne possedons pas, & que nous croyons nous estre conuenables & propres à nous donner du contentement. Cette Cupidité donc, ou ce desir n'est autre chose, *qu'vne Passion, que nous auons d'acquerir vn bien que nous ne possedons pas, & que nous nous imaginions nous estre conuenable.*. Elle differe d'auec l'amour & d'auec le plaisir, parce que l'amour est la premiere inclination, le premier goust, ou pour le dire ainsi, la premiere douceur que nous sentons des choses

bonnes, ou de celles qui sont belles, qui rauissent nos Sens, & qui font naistre en nous ce desir & cette enuie de les posseder; En suitte dequoy nous en formons l'esperance, laquelle venant à nous reussir, l'effet nous emplit de ioye & de contentement, qui est proprement le plaisir, que nous auons quand la chose nous est arriuée. Ou bien pour le dire plus clairement, le Desir differe d'auec l'amour & d'auec le plaisir, parce que l'amour est le premier mouuement, & la premiere Passion que nous auons du bien, sans regarder s'il est present, ou s'il est absent; le Desir est vne Passion du bien absent; & le plaisir est vn contentement, que nous auons de le posseder, apres que nous l'auons acquis.

De tout cela il s'ensuit, que la Cupidité comme nous en parlons,

eſt vne Paſſion particuliere, d'autant qu'elle regarde le bien ſenſible ſous vne conſideration ſpeciale: c'eſt à ſçauoir, ſous cette conſideration qu'il eſt abſent, & qu'en cette abſence il attire à ſoy l'affection de l'homme pour ſe faire rechercher. Car le bien ſenſible, qui eſt l'objet de l'appetit ſenſuel, le meut autrement quand il eſt preſent, que quand il eſt abſent. Veu que quand il eſt preſent, l'appetit demeure en repos par la preſence de la choſe aymée: au lieu que quand il eſt abſent, l'appetit ſe ſent émeu & agité du deſir & de l'enuie de le rechercher & de l'acquerir. Or il y a deux ſortes de Cupiditez qui peuuent faire impreſſion ſur nos ſens, les vnes ſont naturelles, les autres naiſſent de noſtre élection. Les naturelles, ſont celles qui conuiennent à la

nature

nature de l'animal, comme le boire, le manger, le dormir : & celles-la ſont communes aux hommes & aux beſtes brutes, d'autant que les vns & les autres ont des obiets qui ſont conuenables à leur nature. Celles qui naiſſent de noſtre élection, ſont celles qui regardent les choſes qui ne ſont pas pleinement neceſſaires à l'animal, mais que l'homme a inuentées pour ſa plus grande commodité & pour ſon aiſe : comme les delices du boire & du manger, les bains, le ieu, les ſpectacles, les richeſſes, l'honneur, la reputation, & les ſemblables. Quant aux cupiditées naturelles, elles ont leurs bornes, & ne vont point à l'infiny, dautant que comme la nature ſe contente de peu de choſes, elles ſe preſcrit auſſi touſiours elle meſme de certaines limites

dans lesquelles elle se retient, s'attachant à l'obiet qui luy est conuenable sans s'en diuertir. Mais celles qui suiuent nostre élection, n'ont nulles bornes, ains se vont multipliant iusques à l'infiny. Car comme ainsi soit qu'elles dependent de l'imagination de l'homme, tout ainsi que cette Puissance s'imprime les formes & les images d'infinis obiets : aussi ces sortes de Cupiditez se multiplient à l'infiny, pour poursuiure tous les biens que l'imagination leur propose. Ainsi il arriue que nous figurant en vn temps vne chose comme agreable ou comme vtile, nous la desirons passionnément, & puis changeans d'opinions nous ensouhaittons vne autre, & apres celle-là encore vne autre. De façon que nous sentons éclorre en nostre pensée comme vn exain de desirs qui nous tirent à

liuers obiets, sans y tenir ny regle, ny mesure. Car tout ainsi que nulle abondance d'eau ne peut assouuir les Hydropiques; aussi n'y a-t'il nulle sorte de biens ou de plaisirs, qui puisse contenter nos Cupiditez. Les anciens Philosophes comparoient la premiere matiere à vne infame paillarde, qui ne se soule iamais des voluptez presentes, mais qui medite touſiours de nouueaux embrassemens; par ce que la premiere matiere ne se contente iamais des formes qu'elle possede mais en desire touſiours de nouuelles, sans se soucier si elles sont plus nobles que celles dont elle est reuestuë: Mais nous auons plus de suiet d'appliquer cette comparaison à nos Cupiditez & à nos Desirs; qui se monstrent insatiables en tout ce qu'ils poursuiuent, auec quelque sorte de Passion. Et en ce;

la certes paroiſt vne des grandes miſeres de l'homme, qui ſe pouuant paſſer à peu de choſes neceſſaires pour l'entretenement de ſa vie, ſe plonge dans les ſuperfluitez comme dans vn abyſme, où il ne trouue ny fonds, ny riue, & ſe donne mille geſnes & mille tourmens en la pourſuitte de ſes vains Deſirs, rendant par ce moyen ſa condition beaucoup plus miſerable que celle du reſte des animaux. Car les autres animaux ayant éteint leurs cupiditez par la iouiſſance, demeurent en vn plein repos, & ne ſe tourmentent point que la nature ne réueille leurs appetits. Quand le Lion a pourſuiuy vn Taureau ou vn Cheureuil, il en deuore ce qui luy eſt neceſſaire pour paſſer ſa faim ; mais il n'en cache pas les reliques ſous la terre. Le Sanglier boit iuſques à ce qu'il

ait eſtanché ſa ſoif, & puis il ſort de l'eau. Le Loup quoy qu'animal ra-uiſſant court apres ſa proye quand la faim le picque, mais s'eſtant aſ-ſouuy il ceſſe de chaſſer. Les Leo-parde & les Tygres preſſez de la neceſſité font du carnage; mais s'eſtant repeuz ils demeurent pai-ſibles.. Les Taureaux ayans pris leur paſture, s'en retournent con-tens. Mais quant aux Cupiditez de l'homme, rien n'eſt capable de les aſſouuir, ſon imagination é-tant touſiours fertile & inuentiue, pour luy donner la peine & le ſou-cy d'en chercher de nouuelles, par le dégouſt qu'il a de celles dont il ioüit. Ainſi pour les comprendre toutes enſemble, il n'y a pas aſſez de gloire, il n'y a pas aſſez de ri-cheſſes, il n'y a pas aſſez d'obiete de volupté & de plaiſirs dans l'vniuers pour le rendre parfaitement con-

tent. De là vient que nous verrons vn homme venu d'vne baſſe condition à vne glorieuſe fortune, ſe plaindre encore de ſon ſort, & ne conſiderer pas ceux qui ſont au deſſouz de luy, mais ſeulement ceux qui le ſurpaſſent. Il ſera éleué aux premieres charges de l'Eſtat: mais cette gloire luy ſeruira d'aiguillon à vne plus grande. Il voudra faire le Prince, il meſpriſera meſmes ſon Roy, & luy enuiera la gloire de ſon Diadême. En ſomme il voudra voir iuſques où la fortune le pourra porter: & ne conſiderera pas qu'elle ſe laſſe, que ſa conſiſtence eſt auſſi freſle que le verre, & que ſa ſplendeur reſſemble à ces fauſſes lumieres qui trompent les Mariniers, & qui les conduiſent dans les rochers & dans les écueils, où leurs vaiſſeaux ſe briſent & font naufrage. L'ambition n'a donc point de bornes, & ſi

elle a surmonté la Terre, elle veut comme défier le Ciel. Ainsi ces superbes Princes de l'antiquité, ne se contentans pas de l'éclat de leurs Couronnes, & n'ayans plus que souhaitter dans la terre, ont voulu contrefaire la foudre & les éclairs, pour se faire estimer puissans dans les Cieux. Mais si iamais Prince a monstré que l'ambition est insatiable, ç'a esté Alexandre, veu qu'apres tant de batailles, apres tant de glorieuses conquestes, apres auoir passé de la Macedoine à trauers de tout l'Asie, iusques au riuage de la Mer rouge, il enuoyoit encore ses Lieutenans découurir de nouueaux mondes, pour y trouuer vne nouuelle moisson de triõphes. Les Scythes quoy que Barbares, sceurẽt bien luy reprocher cette excessiue & insatiable Passion de gloire, *Si les Dieux*, luy dirent-ils, *ta*

uoient donné vn corps égal à ton courage, le monde ne seroit pas assez grand pour toy. D'vne main tu toucherois l'Orient, & de l'autre tu toucherois l'Occident, & apres cela tu voudrois encore sçauoir où seroit cachée la splendeur d'vne si grande Diuinité. Mais il ne faut pas se figurer que ce soit la passion du seul Alexandre, veu qu'il n'y a iamais eu grand Monarque, duquel la richesse & l'estenduë de son Empire ait borné l'ambition : iamais il n'y en a eu que la mort n'ait trouué occupé à de noueaux desseins, & à de nouueaux proiets de conquestes. Les Cupiditez des richesses ne sont pas moins insatiables; plus nous en possedons, plus nous en desirons, & la Passion s'en rend plus violente parmy l'abondance; à la mesme façon que nous voyons que la flamme d'vn grãd feu s'accroist à mesure qu'on

ette du bois dedans, Donnez-moy
n hõme en la maiſon duquel, pour
arler auec le monde, la fortune ait
maſſé tous les threſors du Perou, à
ui elle ait departy tant d'or, d'ar-
ent, & de pierreries, que non ſeu-
ment il poſſede, mais auſſi qu'il
oule aux pieds les perles, les rubis
les diamans; parmy toutes ces ri-
neſſes, parmy toute cette ſplen-
eur, ie ne feindray point d'aſſeu-
r hardiment qu'il n'a pas l'ame
ontente; mais qu'en cette ab ondã-
e il ſe va imaginãt d'autres richeſ-
s qu'il ſe figure bien plus exquiſes
plus precieuſes que celles qu'il
oſſede. De ſorte que pour eſtre ri-
he on n'apprend pas à ne ſe paſſiõ-
er point pour l'amour des richeſ-
s, ny pour poſſeder beaucoup
e choſes ſuperfluës, on n'acquiert
as le contentement de n'en plus
eſirer. Et quand eſt ce que les hõ-

mes puissans en moyens cessent iamais d'estendre les bornes de leurs possessions? Les champs, les terres, & les maisons de leurs voisins ne leur font-elles pas ombrage, & n'enflamment-elles pas leurs cupiditez, pour les leur faire ou acheter, ou rauir? S'il y a vn bras de riuiere, s'il y a vne fontaine qui puisse accommoder leurs bastimens, ne faut-il pas qu'ils s'en rendent possesseurs, ou par amour ou par violẽce? Ne coupent ils pas les montagnes & les rochers, ne destournẽt-ils pas le cours des riuieres, n'applaniissent ils pas les terres, & mesmes ne remuẽt-ils pas les fondemens de la terre, pour satisfaire à leurs cupiditez? Pauures gens qui n'ayant qu'vn petit corps à loger, luy bastissent de si amples Palais. Et au partir de là leurs cupiditez sõt elles assouuies? mais plustost la fin de l'vne n'est-elle pas le

commencement de l'autre ? Cette
Passiõ est doncques miserable, puis
qu'elle combat elle-mesme son as-
souuissement, & puisque par vne
prodigieuse violence elle nous en-
flamme à la poursuitte des richesses
pour les posseder ; & quand nous
les auons acquises, elle nous en in-
terdit l'vsage. Elle nous en fait nai-
stre l'enuie, & elle nous en defend
le plaisir. Tout ainsi donc que nous
auons en plus grande horreur les
Cantarides & les Tarantules, que
les Lions, les Tygres & les Ours,
dautant qu'elles tuent & font mou-
rir les hommes, sans tirer aucun
fruict de leur mort, au lieu que ces
bestes farouches en font au moins
curée & s'en repaissent ; Aussi de
toutes les cupiditez il n'y en a point
que nous deuions tant detester que
celle de l'auarice: dautant que cette
monstrueuse Passion ne tire aucun

contentement de ce qu'elle amasse, ny n'en laisse prendre aucun plaisir à celuy qui en est agité: au lieu que les autres cupiditez, au moins aspirent à la iouïssance, & au contentement qui peut naistre de la possession de leurs obiets. Interdisant ainsi la ioüissance, elle excite de nouueaux desirs d'acquerir de nouueaux biens, & les ayans acquis, nous trouuons que la peine que nous auons prise à nous en rendre possesseurs, n'est rien en comparaison du tourment qu'ils nous donnent depuis que nous les auons acquis. Et toutesfois nous n'en demeurons pas encore-là, mais nous plongeás tousiours plus auant dans cét abysme, nous trouuons plustost la fin de nostre vie; que celle de nostre auarice. Voila les épines qui naissent des richesses, qui s'acquierent auec peine, qui se conser-

uent auec soin, & qui se perdent auec douleur.

Les voluptés & les delices vont aussi iusques à l'infiny, non seulement par ce qu'elles ne peuuent donner vn plein contentement à nos desirs: mais aussi parce que le nombre en est si grand, qu'à peine le pouuons-nous compter, ou mesmes leur donner des noms. Il y a des voluptés des yeux, qui se figurent les beautés sensibles, parmy lesquelles il s'en trouue de mille façone, dont la recherche seroit innocente si elle auoit des bornes: mais l'excés de nostre cupidité en flestrist la poursuitte. Par exemple les Tableaux, les Images, les Statuës, le Porphyre, le Marbre, l'Ambre, le Cryſtal, l'Yuoire, les Fleurs, les Tapisseries, les Diamans, les Rubis, les Pierreries, & toutes les autres choses, où lœil découure

les merueilles de la nature, & les artifices des hommes, ſont des objets d'vn innocent plaiſir, ſi nous en ſçauions moderément vſer. Mais nous nous en laiſſons imprimer vn ſi furieux Deſir, & nous les recherchons auec vne ardeur ſi inſenſée, que c'eſt pluſtoſt vne rage qu'vne cupidité.

Vn Ancien diſoit, que rien ne l'auoit tant dégouſté de l'amour & de la Paſſion de toutes ces choſes, que d'en auoir veu la montre parmy ces ſuperbes triomphes de Rome, où l'on expoſoit en veuë tout l'or & l'argent de cette grande ville pour y ſeruir d'ornement, & où l'on portoit les Tableaux, les Images, les Armes, les Vaſes, les Pierreries, les Treſors, les Tapiſſeries, & les meubles des Rois vaincus, & la dépoüille de leurs riches Prouinces pour en enfler la gloire. Et ſa rai-

son estoit, par ce que, disoit-il, toute cette pompe, tout cét éclat, toute cette gloire, toutes ces prodigieuses richesses se sont toutes laissees voir en vn iour, & puis sont disparuës : De sorte qu'en si peu de temps nos yeux ont peu contẽpler tout l'orgueil, nõ seulemẽt de Rome, mais aussi de l'vniuers. C'estoit-là s'estre fait sage parmy des spectacles, qui rendent les autres insensés. Il y a d'autres plaisirs des yeux que nous souïllons par l'excés de nos cupidités, & par le déreglement de nos desirs. Comme quand nos yeux ne se contentent pas de contempler la beauté d'vne femme, mais nous en imprimẽt vn impudique desir. Outre ces diuerses voluptés des yeux, il y en a de l'odorat, il y en a des oreilles, il y en a de l'attouchement, ausquelles nous ne gardons non plus de mesu-

re qu'aux autres. Les parfums ſont des preſés exquis de la nature : mais noſtre moleſſe effeminée en a rendu l'vſage comme infame & honteux. La Muſique, les concerts, la melodie, & la douceur des inſtrumens, eſtoient choſes dont nous pouuions honneſtement vſer, & ſans crime : mais nous auons conuerty tous cela en ſuiets de luxure, qui en profanent l'vſage. Et parmy toute cette abondance, ny nos yeux n'aſſouuiſſent leur cupidité par tant de diuers obiects qu'ils contemplent : ny nos oreilles ne ſentent eſteindre leur ardeur : ny nos autres ſens leurs Paſſions par tout ce qui s'offre à leurs deſirs. Les autres plaiſirs auſquels l'homme s'addõne: comme le ieu, les cõbats, la chaſſe, les exercices, les compagnies, & tout ce qu'on fait pour diſſiper les ennuis de cette vie,

vie, ne peuuent assouuir ny donner vn plein contentement à l'homme: mais parmy toutes ces roses, il rencontre tousiours des épines, & soupire tousiours apres de nouueaux contentemens, tant ses cupiditez se trouuent insatiables.

Ces mesmes cupiditez varient encor selon les aages & selon les complexiõs & les humeurs de ceux qui en sont agitez. Les ieunes gens se passionnent pour le ieu & pour les femmes, & sont excessifs en ces sortes de plaisirs. Les malades souhaittent la santé, comme le souuerain bien de cette vie, Les vieilles gens desirent les bons vins & le bon traittement, qui semble les faire renaistre & redonner vne nouuelle vigueur à leurs corps. Les Princes, & les ames genereuses ne respirent que la gloire, les triomphes & les trophées qui seruent à les éleuer

pardeſſus l'ordinaire des hommes. Ceux qui ſont d'vne complexion ſanguine & chaude, ont de la Paſſion pour toutes ſortes de choſes, & les pourſuyuent auec vne exceſſiue ardeur; mais qui ne leur dure guieres, & qui reſſemble à vn feu de paille, l'inconſtance & le changement accompagnant ordinairement leurs pourſuites. Au lieu que ceux qui ſont d'vne habitude froide n'ont que peu de cupiditez, à cauſe de la peſanteur de leurs humeurs: mais au reſte ils ſont opiniaſtres en leurs recherches, & ont de la peine à démordre de l'object auquel ils ſe ſont attachez.

Ceux qui ſentent moins les élans & les mouuemens des Cupiditez, ſont ceux qui n'ont nulle apprehẽſiõ des incommoditez & des malheurs de cette vie, cõme les ieunes gens, les grands courages, les hom-

mes pris de vin, & en ſomme tous ceux qui ont beaucoup de ſang & de chaleur amaſsée à l'entour du cœur. Tout de meſme ceux-là n'en ſont pas beaucoup agitez qui n'ont iamais ſouffert aucune preſſante neceſſité. Car comme ainſi ſoit que la crainte & la deffiance accroiſſe le deſir de ſe pouruoir des choſes qui ſont neceſſaires pour la conſeruation de cette vie, ceux qui en ont éprouué les mal heurs, apprehendans de retomber en leurs premieres miſeres, deſirent infinies choſes pour ſe fortifier contre toutes ſortes d'accidens, ſe figurans touſiours que rien ne les peut aſſez aſſeurer.

Ceux auſſi qui ont peu de ſang, & encore tout tiede à l'entour du cœur, ont naturellement des ſoucis & des deſirs ardents d'amaſſer, d'autant que la crainte de ſe voir

tomber en diſette & en pauureté, & le ſoin importun qu'ils ont d'aller au deuant de cette miſere, leur trauaille l'ame, & leur geſne le cœur. Et de là viẽt, que nous voyõs bien ſouuent des perſonnes qui ayans eſté prodigues, & ayans fait de monſtrueuſes & exceſſiues profuſions en leur ieuneſſe, changent tellement d'inclination quand elles viennent ſur l'aage, que l'on ne remarque plus qu'vne ſordide auarice en leurs deportemens : Au lieu qu'au contraire nous voyons ordinairement que le vin & l'Amour rendent les auares magnifiques.

Au reſte, quand nous auons acquis auec vne peine extreme les biens que nous poſſedons, nous montrons plus de chaleur à les conſeruer. Ce qui peut naiſtre de deux cauſes; c'eſt à ſçauoir ou bien par ce que nous craignons de retomber

en la neceſſité où nous auons eſté, & apprehendons de nous voir contraints à reprendre de nouuelles peines, & à ſubir de nouueaux trauaux, pour nous remettre à noſtre aiſe : Ou bien par ce que les choſes que nous auons acquiſes auec ſueur, & parmy les dangers, nous ſont bien plus cheres, que celles qui nous arriuent ſans trauailler & ſans ſouffrir aucune peine. Ainſi voyons nous qu'vn fils de famille, qui ſera paruenu à de grands threſors par la mort de ſon pere, fera largeſſe de ſon or, de ſon argent, & de ſes pierreries, & diſſipera en peu de iours ce que ce miſerable pere auoit eſté long-temps à acquerir, & qu'il n'auoit acquis qu'auec les tourmens incomparables du corps & de l'eſprit. Au contraire vn Marchãd qui aura éprouué les dangers du trafic, qui aura mille fois pally ſur la

mer en faisant ses voyages, qui se sera veu souuent à vn doigt de sa ruine, prest à tõber entre les mains des Pirates ou des Larrons, ne mettra la main dans ses coffres, & ne distribuera son argent qu'auec vne grãde retenuë, & auec vne insigne discretion, qui le pourra faire estimer sordide & auare. Certes nous auons veu de nostre temps le plus genereux Prince du monde, ne monstrer pas tant de magnificence à departir ses excessiues richesses, que la gloire de sa naissance, & la splendeur de ses autres actions sẽbloient le desirer ; de sorte qu'il a semblé à plusieurs qu'il eust peur de retomber en ses premieres necessitez : mais certes son ménage valoit bien nos profusions.

C'est assez de cette Passion de la Cupidité ou du desir, qui ayãt presque toutes choses communes auec

l'Amour, n'a point besoin d'vn plus long traitté, ny de plus de paroles pour son éclaircissement. Quant à la Passion qui luy est contraire, outre qu'elle n'a point de nom, encore que ce soit celle qui nous fait auoir en horreur & fuïr ce que nous croyons estre pernicieux à nostre nature, il n'est non plus besoin d'en rechercher les conditions & les particularitez, veu que ce sont à peu prés celles-là mesmes que nous auons remarquées sur le suiet de la Haine. Ioint que de la nature du Desir, nous pouuons recueillir, qu'elle est celle de l'Horreur, puisque vn contraire fait connoistre l'autre.

De la Volupté : ou du Plaisir.

Chap. I.

TOVT ainsi que toute cette grande machine des cieux fait son mouuement sur les deux poles du monde, qui sont comme les deux poincts où elle le commence, & où elle le termine : Ainsi il semble que toutes les passions de nos ames dependent de la *Volupté*, & de la *Douleur*, qui naissent du contentement ou du déplaisir que nous donnent les diuers obiets qui se presentent à nous au cours de cette vie. Si nous aimõs, c'est par ce que nous trouuons de la douceur au sujet qui nous rauit : Si nous auons de la haine, c'est par ce que nous nous figurons l'obiet qui

ſe preſente à noſtre imagination, plein de douleur, & contraire à noſtre ſentiment. Le plaiſir que nous prenons à l'idée d'vn bien, dõt nous ne iouyſſons pas encor, & dõt nous nous promettons la poſſeſſion en la pourſuiuãt ardemment, fait naiſtre en nous l'eſperãce: comme au contraire, quand nous nous imaginons qu'il n'eſt pas en noſtre puiſsãce de l'obtenir, le regret que no⁹ en auõs nous afflige, & nous porte au deſeſpoir. Les deſirs pareillement & les cupiditez ſe formẽt en nous par l'imagination que nous auõs du bien qui nous peut donner du contentement: Et le dégouſt que nous auõs des choſes que nous fuyons, vient de ce que nous croyõs qu'elles nous peuuent apporter du déplaiſir & de l'ennuy: Ainſi en toutes les autres Paſſions nous voyons touſiours la Volupté & la douleur meſlées; de

ſorte que nous les pouuons nommer comme les deux ſources, ou les deux fontaines d'où deriuent & découlent toutes les autres Paſſiõs. Cependant elles ne laiſſent pas d'auoir des raiſons & des conſiderations particulieres & ſpeciales qui les diſtinguent d'auec les autres, qui leur donnent leur rang à part, & qui les mettent au nombre des Paſſions proprement & exactement conſiderées. La Volupté, ou le plaiſir eſt donc *vne Paſſion & vn mouuement qui ſe forme dans nos ames, auec vne certaine douceur qui remplit nos ſens de contentement & de ioye, lors qu'ils en reçoiuent l'impreſſion par la iouyſſance d'vn bien qui leur eſt agreable* Ou bien, *La Volupté eſt vne Paſſion qui procede de la douceur que nos ſens reçoiuent des objects qui leur plaiſent.* Ou bien derechef, pour vſer de la meſme de-

finition dont s'eſt ſeruy Ariſtote: *La volupté eſt vn mouuement de l'ame qui la met ſoudainement & ſenſiblement en vn eſtat conuenable à la nature de l'homme.* Surquoy il faut premierement remarquer, que comme les choſes purement naturelles tendent à leurs perfections par les moyens que la nature leur a ordonnez; auſſi les animaux s'efforcent de paruenir à celles qui leur ſont propres, par les voyes que la meſme nature a miſes en leur puiſſance. Mais il y a cette difference entre les creatures inſenſibles & les animaux, que les creatures inſenſibles ayant atteint le comble de leur perfection n'en reſſentent point la ioye: à cauſe dequoy il ſemble que le Soleil ſoit mal heureux en cela, qu'eſtant doüé d'vne ſplendeur ſi éclattante, & d'vne beauté ſi parfaicte;

neantmoins il n'a ny ſentiment, ny connoiſſance de ſa gloire : Au lieu que les animaux ont le ſentiment de leur bien quand ils l'ont acquis. En ſuitte dequoy ce ſentiment emplit leurs Sens de ioye, & leur apporte vne Volupté qui rend leur nature contente. Voyons maintenant quelles conditions ſont neceſſaires pour former cette Volupté, & pour cauſer en nous le plaiſir des choſes qui touchent nos Sens.

Premierement il faut que le bien ſoit vny & conioint à nos Sens, ſoit reellement & en effect, ſoit en la penſée & ſelon l'imagination que nous en auons. Car c'eſt choſe dont il faut ſe ſouuenir en tout ce Traitté des Paſſions humaines, qu'il n'importe point pour les faire naiſtre, que l'obiect qui en excite les mouuements ſoit reellement en la nature des

choſes, ou qu'il ſoit ſimplement en l'imagination : dautant qu'il y a des hommes qui ſe laiſſent toucher plus au vif par les images que leur fantaiſie ſe forme, que par les veritables obiects des choſes qui ſubſiſtent reellement au monde. Comme nous liſons dans l'Hiſtoire, qu'vn certain Athenien nommé Thraſile ſe figuroit en ſa folie, que tous les nauires qui abordoient au port de Pyrée luy appartenoient, auec toutes les richeſſes dont ils eſtoient chargez : Et comme ſes amis luy eurent fait purger le cerueau, & l'eurent remis en ſon bon ſens; il ſe plaignit d'eux, & leur reprocha qu'ils l'auoient priué d'vn contentement incomparable. Apres cela il eſt requis en la Volupté que l'obiect du bien qui fait impreſſion ſur nos Sens, ſoit conuenable à

noſtre nature. Ce qui ne peut eſtre s'il n'eſt raiſonnablement proportionné à leur portée & à leur capacité. Partant il doit y auoir vne telle conuenance & vne telle proportion entre les Sens & l'obiect, qu'il interuienne entre eux comme vne certaine reſſemblance & affinité, de ſorte que ny ce qui cauſe le plaiſir ne ſoit trop puiſſant, ny ne ſoit auſſi trop foible pour faire ſon impreſſion. De là vient qu'vne lumiere moderée eſt bien plus agreable à nos yeux qu'vne plus brillante: Et tout de meſme vn doux ſon contente bien plus nos oreilles, qu'vn ſon trop éclatant. De là vient auſſi que nous prenons plus de plaiſir à vn air dont nous ſçauons les paroles, qu'à vn air dont nous ne les entendons pas, parce que cette intelligence que nous auons des paroles,

forme comme vne eſpece de conformité entre elles & nous, qui fait que l'air s'en inſinuë plus doucement dans nos oreilles, & fait vne plus agreable impreſſion dans nos ames. En troiſieſme lieu, il eſt requis pour faire naiſtre le Plaiſir en nos Sens, que nous ayons connoiſſance du bien qui en fait l'impreſſion, & que nous ſçachions qu'il nous eſt conuenable, & que nous le poſſedions ſoit en effect, ſoit par imagination : veu que nous ne pouuons receuoir aucune ioye d'vne choſe inconnuë, ou que nous ne ſçauons pas nous eſtre bonne, ou dont nous ignorons qu'elle ſoit en noſtre puiſſance Ainſi ſouuent vne amitié cachée ne touche nullement noſtre ame, & toutesfois ſi nous en auions vne parfaicte connoiſſance, nous ſerions rauis d'aiſe, & brulerions

du desir de la cultiuer. Enfin il est requis pour former le plaisir & la Volupté dans nos ames, que nostre appetit où nayssent les Cupiditez & les desirs, reçoiue de l'alteration & du changement par vne douce impression, que l'obiect qui en est cause faict sur nos Sens. Car cette douceur est de l'essence de la Volupté qui ne peut subsister sans elle; c'est pourquoy elle consiste plustost en la fin du mouuement, que non pas en tout le reste de son progrez, qui est la raison pour laquelle Aristote ne la nomme pas seulement; vn mouuement, mais aussi vn repos de l'Ame. Cependant comme il y a deux sortes d'appetits en l'homme, c'est à sçauoir l'intellectuel, qui est la volonté raisonnable: & le sensitif, qui se diuise en l'Irascible & au Concupiscible:

piſcible : comme nous auons dit, l'intellectuel ſe reſiouyt des biens qui ſont conformes à la raiſon, & que l'entendement iuge tels : & le ſenſitif reçoit le plaiſir des choſes qui touchent les Sens. En ſuitte dequoy l'on y remarque encor cette difference, que les choſes qui delectent les Sens cauſent vne alteration ſenſible dans le corps : comme en la ioye nous ſentons noſtre cœur qui s'épanouyt & qui s'ouure d'aiſe : voire meſme ſi cette ioye vient d'vne choſe inopinée & qui nous touche grandement, il en peut eſtre tellement émeu & agité, que la mort s'en enſuiue ; comme il parut en ces femmes de Carthage, leſquelles ayant eu nouuelles que leurs enfants auoient eſté tuez à la guerre, comme depuis elles les reuirent viuans deuant leurs yeux, cette ioye leur

arriuant contre leur esperance, elles en moururent sur le champ. Mais les plaisirs de la raison n'apportent autre chose qu'vn simple mouuement en la volonté, qui reiouyt l'esprit sans aucune alteration du corps; si ce n'est entant qu'il s'épand iusques aux Sens: C'est pourquoy on ne feint point de dire, que cette sorte de ioye se trouue en l'essence de Dieu, & en la nature des Anges. Cependant l'on a de coustume de proposer sur ce suiect vne question, à sçauoir quelles sont les plus grandes Voluptez & celles qui delectent le plus, ou celles de la raison, ou celles des Sens. A quoy il est aisé de respondre, parce qu'indubitablement les intellectuelles & celles de l'esprit, si on les considere en elles mesmes, sont plus douces que celles des Sens. Et c'est

ce qui a fait dire à Aristote, que la plus agreable & la plus douce Volupté, que nous puissions auoir en cette vie, est celle qui vient des exercices & des actions de la sagesse, qui s'occupe en la contemplation des premieres causes. La raison de l'auantage qu'ont ces delices de l'esprit sur celles du corps naist de ce que pour causer la Volupté ou le Plaisir en nous; il faut que ces trois choses se rencontrent ensemble; c'est à sçauoir l'objet vny à la puissance, la puissance à laquelle il s'vnit; & l'actuelle vnion de l'vn auec l'autre, qui presuppose la connoissance de ce bien. Comme par exemple, pour former les plaisirs de nostre goust, il faut des viandes delicates, vn goust bien disposé, & outre cela il faut que l'vnion de ces deux choses se face par les organes

naturels, auec la connoiſſance de celuy qui doit receuoir l'impreſſion de ce plaiſir : Car ſi les viandes les plus exquiſes eſtoient miſes dans la bouche d'vn homme endormy, il n'en receuroit aucune Volupté, parce qu'il n'en auroit nul ſentiment ny nulle connoiſſance. Or tout premierement, les biens de l'eſprit en la iouyſſance deſquels conſiſtent les plaiſirs & la Volupté intellectuelle, ſont plus nobles & plus aimables que tous les biens des Sens & du corps, dont nous auons vne inſigne preuue en ce que nous voyons que les hommes, voire meſme les plus abandonnez au vice, ſe priuent maintefois des plus douces voluptez du corps pour acquerir de la gloire, qui eſt vn bien de l'eſprit. Ainſi l'on diſoit de Ceſar, que parmy cette grande inclination qu'il

auoit à l'amour & aux femmes, on le voyoit renoncer à tous ses plaisirs, pour acquerir l'honneur d'vn triomphe. Outre cela la puissance de la volonté en laquelle se fait l'impression de cette sorte de plaisirs, estant intellectuelle est bien plus excellente que les Sens qui sont corporels, les actions qu'elle produit & qui sont suiuies de ces plaisirs-là, sont aussi bien plus nobles que celles qui prouiennent des Sens. Et en suitte de tout cela l'vnion qui se faict des obiects spirituels auec la volonté, est incomparablement plus estroitte, plus digne & plus durable que celle qui interuient entre les sens & les objects qu'ils vont poursuiuant. Elle est plus estroitte, parce que les sens s'arrestent à la surface des choses, ne s'occupans qu'à considerer les accidens qui les enui-

ronnent : comme les couleurs l'éclat, les ſenteurs la douceur, & les ſemblables ; Au lieu que l'entendement penetre dans l'eſſence & dans la ſubſtance des obiets: Elle eſt plus digne, parce qu'elle ſe fait ſans alteration ou changement corporel : au lieu que l'obiet agreable aux Sens, ne ſe peut vnir auec eux, ſans cauſer cette ſorte de changement qui eſt plein d'imperfection : Elle eſt plus durable, parce que les obiets des Sens ſont des biens periſſables, & qui défaillent bien toſt : au lieu que les obiets de l'eſprit ſont des biens eternels, & qui durent à perpetuité. Cependant il eſt vray que les obiets des Sens font vne plus violente impreſſion ſur nos ames, & que le plaiſir que nous en receuons, nous touche beaucoup dauantage que celuy que noſtre eſprit recueille

des obiets qui luy ſont agreables. Ce qui vient premierement de ce que les biens du corps ſont nez auec nous, croiſſent auec nous, & ſe conſeruent parmy nous; à cauſe dequoy en les maniant ainſi tous les iours & à toutes heures, nous en auons vne plus exacte cognoiſſance, que non pas des biens de l'entendement qui ſont éloignez de nous. Or nous venons de dire, que la connoiſſance eſt pleinement neceſſaire pour la iouyſſance des voluptez : c'eſt pourquoy où elle eſt moindre, les voluptez auſſi en ſont moins ſenſibles. Cela arriue encor dautant que nous nous ſeruons des plaiſirs, comme de remedes & de medecine contre les trauerſes, les douleurs & les ennuis de cette vie, qui s'adouciſſent & qui ſont comme charmez par leur preſence. Mais

la plus part des hommes n'eſtant pas ou diſpoſez, ou capables de s'éleuer aux conſolations ſpirituelles, vont rechercher & s'attacher aux obiects delectables qui ſe preſentent aiſément à leurs Sens. Ce qui eſt fortifié parce que la douceur des objects qui delectent nos Sens, ſe gouſte promptement & preſentement ſans nous donner beaucoup de peine à les rechercher. Or c'eſt vne maxime infallible en la Philoſophie, que les objects par leur preſence, font vne plus puiſſante impreſſion ſur nos ames que quand ils ſont abſens, & que les choſes qui nous donnent le moins de peine, nous ſont les plus douces en leur acquiſition, de ſorte que pour toutes ces conſiderations les plaiſirs du Corps nous ſemblent plus grands que ceux de l'eſprit. Nous pou-

uons dire en vn mot, que ceux là ſont plus ſenſibles, mais ceux cy plus parfaicts & plus excellens. Cependant tous les ſages du monde nous exhortent à prendre ſoigneuſement garde aux voluptez des Sens qu'ils appellent le poiſon des eſprits. A quoy nous deuons d'autant plus diligemment pouruoir, que ces Paſſions ſont accompagnées d'vne certaine douceur qui nous flatte à leur abord, & qui ſurprend noſtre iugement, & le charme de ſorte qu'il aide à ſe tromper. Tellement qu'en ce ſujet nous deuons imiter ces ſages Vieillards de Troye qui conſeillerent à Priam de renuoyer Helene aux Grecs, ſans ſe laiſſer plus long temps abuſer aux charmes de cette grande & exceſſiue beauté; veu que la retenant dans leur ville, c'eſtoit conſeruer les ſemẽces d'vne fatale

& pernicieuſe guerre, & y nourrir vn feu qui la reduiroit en cendre. Ce que l'éuenement montra auoir eſté ſagement preueu, & comme prononcé par vn Oracle : car en cette meſme façon nous deuons éloigner de nous les obiets des voluptez, de peur qu'ils ne ſoient cauſe de noſtre ruine. Auquel propos vn Ancien diſoit, que la nature ne nous auoit point imprimé de ſi pernicieux deſirs que ceux des Voluptez du corps, à cauſe que ces deſirs deuenants effrenez, iettent vne telle ardeur dans les courages, où ils s'éprennent, qu'il n'y a rien qu'ils ne leur facent faire pour contenter leur Paſſion. De là naiſſent les perfidies & les trahiſons qui font que les hommes vendent leurs parens & leur patrie : de là procedent les ruines & les deſolations des Eſtats, & les coniurations

contre les Republiques : comme il parut en celle de Catilina qui pensa desoler Rome : De là prennent leur origine & leur source les meurtres, les violences, les embrasements, & tous les autres malheurs de cette vie. Ce qui naist de ce que les voluptez éteignent le iugemét, & étouffent toutes les semences de la vertu & de la prudence en l'homme. Ce qu'elles executent d'autant plus puissamment qu'elles sont plus violentes : comme il paroist en ceux qui sont transportez d'amour, que nous voyons n'estre plus maistres d'eux-mesmes, mais se laisser entierement conduire ou plustost entrainer à la passion : à cause dequoy vn Sage du monde auoit de coustume de dire, qu'il aymoit beaucoup mieux tomber en phrenesie, que se laisser surprendre aux Voluptez ; dautant, disoit-il,

que les Medecins peuuent guerir la manie en purgeant le cerueau auec vn peu d'elebore ; au lieu que les Voluptez oſtent l'eſprit à l'hõme, ſans eſperance de remede à ſon mal. Mais parce qu'il y a des Voluptez non ſeulement de l'eſprit, mais meſme du corps & des ſens, qui ſont purement innocentes, comme le plaiſir que nous recueillons des peintures, des parfums, des honneſtes exercices, & du reſte des choſes qui nous apportent vn chaſte contentement : il ſera bon de ſçauoir quelles en ſont en ſomme les cauſes & les obiects, afin que nous puiſſions de nous meſmes iuger qui ſont celles qui nous ſont permiſes, & qui ſont celles qui nous ſont interdites, & que nous deuons auoir en horreur. Premierement donc les choſes neceſſaires à la conſeruation de noſtre nature,

comme le boire & le manger, ſont choſes agreables à l'homme, dont il vſe auec vn plaiſir que la moderation & la temperance rend innocent. En ſecond lieu, les hommes prennent vn ſingulier plaiſir aux choſes auſquelles ils ſe ſont formez & accouſtumez depuis vn long-temps, parce que la couſtume eſt comme vne autre nature, conſideré que les choſes qu'on a accouſtumées, & dont on s'eſt formé vne longue habitude par de cõtinuels exercices, ont vne grande affinité auec celles qui ſe font touſiours, qui ſont celles de la nature. En troiſieſme lieu, les choſes qui ſont conformes à noſtre naturel, & à noſtre humeur, nous ſont delectables, parce qu'elles ne nous font nulle ſorte de violence; mais s'inſinuent doucement dans nos Sens: comme ainſi ſoit qu'au contraire

tout ce qui nous apporte de la cõtrainte nous ennuye, comme les eſtudes, les affaires ſerieuſes, les diſputes, & les choſes ſemblables nous ſont importunes & faſcheuſes, parce qu'elles nous contraignent & forcent noſtre inclinatiõ, ſi ce n'eſt que l'accouſtumance nous en ait oſté l'amertume : au lieu que les choſes contraires à celles-là nous plaiſent, comme le repos ; le ſommeil, le ieu, la ceſſation des trauaux, les ſpectacles, & les autres ſemblables où nous ne trouuons nulle cõtrainte. En quatrieſme lieu, tout ce qui flatte nos cupiditez nous donne de la ioye & du plaiſir ; parce que ces ſortes de cupiditez ne ſont proprement que des deſirs des choſes que nous nous figurons agreables, & qui rauiſſent nos Sens: car tout ce qui flatte nos Sens & qui delecte noſtre Imagination, nous

apporte de la Volupté : ainſi toute ſorte de bien, ſoit celuy qui nous eſt preſent, ſoit celuy qui eſt paſsé, ſoit celuy qui eſt à venir, nous en cauſe par ſa preſence, ou par ſon image, parce qu'il delecte nos Sens, & eſt agreable à noſtre fantaſie, qui eſt vne puiſſance delicate, & qui eſt aiſément touchée de la douceur de ſon obiet, quelque petite qu'elle puiſſe eſtre. A cauſe dequoy ceux qui ont ſouuenance des biens qu'ils ont gouſtez, & ceux qui en eſperent à l'auenir ayans ces choſes imprimées en leur fantaſie, en ſentent de la ioye. D'où il appert clairement que toute Volupté & tout plaiſir conſiſte, ou bien au ſentiment des choſes preſentes, ou en la memoire des paſſées, ou en l'eſperanee de celles qui ſont à venir. Car nous gouſtons, & nous

ſentons les preſentes, nous auons ſouuenance des paſſées, & nous eſperons les futures. Et certes les choſes qui ſont imprimées en noſtre memoire nous plaiſent grandement, non ſeulement celles qui nous eſtoient douces lors qu'elles ſe paſſoient, mais celles meſmes que nous n'auons gouſtées qu'auec de l'amertume, principalement quand les peines & les trauaux que nous auons endurez ſe ſont terminez à noſtre profit ou à noſtre gloire. Ce qui a fait dire à vn Ancien que c'eſtoit vne douce choſe de ſe ſouuenir de ſes trauaux paſſez. Ainſi les ſoldats ſont gloire des hazards où ils ſe ſont trouuez, & racontent auec vne extréme & extraordinaire Volupté les bleſſures qu'ils ont receuës parmy les combats : ceux auſſi qui ont ſurmõté les perils de la mer, & qui ont

fait de

fait de grands & hazardeux voyages sur la terre, ont le mesme plaisir à raconter les risques & les fortunes qu'ils ont couruës, & qu'ils ont surmontées: La raison de cette ioye, & la cause de ce plaisir est, parce que c'est vne chose bien douce de se voir deliuré & affranchy d'vn mal, principalement quand il nous a donné de grandes gesnes, & de grandes apprehensions.

Mais quant à ce qui regarde les choses qui dépendent de l'Esperance, toutes celles dont nous nous figurons que la presence & la ioüissance nous seroit agreable ou vtile, & ne nous apporteroit nulle autre sorte de fascherie, excitent de la Volupté en nos Sens, soit quand nous nous en souuenons soit quād nous les esperons. Ainsi donc tout ce que nous nous imaginons comme vn bien qui nous peut aduenir,

eſt choſe agreable à noſtre penſée: à cauſe dequoy, comme nous dirons en ſuite, nous ſentons du plaiſir à nous courroucer, parce que perſonne ne ſe courrouce, qu'auec eſperance de ſe pouuoir venger; ce qu'il repute à vn grand bien. A cauſe dequoy, Homere fait dire à Achille, que la Colere s'épand en vn grand courage plus doucement que le miel.

D'autant donc, que ce dont nous nous ſouuenons, ou que nous eſperons comme vne choſe agreable & douce à nos penſées, excite de la ioye dans nos cœurs: de là vient que la pluſpart des cupiditez des hommes ſont ſuiuies de quelque ſorte de plaiſir & de Volupté: car quand ils ſe ſouuiennent comme ils ont oüy; ou quand ils ſe figurent la façon dont ils eſperent ioüyr, il leur en reuient vn ſenſible

contentemẽt, & vne nouuelle ioye, qui leur repeint l'image de la veritable ioüyſſance: comme il arriue à ceux qui ont beu auec volupté, durant vne grande & ardante fievre: car ils ont vne certaine ioye, quand ils ſe ſouuiennent d'auoir ainſi beu, ou quand ils ſe promettent & eſperẽt de boire encore en cette meſme ſorte. Ainſi ceux qui ſont trauaillez d'amour, ſoit qu'ils parlent de la choſe aimée, ſoit qu'ils eſcriuent, ſoit qu'ils faſſent des vers ſur ce ſujet, en reſſentent vn extréme plaiſir; parce qu'en toutes ces choſes-là, il leur ſemble que ce qu'ils aiment, eſt deuant leurs yeux, cõme il eſt dãs leur penſée. A cauſe dequoy auſſi l'on tiẽt pour vn ſigne certain de l'amour d'vne perſonne, quand elle s'afflige de l'abſence de l'autre, & quand elle ſe plaiſt aux larmes, & aux plaintes de leur ſeparation.

Comme de fait, c'eſt choſe certaine, que parmy la faſcherie & l'ennuy, il y a auſſi de la Volupté aux pleurs, & aux ſoupirs iettez pour l'abſence de ce que l'on ayme. Il y a veritablement de la douleur, parce qu'on ne void pas ce que l'on aime; mais il y a de la douceur, dautant que ſon image ſe preſente à noſtre penſée, & nous en figure tous les mouuemens, les geſtes, les actions, les paroles, le ris, la grace, les yeux, l'adreſſe, & le reſte de ce que nous y auons reconneu, lors qu'il nous eſtoit veritablement preſent. La vengeance auſſi, comme nous auons déja touché, eſt vne choſe douce; ce que l'on peut reconnoiſtre par ſon contraire, veu que ſi nous apperceuons que nous ne puiſſions nous véger de l'iniure que nous croyons auoir receuë, & qui a enflammé noſtre Colere; nous en ſentons vn

extreme deplaiſir, au lieu, que nous ſommes tranſportez de ioye quand nous eſperons, & que nous voyons qu'il y a quelque apparence de nous pouuoir venger.

Apres cela, c'eſt choſe qui contente grandement, & qui apporte vn ſingulier plaiſir, non ſeulement aux ambitieux, mais indifferemment à toutes ſortes de perſonnes, de vaincre, & de ſurmonter ceux cõtre leſquels ils ont quelque eſpece de contention ou de diſpute: car en cette concurrence il ſemble que l'on diſpute de l'excellence, & de la ſuperiorité, & qu'elle eſt comme adiugée à celuy qui obtient la victoire. Or tous les hommes du monde, ſoit les grands, ſoit les mediocres, ſoit les petits, deſirent, quoy que les vns plus ardemment, & les autres auec moins de Paſſion, d'exceller, & de ſur-

passer les autres. Pour cette raison on trouue du plaisir aux jeux où il y a de la contention; comme aux échets, à la paume, aux cartes, & aux dez; & mesmes aux exercices plus serieux, où il y a de la dexterité à obtenir la victoire, comme aux combats de la barriere, & courre la bague, rompre les lances, & à semblables exercices: desquels les vns sont agreables aussi tost qu'on s'y addonne; & les autres deuiennent agreables par l'accoutumance: comme par exemple, ceux qui se sont formez aux exercices de la chasse, quoy qu'vn peu violens, en recueillent vn singulier plaisir qu'il y faut combattre contre les bestes sauuages, & aspirer à la victoire.

En suite de ce que nous auons dit, que la victoire apporte de la Volupté, il est aisé de iuger pourquoy

les exercices de l'eſcole, les diſputes entre les perſonnes ſçauantes, & les contentions du barreau, donnent du plaiſir à ceux qui s'y occupent, c'eſt à ſçauoir, parce qu'en ces exercices il y a auſſi vne image de victoire qui ſe preſente à leurs yeux.

La gloire eſt pareillement au rang des choſes qui nous apportent de la Volupté, parce qu'elle conſiſte en vne certaine opinion d'eſtre plus émminens, & plus excellens que les autres, à raiſon de l'eſtime que le monde fait de nous: car vn chacun ſe figure d'eſtre tel que les autres l'eſtiment, particulierement quād ce ſont perſonnes qu'il s'imagine pleines de verité; en quoy on a plus de creance aux voiſins qu'à ceux des Prouinces eſloignées, qui ne peuuēt auoir vne exacte cōnoiſſance de noſtre merite, & l'on s'en rapporte pluſtoſt à ces citoyens, à

ſes domeſtiques, & aux amis familiers, que non pas aux étrangers, ou à ceux qui ne nous voyent qu'en paſſant. Meſmes nous déferons plus à ceux qui viuent, qu'à la poſterité. Nous eſtimons dauantage le iugement des ſages que celuy des inſenſez, & nous proferons le témoignage de pluſieurs à l'applaudiſſement de quelques particuliers, parce qu'il y a apparence que tous ceux que nous preferons pour les raiſons alleguées, ſont mieux informez de la verité, & plus croyables en leurs depoſitions que les autres. C'eſt pourquoy auſſi nous ſommes plus aiſes d'eſtre en reputation parmy eux, que parmy le reſte du monde. Car certes on ne ſe ſoucie gueres d'eſtre honnoré de ceux qu'on meſpriſe, & dont l'on ne fait de cas. A cauſe dequoy ſi nous nous cachons des enfans ou

des beſtes, ce ne peut eſtre pour honte que nous ayons ny des vns, ny des autres; puis que nous ſçauons qu'ils ſont ſans iugement, & qu'ils ne peuuent nous des-honorer.

C'eſt encore vne choſe douce que d'auoir vn amy, veu meſmes que l'action d'aimer, quelque object qu'elle ſe propoſe, eſt de ſoy-meſme vne choſe infiniment agreable. Car perſonne n'aime le vin qui ne prenne plaiſir à le boire; perſonne n'aime les armes, qui ne prẽne plaiſir aux exercices qu'il en fait; perſonne n'aime la Philoſophie, qui ne prenne plaïſir à en diſcourir. Tout de meſme donc, perſonne ne peut aimer vn autre, ſans auoir du plaiſir en ſon amitié: Et outre cela, c'eſt choſe douce de ſe voir aimé; dautant que c'eſt comme vn prejugé que l'on eſt doüé des qua-

litez qui rendent vne perſonne aimable, & qui la font eſtimer à ceux qui ont quelque ſentiment de raiſon. Et puis chaſcun penſe eſtre aymé pour l'amour de ſoy-meſme: Ce qui l'enfle & le rend plus glorieux, & en ſuitte plus plein de contentement.

Pour la meſme raiſon, c'eſt choſe bien douce d'exciter de l'admiration de nous-meſmes, dans les ames des hommes; parce que l'honneur qu'ils nous rendent, nous fait auoir vne bonne opinion de nous meſmes, qui nous emplit de ioye & de plaiſir; qui eſt la raiſon pour laquelle les flatteurs charment nos courages, d'autant que ces ſortes de perſonnes ſe preſentent ſouz le maſque de nos amis, & des admirateurs de nos vertus.

Apres, c'eſt choſe douce de faire ſouuent vne-meſme action, qui

nous plaiſt, parce que la couſtume nous rend les choſes aiſées, & conſequemmẽt agreables. Le changement auſſi nous eſt agreable, parce que c'eſt comme vne imitation de la nature qui ſe plaiſt en la varieté, & en la diuerſité des choſes.

Car ce qui perſiſte touſiours d'vne meſme ſorte, forme vne habitude importune dans ſon ſujet, & en durant trop, vient à ſe corrompre: C'eſt pourquoy il a eſté ſagement dit; Que les viciſſitudes & les alternations rendent toutes choſes plus douces & plus plaiſantes à nos Sens: D'où vient auſſi que celles qui reuiennent par interualles, & apres quelque temps, nous ſont plus agreables: Comme le retour du Printemps apres les rigueurs de l'Hyuer, & l'arriuée de noſtre amy, apres vn long voyage: parce que

ces choſes non ſeulement ſe font auec du changement qui apporte du plaiſir, mais auſſi parce qu'elles ſe rendent plus rares, ne paroiſſans pas en tout temps & en toutes ſaiſons. Outre cela, c'eſt auſſi vn grand plaiſir de voir des choſes qui nous donnent ſujet de les admirer; car la merueille qu'elles excitent dans nos ames, nous enflamme, & nous fait deſirer de les connoiſtre, pour ſçauoir la cauſe de noſtre admiration. Or nous ne pouuons rien apprendre de ce que nous deſirons ſçauoir, qu'auec vne extreme Volupté; veu que c'eſt comme remonter au plus haut degré de noſtre nature, & l'éleuer à ſa perfection; c'eſt pourquoy l'admiration cauſe de la ioye en nos eſprits.

Derechef, ce ſont choſes pleines de douceur & de Volupté, de

départir, & de receuoir des bienfaits; parce qu'en les receuant vous obtenez ce que les hommes desirent, & en les départant vous monstrez que vous auez ce que les autres n'ont pas, & que vous les surpassez en cela, qui est vne chose que nous voyons auec plaisir, comme vne marque de nostre excellence. Comme ainsi soit donc, que faire du bien soit vne chose douce, il s'ensuit de là qu'il y a du plaisir à soulager la misere d'autruy, à le retirer de captiuité, & à luy changer la face de sa fortune, & à le rendre heureux, de miserable qu'il estoit auparauant.

Et parce que tout ce qui iette de l'admiration dans nos ames, & qui nous donne sujet d'apprendre, est suiuy de plaisir, il arriue que tout ce qui consiste en imitation, apporte du contentement, com-

me la Peinture, la Sculpture, & meſme la Poëſie, qui ſont toutes profeſſions, dont les exercices ſont agreables ; encores que les choſes qu'elles vont imitant, ne ſoient pas toujours agreables. Comme par exemple, le Peintre ne laiſſe pas de ſe plaire en ſon art, quoy qu'il faſſe le pourtraict d'vn Mort : ny le Sculpteur ne laiſſe pas de ſe contenter en ſon œuure, encore qu'il taille vne chimere, ou qu'il forme vn monſtre, ny vn Poëte ne laiſſe pas de prendre plaiſir à faire des Vers, encores que ce ſoit ſur vn moucheron, ſur vn paſſereau, ſur vne pulce, ou ſur vn autre ſujet ridicule.

Car ce qui fait naiſtre le plaiſir en l'eſprit de l'homme, ce n'eſt pas l'object qu'il s'eſt propoſé, mais la connoiſſance, & le iugement qu'il faict, d'auoir ſi bien exprimé

cét object, que ſon induſtrie approche de la verité, & en eſt la viue image: d'autant que ce rapport ſi accomply, & cette reſſemblance ſi parfaitte, qui ſe trouue entre l'image & ſon original, luy apprend quelque choſe qu'il ne ſçauoit pas encores, outre qu'elle luy fait voir ſon induſtrie en ſon labeur; à raiſon dequoy il entre en admiration de ſon ouurage, & ſe plaiſt à y contempler la perfection de ſon art.

Pour le meſme ſujet encores les euenemẽs des choſes non eſperées, ny attenduës, & les peines qu'on a de ſortir de celles où il ſe rencontre des dangers extremes, ſont accompagnées de ioye, parce que cela n'arriue point ſans eſtonnement. Cependant, parce que nous auons dit que ce qui eſt conforme aux inclinations de la nature, eſt agreable;

nous voyons que les choſes qui ſont liées par quelque lien de la nature, & qui ont de l'affinité les vnes auec les autres, comme celles qui ſont d'vne meſme eſpece, ou qui ont quelque autres conformité naturelle, ſe plaiſent en la compagnie les vnes des autres: Comme les Aigles aiment les Aigles, les Lyons prennent plaiſir à ſe voir parmy les Lyons, & les hommes ayment de ſe faire voir parmy les hommes: Et parce que chaſque choſe ayme ce qui luy reſſemble; tous les hommes s'ayment eux-meſmes, quoy que les vns plus ardemment, & les autres auec moins de vehemence. Et en ſuitte de cela, ils priſent leurs ouurages, font cas de leurs diſcours, aiment ordinairement les flatteurs qui leur donnent des loüanges, ſe paſſionnent pour la gloire, pour

leurs

leurs ams, pour leurs enfans, qui ſont, pour le dire ainſi, leurs ouurages: Et pour la meſme raiſon ils ſe plaiſent à acheuer ce qu'ils ont commencé; parce que c'eſt comme donner la perfection au labeur de leurs mains.

La ſageſſe qui conſiſte en la connoiſſance de beaucoup d'excellentes & admirables choſes, apporte auſſi de la ioye à celuy qui en eſt orné, parce qu'elle l'éleue par deſſus le commun, & luy donne comme vne forme d'empire ſur les autres, qui eſt vne choſe que l'homme ſouhaitte naturellement. Et parce que les hommes ſont auſſi naturellement deſireux d'honneur, ils prennent auſſi plaiſir à monſtrer leur authorité, en vſant volontiers de commandement à l'endroit des autres, & en les reprenant de ce qu'ils font demonſtra-

tion de ne pouuoir approuuer. Apres cela l'homme a vn ſingulier plaiſir à s'exercer aux choſes auſquelles il penſe exceller ; car il ne ſe laſſe point de montrer ſon induſtrie, & meſmes il y paſſe volontiers les iours & les nuicts pour ſe rendre plus parfaict, & pour ſe ſurmonter ſoy-meſme. Ce que l'on a veu pratiquer à Apelle, à Zeuxis, à Protogene, & aux autres plus excellens Peintres de l'antiquité. En fin parce que les ieux & les recreations de l'eſprit ſont agreables, & que l'on prend plaiſir à rire & à paſſer le temps, il s'enſuit auſſi que toutes les choſes qui peuuent ſeruir à cela, comme les bouffons, leurs actions & leurs paroles, nous donnent de la ioye, & que nous auons de la Volupté à les contempler. Voila ſommairement quels ſont les obiets de la Volupté

que nous sentons en cette vie. Il faut donc maintenãt sçauoir quelles sortes de ces Voluptez nous sont permises, & qu'elles nous sont iustement interdites. Pour l'éclaircissement dequoy, il nous faut sçauoir qu'il y a eu des Philosophes qui ne sçachant pas mettre difference entre l'Entendement & les Sens, & qui ne se figurans point d'autres Voluptez que celles du corps, les ont vniuersellement toutes condamnées comme pernicieuses & detestables ; Mais ils n'ont point eu de raison en cela, puis qu'il n'y a personne au monde qui puisse viure sans quelque sorte de plaisir sensible & corporel, veu mesmes que l'autheur de la nature a ioinct cette sorte de plaisir & de douceur aux actions de cette vie, à fin que nous en supportassions auec plus de courage les trauaux &

les peines, & à fin qu'elles fussent cõme le sel qui assaisonne les viandes, & qui les rend plus agreables à nostre gouſt. Il faut donc ſçauoir que la Volupté estant vn repos de l'ame qu'elle acquiert par quelque sorte d'operation, il y en a qui estãt conformes à la droicte raison, & à la loy eternelle que Dieu a establie parmy ses creatures, ne peuuent estre estimées mauuaises, mais sont purement innocentes ; comme celles que Dieu a attachées à la procreation des enfans, quand elles se cueillent & se gouſtent en vn legitime mariage, tel qu'il l'a ordonné pour la conseruation du genre humain. Et encore qu'il faille aduoüer que le déreglement des hommes en peruertit ordinairement l'vsage, ne se tenans pas dans les bornes de la raison ny de la Loy de Dieu ; comme cela est tout

visible aux excez qu'ils font au boire, au manger, aux femmes, aux parfums, aux jeux, aux balets, & aux autres plaisirs du corps, qui semblent n'estre aujourd'huy que des sujets de crime. Et de là l'on peut voir combien est infame l'opinion des Epicuriens (de laquelle toutesfois plusieurs grands personnages ont creû qu'Epicure a esté bien esloigné, asseurans qu'il n'a faict cas que des Voluptez de l'esprit) qui auec vn visible opprobre de la nature humaine, ont mis le souuerain bien de l'homme aux Voluptez des Sens, qui toutesfois luy sont communes auec les bestes brutes. De là mesme on peut recueillir, quel outrage faisoient à la Vertu ceux qui conceuoient l'image de la Volupté en telle sorte, que par vne insigne molleſſe, ils la representoient assise dans vn thrône

comme vne grande Reine qui auoit pour esclaues au dessous d'elle les Vertus qui attẽdoient ses commandemens pour faire ce qu'elle ordonneroit. Comme si l'homme ne deuoit auoir en cette vie, autre obiect de toutes ses actions, voire mesmes des plus vertueuses, que l'assouuissement de ses plaisis, & le contentement de ses Sens! Nostre resolution est donc, que ny il ne se faut imaginer que toutes les Voluptez des Sens soient à reietter comme pernicieuses, ny que toutes aussi soient à embrasser comme des rayons du souuerain bien. Mais comme ainsi soit que la Volupté soit vn repos & vn contentement de l'ame qui ioüit de quelque bien dont elle gouste la douceur, si ce bien est vn bien absolu, où il n'y ait rien à redire, la volupté en est innocente & permise à l'homme: mais si

ce n'eſt qu'vn bien plaiſant aux Sẽs qui au reſte ſoit cõtraire à la droitte raiſon de la loy de Dieu, comme ſont les plaiſirs de la chair hors d'vn chaſte mariage, l'effect en eſt pernicieux, & la ioüiſſance damnable.

Mais parce que nous auons dit cy-deſſus, que les voluptez regardent, ou la memoire du paſſé, ou la ioüiſſance & le ſentiment du bien preſent, ou l'eſperance du bien à venir; il ſera bien à propos d'expliquer icy quelles ſont celles qui font vne plus puiſſante impreſſion ſur nos Sens, & qui nous delectent dauantage.

Il faut donc ſçauoir que le plaiſir prenant ſon origine en nos ames, de la preſence d'vn bien qui frappe nos Sens, ou qui s'vnit à nous par quelque autre voye, cette preſence, ou bien eſt imaginaire, & ſe forme par la ſimple connoiſſance,

& par la seule idée que nous auons de ce bien, à la façon que les objets dont nous auons connoissance, impriment leur image dans nos ames: ou bien cette presence consiste en vne reelle vnion du bien auec nos Sens, soit qu'actuellement nous en ioüyssions, soit que nous ayons vne certaine esperance d'en ioüyr. Partant, comme ainsi soit que l'vnion reelle de l'object auec la puissance, soit plus estroitte & plus grande que celle qui n'est qu'imaginaire seulement; & comme ainsi soit derechef que l'vnion actuelle soit plus forte que celle qui n'est encore qu'en puissance, il faut necessairement conclure, que la plus douce Volupté est celle qui naist du sentiment & de la ioüyssance actuelle du bien, qui est reellement present à nos Sens. Mais apres cela, la ioye qui naist de l'esperance, est

la plus grande, & le plaisir le plus doux, parce qu'en cette sorte de ioye, il interuient vne vnion de nostre ame auec le biẽ qui nous plaist, non seulement selon l'imagination qui nous en represente les perfections, mais encor auec cette condition, que la possession en est en nostre puissance, veu qu'autrement nous le pourrions esperer. Nous mettons au dernier rang le plaisir que nous sentons des biens passez, comme le moindre de tous; dautant que ces biens-là ne se trouuans vnis à nos Sens, que par le moyen de l'imagination & de la memoire, qui est la plus foible vnion qui puisse interuenir entre nos Sens & les objects qui leur sont agreables; la ioye que nous en receuons est aussi la moins sensible.

Des effects de la Volupté.

CHAPITRE II.

LEs effects qui naiſſent de la Volupté que nous ſentons des obiects qui ſont agreables à nos Sens, ſe peuuent mieux connoiſtre par l'experience, qu'expliquer par les paroles. Il n'y a premierement perſonne qui ne s'apperçoiue qu'au milieu de la ioye que nous receuons, noſtre cœur vient à s'épanoüir, & comme à s'ouurir d'aiſe, dont il enuoye les marques & les ſignes au viſage par le Ris, qu'il excite à la bouche, où il apporte vn viſible changement. Ceux qui ont le cœur tendre, ſont faciles à receuoir les impreſſions de la

ioye auſſi bien que de la triſteſſe, reſſemblant en cela à la cire molle, ſur qui l'on imprime aiſément les formes & les images qu'on couche deſſus. Ceux qui l'ont ferme & chaud, à raiſon de la chaleur conçoiuent aiſément la ioye, & à cauſe de la fermeté la conſeruent long-temps. Comme au contraire, ceux qui l'ont froid & dur, ſont capables de la triſteſſe & de la melancholie, qui s'y imprime aiſément à cauſe de la froidure auec laquelle elle a de l'affinité, & qui s'y maintient long-temps, à raiſon de la dureté, comme nous voyons arriuer aux melancholiques. Car la triſteſſe eſt vne Paſſion terreſtre, froide & ſeiche, au lieu que la ioye eſt vne Paſſion humide & chaude. C'eſt pourquoy elle ſe forme aiſément au cœur des enfans, des ieunes gens, & de ceux qui ſont de bonne com-

plexion. De cette ioye qui fait eſpanoüyr le cœur, comme vne fleur, naiſt le ris, qui n'eſt pas vne Paſſion, mais vn effect exterieur de la Paſſion interieure. Car la douceur du plaiſir fait que le cœur ſe meut & s'ouure pour en receuoir l'image : Ne plus ne moins que nous allons au deuant & tendons les bras à noſtre amy quand il ſe preſente à nous. Et ce ſien mouuement, cette aiſe interieure, paruient iuſques au viſage ; mais paroiſt principalement à l'ouuerture de la bouche, où le Ris ſe forme, & où il a ſon ſiege, & de là s'épand aux yeux & au reſte de la face, encore que quelques-vns eſtiment qu'il ait ſon ſiege au dedans meſmes de l'homme, aux parties d'alentour du cœur.

Mais pour leuer toute ſorte de difficulté, il faut ſçauoir que quel-

quesfois le ris vient purement d'vne émotion corporelle, comme celuy qui procede du chatoüillemẽt des aiſſelles, dont on a veu autresfois des Gladiateurs mourir en riant, à cauſe qu'ils auoient eſté bleſſez en cette partie-là. Quelquesfois il procede de l'indignation & du deſpit que nous auons conceu de quelque choſe que nous voyons à regret: cõme nous liſons de Hannibal, qui voyant les Carthaginois pleurer leur condition à cauſe que les Romains eſtoient maiſtres de leur fortune, ſe prit à rire: dequoy quelqu'vn s'émerueillant, & luy diſant, que c'eſtoit vne grande inhumanité de ſe rire des larmes de ſes Citoyens, il luy repartit, que ce ris-là n'eſtoit pas vn ſigne de ſa ioye, mais vne marque de ſon deſpit: dautant qu'il ſe mocquoit des larmes inutiles de ceux

qui pleuroient pluſtoſt leur perte particuliere, que le mal-heur de la Republique. Mais lors qu'il eſt vn effect de noſtre Paſſion, & vne marque du plaiſir que noſtre cœur reçoit des obiects agreables qui ſe preſentent à nos Sens; il vient d'vne prompte & ſoudaine émotion de noſtre ame, qui voulant exprimer ſa ioye, excite vne grãde abondance de ſang chaud, & multiplie les eſpits vitaux qui agiſent & remuent les muſcles qui ſont à l'entour du cœur, & ceux-là agitent & font ſouleuer ceux qui ſont attachez aux deux coſtez de la bouche, qui pour cette occaſion s'ouure auec vn viſible changement de toute la forme du viſage. Tant y a qu'il naiſt du plaiſir & de la ioye que noſtre ame conçoit, à cauſe des obiets agreables qui ſe preſentent à nos Sens. Mais il eſt tout clair que

comme les choſes nouuelles, & non eſperées ſont celles qui excitent le plus de ioye en nos cœurs, qu'auſſi ce ſont celles qui nous prouoquent le pluſtoſt à rire. En ſigne dequoy depuis que nous ſommes accouſtumez à voir des ſpectacles, quelques agreables qu'ils ſoient, il ne nous font point rire comme la premiere fois que nous les auons contemplez. Et tout de meſmes les profondes penſées & meditations empeſchẽt auſſi le Ris: à cauſe dequoy les hommes ſages ne rient pas ſi aiſément que les autres, tant parce que les Sages ont touſiours l'eſprit bandé, & occupé à quelque ſerieuſe meditation qui les empeſche de prendre garde à des choſes ſi legeres, comme ſont ordinairemẽt celles qui font rire le vulgaire; qu'auſſi parce que la grande connoiſſance qu'ils ont des choſes les empeſche

d'eſtimer nouuelles ou eſtranges beaucoup de celles que le commun admire. Ioint auſſi que leur complexion contribuë à cela, dautant qu'ordinairement elle encline à la melancolie, qui les rend mornes & plus difficiles à émouuoir à la ioye. Cependant la raiſon pour laquelle beaucoup de choſes nous plaiſent à leur premier abord, & puis perdent cette grace à la longue comme nous venons à nous y accouſtumer, n'eſt autre, ſinon qu'au premier abord noſtre penſée s'y attache auec vne certaine vehemence, qui venant peu à peu à s'alentir en fait relaſcher le plaiſir. Ce qui ſe void non ſeulement aux objects de la veuë, dont nos yeux venans peu à peu à ſe laſſer; commencent à ſe relaſcher en leur action, & à ſe rendre plus negligens à les cõtempler; Mais encore aux objects de tous les autres

autres Sens dont nostre ame s'ennuye en fin apres vne trop longue continuation. Ce qui vient de ce, que comme en l'action des yeux les esprits animaux se consument par la vehemence de l'attention; ainsi en toutes les autres operations des Sens, la disposition des organes s'altere, & se change par le mouuement, & par l'impression que font sur eux les objets qui s'vnissent aux Sens. De sorte, qu'il est impossible que les animaux ioüyssent long-temps d'vne mesme Volupté, ou souffrent long-temps vne mesme Douleur. Et puis, ce que nous auons dit cy-dessus, que la diuersité comme vne image des changemens de la nature est agreable, a aussi lieu en ce sujet, veu que les hommes s'ennuyent de ioüyr tousiours des mesmes plaisirs, & de voir toujours les mesmes obiects. C'est

pourquoy la continuation leur apporte du dégouſt, quelque douce qu'en ſoit la poſſeſſion. Et c'eſt pourquoy Lucian introduit vn qui eſtant deuenu Dieu, s'ennuyoit de l'eſtre, & vouloir mourir pour ne l'eſtre plus: & ſa raiſon eſtoit, que la vie des hommes ne luy auoit ſemblé ennuyeuſe, ſinon parce qu'il voyoit toujours les meſmes choſes, vn meſme Soleil, vne meſme Lune, les meſmes Eſtoiles, les meſmes viandes, & les meſmes plaiſirs qui ne changeoient point de face. C'eſt pourquoy, diſoit-il, ne gouſtant qu'vne meſme choſe en cette Diuinité où ie ſuis, ie m'en ennuye, & là deſſus vouloir mourir pour changer. Au reſte, il ſe trouue des hommes qui ſont extremement ſenſibles à la ioye, c'eſt à ſçauoir ceux auſquels toutes choſes ſemblent nouuelles, comme les enfans

& la commune ignorante, que les moindres ſpectacles prouoquent à rire : au lieu que les hommes ſages n'en ſont nullemẽt émeus. La complexion ſert auſſi grandement à la ioye, comme ceux qui abondẽt en ſang, & qui ne l'ont ny bilieux ny melancolique ; mais pur & doux, ſont ioieux de leur naturel, & aimẽt à rire : au lieu que les melãcoliques sõt difficiles à s'émouuoir à la ioye.

La Volupté ou le plaiſir que nous ſentons des objects qui nous ſont agreables, a encores accouſtumé d'exciter en nous vn deſir ardent, & comme vne ſoif d'vne nouuelle ou d'vne plus pleine ioüiſſance ; Ce qui vient ou de la condition de la choſe qui n'eſt pas capable d'aſſouuir toute à vne fois noſtre deſir, comme cela ſe void au boire & au manger, qu'il nous faut reprendre à diuerſes fois pour entretenir no-

ſtre vie : Ou bien de l'imperfection de la ioüiſſance, comme ceux qui n'ont encores gouſté que les premieres douceurs de l'amitié, ſouhaittent d'en auoir des contentemens plus entiers, ne plus ne moins que ceux qui ayment la poëſie, ayans oüy la moitié d'vn beau vers, tels que ſont ceux de Virgile, ſouhaittent d'entendre le reſte pour rendre leur plaiſir parfait. Ou bien en fin cela vient de la nature meſme de la Volupté, qui eſt ſi douce qu'elle enflâme l'ame à en deſirer la cõtinuation : ce qui ne ſe void gueres aux plaiſirs des Sens & du corps, mais qui s'éprouue auec des delices incomparables par ceux qui boiuent de ce torrent de Volupté, que l'Eſcriture nous dépeint dans les Cieux; car ils en boiuent eternellement, & ne s'aſſouuiſſent iamais. Cependant, il ſe faut encore ſou-

uenir, qu'il y a grãde difference entre les delices des Sens, & les delices de l'eſprit: Car les delices des Sens chargeans, & comme importunans nos habitudes naturelles deuiennent ennuyeuſes & facheuſes, comme il arriue quand nous nous laiſſons ſurprendre aux excez du boire & du manger. Au lieu que celles de l'eſprit n'excedent iamais la portée ny la capacité de l'habitude naturelle de noſtre ame, mais pluſtoſt apportent de la perfection à ſa nature. C'eſt pourquoy quand on les poſſede pleinement, elles en ſont plus delectables. Et s'il s'y trouue quelquesfois du dégouſt, c'eſt que l'action de noſtre eſprit eſt accompagnée de l'action des puiſſances inferieures, qui eſtans corporelles ſe laſſent par l'aſſiduité d'vne ſi longue occupation. A cauſe dequoy elles rappellent l'eſprit à fin qu'il

elle ne peut iamais cauſer de dégouſt : mais cela eſt d'vn autre diſcours.

Vn pernicieux effect que produit en nous la Volupté des Sens, c'eſt qu'elle lie noſtre raiſõ, & nous en oſte l'vſage: Ce qui arriue pour trois occaſions : La premiere, parce qu'occuppant entierement noſtre ame au ſentiment & à la ioüiſſance de la douceur qui l'accõpagne, elle la retire de la cõſideration des biẽs ſpirituels, & la rend moins capable de raiſon, à cauſe de l'ardeur de la paſſion qui agite. La ſeconde, parce que la plus part des Voluptez du corps, au moins quand elles vont iuſqu'à l'excez & au déreglement, ſont contraires aux mouuemens de la raiſon. Or c'eſt choſe indubitable, qu'vn contraire chaſſe touiours ou deſtruit l'autre; c'eſt pourquoy la Volupté ne laiſſe point de lieu

aux mouuemens de la raiſon. Ce qui a fait dire à Ariſtote, qu'encore que la Volupté ne corrompe pas la thebrie; & la ſimple connoiſſance que nous auons des choſes, veu que par exẽple, elle n'empeſche pas que nous ne ſçachions bien qu'vn triangle à trois angles, & que le Tout eſt plus grãd que ſes parties ſeparémẽt priſes; neantmoins elle depraue le iugemẽt, & empeſche l'eſtime que nous deurions faire par les loix de la prudence, de ce qui eſt bon; dautant que par exemple, encore que nous ſçachions bien que la Temperance eſt vne Vertu, neantmoins nous la fuyons, parce qu'elle eſt contraire aux plaiſirs de nos Sens, qui ne nous permettent pas de l'eſtimer comme nous deuons. La troiſieſme eſt, parce que les Voluptez des Sens apportent vne alteration & vn changement au

corps plus grand & plus vehement que celuy que cauſent les autres paſſions, Ce qui procede de ce que nous embraſſons auec plus d'ardeur, & nous nous attachons plus eſtroittement aux objets qui nous plaiſent lors qu'ils ſont preſens, que lors qu'ils ſont abſens. Or ces changemens & ces alterations ſenſibles du corps apportent du trouble à l'ame ; comme il appert en ceux qui ſont pris de vin, aux deportements deſquels nous ne voyons nulle image de raiſon, l'excez du vin leur ayant alteré le cerueau, & les ayant rendus du tout incapables des fonctions de l'eſprit.

Parmy cela l'honneſte & moderée Volupté à cela, qu'elle donne la perfection à nos actions, comme la beauté, & la bonne grace apporte vn dernier ornement à la

ieuneſſe, tant parce qu'elle eſt comme la fin & le but que nous nous propoſons quand nous voulons agir : qu'auſſi parce qu'elle nous rend nos actions agreables par le moyen du plaiſir qu'elle imprime en nos Sens.

En ſuitte dequoy elle eſt cauſe que pour entretenir ce plaiſir, nous nous employons auec plus d'ardeur & d'attention à les accomplir. Et c'eſt pourquoy vn ancien diſoit que la nature auoit conioint la Volupté aux actions neceſſaires pour l'entretenement de la vie des animaux, ou pour la conſeruation de leurs eſpeces, comme au boire & au manger, & à la generarion, afin qu'elle leur ſeruiſt comme de ſel qui aſſaiſonne les viandes: c'eſt à dire, à fin qu'elle rendiſt ces actions-là deteſtables, & que les animaux ne s'y portaſſent pas auec

regret. Cependant pource qui regarde les allechemens & les attraits des voluptez des-honneſtes, il nous faut toujours auoir imprimé en noſtre memoire, ce ſage conſeil d'Ariſtote, qui nous exhorte de les conſiderer, non à leur abord, mais à leur ſortie, parce qu'encore que l'entrée en ſoit plaiſante & douce, la fin en eſt toujours amere & tragique.

On dit que parmy les Payens il y auoit vn temple de Diane, dont l'image monſtroit vn viſage triſte & ſeuere à ceux qui entroient pour l'adorer, au lieu que comme ils ſortoient, ils voyoient l'image de cette Deeſſe plus gaye, qui leur montroit vne face & des yeux rians : mais c'eſt tout le cõtraire des Voluptez. Car au premier abord elles ne nous preſentent que des roſes & d'autres

fleurs, mais en fin elles nous laiſſent de cuiſantes eſpines, & des regrets importuns : veu principalement qu'elles nous eſloignent du ſouuerain bien & de l'amour des delices ſpirituelles, hors deſquelles nos ames ne peuuent trouuer aucun ſolide ny veritable contentement.

De la Douleur, ou de la Triſteſſe.

Chapitre Premier.

COmme ainſi ſoit qu'entre tous les animaux, il n'y en ait point qui ſe voye expoſé à tant d'outrages de la fortune, que l'homme qu'on peut nommer vne image de miſere, & d'impuiſſance, c'eſt choſe toute viſible, qu'il n'y a point de paſſion dont il ſoit tant agité en cette vie, que de la Douleur & de la Triſteſſe, dont les objects ſe preſentent inceſſamment à ſes ſens & à ſon eſprit. C'eſt pourquoy encore que par la lumiere que s'entredonnent les choſes contraires quand on les oppoſe, & qu'on les compa-

re les vnes aux autres, on puisse iuger de la condition de la Douleur ou de la Tristesse, par ce que nous auons dit de la Volupté & du Plaisir; si est-ce que pour vne plus ample connoissance d'vne chose qui nous est si familiere & si commune, il sera bon de traitter vn peu plus exactement cette matiere.

La Douleur est donc *vne violente passion de l'ame accueillie de quelque sensible desplaisir.* Ou bien : La Douleur est *vn tourment de l'esprit & du corps.* Ou bien derechef; La Douleur est *vne passion de l'ame, affligée de quelque sorte de mal qui se presente à elle.* Ou bien encore plus particulierement : La Douleur est *vne passion de l'ame qui naist du desplaisir qu'elle reçoit des objects contraires à ses inclinations, qui se presentent à ses sens, & qui les affligent.*

Cependant il faut remarquer qu'il y a deux sortes de Douleurs: L'vne qui reside dans l'appetit sensuel ; & l'autre qui a son siege en l'appetit raisonnable. Cette derniere qui afflige l'esprit, est proprement nommée Tristesse, & differe d'auec l'autre, parce que la douleur sensible se fait toujours auec vne visible alteration & changement du corps qui s'en trouue émeu : au lieu que la Douleur de l'esprit n'est pas toujours suiuie de cette agitation du corps, mais bien souuent elle se contient dans les limites de la puissance où elle se forme ; à raison dequoy elle est mesmes quelquesfois attribuée à Dieu & aux Anges.

Ces deux sortes de Douleurs differēt encor l'vne d'auec l'autre, parce que la cause de la Douleur sensible reside dans le corps qui souf-

fre quelque violente oppreſſion qui l'altere. Mais la cauſe de la douleur intellectuelle, reſide dans la partie raiſonnable, dans l'eſprit, qui ſe figure le mal qu'il reçoit des obiects qui ſe preſentent à ſa penſée.

Elles different derechef, d'autant que comme ainſi ſoit que l'apprehenſion & la connoiſſance que les Sens exterieurs ont des choſes, ne regarde ſeulement que les obiects preſens qui font vne actuelle impreſſion ſur eux; & qu'au contraire l'entendement conçoiue, non ſeulemẽt les choſes preſentes, mais meſmes les paſſées, & celles qui peuuent aduenir, ou qui peuuent tõber ſous l'imagination de l'homme; de là vient que la doulrur corporelle, qui ſuit l'apprehenſion que font ſur les Sens les choſes preſentes, naiſt ſeulement de la preſence

des

des objets contraires à leurs inclinations. Au lieu que la douleur de l'esprit suiuant la connoissance de l'entendement peut naistre des objets presens, des passez, des futurs, & de ceux que l'homme vient à s'imaginer, comme s'ils luy deuoient auenir.

De sorte, que les plus nobles puissances de nostre ame, & celles qui sont les plus riches ornemens de nostre nature, comme l'entendement, l'imagination, & la memoire, aydent à accroistre nos peines, & à augmenter nos afflictions: comme s'il falloit que les presens du Ciel qui nous donnent quelque auantage sur les bestes, nous rendissent plus miserables qu'elles.

Car les bestes les plus farouches fuyent à la verité les perils lors que ils se presentent à leurs yeux: mais aussi-tost qu'elles les ont éuitez, el-

aux mouuemens de la raiſon. Ce qui a fait dire à Ariſtote, qu'encore que la Volupté ne corrompe pas la theorie, & la ſimple connoiſſance que nous auons des choſes, veu que par exẽple, elle n'empeſche pas que nous ne ſçachions bien qu'vn triangle à trois angles, & que le Tout eſt plus grãd que ſes parties ſeparémẽt priſes; neantmoins elle depraue le iugemẽt, & empeſche l'eſtime que nous deurions faire par les loix de la prudence, de ce qui eſt bon; dautant que par exemple, encore que nous ſçachions bien que la Temperance eſt vne Vertu, neantmoins nous la fuyons, parce qu'elle eſt contraire aux plaiſirs de nos Sens, qui ne nous permettent pas de l'eſtimer comme nous deuons. La troiſieſme eſt, parce que les Voluptez des Sens apportent vne alteration & vn changement au

corps plus grand & plus vehement que celuy que cauſent les autres paſſions, Ce qui procede de ce que nous embraſſons auec plus d'ardeur, & nous nous attachons plus eſtroittement aux objets qui nous plaiſent lors qu'ils ſont preſens, que lors qu'ils ſont abſens. Or ces changemens & ces alterations ſenſibles du corps apportent du trouble à l'ame ; comme il appert en ceux qui ſont pris de vin, aux deportements deſquels nous ne voyons nulle image de raiſon, l'excez du vin leur ayant alteré le cerueau, & les ayant rendus du tout incapables des fonctions de l'eſprit.

Parmy cela l'honneſte & moderée Volupté à cela, qu'elle donne la perfection à nos actions, comme la beauté, & la bonne grace apporte vn dernier ornement à la

ieuneſſe, tant parce qu'elle eſt comme la fin & le but que nous nous propoſons quand nous voulons agir : qu'auſſi parce qu'elle nous rend nos actions agreables par le moyen du plaiſir qu'elle imprime en nos Sens.

En ſuitte dequoy elle eſt cauſe que pour entretenir ce plaiſir, nous nous employons auec plus d'ardeur & d'attention à les accomplir. Et c'eſt pourquoy vn ancien diſoit que la nature auoit conioint la Volupté aux actions neceſſaires pour l'entretenement de la vie des animaux, ou pour la conſeruation de leurs eſpeces, comme au boire & au manger, & à la generarion, afin qu'elle leur ſeruiſt comme de ſel qui aſſaiſonne les viandes: c'eſt à dire, à fin qu'elle rendiſt ces actions-là deteſtables, & que les animaux ne s'y portaſſent pas auec

regret. Cependant pource qui regarde les allechemens & les attraits des voluptez des-honneſtes, il nous faut toujours auoir imprimé en noſtre memoire, ce ſage conſeil d'Ariſtote, qui nous exhorte de les conſiderer, non à leur abord, mais à leur ſortie, parce qu'encore que l'entrée en ſoit plaiſante & douce, la fin en eſt toujours amere & tragique.

On dit que parmy les Payens il y auoit vn temple de Diane, dont l'image monſtroit vn viſage triſte & ſeuere à ceux qui entroient pour l'adorer, au lieu que comme ils ſortoient, ils voyoient l'image de cette Deeſſe plus gaye, qui leur montroit vne face & des yeux rians : mais c'eſt tout le cõtraire des Voluptez. Car au premier abord elles ne nous preſentent que des roſes & d'autres

fleurs, mais en fin elles nous laissent de cuisantes espines, & des regrets importuns : veu principalement qu'elles nous esloignent du souuerain bien & de l'amour des delices spirituelles, hors desquelles nos ames ne peuuent trouuer aucun solide ny veritable contentement.

De la Douleur, ou de la Triſteſſe.

Chapitre Premier.

COMME ainſi ſoit qu'entre tous les animaux, il n'y en ait point qui ſe voye expoſé à tant d'outrages de la fortune, que l'homme qu'on peut nommer vne image de miſere, & d'impuiſſance, c'eſt choſe toute viſible, qu'il n'y a point de paſſion dont il ſoit tant agité en cette vie, que de la Douleur & de la Triſteſſe, dont les objects ſe preſentent inceſſamment à ſes ſens & à ſon eſprit. C'eſt pourquoy encore que par la lumiere que s'entredonnent les choſes contraires quand on les oppoſe, & qu'on les compa-

re les vnes aux autres, on puisse iuger de la condition de la Douleur ou de la Tristesse, par ce que nous auons dit de la Volupté & du Plaisir; si est-ce que pour vne plus ample connoissance d'vne chose qui nous est si familiere & si commune, il sera bon de traitter vn peu plus exactement cette matiere.

La Douleur est donc *vne violente passion de l'ame accueillie de quelque sensible desplaisir.* Ou bien: La Douleur est *vn tourment de l'esprit & du corps.* Ou bien derechef; La Douleur est *vne passion de l'ame, affligée de quelque sorte de mal qui se presente à elle.* Ou bien encore plus particulierement: La Douleur est *vne passion de l'ame qui naist du desplaisir qu'elle reçoit des objects contraires à ses inclinations, qui se presentent à ses sens, & qui les affligent.*

Cependant il faut remarquer qu'il y a deux sortes de Douleurs: L'vne qui reside dans l'appetit sensuel ; & l'autre qui a son siege en l'appetit raisonnable. Cette derniere qui afflige l'esprit, est proprement nommée Tristesse, & differe d'auec l'autre, parce que la douleur sensible se fait toujours auec vne visible alteration & changement du corps qui s'en trouue émeu : au lieu que la Douleur de l'esprit n'est pas toujours suiuie de cette agitation du corps, mais bien souuent elle se contient dans les limites de la puissance où elle se forme ; à raison dequoy elle est mesmes quelquesfois attribuée à Dieu & aux Anges.

Ces deux sortes de Douleurs differēt encor l'vne d'auec l'autre, parce que la cause de la Douleur sensible reside dans le corps qui souf-

des objets contraires à leurs inclinations. Au lieu que la douleur de l'esprit suiuant la connoissance de l'entendement peut naistre des objets presens, des passez, des futurs, & de ceux que l'homme vient à s'imaginer, comme s'ils luy deuoient auenir.

De sorte, que les plus nobles puissances de nostre ame, & celles qui sont les plus riches ornemens de nostre nature, comme l'entendement, l'imagination, & la memoire, aydent à accroistre nos peines, & à augmenter nos afflictions: comme s'il falloit que les presens du Ciel qui nous donnent quelque auantage sur les bestes, nous rendissent plus miserables qu'elles.

Car les bestes les plus farouches fuyent à la verité les perils lors que ils se presentent à leurs yeux: mais aussi-tost qu'elles les ont éuitez, el-

les demeurér paisibles & asseurées : au lieu que nous nous tourmentons, non seulement du mal qui nous oppresse ; mais mesmes de celuy qui n'est pas encore aduenu.

Cependant il faut sçauoir, qu'à proprement parler, la Douleur qui est vne des passions de nostre ame, est celle qui se forme dans l'appetit sensitif, auec vne visible alteration du corps qui est agité & émeu exterieurement du mal qu'il souffre : De sorte, que la cause reside dans le corps qui reçoit quelque sorte d'outrages, mais le mouuement de la Douleur se forme toujours en l'ame, veu mesmes que le corps n'en est capable que par la presence de l'ame.

Il faut encore se souuenir que comme pour exciter de la Volupté en nos sens, il faut que l'obiect delectable, soit non seulement vny,

mais encor conneu & apperceu des Sens, comme nous auons dit cy-dessus: Aussi pour causer de la douleur il faut que l'object affligeant touche nos Sés, & que par l'impression qu'il fait sur eux ils s'apperçoiuent qu'il est douloureux. Car il est certain, que comme il n'y a que le bien qui est sensiblement present qui puisse causer la volupté des Sés, aussi n'y a-t'il que le mal present qui nous puisse apporter vne douleur sensible. Cependãt souz l'objet de la Douleur nous cõprenons non seulement le mal qui nous tourmente, mais aussi le bien que nous auons perdu. Car tout ainsi comme la pesanteur des corps fait, que non seulement ils ont de l'inclination à se reposer dans le centre, mais outre cela est cause qu'ils ne s'en trouuent iamais esloignez sans souffrir vne visible violence en leur natu-

re ; Auſſi les hommes ſont naturellement portez, non ſeulement à aimer le bien, mais encore à ne ſe voir iamais priuez de ce qu'ils ayment, qu'auec vne douleur ſenſible de leur perte.

Ainſi l'auare ſe tourmente de la perte de ſes richeſſes, le voluptueux a de la douleur de voir finir les objets de ſes contentemens ; la mere s'afflige de la perte de ſon fils vnique, & meſmes nous en voyons pluſieurs qui apres les bonnes cheres, apres les feſtins & les ballets, apres auoir paſſé le temps en toutes ſortes de plaiſirs, deuiennent ſoudainement triſtes & penſifs, ſans pouuoir dire la raiſon de ce ſubit changement, qui ne procede d'ailleurs que de l'inquietude de noſtre eſprit qui regrette touſiours les contentemens paſſez, & qui s'afflige luy-meſme, & ſe donne des geſ-

nes qui le rendent triſte, & ſa triſteſſe ſe conuertit en melancolie, qui augmente ſon ennuy, & qui le tourmente ſans qu'aucune autre image de mal ſe preſente à ſes ſens. Quant aux cauſes de la triſteſſe ou de la douleur conſiderée de la part des ſujets où elle ſe rencontre, on en remarque iuſques à trois. Car premierement nos cupidités & nos deſirs nous cauſent bien ſouuent de grands ennuis, & de cuiſans déplaiſirs, comme quand quelqu'vn eſt épris de l'amour d'vn obiect agreable, ſi on luy en empeſche la ioüiſſance, ou ſi ſeulement on luy en retarde la poſſeſſion, ce ſont autant d'eſpines & de douleurs dont on luy perce l'ame. Car tout ainſi que l'eſperance de pouuoir obtenir vne ioüiſſance apporte du plaiſir & de la volupté; auſſi le deſeſpoir de pouuoir obtenir ce qu'on

desire passionnément, donne de cruelles gesnes, & des tourmens insupportables.

Apres cela, l'amour que nous portons à la conseruation de nostre estre, nous cause souuent de la tristesse, parce que nous en apprehendons la destruction ; comme mesmes nous voyons que tous les animaux s'affligent de tout ce qui les offense, & apportent vn grand soin à mettre leurs corps à couuert de toutes sortes d'outrages. A cause dequoy aussi nous pouuons dire que la Douleur n'est autre chose *qu'vne apprehension & vn sentiment de la destruction de nostre bien qui nous met en impatience.*

En troisiesme lieu, l'ame ayde elle-mesme à s'affliger, soit que la melancolie face cét effect, soit que les continuelles afflictions l'abbattent & l'oppressent de sorte, qu'elle

ne faſſe que gemir ſouz le fais des ennuis, & que comme vn mauuais Pilote qui abandonne ſon vaiſſeau aux flots & à l'orage, elle ſe laiſſe tellement vaincre à la Douleur, qu'elle aille elle-meſme augmentant ſa peine & accroiſſant ſon malheur. Car & pour l'vn & pour l'autre raiſon nous voyons ſouuent des perſonnes, qui au milieu de leurs afflictions & de leurs amertumes ne font que ſoupirer & verſer des pleurs, ſans ſe vouloir rendre capables d'aucune ſorte de conſolation.

Cependant encores que nous nous montrions plus ſenſibles à la douleur des Sens qu'à celle de l'Eſprit, ſi eſt-ce choſe toute claire que les douleurs interieures qui affligent l'ame ſont bien plus grandes que les douleurs exterieures qui geſnent les corps : veu que

l'apprehenſion de l'eſprit & de l'imagination eſt bien plus puiſſante & plus noble que celle des ſens, & particulierement que celle de l'attouchement qui a le plus de part aux douleurs corporelles. En ſigne dequoy on void de grands courages, qui pour éuiter les douleurs interieures, s'expoſent volontairement aux douleurs exterieures des tourmens & des ſupplices, qui meſmes leur ſont en quelque ſorte delectables à cauſe de la ioye interieure qui addoucit leur peine. Dont nous auons de glorieux exemples en la conſtance de nos Martyrs, qui pour éuiter le blaſme & le regret qui leur fuſt demeuré d'auoir offenſé Dieu en brulant de l'encens aux idoles, ſe ſont expoſez aux feux, aux geſnes, aux roües, & à la rage des beſtes, pour ne point tomber en ce mal-heur.

Au reſte, la triſteſſe a de faſcheux effets, veu que premieremẽt ſi elle eſt ſi exceſſiue, elle aſſoupit l'eſprit, & luy oſte tout moyen de vacquer à la recherche de la verité. Ce qui vient de ce que toutes les puiſſances de noſtre ame eſtans attachées à ſon eſſence comme les rameaux à leur racine, il faut de neceſſité que quand elle s'occuppe toute aux fonctions d'vne de ſes puiſſances, elle abandonne les autres ſans les pouuoir aſſiſter en leurs actions. C'eſt pourquoy toutesfois & quantes qu'il ſe trouue quelque choſe qui retire entierement l'ame à ſoy, & qui occuppe toute ſon action, elle ne peut vacquer ailleurs. En ſuitte dequoy vne exceſſiue triſteſſe venant à ſe ſaiſir d'elle la diſtrait de ſorte, qu'elle ne peut penſer ailleurs, ſe ſentant oppreſſée de la douleur, comme d'vn

pesant fardeau qui l'accable & qui l'empesche d'auoir ses fonctions libres: Si bien qu'il se trouue vniuersellement vray qu'il n'y a sorte d'action de l'ame à qui la tristesse ne dõnne de l'obstacle ou du retardement. Car nous éprouuons en nous mesmes que iamais nous ne faisons si bien les choses parmy les ennuis, comme parmy la ioye; dont la raison est toute visible, parce que la cause qui nous incite à agir, c'est la volonté qui a pour obiect le bien, qui fait vn plus puissant effet sur elle quand il paroist delectable, & accompagné de plaisir. Il est bien vray que quand il nous reste quelque esperance de pouuoir surmonter les causes de nostre desplaisir, alors la tristesse peut seruir à fortifier nostre action, & à enflammer nostre courage, dautant que plus nous sentons de mal d'vne chose,

plus auſſi nous nous efforçons de nous en démeſler. Mais s'il ne nous reſte nulle ſorte d'eſperance, nous demeurons comme ſtupides, & nous donnons en proye à la Douleur. Nous fuyons la compagnie des hommes, nous auons en horreur la lumiere, nous trouuons importunes les conſolations que nos amis nous donnent, & n'auons nulle ſorte de plaiſir que de nous paiſtre d'amertume. Outre les geſnes que la triſteſſe donne à nos eſprits, elle produit encores d'effroyables effets ſur nos corps; dautant que c'eſt vne paſſion maligne, froide & ſeiche, qui va épuiſant l'humeur radicale, & eſteignant peu à peu la chaleur naturelle du corps, pouſſant meſme ſon venin iuſques au cœur, duquel elle fleſtrit la vigeur, & conſume les forces par ſa mauuaiſe influence,

dont on void les traces apres la mort, quand on vient à ouurir ceux qui ont eſté eſtouffez de la melancolie. Car au lieu du cœur on ne leur void plus qu'vne peau ſeiche comme les fueilles de l'Automne. De ſorte que toutes choſes exactement peſées, l'on peut dire qu'il n'y a rien qui aduance tant nos iours que cette cruelle paſſion qui conſume ainſi nos forces, qui rend noſtre cœur languiſſant, & qui nous fait mener vne vie plus longue, mais extremement miſerable.

Il y a force remedes contre ce mal, mais le plus ſouuent la Douleur eſt ſi obſtinée, que toute ſorte d'appareil luy eſt inutile. Pour en guerir, il faut premierement oſter, ou au moins diminuer l'opinion du mal qui nous afflige. Ce qui nous eſt bien aiſé de faire, puis que cela dépend de noſtre opinion. Car

comme les dignitez, les honneurs, les couronnes, & les triomphes, ne nous donnent de contentement que ce que nous en prenons nous-mesmes, lors qu'ils nous arriuent; veu que l'on en a veu plusieurs qui ont pleuré parmy toute cette pompe: Aussi les peines de cette vie, les ignominies, les bannissemens, la perte des biens & des parens, & les autres miseres, ne nous affligent excessiuement, qu'entant que nous nous les rendons nous-mesmes plus ameres & plus cuisantes par nostre lascheté, puis que l'on en a veu plusieurs rire au milieu de tous ces mal-heurs. Il faut donc nous figurer ces choses toutes autres que le vulgaire ne les estime, parce que la vraye guerison du mal ne se doit pas attendre du temps, mais de nostre raison qui le doit preuenir. Autrement

certes nous receurons cette honte, qu'il fera ce que nous n'aurons pas voulu faire, encores qu'il fuſt en noſtre puiſſance. Car il n'y a douleur ſi amere que le temps n'adouciſſe, veu que comme nous auons dit, les plus grands plaiſirs ſe diminuent par vne trop longue ioüiſſance, qui fait que noſtre ame ſe relaſche; auſſi eſt-il tout certain que les exceſſiues triſteſſes viennent peu à peu à s'alentir par la continuation & l'accoutumance que l'ame prend au mal. Ce qui peut auſſi arriuer de ce que le temps change la condition des choſes, & leur donne vne autre face, & ainſi adoucit ou bien oſte du tout la douleur.

Mais pour ne ſuccomber point au mal lors qu'il vient à nous acceuillir, il faut préuoir les accidens de cette vie, non comme s'ils nous deuoient infalliblement arriuer,

dautant que de cette sorte nous nous rendrions miserables deuant le temps; mais comme pouuans arriuer à tous les hommes, afin qu'estans de ce nombre, si le mal-heur veut que nous en soyons trauersez, nous en demeurions moins estonnez. Car les coups de la fortune que nous auons preueus, nous frapent plus mollemẽt, & font moins d'impression sur nos courages. A cause dequoy vn Sage du monde qui s'estoit preparé à tous les accidens de cette vie, receuant la triste nouuelle de la mort de son fils, n'en fut point autrement esmeu, mais dit seulement; *Ie sçauois bien que ie l'auois engendré mortel.* Certes c'est vn effet d'vne exacte & d'vne excellente sageſſe d'auoir ce sentiment des choses humaines, de ne s'estonner point de ce qui arriue, & de ne voir rien arriuer qu'on n'ait

préueu. Tellement que l'homme prudent se doit touſiours ſouuenir que les perils, les pertes, les exils, les maladies, la mort meſme de ſes enfans, de ſa femme, & de ce qu'il a de plus cher en la terre, ſont choſes qui peuuent arriuer tous les iours, & qui menaſſent tous les hõmes; & que partant s'il en eſt exempt, c'eſt vn bien fait de Dieu, & ſi elles luy arriuent, que c'eſt vn des malheurs de ſa nature. Car en repenſant ainſi à la commune miſere des hommes, il ſe trouue obligé à ſupporter conſtamment les neceſſitez, & les infortunes de cette vie, de peur qu'il ne ſemble vouloir combattre contre Dieu qui a mis ce ioug ſur eux, pour chaſtier leurs crimes, ou pour les tenir en deuoir.

Parmy cela pour addoucir nos douleurs, il faut ſe ſouuenir que les miſeres de cette vie nous donnent

vn

vn glorieux ſuiet d'exercer noſtre vertu, & de montrer noſtre conſtance aux yeux du Ciel & de la terre, qui ſont témoins de nos combats. Car comme les Pilotes ne peuuent montrer leur induſtrie que parmy les orages, ny les Soldats faire paroiſtre leur valeur qu'au milieu des hazards : Auſſi l'homme vertueux n'a moyen de faire reluire leur vertu que parmy les aduerſitez qui luy arriuent en cette vie. Ainſi par exemple, nous ne ſçaurions rien du grand courage de Sceuola, s'il ne s'eſtoit trouué au danger où il ſe trouua deuãt vn Roy de Toſcane, qui fut rauy de merueille voyant la conſtance auec laquelle il bruſla luy-meſme ſa main, & ſouffrit ſans s'eſtonner l'ardeur du feu, où il la ietta pour auoir failly à ſon entrepriſe. Ainſi nous ne ſçaurions pas l'inſigne

temperance de Fabricius, ny la moderation qu'il monstra en refusant l'or & les presens de Pyrrhus Roy d'Albanie, si la pauureté ne luy auoit esté comme domestique: Ainsi Regulus estãt percé de clous, & déchiré de supplices, & seruant encore de spectacle à l'inhumanité des Carthaginois, acquit vn nom immortel par sa constance. Ainsi Socrate se voyant cõdamné à boire du poison, & regardant sans blesmir la coupe, où le bourreau l'auoit versé pour luy faire prendre merita d'estre admiré de ses ennemis. A leur exemple donc l'homme sage se figurera, que les peines de cette vie luy offrent vne belle occasion de montrer sa constance, & de faire reluire sa vertu; & partant elles n'auront pas la puissance de l'affliger excessiuement, ny de donner des gesnes extraordinaires

à son esprit. Mais ce qui le doit plus fortifier en cette pensée, c'est que Dieu qui le iette au milieu de ces combats, couronnera sa constance, & ne permettra point qu'elle demeure sans salaire. Apres cela on pourra derechef s'efforcer de se diuertir par quelque agreable occupation qui nous fasse détourner les yeux de dessus l'affreuse image du mal qui nous afflige, en nous representant des obiets plus doux & plus plaisans que ceux qui nous donnent de si cruelles gesnes.

En somme, pour recueillir ensemble, & comme en vn corps tous les moyés que nous auons de charmer nos ennuis & nos douleurs, la tristesse se dissipe, ou parce que nous nous voyons deliurez du mal qui nous a pesecutez, ou parce que nous rentrons en la possession du bien qui nous auoit esté rauy, &

que nous auiõs perdu; ou bien parce que le mal-heur dont nous auõs esté trauersez, est suiuy, & comme recompensé par tant d'autres felitez qui nous arriuent, que la douceur de ces derniers contentemens oste toute l'amertume de nos afflictions passées, comme il arriueroit à celuy qu'on tireroit de la prison & des ceps pour le faire asseoir dans vn trône, & pour luy charger les mains d'vn sceptre, & la teste d'vne couronne. Elle se dissipe encore par les diuertissements, par les affaires, par l'entretien des personnes sçauantes, par les discours des hommes doctes & craignans Dieu, & par la force de nostre propre iugement, nous figurans que nous ne deuons point souffrir que le mal triomphe de nostre constance: que se laisser vaincre à la Douleur, c'est monstrer la foiblesse de son cou-

rage;& que de ſe voir accueilly des afflictions, c'eſt choſe commune à tous les hommes, mais que la gloire de n'y auoir pas ſuccombé n'appartient qu'à vne eminẽte vertu: Et en fin, que celuy qui nous les enuoye eſt vn pere, &nõ vn bourreau. Que c'eſt ce grand Dieu, ſans l'ordonnance duquel il ne tombe pas ſeulement vn poil de nos cheueux, & de qui l'õ ne peut qu'auec vne deſeſperée fureur combattre les volontez. Apres tout cela il ſe faut ſouuenir que la Douleur ne ſe guerit pas, mais plutoſt s'enflamme par la Douleur. Cependãt comme aux autres maladies de l'ame, vn plus grand mal fait oublier le moindre, auſſi l'on peut diſſiper la triſteſſe preſente, ou biẽ en mõtrant que ce n'eſt pas ce mal-là qu'il faut plaindre, mais d'autre beaucoup plus cruels dont l'on eſt menacé: comme

si celuy qui s'afflige de la perte de son bien est en danger d'estre enuoyé sur vne roüe: ou bien en fortifiant son courage d'vne meilleure esperáce, cõme en luy representant la gloire du Paradis apres les peines de cette vie, & les couronnes du Ciel apres les combats de la terre. Toutes ces choses font de grandes impressiõs sur les ames Religieuses & capables des sentimẽs de la pieté.

Outre cela il y des remedes qui sont pris des obiets des Sens qui recréent l'esprit & le corps au milieu des douleurs. Car premierement tout ce qui delecte, & qui donne de la ioye aux Sens, aporte de l'allegement à la tristesse de l'ame; parce que la ioye est à l'ame ce qu'est le repos au corps. De sorte que tout ainsi que ceux qui se reposent reparent leurs forces en adoucissant la peine qui les a lassez; aussi ceux qui

se mettent à gouster quelques doux plaisirs, sentent peu à peu leur douleur se diminuer, & leur tristesse à s'éuanoüir, & s'en aller en fumée.

C'est pourquoy il est bon de faire sortir à la campagne, & de faire ioüyr d'vn Ciel ; & d'vn air libre ceux qui sont affligez. Il est bon de leur montrer les moissons, les prairies, les riuieres, & les costaux ; dautant que ces diuers obiets diuertissent l'ame affligée, & luy font oublier vne partie de sa douleur, dont les affreuses images sõt effacées par la presence de ces plus doux obiets. Quelques-vns croyent que la Musique, les concerts, & les instruments sont propres pour charmer nos melãcolies, & rapportent à cela ce que l'Escriture dit, que Dauid au son de sa harpe addoucissoit le malin esprit qui tourmentoit Saül; mais l'experiẽce nous fait voir que

toutes ces choses seruent quelquefois plustost à entretenir l'humeur triste qu'à la dissiper. C'est pourquoy en ce suiet il faut considerer la nature du mal, & la qualité de la Musique, qui doit estre gaye pour chasser la tristesse. L'vsage du vin a aussi vne particuliere vertu pour dissiper les ennuis; l'on a veu de nostre temps vn grand Prince desesperément affligé de la mort de son fils vnique, n'auoir trouué autre remede à sa Douleur que d'vser du vin le plus fort dont il pouuoit s'auiser. Cela vient de ce que le vin estant humide & chaud, arrouse doucement, & tout ensemble échauffe l'humeur bilieuse, qui est comme le centre & la racine où s'attache la melancolie.

Le sommeil & l'vsage du bain y seruent encore grandement; par-

ce que l'vn & l'autre remet la nature en sa premiere habitude, & luy rend sa bonne constitution que la Douleur auoit débauchée: ce qui dissipe la tristesse, & fait rentrer la ioye dans l'ame affligée.

Les larmes sont aussi bien propres pour dissiper la tristesse: voire mesmes nous esprouuons souuent en nos plus cuisans ennuis, que les pleurs diminuent nostre peine, & addouciſſent nos malheurs quelques aigres qu'ils puissent estre.

Ce qui arriue pour deux raisons. La premiere, parce que les choses qui nous sont pernicieuses demeurans encloses & enfermées dans nous-mesmes nous nuisent bien plus que quand elles sont dehors: Or quand nous versons des pleurs nous iettons dehors ce qui nous afflige, & épuisans ainsi l'hu-

meur qui nous oppresse & qui nous estouffe au dedans, nous venons par ce moyen à nous descharger d'vn pesant fardeau que nous auiõs sur le cœur. A raison dequoy nostre ame s'aydant elle-mesme pour ietter dehors l'ennemy de nostre vie, se diuertit & se détache de l'importune pensée de la Douleur, & occupe son imagination à ce diuertissement, qui pour cette occasion luy est agreable, & la soulage en son mal.

La seconde, parce que c'est vn contentement à l'homme de faire vne action conuenable à l'estat où il se troune. D'où vient que si parmy le dueil de nos amis il nous échappe de rire sans y penser, comme nous rentrons en nous-mesmes, cette legereté nous déplaist, dautant que le rire ne s'accorde pas bien auec le dueil, Or

n'y a-t'il rien qui s'accorde ou qui conuienne ſi bien à la condition des miſerables que les pleurs, c'eſt pourquoy elles leur plaiſent, & en ſuitte de cela elles adouciſſent leur tourment.

Et non ſeulement les larmes des perſonnes affligées les deſchargent & leur ſont douces, mais meſmes celles de leurs amis les conſolent. Dont l'on peut auſſi rendre deux raiſons; L'vne, parce que naturellement ceux qui gemiſſent ſous quelque fais ſentent douce la main de celuy qui s'efforce de les en décharger, ou qui leur ayde à le ſupporter, En ſuitte dequoy, les amis à qui la compaſſion & la pitié arrachent des larmes au milieu de la miſere de leur amy, ſe mettans comme en deuoir de l'alleger du fardeau qui l'accable, addouciſſent ſa peine, & luy font endurer plus

constamment & plus conrageuse-ment son affliction. L'autre, parce que celuy qui voit que ses amis prennent part en sa douleur, connoist par là que leur affection est entiere, & qu'ils l'ayment sincerement: qui est la plus douce chose qui luy puisse arriuer en cette vie. C'est pourquoy cette pensée luy rend son mal plus supportable, & fait qu'il se console en son déplaisir.

Mais tous ces remedes ne sont point si puissans contre la Douleur, que la contemplation de la premiere verité, qui espandant ses rayons dans nos ames, les remplit d'vne si agreable splendeur, qu'elles en demeurent rauies d'aise & de contentement. Car il est certain que cette sorte de contemplation est d'elle-mesme si douce & si delectable, qu'elle chasse & dissipe

les ennuis de celuy qui s'y attache.
Ce qu'elle fait d'autant plus puiſſamment que l'ame s'enflãme auec plus d'ardeur, de l'amour de la vraye ſageſſe, qui conſiſte en la contemplation de la premiere cauſe, qui eſt Dieu. Car en ſuitte de celà l'ame ſe reſioüit au milieu des afflictions de cette vie, répenſant aux douces images de la gloire des Cieux. A raiſon dequoy l'on a veu des Martyrs donner mille ſignes de ioye au milieu des ſupplices; & meſmes il s'en eſt trouué qui cheminans les pieds nuds ſur des charbõs ardans, proteſtoient conſtamment & veritablement qu'il leur ſembloit qu'ils marchoiẽt ſur des roſes. Mais c'eſt aſſez de la Douleur conſiderée generallement, venons maintenant aux reiettons qu'elle produit, & aux eſpeces particulieres qui ſont coutenuës ſous

son genre, comme la Misericorde, l'Indignation, l'Enuie & l'Emulation, sans l'éclaircissement desquelles ce Traitté demeureroit imparfait.

De la Misericorde, & de l'Indignation.

CHAPITRE II.

COmbien qu'il se soit trouué des Philosophes, qui considerans l'impression & la playe que fait dans nos cœurs la pitié que nons prenons des miseres d'autruy, ayent condamné absolument tous les mouuemens de cette Passion, comme peu dignes de la grandeur de nos courages: si est-ce qu'il faut confesser que parmy tant d'estranges accidens qui arri-

uent au cours de cette vie, parmy les exceſſiues pauuretez & miſeres des hommes, parmy les cruelles maladies, les exils, les geſnes, les tourmens, les ſupplices, les naufrages, les embrazemens, les carnages, & les autres calamitez tant priuées que publiques qui les rendent miſerables, il faudroit auoir renoncé à tous les ſentimens de l'humanité pour n'auoir point l'ame attendrie de douleur quand l'image s'en preſente à nos yeux. Car ce que les Philoſophes diſent que les grandes ames dans leſquelles la vertu a ietté de profondes racines, voyent toutes choſes ſans s'émouuoir, & qu'elles vont eſſuyer les larmes de ceux qui pleurẽt ſans en auoir la prunelle trempée: c'eſt à dire que les hommes parfaitement vertueux donnent l'aumoſne aux pauures, tendent la main à

celuy qui eſt au danger du naufrage, délient les chaines de ceux qui ſont à la cadene, donnent la liberté d'vn fils aux larmes de ſa Mere, enterrent le corps ſanglant de celuy qui a eſté percé de coups, ſans auoir le cœur atteint d'aucun ſentiment de toutes ces miſeres, & que meſmes en ces accidens ils retiennent le meſme viſage auec leſquels ils regardẽt les ſpectacles & les ieux d'vn theatre. Ce ſont paroles où il y a plus de pompe que de ſolide verité. Laiſſons donc là cette inhumaine Philoſophie, qui rend les hommes pluſtoſt ſtupides que conſtans, les faiſant inſenſibles aux mal-heurs de cette vie, & conſiderons plus exactement quelle eſt la vraye nature de cette paſſion qui nous en donne vn loüable reſſentiment.

La Miſericorde eſt, *vne douleur, où vn*

ou vn ressentiment que nous auons des miseres de celuy que nous iugeons digne d'vne meilleure fortune. Ce ressentiment & cette douleur se forme dãs nos ames, de ce que nous considerons, que ce qui est arriué à celuy-là peut arriuer à tout le monde: & particulierement de ce que nous nous representons que le mesme mal-heur nous peut accueillir, ou quelqu'vn de nos amis: car c'est chose visible qu'il faut que ceux qui se sentent attendrir le cœur de pitié, soient en telle condition qu'ils estiment qu'eux ou leurs amis peuuent tomber en vn pareil accident, & encourir le mesme malheur qu'à encouru celuy dont la misere leur cause cette douleur.

C'est pourquoy premierement ceux qui sont au comble des miseres humaines, & qui ne peuuent craindre vne plus infortunée con-

dition que celle à laquelle ils se voyent reduits, ne sont atteints ny esmeus à aucune sorte de compassion, parce qu'il ne se presente à leurs yeux aucune image de douleur qu'ils ne croyent auoir esprouuées; & parce qu'ils s'imaginent que toutes celles qui peuuent leur arriuer sont comme meslées & recueillies en celles qu'ils souffrent. Et en second lieu ceux qui sont au faiste des felicitez du monde n'ont nul sentiment de pitié, mais au cõtraire nous les voyons plutoſt portez à l'insolence & au mespris, qu'à la compassion des miserables. Car c'est chose toute claire que se figurans de posseder toutes sortes de biens & de contentemens, ils s'imaginent aussi qu'il ne leur peût arriuer aucune sorte de mal-heur qui puisse renuerser leur fortune, veu que cette confiance est commevne

partie de leur felicité.

Cette seconde consideration a fait dire à Aristote, que la Misericorde n'auoit point de lieu en l'essence Diuine, dautant qu'elle est souuerainement heureuse, & que rien n'est capable de troubler ou de diminuer sa felicité. Mais en ce lieu-là il considere la Misericorde comme vne Passion sensible qui attendrit le cœur, & qui imprime vn ressentiment de la misere d'autruy, en l'ame de celuy qui souhaite de le soulager. Et de cette sorte il n'y a point de doute que la misericorde ne se peut trouuer en Dieu, veu qu'il est aussi exempt des Passions humaines, que les Cieux & les Astres sont exempts des qualitez & des impressions des Elemens. Mais prenant la Misericorde selon son effect, qui est de soulager les mi-

[illegible] le genre humain par sa bonté, de [illegible] en luy : Car [illegible] felicité qu'il possede [illegible] sans apprehender de pouuoir iamais perdre, [illegible] empesche point de nous seruir [illegible] nos afflictions, & de nous [illegible] de nos miseres, par la seule [illegible] mation de sa bonté, qui n'a rien de commun auec la dureté des Tyrans, ny auec la stupidité des miserables. Reprenons nostre propos.

Ceux qui sont capables de Misericorde, ce sont premierement ceux qui se figurent qu'ils sont suiets aux accidents de cette vie, & qui mesmes les ont desia éprouuez & qui en sont échappez, ou qui apprehendent d'en sentir vn iour la rigueur. Et pour cette raison ceux qui ont desia beaucoup vescu sont

ordinairement enclins à la pitié, tant parce que l'experience leur a fait connoiſtre qu'il n'y a thiare, ny couronne, ny richeſſes, ny honneurs, ny ſanté, ny proſperités preſentes qui puiſſent mettre l'homme à couuert des orages & des tempeſtes qui ont accouſtumé d'agiter ſa vie; qu'auſſi parce que l'âge les a emplis de prudence, & les a rendus ſages pour ne ſe fier pas à la fortune, qui ſemble n'auoir autre conſtance que de n'eſtre iamais conſtante au bien qu'elle nous depart. Pareillement les hommes ſuiets aux maladies, les perſonnes foibles & denuées de puiſſances qui ſe voyent expoſées à toutes ſortes d'outrages, & meſmes les hommes ſçauans qui ont la connoiſſance des accidens & des mal-heurs de cette vie, ſont ayſément émeus à pitié, dautant qu'ils ſçauent meu-

[illegible] le genre humain par sa bonté, de [illegible] se trouue en luy : Car [illegible] felicité qu'il possede dans l'eternité sans apprehension de la pouuoir iamais perdre, [illegible] en nos afflictions, & de nous tirer de nos miseres, par la seule inclination de sa bonté, qui n'a rien de commun auec la dureté des Tyrans, ny auec la stupidité des miserables. Reprenons nostre propos.

Ceux qui sont capables de Misericorde, ce sont premierement ceux qui se figurent qu'ils sont suiets aux accidents de cette vie, & qui mesmes les ont desia éprouuez & qui en sont échappez, ou qui apprehendent d'en sentir vn iour la rigueur. Et pour cette raison ceux qui ont desia beaucoup vescu sont

ordinairement enclins à la pitié, tant parce que l'experience leur a fait connoiſtre qu'il n'y a thiare, ny couronne, ny richeſſes, ny honneurs, ny ſanté, ny proſperités preſentes qui puiſſent mettre l'homme à couuert des orages & des tempeſtes qui ont accouſtumé d'agiter ſa vie; qu'auſſi parce que l'âge les a emplis de prudence, & les a rendus ſages pour ne ſe fier pas à la fortune, qui ſemble n'auoir autre conſtance que de n'eſtre iamais conſtante au bien qu'elle nous depart. Pareillement les hommes ſuiets aux maladies, les perſonnes foibles & denuées de puiſſances qui ſe voyent expoſées à toutes ſortes d'outrages, & meſmes les hommes ſçauans qui ont la connoiſſance des accidens & des mal-heurs de cette vie, ſont ayſément émeus à pitié, dautant qu'ils ſçauent meu-

ſon genre, comme la Miſericorde, l'Indignation, l'Enuie & l'Emulation, ſans l'éclairciſſement deſquelles ce Traitté demeureroit imparfait.

De la Miſericorde, & de l'Indignation.

CHAPITRE II.

COmbien qu'il ſe ſoit trouué des Philoſophes, qui conſiderans l'impreſſion & la playe que fait dans nos cœurs la pitié que nons prenons des miſeres d'autruy, ayent condamné abſolument tous les mouuemens de cette Paſſion, comme peu dignes de la grandeur de nos courages: ſi eſt-ce qu'il faut confeſſer que parmy tant d'eſtranges accidens qui arri-

uent au cours de cette vie, parmy les exceſſiues pauuretez & miſeres des hommes, parmy les cruelles maladies, les exils, les geſnes, les tourmens, les ſupplices, les naufrages, les embrazemens, les carnages, & les autres calamitez tant priuées que publiques qui les rendent miſerables, il faudroit auoir renoncé à tous les ſentimens de l'humanité pour n'auoir point l'ame attendrie de douleur quand l'image s'en preſente à nos yeux. Car ce que les Philoſophes diſent que les grandes ames dans leſquelles la vertu a ietté de profondes racines, voyent toutes choſes ſans s'émouuoir, & qu'elles vont eſſuyer les larmes de ceux qui pleurẽt ſans en auoir la prunelle trempée: c'eſt à dire que les hommes parfaitement vertueux donnent l'aumoſne aux pauures, tendent la main à

celuy qui eſt au danger du naufrage, délient les chaines de ceux qui ſont à la cadene, donnent la liberté d'vn fils aux larmes de ſa Mere, enterrent le corps ſanglant de celuy qui a eſté percé de coups, ſans auoir le cœur atteint d'aucun ſentiment de toutes ces miſeres, & que meſmes en ces accidens ils retiennent le meſme viſage auec leſquels ils regardẽt les ſpectacles & les ieux d'vn theatre. Ce ſont paroles où il y a plus de pompe que de ſolide verité. Laiſſons donc là cette inhumaine Philoſophie, qui rend les hommes pluſtoſt ſtupides que conſtans, les faiſant inſenſibles aux mal-heurs de cette vie, & conſiderons plus exactement quelle eſt la vraye nature de cette paſſion qui nous en donne vn loüable reſſentiment.

La Miſericorde eſt, *vne douleur, ou vn*

ou vn ressentiment que nous auons des miseres de celuy que nous iugeons digne d'vne meilleure fortune. Ce ressentiment & cette douleur se forme dãs nos ames, de ce que nous considerons, que ce qui est arriué à celuy-là peut arriuer à tout le monde: & particulierement de ce que nous nous representons que le mesme mal-heur nous peut accueillir, ou quelqu'vn de nos amis: car c'est chose visible qu'il faut que ceux qui se sentent attendrir le cœur de pitié, soient en telle condition qu'ils estiment qu'eux ou leurs amis peuuent tomber en vn pareil accident, & encourir le mesme malheur qu'à encouru celuy dont la misere leur cause cette douleur.

C'est pourquoy premierement ceux qui sont au comble des misesses humaines, & qui ne peuuent craindre vne plus infortunée con-

dition que celle à laquelle ils se voyent reduits, ne sont atteints ny esmeus à aucune sorte de compassion, parce qu'il ne se presente à leurs yeux aucune image de douleur qu'ils ne croyent auoir esprouuée; & parce qu'ils s'imaginent que toutes celles qui peuuent leur arriuer sont comme messlées & recueillies en celles qu'ils souffrent. Et en second lieu ceux qui sont au faiste des felicitez du monde n'ont nul sentiment de pitié, mais au cõtraire nous les voyons plutost portez à l'insolence & au mespris, qu'à la compassion des miserables. Car c'est chose toute claire que se figurans de posseder toutes sortes de biens & de contentemens, ils s'imaginent aussi qu'il ne leur peût arriuer aucune sorte de mal-heur qui puisse renuerser leur fortune, veu que cette confiance est commeyne

partie de leur felicité.

Cette seconde consideration a fait dire à Aristote, que la Misericorde n'auoit point de lieu en l'essence Diuine, dautant qu'elle est souuerainement heureuse, & que rien n'est capable de troubler ou de diminuer sa felicité. Mais en ce lieu-là il considere la Misericorde comme vne Passion sensible qui attendrit le cœur, & qui imprime vn ressentiment de la misere d'autruy, en l'ame de celuy qui souhaite de le soulager. Et de cette sorte il n'y a point de doute que la misericorde ne se peut trouuer en Dieu, veu qu'il est aussi exempt des Passions humaines, que les Cieux & les Astres sont exempts des qualitez & des impressions des Elemens. Mais prenant la Misericorde selon son effect, qui est de soulager les mi-

ſerables, c'eſt deſtruire le genre humain qui ſubſiſte par ſa bonté, de nier qu'elle ſe trouue en luy : Car cette ſouueraine felicité qu'il poſſe dans l'Eternité ſans apprehenſion de la pouuoir iamais perdre, ne l'empeſche point de nous ſecourir en nos afflictions, & de nous tirer de nos miſeres, par la ſeule inclination de ſa bonté, qui n'a rien de commun auec la dureté des Tyrans, ny auec la ſtupidité des miſerables. Reprenons noſtre propos.

Ceux qui ſont capables de Miſericorde, ce ſont premierement ceux qui ſe figurent qu'ils ſont ſuiets aux accidents de cette vie, & qui meſmes les ont deſia éprouuez & qui en ſont échappez, ou qui apprehendent d'en ſentir vn iour la rigueur. Et pour cette raiſon ceux qui ont deſia beaucoup veſcu ſont

ordinairement enclins à la pitié, tant parce que l'experience leur a fait connoiſtre qu'il n'y a thiare, ny couronne, ny richeſſes, ny honneurs, ny ſanté, ny proſperités preſentes qui puiſſent mettre l'homme à couuert des orages & des tempeſtes qui ont accouſtumé d'agiter ſa vie; qu'auſſi parce que l'âge les a emplis de prudence, & les a rendus ſages pour ne ſe fier pas à la fortune, qui ſemble n'auoir autre conſtance que de n'eſtre iamais conſtante au bien qu'elle nous depart. Pareillement les hommes ſuiets aux maladies, les perſonnes foibles & denuées de puiſſances qui ſe voyent expoſées à toutes ſortes d'outrages, & meſmes les hommes ſçauans qui ont la connoiſſance des accidens & des mal-heurs de cette vie, ſont ayſément émeus à pitié, dautant qu'ils ſçauent meu-

rement peser les choses; & faire le iugement qu'ils doiuent de l'estat des affaires du mõde. Et c'est pourquoy vn excellent & sage Capitaine Romain, ayant deffait en bataille vn puissant Roy des Macedoniens, comme on luy mena ce miserable Prince prisonnier, se leua de son siege quãd il le vit venir, & ayant les larmes aux yeux alla au deuant de luy comme au deuant d'vn grand personnage tombé par vn insigne mal-heur; & par le courroux de la Diuinité, en vn pitoyable accident: Et comme il se fut ietté à ses pieds, il ne le peut endurer, mais le releua auec toute sorte d'humanité. Et depuis s'estant retiré, & pensant profondement aux miseres de cette vie, il fit vne harangue à ses enfans, & aux ieunes gens qui estoient à l'entour de luy, pour leur arracher de l'ame

coute sorte d'insolence & de vanité par vn si prodigieux exemple de l'imbecilité humaine. Mais il nous faut reprendre le fil de nostre discours. Ceux qui ont vne femme, des enfans, & vn grand nombre d'amis, sont aussi enclins à la misericorde, dautant que, comme nous auons dit, ils apprehendent touſjours les miseres communes, & cõsiderent que le mesme mal-heur est perdant dessus leurs familles. Au lieu que ceux qui sont agittez d'vne violente passion de courage, de colere, ou de hardiesse, n'en sont nullemẽt émeus, dautant que l'ardeur du sang & l'excez de leur passion les empesche de penser serieusement à toutes ces choses, & de prendre garde aux euenemens de l'aduenir. Vne excessiue crainte empesche aussi les sentimens de la pitié, dautant que ceux qui en sont

saisis estans attachez à leur misere particuliere, ne se donnent pas le temps de penser aux mal-heurs d'autruy. Ainsi celuy qui a perdu ses enfans, ou qui voit brusler son heritage; ne pense pas à celuy qu'on meine au gibet, ou que l'on va estendre sur vne rouë. Mais nous mettons au rang de ceux qui sont touchez de la Misericorde, les ames qui n'ont pas encor perdu tout bon sentiment du genre hnmain, mais qui croyent qu'il y a encores des gens de bien dans le monde : car ceux qui se figurent qu'il n'y a point de personnes vertueuses en toute la terre, se persuadent aussi que tous les hommes meritent les maux qu'ils souffrent, & croyent pour cette raison qu'ils sont indignes de compassion: dont nous auons vn monstrueux exemple en cét Athenien,

qui n'auoit de plaiſir en ce monde qu'à voir deſtruire la nature humaine. En ſomme les hommes ſe laiſſent émouuoir à pitié quand ils ſe ſouuiennent qu'ils ont autrefois gemy ſous le fais des afflictions qu'ils voyent endurer aux autres: ou quand ils s'imaginent, & qu'ils apprehendent que les meſmes mal-heurs ne leur arriuent, ou bien à leurs amis.

Mais voyons qui ſont les choſes dignes de pitié & de compaſſion. Ce ſont generalement toutes celles qui apportent de la douleur à l'eſprit, ou du tourment au corps: celles qui oſtent la vie, celles qui deſolent les familles, & qui font de notables changemens en la fortune des hommes, Par exemple, les ſupplices, les morts violentes, les fleſtriſſeures, vne vieilleſſe incommodée, des madies incurables,

des langueurs execeſſiues, vne inſupportable diſette, vne extréme pauureté, vne perfidie, ou vne perte d'amis, vn embrazement, vn naufrage, ſont toutes choſes miſerables & qui excitent à pitié. Nous pouuons encore mettre en ce meſme rang, les monſtrueuſes deformitez des corps contrefaits, les accidents des membres eſtropiez ou perclus, & les ruines qui arriuent aux hommes par l'infidelité de ceux dont ils deuoient attendre toute ſorte d'appuy. Nous y pouuons derechef comprendre les maux qui arriuent ſouuent, ou qui arriuent apres d'autres accidens. Et meſmes les biens qui arriuent hors de ſaiſon; comme ſi vn Prince enuoyoit des preſens, de l'or & de l'argent à vn qui viendroit de mourir de faim. Enfin c'eſt choſe miſerable de n'auoir iamais ſenty aucun bien ou

aucun contentement en cette vie, ou s'il nous en eſt arriué quelqu'vn, n'en auoir iamais peu ioüyr.

Mais dautant que ces obiets de miſeres ne font pas touſiours vne égale impreſſion ſur nos ames, il faut ſçauoir maintenant qui ſont ceux principalemẽt deſquels nous auons pitié, lors que nous les voyõs enueloppez en quelque mal-heur. Premierement donc nous ſommes grandement émeus à compaſſion & à Miſericorde à l'endroit des perſonnes miſerables que nous auons cõnuës familierement, & auec leſquelles nous auons eu quelque ſorte de priuauté, au moins s'ils ne nous ſont point trop eſtroittemẽt conioints d'affinité naturelle & de ſang. Car pour ceux qui nous touchent de ſi prés, nous auons vn ſentiment plus violent que celuy de la pitié. A raiſon dequoy nous liſons

d'Amasis Roy d'Egypte, que voyãt son propre fils trainé au supplice, il ne ietta pas seulement vne larme, non plus que s'il n'en eust eu nulle sorte de ressentimẽt : au lieu qu'apperceuant vn de ses amis qui pressé de pauureté mendioit sa vie, il se prit à pleurer amerement, iugeant que les larmes n'estoient pas assez puissantes pour tesmoigner sa premiere douleur, mais qu'elles se stoiẽt deuës à la seconde. Aussi ces estranges accidens qui arriuent à ceux de nostre sang, & qui nous touchent de si prés, sont pleins d'horreur & d'effroy, & pour leur excez suppriment nos pleurs, & nous ostent mesmes la parole, comme si l'esprit se recueilloit tout en luy-mesme pour considerer l'excez de sa douleur: au lieu que les malheurs de nos autres amis attendrissent nos courages, & par la playe qu'ils font dãs

noſtre cœur, enuoyent aux yeux les larmes que nous verſons, & qui sõt comme le ſang de cette partie entamée & oppreſſée de l'affliction. D'ailleurs les hommes ont de la pitié de ceux qu'ils voyent proches d'vn inſigne mal-heur; comme de ceux qu'ils voyent preſts d'eſtre enſeuelis dans les vagues par l'accident du naufrage: ou de ceux à qui on va couper vn membre, ou faire quelque inſigne violence, ou meſme quelque opprobre. Particulierement les hommes ſont touchez de pitié, quand ceux qui ſont expoſez à de grands outrages, ou qui ſupportent vne exceſſiue calamité, ſont leurs égaux en aage, en humenrs, en qualité, en exercices, ou en origine. Car toutes ces choſes leur impriment plus auant dans la pẽſées qu'ils ſont ſuiets aux malheurs où ceux-là ſont tombez. En

suitte dequoy ils sont émeus a cõpassion de leur misere, estant chose qui nous est ordinaire de plaindre & d'auoir pitié de ceux qui souffrent vn mal que nous apprehendons de sentir. Cependant afin que nous soyons sensibles au ressentimẽt du mal qui arriue à quelqu'vn, il faut que nous l'ayons comme present à nos yeux; veu que nous ne sommes que bien legerement émeus des miseres dont l'image est trop éloignée de nous. Car par exemple, on ne nous arrache gueres de larmes par le recit des maux qu'on fait aux Esclaues à Biserte, ou aux Forçats à Alger: Et tout de mesmes nous n'auons le cœur que bien peu attendry de ce qui s'est passé de plus tragique il y a mille ans, comme nous ne nous soucions gueres non plus de ce qui n'arriuera qu'apres la reuolution

de plusieurs siecles. C'est pourquoy anciennement les Romains pour flechir les Magistrats à misericorde, s'efforçoiét d'imprimer plus sẽsiblement l'image de leur misere en faisant venir sur la place leur femmes, leur petits enfans, & toute leur famille éplorée: & quant à eux ils comparoissoient en iugement auec vn habillement conuenable à leur fortune, tout sale & déchiré; ils se découuroient l'estomach & les autres parties du corps, pourmõtrer les playes qu'ils auoiét receuës au seruice de la Republique. Voires mesmes ils faisoient faire des Tableaux où leur infortune estoit peinte, qu'ils presentoient à leurs Iuges, afin qu'ayants deuant leurs yeux vn si triste spectacle, ils prinssent compassion de leur misere. Estant chose asseurée que la voix, l'habillemẽt, le port, la

contenãce, les geſtes & la preſence du miſerable, font de plus puiſſantes impreſſions ſur les cœurs, & incitent dauantage les hommes à pitié: Ce qui arriue par ce que ces choſes nous rendent comme preſent le ſpectacle de la miſere d'autruy. Et c'eſt pourquoy vne robe enſanglantée, comme celle de Ceſar meurtry dans le Senat, eſtant montrée pour exprimer l'infortune d'vn Prince, a non ſeulement arraché des l'armes, mais meſmes enflammé & induit les peuples à venger vn ſi pitoyable accident. Pour la meſme raiſon nous nous ſentons exceſſiuement attendris de douleur & de pitié, lors que nous entendons les plaintes, les gemiſſemens, les larmes & les regrets de ceux qui ſont accueillis de quelque inſigne mal-heur; comme quand nous contemplons les angoiſſes de

ceux

ceux qui ſont expoſez à vne cruelle & honteuſe mort. Et principalement nous ſentons cette douleur quand ce ſont des perſonnes illuſtres ou vertueuſes, deſquelles la vertu & la gloire paſſée rend la fin plus lamentable & plus tragique: car cette conſideration nous émeut dauantage, tant parce que le mal eſt proche de nous, & que nos yeux en ſont ſpectateurs, qu'auſſi parce que l'image de leur vertu, & la ſplendeur de leur vie precedente accroiſt l'indignité de leur ſupplice.

De l'Indignation.

CHAPITRE III.

COMME la Misericorde ou la Pitié est la marque d'vne bonne ame, aussi cette autre passion qu'on nomme Indignation, & qui n'est autre chose qu'vn *regret & vn contrecœur que nous auons du bon-heur qui arriue aux meschans qui en sont du tout indignes*, est-elle grandement à loüer en nous. Car comme la pitié se forme de la douleur que nous sentons des miseres des gens de bien, ou que nous iugeons dignes d'vn meilleur sort ; aussi l'Indignation procede du regret que nous conceuons de voir des méchans fleurir & posseder des biẽs qu'ils n'ont point merités. De sorte que l'vne & l'autre

de ces passions est loüable, veu comme nous deuons nous affliger de voir les personnes vertueuses accueillies d'vn mal-heur dont leur vertu les deuoit exempter, aussi deuons-nous estre faschez de voir des personnes execrables pour leurs crimes esleuées au faiste des honneurs du monde, & des dignitez de la terre, que les bons deuroient posseder. Car tout ce qui arriue à l'homme contre son merite est plein d'outrage & d'iniustice; A raison dequoy Aristote n'a point feint de dire, que l'Indignation est chose qui se trouue mesmes en la Diuinité, à laquelle les prosperitez des meschans ne peuuent estre agreables.

Pour entrer donc maintenant en cette matiere, il faut sçauoir que comme ainsi soit que l'Indignation soit vne douleur que nous sentons, & vn dépit que nous conce-

uons de l'exceſſiue proſperité de ceux que nous en iugeons indignes pour leurs crimes; neantmoins cette paſſion ne ſe forme pas en nos ames pour toutes ſortes de proſperitez qui leur peuuent arriuer; veu que perſonne ne doit ſe faſcher de voir les meſchans changer leur vie en vne meilleure, embraſſer la pieté, deuenir iuſtes, vaillans, moderez, ſages, & ornez des autres vertus. Au contraire les ames les plus innocentes ſe réjoüiſſent toutesfois & quantes qu'elles voyent qu'vn homme qui eſtoit auparauãt vicieux & débauché, ſe rend vertueux & moderé; n'y ayant perſonne au monde qui ſoit indigne de la vertu, puis que la Vertu eſt celle-là meſmes qui par ſa preſence eſteint le vice, & qui rend l'homme digne des biens de cette vie: au lieu que ceux qui en ſont de-

nuez ne les meritent point. De sorte, que si celuy qui estoit méchant vient à se rendre vertueux, par ce changement, il se rend digne de toute sorte de bon-heur, & partant s'il luy en arriue, nous ne deuons point nous en fascher, comme aussi nous n'auons point de pitié de ceux qui demeurent obstinez en leur crimes, & qui font trophée de leurs vices.

Les biens donc desquels nous auons regret & dépit de voir ioüyr les meschans, sont les biens du corps, & ceux qu'on nomme de la fortune, c'est à sçauoir la Noblesse, la Beauté, les Honneurs, les Sceptres, les Couronnes, les Empires, & les semblables. Comme par exemple, il n'y a homme de bien qui ne se fasche & qui ne voye auec fremissement les Tyrans de l'Orient, les Otthomans, race infidelle &

cruelle tenir le plus beau Sceptre, posseder les plus riches villes, & cõmander aux plus puissantes Prouinces de l'Vniuers. Et tout de mesmes, il n'y a point d'ames vertueuses qui puissent voir sans douleur & sans indignation les autres méchãs fleurir & abonder en toutes sortes d'honneurs & de richesses. Mais principalement nostre dépit s'enflamme quand ce sont personnes qui sont montées à ce comble de gloire en vn instant, & quand ce sont de vrays prodiges de la fortune qui se sont esleuez deuant que l'on sceust qu'ils fussent en quelque sorte de cõsideration dans le monde. Car quant à ceux qui possedent de long-temps leur noblesse, qui sont riches de succession & d'heritages, & qui tiennent de la nature tous les auãtages qu'ils ont, encore qu'ils en soient entierement indi-

gnes; nous ne le portons pas si impatiemment que de voir des hommes nouueaux,& des personnes venuës en vn iour arriuer à cette mõstrueuse prosperité. La raison de cela est, parce que ceux qui ne possedent que la gloire & les richesses de leurs ancestres, semblent n'auoir rien que ce qui leur appartient par le droict de la nature & du sang; Au lieu que les hommes esleuez à de nouueaux honneurs, sans l'auoir merité, semblent estre riches des dépoüilles de la vertu, & posseder des biens qui ne leur appartiennent en nulle sorte. Et pour la mesme raison, encore que quelquesfois les biéns du corps, comme la beauté, la santé,& la disposition se rencontrans en des personnes qui ne les meritent point, puissent faire leuer dãs nos ames quelques nuages d'indignatiõ & de dépit de voir ces pre-

ſens de la nature ſi indignemẽt pro-
fanez, neantmoins nous n'en con-
ceuons pas vn ſi cuiſant deſplaiſir,
que quand nous leur voyons poſ-
ſeder les biens qu'on appelle de la
fortune, comme les charges, les di-
gnitez, les offices, le gouuernement
de l'Eſtat, & le maniemẽt des gran-
des affaires; qui ſont toutes choſes
qui ſemblent eſtre deuës à la vertu.
Pour ce ſujet c'eſt choſe inſuppor-
table de voir quelquesfois vn hom-
me du commun entieremẽt denué
de vertu & tout rẽply de vice, par-
uenir aux premieres charges d'vn
Royaume; & deuenir en vn clin
d'œil auſſi riche & auſſi puiſsãt que
les plus grands Princes. Et ne faut
point douter que tous les gens de
bien ne fremiſſent quãd ils voyent
de ces prodigieux auancemens de
perſonnes priſes de la lie du peuple
ſans aucune conſideration de me-

rites. Meſmes ces ſubits changemens ſont comme odieux & contraires à la nature qui demande du temps en ſes actions. Et pour cette meſme raiſon nous voyons qu'au lieu que les peuples ſe ſouſmettent volontairement à l'obeïſſance d'vn Prince qui tient le Sceptre de ſes ayeuls, & qui eſt paruenu à la Couronne par le droict de ſucceſſion, comme on leur veut donner vn nouueau maiſtre qui n'eſt point de l'extraction de leurs Roys, ils ne le peüuent ſouffrir, & ſecoüent aiſément vn ioug auquel ils ne ſont pas accouſtumez. Et tout de meſmes on n'a point de regret de deferer aux perſonnes venuës d'vne ancienne nobleſſe, mais chacun à peine de ceder les honneurs à ceux dont la nobleſſe ne fait que de s'eſclorre. Ce qui vient de ce qu'on croit que l'ancienne nobleſſe

estant en possession de cette gloire, personne ne se doit fascher de luy rendre ce que le temps luy a acquis, qui est vn droict presque égal à celuy que la nature donne, parce que les choses qu'on a possedées depuis vn long cours d'années, semblent estre acquises & tenuës comme en proprieté, non par l'indulgence des hommes, mais par la liberalité de la nature. Ioint que ce qui a si long-temps duré, a vne plus grande affinité auec la verité, dont la durée est eternelle, que non pas ce qui ne fait que de naistre, & qui n'est arriué que depuis peu de iours.

Mais il y a encore vne chose qui nous emplit l'ame d'indignation, c'est à sçauoir, quand nous voyons quelqu'vn qui possede des biens qui n'ont nulle sorte de rapport à sa qualité: Comme quand au grand

opprobre de la pieté nous voyons vn Caualier, vn Capitaine, vn soldat, ou vne autre personne faisant profession des armes, tenir les Eueschez, ioüir des Abbayes, & posseder les autres dignitez de l'Eglise, nous estimons cela beaucoup plus indigne, que si l'on donnoit des charges de Maistres de Camp, & de Colonels d'Infanterie ou de Caualerie à des Religieux ou à des Eueſques; ou que si l'on faisoit vn Chantre ou vn Clerc de la Chappelle du Roy, General de ses armées. Enfin c'est chose que nous iugeons bien indigne, de voir vn ieune homme inferieur en toutes sortes de qualitez à vn venerable vieillard, contester contre luy du merite & de la gloire, principalement quand cela arriue entre des personnes d'vne mesme profession, entre lesquelles cette inegalité est remarquable.

Et quand meſmes ce ne ſont pas perſonnes de meſme profeſſion, nous ne laiſſons pas d'eſtimer choſe indigne qu'vne perſonne de tous poincts inferieure à vne autre, conteſte contr'elle. Comme ſi vn Muſicien vouloit s'eſgaler à vn Preſident, ou à vn Conſeiller de la Cour, ne ſe reſſouuenant pas de combien les charges de Iuſtice ſont plus honorables que la profeſſion de la Muſique, ce ſeroit choſe qui feroit fremir ceux qui ſçauent quelle difference il y a entre l'or & le plomb.

Cependant ceux qui conçoiuent aiſément de l'indignation, ce ſont en premier lieu les hommes doüez d'vne qualité éminente, qui ſe voyent rebutez des dignitez & des charges, ou qui voyent monter aux meſmes honneurs auſquels ils ſe ſont éleuez par leur vertu des

personnes qui en sont du tout indignes : car certes, ce n'est point chose iuste de mettre en mesme rang des personnes si inégales. En apres les ames vertueuses & ornées d'vne extreme bonté, ont à grand contre-cœur de voir les gens de bien priuez de la iuste recompense qui est deuë à leur vertu, & les meschans au contraire esleuez aux honneurs qu'ils ne deuoient iamais esperer. Ce qui vient de ce que ces ames-là ont le iugement net, & sçauent estimer les choses selon leur poids & selon leur valeur ; à cause dequoy elles ont le vice en vne extreme horreur, & la vertu en vne singuliere reuerence.

Derechef, ceux qui ayment les honneurs & les charges sont sujets à s'indigner lors principalement qu'ils aspirent à des choses qu'ils voyent estre possedées par des per-

ſonnes qui ne les meritent en nulle ſorte. Pareillement ceux qui ont vne bonne opinion d'eux-meſmes, & qui croyent meriter plus que le reſte du monde, ſont ſujets aux mouuemẽs de l'indignation, quand quelqu'vn entre en comparaiſon auec eux. Et au contraire les ames ſeruiles, les perſonnes nées dans la barbarie, & les eſprits groſſiers ne s'indignẽt d'aucune choſe, n'ayans rien en eux qui puiſſe eueiller cette paſſion. Toutesfois, il y en a qui aiment mieux rapporter les mouuemens des ambitieux & des preſomptueux à vne pure enuie, qu'à vne iuſte indignation ; d'autant que l'indignation eſtant vne paſſion loüable, & qui procede des reſſentimens de la vertu, elle ne peut ſubſiſter auec cette vanité & cette arrogance qui accompagne ces hommes-là ; mais il faut que ce

soit vne autre passion qui allume en leur ame cette sorte de dépit.

De l'Enuie & de l'Emulation.

CHAPITRE IV.

COMME les Crocodiles prennent leur naissance, & viuent dans le plus beau & le plus riche fleuue du monde; & comme les autres bestes venimeuses se rencontrent ordinairement parmy les plus exquises fleurs, dont elles soüillent & corrompent la grace & la beauté : Aussi l'Enuie qui est vne passion venimeuse & maligne, se prẽd ordinairement aux personnes les plus vertueuses, & qui ont acquis le plus d'honneur & de gloire dans le mõde. A raison dequoy vn des plus celebres Capitaines de l'antiquité estant encore en la fleur de ses ans,

auoit de couſtume de dire, qu'il reconnoiſſoit n'auoir rien fait de genereux ou de loüable, parce qu'il ne s'apperceuoit point que perſonne luy portaſt enuie. Ce qui monſtre qu'il ne ſe peut rien imaginer au monde de plus iniuſte ou de plus méchant que cette infame paſſion, qui cherche ſon tourment, & qui trouue ſon ſupplice dans la gloire & dans les contentemens d'autruy. C'eſt auſſi la raiſon pour laquelle les hommes ſont honteux de confeſſer ouuertement qu'ils en ſoient trauaillez: & comme ils s'en voyent conuaincus, ils s'efforcent d'en pallier le defaut, voire meſmes ils ayment mieux s'accuſer de toutes les autres imperfections que d'auoüer celle-là, à laquelle pour cette raiſon ils donnent d'autres noms; prenans pour excuſe que ce n'eſt point l'enuie, mais la haine,

ou

ou la crainte, ou la colere qui les transporte, qui est vne tacite confession qu'ils font, que de toutes les maladies de l'ame, c'est celle qu'on doit le plus dissimuler, de peur de s'exposer à vne trop visible honte. Mais deuant que de la blasmer, il la faut connoistre, & sçauoir sa nature & ses proprietez.

L'Enuie est donc *vne Douleur qui se forme dans nos ames, à cause des prosperitez que nous voyons arriuer à nos égaux ou à nos semblables; non que nous nous promettions de recueillir quelque fruict de nostre passion, mais parce que nous ne pouuons supporter qu'auec regret la gloire d'autruy.* Elle naist premierement entre les égaux ou entre les semblables; c'est à dire, entre ceux de mesme sang, de mesme aage, de mesme profession, de mesmes richesses, & entre ceux qui aspirent aux mesmes honneurs.

De là vient que nous voyons les parens porter de l'Enuie à leurs parens, & se fascher de l'accroissement de leur fortune. Les ieunes gens aussi ne peuuent souffrir qu'auec douleur, que ceux de leur aage s'auancent ou s'esleuent par dessus eux. Tout de mesme les Philosophes sont jaloux de la gloire des Philosophes ; & les Peintres portent de l'Enuie à la reputation des Peintres ; les grands Chefs de guerre aussi ne peuuent voir qu'auec impatience les triomphes de leurs compagnons. Les riches semblablement trauersent l'accroissement de ceux auec lesquels ils marchent du pair. Et en fin ceux qui briguent les mesmes charges font ce qu'ils peuuent pour reculer leurs compagnons. La raison de cela est, parce que l'Enuie estant toujours accompagnée d'vne cer-

taine concurrence & contention qui s'éleue entre ceux qui desirent passionnément vne mesme chose, il est necessaire qu'elle se rencontre plutost entre les semblables qu'entre ceux entre lesquels il n'y a nulle égalité, ny nulle comparaison, veu que les hommes estans naturellement desireux d'exceller en toutes choses, & de surpasser leurs compagnons, ce desir fait qu'il y a toujours de la dispute entre ceux qui pretendent vne mesme chose, & de cette dispute s'engendre l'Enuie: Tellement que c'est à bon droit que les Philosophes enseignent que cette passion se trouue toujours entre les semblables. D'où vient aussi que ceux qui surpassent excessiuement la gloire des autres, estans au dessus de leur enuie, ne s'en sentent point trauersez.

Et mesmes l'on remarque que

comme le Soleil au point du Midy ne fait plus d'ombre, auſſi les vertus éminentes ſont exemptes des ombrages de l'Enuie, quoy qu'elles ne puiſſent éuiter les aſſauts de la haine. Comme par exemple, le grand Cyrus & le grand Alexandre en leurs ſiecles, & au noſtre le grand HENRY s'eſtans eſleuez au comble de la gloire du monde par la grandeur de leurs courages, ont tellement ſurmonté l'Enuie, qu'ils ſe ſont en fin trouuez ſans concurrens: mais ils n'ont pû ſi bien vaincre la haine des meſchans qu'ils ne ſe ſoient veus expoſez à leur rage: particulierement ce dernier, l'amour & les delices des Princes, qu'vn execrable parricide nous a rauy lors que tout l'Vniuers adoroit ſa valeur. Au reſte ce qui a rendu ces inuiſibles courages victorieux de l'Enuie, ç'a eſté que per-

ſonne ne pouuoit plus combattre contre eux de la gloire, de laquelle ayans attaint le faiſte, le deſeſpoir de les pouuoir ſurmonter, ou meſmes de les pouuoir égaler les mettoit à l'abry de la ialouſie de tout le monde. Et pour la meſme raiſon ceux qui ſont arriuez à ce comble des honneurs & de la gloire, voyans leur vertu victorieuſe & éleuée à vn ſi haut point que tous ceux qui voudroient ſe rendre leurs concurrens n'y ſçauroient paruenir, ils ne portent plus d'enuie à perſonne, mais plutoſt dédaignent & meſpriſent le reſte du monde comme incapable de monter à ce faiſte où ils ſe ſont éleuez. Ainſi par exemple, il n'y a point de Caualier particulier qui porte enuie à la puiſſance ou à la ſplendeur du diadéme du Roy, ny à la fortune duquel auſſi le Roy porte aucune ſor-

te d'enuie. Tout de meſmee il n'y a Capucin ny ſimple Religieux qui porte enuie à l'authorité ou à la Thiare du Pape, ou à la condition duquel auſſi le Pape porte de l'enuie; mais ſi par quelque inſigne mal-heur vn grand Roy, ou vn grand Pontife venoient à déchoir & à eſtre reduits à vne plus baſſe fortune, & que ceux qui leur eſtoient au parauant inferieurs peuſſent eſperer de ſe rendre leurs compagnons, alors rien n'empeſcheroit qu'il ne ſe peuſt eſleuer parmy eux de l'enuie, puis qu'il y pourroit auoir de la concurrence. C'eſt donc entre ſes ſemblables que l'enuie vient à s'éclorre. Ce qui ſe doit entendre de ceux qui ſont ſemblables, ſelon les gardes & ſelon la puiſſance, mais qui au reſte ſe trouuent diſſemblables en la fortune & aux

prosperitez ; considerè qu'en ce dernier poinct, celuy qui porte enuie est tousiours inferieur en quelque sorte à celuy duquel il est enuieux, au moins aux choses qui luy donnent ce tourment.

Cependant il n'y a rien au monde qui engendre tant l'enuie que les choses qui regardent l'honneur. D'où vient que les ambitieux en sont perpetuellement trauaillez, parce qu'ils ont tousiours à disputer contre quelqu'vn de la prééminence & de la gloire. Voire mesme quelque gloire que les hommes possedent, neantmoins parce qu'ils se figurent que celle qu'ils n'ont pas leur est deuë, & qu'elle leur est comme rauie par ceux à qui le monde la donne, ils portent ordinairement enuie à tous ceux qui en ont quelque rayon. Ceux aussi qui

s'imaginent d'estre sages, ou qui se figurent d'estre vertueux, sont grandement suiets à l'Enuie. Ie dy ceux qui s'imaginent & qui se figurent ces choses, parce que ceux qui sont vrayement vertueux & vrayement sages se contentent de leur propre vertu & de leur propre sagesse, & se connoissans d'ailleurs vrayement dignes d'honneur, ne se soucient point d'autre gloire, ny ne se paissent point de vent ny de fumée; au lieu qu'au contraire ceux qui n'ont que le nom de sages & de vertueux, recherchent passionnément cette vanité, & desirent d'estre honorez & loüez de tout le monde, & montrent vn extréme dépit cõtre ceux qui les mépriſent, & pour ce mesme sujet bruslent d'enuie contre ceux qu'ils voyent posseder de grands honneurs. Les ames laſches sont pareillement su-

jettes à l'enuie, parce qu'ayans le courage bas, les choſes de moindre prix qu'elles voyent reluire és autres leur ſemblent grãdes & dignes d'eſtre enuiées ; ne plus ne moins que les enfans voyans vn morceau de verre, ou vne épingle entre les mains de ceux de leur aage s'en affligent, & s'efforcent de les leur arracher. Ceux auſſi qui ſont paruenus à quelque bien auec vne extréme peine, ſont enuieux de voir qu'vn autre l'obtienne ſans aucune difficulté ; & principalement ſi la facilité qu'il y a trouuée leur tourne à dommage ou à deshonneur. Comme ceux qui ont mis beaucoup d'années à apprendre la Peinture ou la Philoſophie, portent enuie à ceux qui s'y ſont rendus parfaits en peu de temps, ſur tout quand ils ont à en faire profeſſion aux yeux d'vne meſme ville, & d'vn

meſme peuple.

En ſomme, il faut que ceux contre leſquels nous conceuons de l'Enuie ne ſoient gueres éloignez de nous, ou de lieu, ou de temps, ou d'aage, ou de dignité, ou d'honneur, ou de choſes ſemblables. D'où vient que les habitans de Paris & de la France ne portent point d'enuie à ceux du grand Caire ou de la Chine. Tout de meſme nous ne portons nulle enuie à ceux qui ont eu la fortune fauorable il y a deux ou trois mille ans; & l'on ne void pas que les Roys portent enuie à la fortune d'Alexandre, ou à celle de Ceſar, encore qu'ils puiſſent entrer en quelque émulation de leur valeur. Pareillement nous ne portons plus d'enuie aux morts, ou à ceux qui ne ſont pas encore venus au monde; Et n'y a nulle apparence qu'vn ieu-

ne homme, quoy qu'issu d'vne illustre famille, porte de l'enuie aux Sages vieillards qui entrent dans le Conseil d'Estat. Semblablement vn Procureur de la Cour ne peut porter enuie à vn Chancelier de France, de la dignité duquel il est trop éloigné : ny les Bergers aussi n'enuient point aux Roys leurs Sceptres & leurs Couronnes : ny les Marchands non plus ne portent point d'enuie aux Generaux des armées, auec les charges desquels leur qualité a si peu de proportion. Mais nostre Enuie s'allume contre ceux dont la gloire vient comme à nous éblouïr les yeux par leur continuelle presence, qui nous fait penser à la bassesse de nostre condition que nous voyons rauallée au dessous de la leur. Mais principalement quand ceux-là possedent vn bien que nous auons possedé, &

qu'il n'eſt plus en noſtre puiſſance de recouurer : à cauſe dequoy il arriue ſouuent que les vieillards portent enuie aux ieunes gens, parce que ſe trouuans dans les compagnies, ils voyent que leur aage leur oſte l'vſage, ou leur interdit la joüiſſance des esbats & des exercices où la ieuneſſe prend plaiſir. Et cette enuie qu'ils leur portent ſe fait aſſez paroiſtre aux rigueurs qu'ils leur tiennent, aux reprimendes qu'ils leur font, & aux empeſchemens qu'ils leur donnent, quand ils peuuent les trauerſer. Outre cela, les choſes qui peuuent nous eſtre vtiles ou commodes, embrazent bien dauantage noſtre enuie, que celles qui ne ſont propres qu'à celuy qui en joüit. D'où vient que nous portons bien plus d'Enuie à nos égaux, de leur beauté, de leurs richeſſes, de leur ſçauoir, de leurs

charges, que de leur ſanté, ou de leur lougue vie, qui ſont choſes qui leur ſont particulieres. Dont la raiſon eſt, parce que l'Enuie naiſſant de ce deſir que nous auons d'eſtre en eſtime parmy le monde, & de la paſſion que nous auons de nous voir plus reuerez que les autres, les qualitez qui les recommandent ietrent d'autant plus d'enuie en nos ames, qu'elles ſont plus capables d'acquerir de la reputation à celuy qui les poſſede. Or n'y a-t'il point de doute que les choſes qui peuuent apporter du plaiſir, du profit, ou de l'honneur non ſeulement à celuy qui en joüit, mais encores à tous ceux qui les poſſedent, n'ayent accouſtumé d'eſtre eſtimées plus honorables & plus glorieuſes que celles dont le plaiſir, l'vtilité, ou la gloire ne s'eſtend qu'à vn particulier; c'eſt

pourquoy elles excitent auſſi plus d'Enuie.

Il y a vne autre Paſſion qui eſt encore vn des rejettons de la triſteſſe auſſi bien que l'Enuie, à ſçauoir l'Emulation, qui a quelque affinité auec elle, mais toutesfois ce ſont paſſions bien differentes. Car encore que l'Emulation ſoit *vne douleur que nous auons des proſperitez de nos ſemblables*, ſi eſt-ce qu'elle ne naiſt d'aucune mauuaiſe affection que nous leur portions, mais du ſeul deſir que nous auons de nous voir auſſi arriuer les meſmes felicitez. C'eſt pourquoy non ſeulement l'Emulation ne merite pas le blaſme que merite l'Enuie, mais encore il arriue ſouuent qu'elle eſt loüable en nous. Comme par exemple, quand ſur ce que onus voyons reluire quelque vertu en vn de nos ſemblables, nous nous efforçons à

ſon imitation de l'acquerir, & de nous en rendre poſſeſſeurs, cette emulation eſt digne de loüange. Ainſi Ceſar eſt loüé de s'eſtre propoſé pour patron Alexandre, comme Alexandre s'eſtoit propoſé Achille : & Themiſtocle fit paroiſtre qu'il eſtoit nay à de grandes choſes, lors qu'il dit que les triomphes de Militiade ne le laiſſoient point dormir, parce que c'eſtoit vn teſmoignage qu'il eſtoit trauaillé d'vne honneſte emulation de ſa vertu. L'Emulation ſe rencontre donc entre les ſemblables, ou au moins entre ceux qui ſont à peu prés ſemblables, d'autant que cette paſſion faiſant naiſtre en nous le deſir, & nous incitant à rechercher les perfections qui reluiſent en ceux dont la gloire a fait cette impreſſion en nos ames, il faut que nous nous

imaginations que nous pouuons y paruenir, puiſque nous ne deſirons iamais les choſes impoſſibles. C'eſt pourquoy nous n'auons garde d'auoir de l'emulation de ceux qui ont vn ſi grand auantage ſur nous, qu'il n'eſt pas en noſtre puiſſance d'en approcher. Reciproquement auſſi nous n'auons point d'emulation à l'égard de ceux qui ſont tellement au deſſous de nous, que nous ne voyons aucune loüable qualité en eux que nous ne poſſedions auec beaucoup d'éminence. Or entre les autres les ieunes gens ſont naturellement portez à l'emulation, comme ceux qui à cauſe de la chaleur de l'âge ſe trouuent plus hardis, & eſtans pleins de bonnes eſperances, ſe montrent plus entreprenans, dautant que toutes choſes leur ſemblent aiſées, quelques difficilles qu'elles puiſſent eſtre. Et pour

pour la meſme raiſon les perſonnes magnanimes & courageuſes ſont auſſi grandement capables d'Emulation, à cauſe de la grandeur de leur courage, qui leur fait iuger qu'il n'y a point de deſſein qui ſoit au deſſus de leur valeur, & qui leur figure qu'il n'y a rien de ſi difficile au monde qu'ils ne puiſſent ſurmonter. Or entre les autres choſes qui peuuent nous induire à l'Emulation, celles qui peuuent rendre l'homme neceſſaire ou vtile à pluſieurs, tiennent les premiers rangs. Comme par exemple, la doctrine, l'eloquence, les richeſſes, la puiſſance, le maniement des affaires, les choſes ſemblables, ſont grandement ſuiettes aux atteintes de cette paſſion. Et c'eſt pourquoy elle eſt ſouuent loüable; C'eſt à ſçauoir lors qu'elle ne ſe propoſe nul-

le ſorte de biens externes, mais les ſeuls threſors de l'ame, & les richeſſes de l'eſprit qu'elle void reluire en vn autre ſubjet, dont la gloire l'eſchauffe, & la fait aſpirer à la profeſſion de ces meſmes biens : Pour ce ſubjet auſſi nous auons vne particuliere Emulation, & deſirons paſſionnément d'eſgaler ou d'imiter ceux qui ſont reuerez de tout le monde, que tout le monde loüe, que tout le monde ayme, & ſur tout quand leurs vertus ſont celebrées par des excellentes plumes, d'autant que toutes ces choſes ſont autant de glorieux teſmoignages de leur merite. Ce ſont donc ces ſortes de perſonnes, dont la vertu iette tant de pompe & d'eſclat, que nous deſirons ardemment imiter; comme au contraire, nous meſpriſons, & aurions honte de reſſembler à

ceux qui ſont dénuez de toutes ces belles qualitez, Partant, comme l'homme doit ſoigneuſement fermer ſon ame à l'Enuie, qui a accouſtumé de troubler tout ſon repos, & qui luy donne plus de peine, qu'elle n'en faict à celuy contre lequel elle conſpire : auſſi en quelque ſorte luy doit-t'on permettre d'y donner entrée à vne honneſte Emulation, qui procede, non d'aucune mal-vueillance qu'il porte à autruy, mais du bien qu'il ſe deſire, afin qu'en ſe propoſant les exemples de magnificence, de valeur, de iuſtice, de modeſtie, de prudence, de ſageſſe, & des autres vertus qui reluiſent en la vie des grands perſonnages de ſa condition, il deuienne magnifique, vaillant, iuſte, moderé, prudent, ſage, & doüé de toutes les autres qualitez qui com-

blent de gloire ceux qui en ſont reueſtus. Mais c'eſt aſſez des paſſions de la Concupiſcible, il faut maintenant traitter de celles qui ſont leurs impreſſions, & qui s'éleuent en l'Iraſcible.

De la Hardieſſe.

Chapitre Premier.

COMME aux anciens ſacrifices des Payens on prenoit ſoigneuſement garde à la generoſité des victimes; De ſorte que le Sacrificateur venant à leur paſſer l'eſpée nuë deuant les yeux, ſi elles s'éfrayoient de ſa lueur, elles eſtoient chaſſées de l'Autel, au lieu que ſi elles demeuroient conſtantes ſans s'eſtonner; on les eſtimoit dignes d'eſtre immolées à la diuinité: Auſſi parmy le monde on a toujours eu en grand meſpris les ames laſches, qui blémiſſent pour

toutes ſortes de dangers; & au contraire, on a toujours eu en ſinguliere admiration les perſonnes genereuſes & hardies, que nulles ſortes de perils ne peuuent épouuanter. Cette hardieſſe vient d'vne excellente nature dont elles ſont doüées, qui fait qu'elles regardent venir tous les accidens du monde ſans changer de viſage, reſoluës de vaincre tout ce qui ſe preſente pour combattre leur conſtance: montrans en cela qu'elles apprehendent plus vne honte qu'vne infortune, & qu'elles ont plus de ſoucy de conſeruer leur honneur, que d'allonger leur vie. Puis doncques que la vraye Hardieſſe eſt vne choſe ſi loüable, & que meſmes pluſieurs des plus excellents hommes de l'antiquité l'ont preferée aux richeſſes, à la diſpoſition du corps, à la beauté, & aux autres ornemens dont les hom-

mes ont accouſtumé de faire gloire, il en faut rechercher l'eſſence; & montrer quels courages elle accompagne, & en quelles ames elle ſe rencontre.

La Hardieſſe n'eſt donc autre choſe, *qu'vne reſolution de courage, qui fait, que l'homme ſe promettant d'eſtre aſſez puiſſant pour ſurmonter les malheurs qui le menacent, les void venir ſans s'eſtonner, & ne s'effraye point quand ils luy ſont arriuez* : ou bien, ſelon les autres, *La Hardieſſe eſt vne paſſion de l'ame qui la fortifie & la rend aſſeurée contre les maux les plus difficiles à éuiter, & qui l'encourage à pourſuiure les biens qu'il y a plus de peine d'acquerir.* D'où il reſulte que la Hardieſſe eſt touſiours accompagnée d'vne certaine eſperance de pouuoir vaincre & diſſiper les choſes formidables qui ſe preſentent à l'imagination de l'homme. Cette con-

fiance peut naistre premierement de l'opinion que nous auõs que le mal qui nous menace est bien éloigné de nous ; ou de la creance que nous auons que quand mesmes il se presenteroit, nous seriõs assez puissans pour le surmonter. Comme quand vne ville croit que personne n'entrepréd sur son repos, & que si quelqu'vn attente quelque chose contre ses Citoyens, elle est en estat de repousser l'injure, & de soûtenir l'effort de ses ennemis, cette creãce la rend hardie & asseurée. En secõd lieu elle peut naistre de ce qu'encor que nous nous sentions impuissans & incapables de resister à nos ennemis, neãtmoins nous croyons que nous serons puissamment assistés de nos alliés, auec l'ayde desquels nous nous estimons inuincibles. Comme par exemple, encor que Monsieur de Saüoye ne

soit pas assez puissans de soy-mesme pour resister aux armes d'Espagne, si est-ce que fortifié de l'alliance de cette Couronne, il ne les apprehende en nulle sorte, & mesmes ne feint point de les irriter, sçachant que l'assistance du premier Roy du monde le met à couuert de ce costé-là. En troisiesme lieu cette confiance peut venir de ce que nous croyons n'auoir receu, ny fait iniure à personne qui nous en doiue faire apprehender la vengeãce. Et derechef, de ce que nous pensons n'auoir point d'ennemis, ou de ce que si nous en auons, nous croyons qu'ils sont si foibles qu'ils ne nous peuuẽt nuire. Elle peut encore naistre de ce que ceux qui nous peuuent nuire, sont nos amis, & viuent en bonne intelligence auec nous, & nous ont assisté en d'autres occurren-

ces, comme de noſtre part nous nous ſommes efforcez de les obliger aux occaſions qui s'en ſont preſentées. Ainſi les alliez des grands Roys ne craignent point leur puiſſance, quoy que redoutable au reſte du monde.

Par ce moyen nous trouuerons qu'il y a diuerſes ſortes de perſonnes, qui ſont pleines de Hardieſſe & d'aſſeurance. Premierement, ceux-là ſont hardis qui s'imaginent que toutes choſes leur ſuccederont heureuſement à cauſe des felicitez paſſées. Ainſi Alexandre entreprenant la conqueſte des Indes, n'apprehendoit rien à cauſe des heureuſes victoires & des triomphes qu'il auoit obtenus ſur les Perſes. Ainſi Ceſar ne craignoit point au milieu des tempeſtes, qui auoient accueilly ſon petit vaiſſeau, mais pour raſſeurer

le courage du Pilote que l'orage auoit eſtonné, luy diſoit qu'il ne craigniſt point puis qu'il portoit la fortune de Cæſar. En ſecond lieu, ceux-là ſont hardis, qui s'eſtans trouuez au milieu de grands perils, en ſont toutesfois échappez; car ils ſe figurent que la bonne fortune qui leur a eſté ſi fauorable en tant d'autres occaſions pleines de deſeſpoir, ne les abandonnera pas encor au danger qui ſe preſente. Au reſte, les hommes ſont empeſchez de ſe troubler aux dangers, pour deux raiſons; c'eſt à ſçauoir, ou par faute d'experience, ou par l'attente qu'ils ont qu'ils ſeront promptement ſecourus. Comme par exemple, ceux qui font voyage ſur mer, n'ayans iamais veu l'horreur des tempeſtes, & ſe figurans que le nocher, & ceux qui conduiſent le vaiſſeau, ſont ex-

trémement bien verſez en la marine, & qu'ils les garantiront aiſément du naufrage, ne s'eſtonnant point, quoy que les orages & les vagues ſemblent les menacer d'vne derniere ruine.

En troiſieſme lieu, les hommes ſont pleins d'aſſeurance aux choſes où ils voyent que ceux qui ne les égalent point, ou au moins qui ne les ſurpaſſent point en puiſſance, ne font aucune demonſtration de craindre, ſe figurans que ſi ceux-là ſont aſſeurez, ils ont plus de ſujet de demeurer ſans eſtonnement. Or les hommes eſtiment au deſſouz d'eux, non ſeulement ceux qu'ils ont ſurmontez, mais auſſi ceux qui ne peuuent point entrer en comparaiſon, ou au moins qui ne ſont pas plus puiſſans, que ceux qu'ils ont vaincus. Derechef, les hommes ſont pleins de hardieſſe quand

ils se voyent pourueus de toutes les choses qui les peuuent rendre formidables à leurs ennemis. Entre ces choses nous mettons l'abondance d'argent, la disposition du corps, la grandeur du courage, l'estenduë de l'Empire, l'appuy des amis, la puissance des armées, & vne grande prouision de tout ce qui est principalement requis pour soustenir la despense de la guerre. D'ailleurs les hommes s'estiment asseurez, quand ils n'ont offensé personne, ou au moins quand ceux qu'ils ont offensez ne sont pas assez puissants pour en venger l'iniure. En fin les hommes sont grandement asseurez, quand ils se figurent qu'ils ont Dieu propice, & fauorable en leurs desseins. Et c'est pourquoy anciennement les grands Capitaines n'auoient point de coustume

de donner des batailles, qu'auparauant ils n'euſſent ſacrifié aux Dieux, & qu'ils n'euſſent reconnu dans les entrailles des victimes quelque heureux preſage de l'aſſiſtance de la Diuinité. Pour cette meſme raiſon, ils conſultoient les oracles, en attendoient les reſponſes, & prenoient ſoigneuſement garde aux ſignes qui ſe preſentoient à l'heure du combat. De ſorte, que quelquesfois le vol d'vn Aigle a raſſeuré des armées effrayées.

Mais ſans tous ces ſignes & ces preſages, les hommes penſent auoir la Diuinité fauorable; quand ils combattent pour vne bonne cauſe. Comme quand ils ont pris les armes pour les Autels, pour le ſeruice de leur Prince; pour le ſouſtien de la Couronne, pour la patrie: ou quand meſmes ils ſe

gurent que la vengeance qu'ils oursuiuent eſt iuſte, & qu'ils ont ſté indignement outragez. Ce qui ient de ce que la colere qui s'enamme toujours de l'iniure receuë, & non de celle qu'on fait receuoir autruy, rend les hommes hardis, e perſuadans que Dieu aſſiſte ceux qui l'on fait tort, & qui ſont inuſtement perſecutez. En dernier ieu, ceux qui commencent la guere ſont ordinairement hardis, mais principalement quand ile ont cette creance que la choſe ſuccedera, & que l'éuenement reſpondra à leur ttente.

Au reſte, quant à la conſtitution du corps qui peut contribuer à la hardieſſe de l'homme, il eſt certain que ceux qui ont beaucoup de ſang & d'eſprits, & qui abondent en chaleur, ſont le plus ordinairement hardis & vaillans. Car

ils ont vne ame haute & pleine de generosité qui leur fait mépriser les dangers. Et si parmy les hazards vne partie du sang & des esprits se retire au dedans, neantmoins la meilleure partie demeure en son departement & en son lieu. A cause de quoy ils ne palissent, ny ne tremblent comme les autres.

Mesmes si deuant le combat, l'image du peril a fait quelque impression en leur ame, ils se recueillent promptement, & chassent bien loing la crainte qui les veut surprendre. Et pour mesme raison ceux qui sont pleins de vin, peuuent en deuenir plus hardis : Non que de soy ce defaut contribuë quelque chose à la grandeur du courage, mais parce que le vin eschauffe le cœur, il est dit rendre par accident les hommes

hommes vaillans. Et puis ceux qui ſont ainſi pris de vin ont la raiſon liée & le iugement troublé. A cauſe dequoy ils ne peuuent meurement conſiderer la grandeur du peril, mais ſe figurent que tous les dangers ſont au deſſous de leurs forces & de leur reſiſtance.

Cependant l'on remarque que pluſieurs qui montrent vne grande hardieſſe à ſe ietter dans les hazards, ſoudain qu'ils s'en voyent enuelopez s'eſtonnent bien ſouuent, comme l'on en voit qui vont vaillamment à la charge, mais qui trouuans de la reſiſtance, tournent le dos à l'ennemy, dont on ne peut donner autre raiſon, ſinon que ceux-là ne ſont pas vaillans par iugement, mais par bonté de nature. A cauſe dequoy ne penſant pas à la gran-

deur du peril deuant que de s'y ietter, mais s'imaginans qu'ils vaincront tout ce qui s'opposéra à eux, comme ils viennent puis apres à trouuer des resistances qu'ils ne s'estoient point figurées, ils s'estonnent de la nouueauté de cét accident, & leur ardeur se refroidit & se rallentit, de sorte que quelquesfois ils se mettent à fuyr deuant leurs ennemis. Mais le contraire arriue à ceux qui sont vrayement vaillans. Car comme ainsi soit, qu'ils reiglent leur courage par la prudence, & qu'ils mesurent leurs forces, ne voulans iamais rien entreprendre au dessus de leur pouuoir, ou contre la raison, il ne leur arriue rien d'inopiné, qui les puisse troubler dans les combats, où ordinairement ils trouuent encores moins

de resistance qu'ils ne s'en sont figurez deuant que d'y entrer. A cause dequoy leur resolution se fortifie tousiours au lieu de s'affoiblir ou de diminuer. Et puis ne se proposans que l'honneur deuant les yeux, la crainte de perdre la vie ne les peut effrayer, mais leur vertu surmontant les accidens, fait que nonobstant toutes sortes de hazards ils persistent courageusement en ce qu'ils ont commencé. Voire mesmes ordinairement ils se monstrent plus froids au commencement qu'à la fin, parce que ce n'est point la passion qui les anime, mais c'est le iugement qui agist en leurs courages. A cause dequoy au commencement de l'action ils sont plus froids, & ne s'eschauffent qu'en combatant.

Cependant on a remarqué en plusieurs hommes vaillans qu'ils auoient le cœur heriſſé de poil, dont nous auons vn celebre exemple en ce courageux Lacedemonien Leonidas, qui garda auec cinq cens hommes le deſtroit des Thermopiles contre l'armée de Xerxes, & qui meſmes euſt bien la hardieſſe de paſſer au trauers des eſpées & des picques de ſes ſoldats pour luy aller arracher le Diadéme de deſſus ſa teſte. Car comme apres ſa mort le Roy de Perſe eſtonné d'vn ſi grand courage l'eut fait ouurir, ſon cœur fut trouué tout couuert de poil. L'on voudroit peut eſtre mettre cela entre les prodiges ; ou plutoſt entre les jeux de la Nature: mais la raiſon en eſt aiſée à donner. Car ceux qui ſont ainſi extraordinairement vaillans ont auſ-

si vne chaleur excessiue qui tire de leur cœur vne fumée d'excremens qui s'épaissit & se conuertit en poil, qui est vne marque de leur courage, & vne indice de leur valeur.

DE LA PEVR, OV *de la Crainte.*

CHAPITRE PREMIER.

ENCORE qu'il semble que la Peur soit vne passion morte, & qui ne doiue pas faire de grandes impressions dans nos ames, ny exciter de grands mouuements dans le monde; si est-ce, que comme il y a certaines Estoiles, qui se tenans presque toujours cachées, ne laissent pas d'auoir des influences extremement malignes & pernicieuses: ainsi encore qu'elles semblent n'estre pas si actiues que les autres, & qu'elles demeurent comme couuerte, si est-ce qu'elles ne laissent

pas de cauſer d'eſtranges accidens en la vie des hommes, conſideré meſmes qu'elles ont quelquesfois ruiné de puiſſantes armées, mis au dernier danger les Royaumes & les Republiques, & renuerſé les fortunes des particuliers. C'eſt pourquoy on a veu de grands chefs de guerre, qui troublez par quelque ſiniſtre accident arriué inopinément vn iour de bataille, ont eu recours aux vœux & aux prieres, & ont promis de baſtir des Temples à la Crainte & à la Palleur, pour deſtourner la ruine qui les menaçoit, ſi la frayeur eſpanduë dans toute leur armée n'euſt eſté comme miraculeuſement diſſipée. Partant, comme ainſi ſoit que la Peur produiſe de ſi puiſſants changemens aux affaires des hommes, & que d'ailleurs cette vie ſoit ordinairement menacée

d'vne infinité de miseres ; qui nous donnent tousiours sujet de craindre, il faut veoir en quoy elle consiste, comment elle se forme, & en quelles ames elle se rencontre.

La Peur n'est donc autre chose *qu'vne Douleur & vne destresse de l'ame, troublee de l'imagination d'vn mal prochain, dont l'homme est menacé sans apparence de le pouuoir aisement euiter, encores qu'il aille à la destruction de son estre, ou qu'il luy doiue causer quelque autre insigne mal-heur au cours de sa vie,* C'est premierement vne douleur & vne detresse. Dautant que comme les voluptez emplissent les sens de plaisir & de ioye, aussi l'imagination d'vn mal infaillible, & qu'on ne peut éuiter les combles de douleur & de tristesse. Mais en second lieu les causes de

cette douleur ne sont pas tousiours ny solides, ny veritables, mais bien souuent elles sont vaines & imaginaires, d'autant que nous nous figurons, ou plustost nous nous forgeons nous-mesmes les maux dont l'apprehension gesne nos esprits, & tourmente nos sens. Ce qui a fait dire à vn Ancien, qu'il y a plus de choses qui nous espouuantent, qu'il n'y en a qui nous pressent, & que presque ordinairement l'opinion & l'apprehension nous fait plus de mal que la chose. En quoy certes la condition de l'homme est déplorable, veu que comme s'il n'estoit pas de soy-mesme enuironné d'vn assez grand nombre de veritables mal-heurs, il s'en forge encores d'autres qui ne sont point en la Nature, pour accroistre sa misere. Car ainsi nous voyons tous

les iours qu'encores qu'ils n'apparoisse aucun presage ny aucun signe de mal qui nous menace, nostre esprit ne laisse pas de se former des fausses images; & de se donner de vaines frayeurs, qui bien souuent sont cause de nostre ruyne. Il y a donc des choses qui nous gesnent plus qu'elles ne deuroient, d'autres qui nous troublent deuant le temps, & d'autres qui nous trauaillent sans sujet, d'autant que ou bien nous accroissons nos douleurs & nos peines, ou bien nous les forgeons nous-mesmes, ou bien nous courons au deuant & les anticipons : Et comme ainsi soit que nous deussions combattre les soupçons & les fausses opinions qui les font naistre, nous nous y laissons vaincre, ressemblans en cela à des soldats estonnez qu'vne pousssiere leuée par vn troupeau de brebis

ait tourner le dos, comme s'ils uoient l'ennemy sur les bras.

Ces vaines frayeurs peuuent naistre quelquesfois de l'ignorance des choses qu'on se figure estre de mauuais augure, encores que ce soient purs effects de la nature qu'on doit regarder sans trembler, comme l'on a veu maintefois vne Eclipse de Soleil ou de Lune qui a ses causes naturelles, troubler les armées entieres, & emplir de frayeur les ames de leurs Capitaines. En troisiesme lieu; il faut obseruer, que pour nous donner de la peur, il faut que le mal qui nous menace ne soit pas encore present, mais à venir, dautant que quand il est present, ce n'est plus vne peur, mais vne pure tristesse. Et puis il faut que le mal que nous redoutons soit plein d'horreur, & qu'il nous menace de

la perte de noſtre vie, ou de quelque autre notable dommage : Car les choſes de peu de poids ne ſont pas capables de nous donner de la frayeur, au moins s'il reſte quelque ſorte de generoſité dans nos courages. Meſmes toutes ſortes de maux ne ſont pas aſſez puiſſants pour nous imprimer de la crainte, quelques grands qu'ils ſoient, s'ils ne ſont accompagnez d'vne certaine horreur qui eſtonne nos ſens. Car par exemple, les hommes n'apprehendent point de deuenir iniuſtes ou impies, encores que ce ſoient choſes plus redoutables, que tous les mal-heurs de cette vie. Mais la nature du vice eſt telle que l'horreur de ſa preſence ne nous eſt pas ſenſible, parce qu'il nous ſemble qu'elle ne deſtruit point noſtre eſtre, ny ne nous cauſe point de notable intereſt qui

ous doiue affliger. Apres tout ce-
, il faut que le mal pour nous ef-
ayer, ſoit comme pendant ſur nos
ſtes, & nous menace d'vne pro-
haine ruine, conſideré que quand
ous nous figurons qu'il eſt loing
e nous, quelque effroyable qu'en
uiſſe eſtre l'image, nous ne nous
n eſtonnons point. Ainſi enco-
que la mort ſoit la plus horrible
la plus épouuantable choſe qui
uiſſe tomber ſous la penſee des
ommes, neantmoins par ce que
hacun s'imagine qu'elle n'eſt pas
ncore preſte de l'accueillir, nous
e l'apprehendons pas comme nous
eurions, mais nous la laiſſons ve-
ir ſans nous y preparer.

Reſte maintenant à voir quel-
s ſont les choſes que nous auons
uſte ſuiet d'apprehender. Vn An-
en en met de trois ſortes, c'eſt
ſçauoir la pauureté, les maladies,

& les outrages des plus puissans. Les deux premieres, c'est à sçauoir les pauuretez & les maladies font moins d'eſclat : mais les outrages des plus puissans se presentent à nos sens auec beaucoup de bruit & de pompe qui effraye nos yeux, & nos aureilles. Car ne plus ne moins qu'vn bourreau est d'autant plus effroyable qu'il produit diuers instrumens pour gesner & tourmenter le patient, d'où vient que bien souuent ceux qui euſſent supporté constamment vn supplice se trouuent esperdus, voyans tant de morts qui se presentent tout à la fois à leurs yeux : ainsi d'entre les maux qui accablent nos esprits, ceux-là apportent plus de terreur, qui marchent auec plus d'appareil & de monstre, d'autant qu'ils figurent à nostre penſée le fer, le feu, les chaines, les prisons, les gibets,

les roües, & tout ce qu'il y a de plus horrible & plus épouuantable en cette vie. Mais escoutons Aristote qui a fait aussi de trois sortes de choses, qui nous donnent de l'apprehension & de la terreur. Il met au premier rang celles qui vont infailliblement à la destruction de l'estre. Pour cette raison, nous craignons à bon droit le tonnerre & la foudre, d'autant que la vie des hommes est pleine d'exemples de personnes qui en ont esté miserablement bruslées. Nous craignons pareillement les grandes inondations & les deluges d'eaux qui causent tant de ruynes en la terre. Pour la mesme raison nous apprehendons dans les forests & dans les deserts de rencontrer les bestes sauuages qui sont ennemies de la vie des hommes. Et pour le mesme sujet encores nous appre-

hendons de tomber entre les mains de ceux que nous croyons auoir offenſez. Au ſecond rang des choſes formidables il met celles qui nous cauſent de cuiſans ennuis, comme la perte de nos parens & de nos amis : l'exil, la priſon & les autres ſupplices. Au troiſieſme, il met celles qui ſont comme les indices & les preſages de ces ſortes de mal-heurs. Non que ces ſignes nous apportent d'eux-meſmes aucune ſorte de mal, mais parce qu'ils ſont comme les auant-coureurs du peril où nous craignons de tomber. Ce qui fait que les Roys & les Princes apprehendent la naiſſance & l'apparition des Cometes, d'autant qu'on leur a perſuadé que ce ſont des preſages de la mort des grands de la terre. Ces ſignes qui nous eſpouuantent peuuent eſtre reduits

luits à quatre chefs qui se rencon-
rent au cours de cette vie, & des
affaires du monde. Car nous auons
accoustumé de craindre le cour-
roux & l'inimitié de ceux qui ont
la puissance de se vanger de nous;
d'autant que leur courroux & leur
haine est comme vne marque in-
faillible de nostre ruine; puis que
ayants le pouuoir de nous per-
dre, nous ne pouuons douter
que par vne maladie commune à
tous les hommes, ils ne soient
naturellement portez à la van-
geance.

Mais en second lieu, nous ap-
prehendons encore d'auantage nos
ennemis, quand nous sçauons
qu'ils ne sont retenus d'aucune
honneste crainte de iustice ou de
autre respect, mais qu'ils sont prests
de fouler aux pieds tous droicts
diuins & humains pour assouuir

leur vengeance. Car les hommes qui ont ainſi renoncé à tous les ſentimens de la vertu, ne manquans point de pouuoir, & ayans vne ſi méchante volonté, ſont toujours preſens au mal, & ne tardent gueres à faire paroiſtre leur mauuais courage. En ſuitte dequoy on a tous les ſujets du monde de redouter ceux qui parmy la licence des crimes ſe trouuent au deſſus des loix, & ne peuuent eſtre chaſtiez de perſonnes. Par exemple, les Tyrans qui ſe ſont ſaiſis des Eſtats & des Empires, ſont extrémement redoutables, veu qu'ayans les forces & les armes à la main, pour faire ſouffrir des outrages à qui bon leur ſemble, il n'y a point de doute qu'ils ne viennent promptement à l'execution, d'autant que ces farouches eſprits connoiſſans que ceux qu'ils ont ſouſmis à

eur Empire ont iuſte raiſon de es hayr, n'ont autre deſſein que de leur oſter le pouuoir de leur nuire en les affoibliſſant, & en les eſtonnant par la crainte des ſupplices. Ils ſont doncques à redouter, non ſeulement, d'autant qu'ils ont les forces, & la puiſſance à la main, mais auſſi parce que pour affermir leur Empire, ils ſont déja portez à commettre toutes ſortes d'outrages & de violences. Il eſt vray, que d'vn autre coſté les meſmes Tyrans doiuent bien apprehender la fureur des peuples, qui ne recherchent que les occaſions de les exterminer, & d'abbatre leur puiſſance. A cauſe dequoy auſſi on void que la vie de ces peſtes du genre humain eſt toute pleine de deffiances & de ſoupçons, qui leur donnent iour & nuict des geſnes plus cruelles que celles

qu'ils font ſouffrir aux miſerables peuples qui gemiſſent ſouz le faix de leur tyrannie. Car encores qu'ils ſoient enuironnez de gardes, qu'ils ayent de puiſſantes alliances, qu'ils commandent à de grands exercites, & qu'ils ayent en leur pouuoir des villes & des fortereſſes inexpugnables, rien ne peut aſſeurer leur conſcience, mais ils ſont en vne perpetuelle terreur, qui rend leur condition pareille à celle des beſtes ſauuages, qui fuyent tout le monde, & que tout le monde a en horreur.

En troiſieſme lieu, nous auons ſujet de craindre les perſonnes courageuſes, & qui font profeſſion de l'honneur, quand nous les auons offenſées; d'autant qu'eſtans ſenſibles aux iniures, il eſt tout clair que leur courage les portera à s'en

reſſentir. En dernier lieu, nous deuons apprehender ceux qui ont iuſte ſubjet de nous craindre, au moins s'ils ont la puiſſance de nous nuire. Car eſtans en vne continuelle apprehenſion que nous n'entreprenions quelque choſe contre leur vie, ils aymẽt mieux nous preuenir que ſe laiſſer ſurprendre.

De tout cela, il reſulte, qu'il y a diuerſes perſonnes dont nous deuons craindre les entrepriſes, & nous en donner particulierement garde.

Premierement, nous deuons craindre ceux auſquels nous auons fait part de quelque grand & important ſecret, qui venant à eſtre reüelé peut eſtre cauſe de noſtre ruine. Car la foibleſſe des eſprits eſtant extréme, il peut arriuer, ou qu'ils ſeront corrompus & induits

par quelques promesses à nous deceler, ou que de crainte d'estre trouuez complices si la chose venoit à estre descouuerte, ils s'efforceront de se iustifier en nous accusant, & de nous perdre en se sauuant.

Secondement, nous deuons apprehender ceux qui ont la puissance de nous offencer, d'autant qu'ordinairement la volonté suit la puissance, & qu'il est mal-aisé qu'ils ne se donnent la licence d'effectuer ce qui est en leur pouuoir.

Troisiesmement, nous deuons redouter ceux que nous auons offensez, ou qui croyent que nous les auons offensez; estant vray-semblable qu'ils ne voudront pas laisser cette iniure impunie, mais qu'ils s'efforceront de s'en vanger quand l'occasion s'en pourra offrir.

Quatriesmement, nous deuons

craindre ceux qui nous ont offenſez, & qui ont ſujet de nous craindre. D'autant, que craignant que nous ne nous reſſentions de l'iniure que nous auons receuë, & ſe voyãs les forces à la main, il y a apparence qu'ils voudront s'arracher cette crainte de l'ame en nous preuenant, comme nous auons dit cy-deſſus.

Cinquieſmement, nous deuons nous défier de ceux qui diſputent auec nous, ou de la gloire, ou des biens que nous pouuons poſſeder tous enſemble. Car pour s'oſter cét obſtacle de leurs pourſuittes, il eſt à preſumer qu'ils attenteront quelque choſe contre nous. Sixieſmement, nous deuons craindre ceux qui ſont redoutables aux perſonnes plus puiſſantes que nous; veu que s'ils peuuent donner de la terreur aux plus puiſſans, à plus forte raiſon en doiuent ils donner aux plus foi-

bles. Septiesmement, nous deuons nous donner de garde de ceux qui ont déja essayé leurs forces contre de plus puissants que nous, & qui en sont venus à bout, ou qui mesmes ont vsé de surprise & de trahison, pour se vanger de ceux qui n'estoient pas si puissants que nous : d'autant que les premiers se peuuent aisément persuader de pouuoir tirer raison de nous, l'ayans euë de ceux qui nous surpassoient en puissance ; & les seconds voyans qu'il leur a succedé contre les plus foibles, prennent courage de leur crime, & se promettent qu'il leur reüssira contre les plus puissans, ausquels ils croyent que leur esprit doit estre formidable à cause de ce qu'ils ont desia executé.

Huictiesmement, nous deuons apprehender les amis de ceux que

nous auons offenſez ; non ceux qui ſont prompts à la Colere, & qui parlent beaucoup, d'autant qu'il eſt ayſé de deſcouurir ceux-là, & de s'en donner de garde ; mais de ceux qui ſont couuerts, diſſimulez, & pleins d'artifices, dautant qu'il eſt mal-ayſé de ſçauoir ce qu'ils ont en l'ame, & reconnoiſtre s'ils ne trament rien contre nos vies.

Or entre les choſes qui nous impriment quelque ſorte de crainte, les plus formidables, ſont premierement celles qui nous ſurprennent, & que nous n'auons point prémeditées. Ce qui arriue pour deux raiſons. L'vne, par ce que arriuants ainſi inopinément, elles nous oſtent le moyen de penſer aux remedes, deſquels on a accouſtumé de ſe ſeruir contre les maux, dont l'on eſt menacé. Et l'autre,

parce que parlant des choſes de cette vie, ſoit des bonnes, ſoit des mauuaiſes, plus on les conſidere, plus on diminuë de l'opinion qu'on en auoit premierement conceuë. A raiſon dequoy, comme il n'y a ſi violente douleur, que le temps n'adouciſſe, auſſi n'y a-t'il ſi grande apprehenſion, dont l'on ne diminuë quelque choſe en ſe preparant au mal-heur dont on eſt menacé. En ſuitte dequoy noſtre crainte s'accroiſt quand nous ſommes ſurpris, & que nous n'auons point le moyen de penſer aux remedes.

Les choſes qui nous ſont en ſecond lieu plus formidables, ſont celles auſquelles ſi nous venons à faillir, il n'eſt plus en noſtre puiſſance d'en corriger la faute, mais s'il y a quelque remede il deſpend de la pure volonté de nos ennemis,

Pour cette raiſon on void ſouuent les plus genereux courages & les plus experimentez Capitaines apprehender de donner des batailles, dautant que comme les éuenemens de la guerre ſont incertains; s'il viennent à les perdre, il n'y a gueres de moyen de rabiller cette faute, mais bien ſouuent il faut receuoir la loy du vainqueur, au lieu de la luy bailler.

En troiſieſme lieu, entre les choſes formidables, nous apprehendons celles qui exciteroient de la compaſſion en nos ames, & qui nous attendriroient le cœur de douleur ſi nous le voyons arriuer aux autres hommes, comme les naufrages, les bruſlemens, les geſnes, les tortures, les ſupplices, les maladies deſeſperées, la perte des biens, des parens, des amis, & tous les accidens qui rendent les hom-

mes miserables.

Il ne faut pas oublier icy que la Peur s'augmente en nous, quand les causes qui la produisent viennent à s'accroistre. C'est pourquoy, comme elle naist de la consideration des dangers qui nous menassent, aussi arriue-t'il que ceux qui pesent le plus exactement les perils, & qui considerent plus meurement les hazards de cette vie, sont aussi les plus sujets à craindre; comme les hommes sages, les sobres, & ceux qui ont vne longüe experience des choses. Au lieu qu'au contraire les fols, ceux qui sont pleins de vin, & les ieunes n'apprehendent rien, mais esperent tout.

D'ailleurs, l'excez du peril augmente la crainte, mais particulierement quand nous y touchons du doigt, quand il nous presse, & que

ous ne voyons nuls remedes, ny uls moyens de l'éuiter, comme arriue quand vne armée, ou vne ille se trouue surprise, sans voir ny hef ny soldats en deuoir de repouſ- er l'ennemy. Voire mesmes apres qu'on a esuité vn extréme danger où l'on s'est trouué, la seule imagi- nation d'auoir couru vne si grande fortune, est capable de nous faire mourir, entant que l'imagination a cette force de nous representer la chose, comme si elle estoit encore presente, & comme si nous estions encore au milieu du danger : com- me l'on conte d'vn Iuif, qui ayant passé à la faueur des tenebres sur vn Pont où personne ne passoit à cau- se du danger, comme il vint de- puis à repenser au peril où il auoit esté, fut saisi d'vne telle horreur qu'il en mourut.

D'autre costé, ce qui sert à diſſi-

per la crainte, c'eſt de ſe figurer qu'il n'y a nulle ſorte de peril en ce dont on nous veut effrayer. Ce qui peut prouenir de deux cauſes, c'eſt à ſçauoir, ou d'vne exquiſe connoiſſance de la nature de la choſe que nous auons ſoigneuſement conſiderée & reconnuë, & n'y auons trouué aucun ſujet de crainte, cette voye eſt pleine de prudence : Ou bien d'vne pure ignorance qui nous fait iuger tout autrement des choſes que nous ne deuons, nous figurans qu'il n'y a nul peril aux lieux où toutes choſes ſont pleines d'effroy ; qui eſt vne marque de manquement de prudence.

Au reſte, il y a vne ſorte de gens qui ne doiuent rien craindre en ce monde, c'eſt à ſçauoir ceux qui ont renoncé à tout ſentiment des choſes qu'on a iuſte ſujet d'apprehender de perdre, comme ceux qui

ont perdu tout honneur, essuyé toute honte, dissipé leurs fortune & leurs biens, & ceux ausquels la vie est ennuyeuse. Car que pourroient craindre ceux ausquels il ne reste rien dont ils se puissent mettre en peine? Pour cette raison, il faut grandement apprehender les personnes desesperées, & qui ont renoncé à l'amour de cette vie: car comme a dit vn Ancien; Celuy qui mespriſe sa vie, est maistre de celle d'autruy.

Cependant il y a diuerses sortes de choses qui nous peuuent arracher de l'ame toute sorte de crainte, & qui sont que nous n'auons nulle sorte de Peur, quelque chose qui s'offre.

Car ainsi nous voyons que ceux qui se sont persuadez que rien ne leur sçauroit nuire, n'ont nulle apprehension ny nulle frayeur, mais

quand meſmes le Ciel tomberoit, les ruines ne les eſtonneroient pas. Tout de meſmes, les hommes ne craignent point de perdre les choſes qu'ils croyent eſtre à l'abry des outrages de leurs ennemis, comme les ſages & les vertueux ne craignent point que la rage des Tyrans faſſe ſur leurs Eſprits aucun effort qui puiſſe fleſtrir leur conſtance. Si les tyrans les menaſſent de quelque honteux ſupplice, ils ſont preſts de dire ce que dit autresfois vn courageux eſprit à vn Prince, qui le menaçoit de le faire attacher ſur vne Croix, *Cela*, dit-il, *eſpouuanteroit tes Courtiſans, mais pour moy, ce m'eſt choſe indifferente, que mon corps pourriſſe en l'air, ou en la terre.*

En troiſieſme lieu, les hommes ne craignent point ceux qu'ils ne penſent pas aſſez puiſſants pour leur

eur nuire, encore qu'en effect ils les leussent apprehender. Cette fausse persuasion a souuent ruyné de grands chefs de guerre, qui en mépriſant leurs ennemis, & faiſant demonſtration de ne les craindre point, ſe ſont laiſſez rauir la victoire, & ſont miſerablement tombez en leur puiſſance. Les hommes ne craignent point auſſi quand ils ſe figurent que les ſujets qui les deuoient faire craindre, ſont oſtez: comme ceux qui apprehendent la perſecution d'vn Tyran, perdent toute crainte quand ils voyent ſa puiſſance renuerſée. D'où il appert que l'on a de la crainte quand il y a de l'apparence qu'on peut ſouffrir quelque grande iniure? ou quand celuy qui eſt menacé eſt expoſé aux outrages: ou quand ceux qui les menaſſent ſont aſſez puiſſants: ou que le temps & l'occa-

sion fauorisent celuy qui veut faire l'iniure.

De tout cela on peut recueillir qu'il y a principalement deux genres d'hommes, qui sont comme au dessus de la crainte. Les premiers, sont ceux qui sont grandement heureux, qui ont multitude d'amis & de richesses, & vn grand courage, qui ont vne excessiue puissance, & qui n'ont point encore esprouué les mal-heurs de cette vie. Car cette grande felicité, ces prodigieuses richesses, cette puissance démesurée, & ces autres auantages de la nature & de la fortune, rendent les hommes hardis, insolens, outraheux, & leur font mépriser le reste du monde. D'où il resulte au contraire, que la pauureté & l'impuissance, sont choses qui rendent l'homme craintif, dautant que le mal qui nous presse estant

l'object de la Peur, ceux qui n'ont ny les moyens, ny le pouuoir de s'en defendre, ont ſujet d'apprehender. Les ſeeonds, ce ſont ceux qui croyent auoir ſouffert les maux les plus cruels qu'on puiſſe ſouffrir en cette vie, & que l'accouſtumance des miſeres paſſées a rendus inſenſibles aux mal-heurs à venir, comme ceux qui ont conduit au ſupplice apres les auoir geſnez dans les priſons. Mais la principale raiſon pour laquelle ces ſortes de perſonnes ont deſpoüillé toute crainte, eſt celle qu'allegue Ariſtote, à ſçauoir, que pour auoir de l'apprehenſion des choſes qui nous affligent, il faut qu'il y ayt quelque eſperance, ou quelque apparence d'en pouuoir ſortir par quelque ſorte d'induſtrie. En ſigne dequoy la Peur nous fait auoir recours aux conſeils, pour en trouuer les reme-

des, comme ainſi ſoit au contraire que perſonne ne conſulte d'vne affaire plainement deſeſperée. De là vient donc que ces perſonnes ne voyant nulle reſource en leurs affaires, comme elles ne peuuent plus rien eſperer, auſſi ne peuuent-elles plus rien craindre.

Cependant ſur ce qu'Ariſtote dit, que la Peur nous fait recourir aux conſeils, quelqu'vn pourroit douter ſi la Peur contribuë quelque choſe à rendre les hommes plus ſages, & plus diſpoſez à receuoir les ſalutaires aduis qu'on peut leur donner pour diſſiper leur crainte. A quoy il eſt bien aiſé de reſpondre, & de dire que la Peur nous imprime à la verité vn plus grand ſoin de rechercher du conſeil, pour nous fortifier contre le mal qui nous menaſſe : mais que bien ſouuent elle nous empeſche

l'en recueillir le fruict que nous
en pourrions recueillir hors de l'ap-
prehenſion. La raiſon du premier
eſt, que la Peur nous figurant le pe-
il comme pendans ſur nos teſtes,
& comme difficile à diuertir, nous
oblige à chercher le moyen de le
deſtourner, & à nous faire recourir
u conſeil de nos amis, pour ſup-
pléer à noſtre impuiſſance.

La raiſon du ſecond eſt, parce
que ceux qui ſont troublez de
Crainte, ou agitez de quelqu'autre
paſſion, ſe figurent les choſes, ou
plus grandes ou moindres qu'elles
ne ſont; à cauſe dequoy ceux qui
ayment priſent dauantage les cho-
es : & ceux qui craignent ſe
es figurent plus horribles. C'eſt
pourquoy de ce coſté-là, toutes
es paſſions ſont ennemies des ſa-
ges conſeils, & des bonnes reſo-
lutions.

DES EFFECTS DE *de la Crainte.*

CHAPITRE II.

LEs effects de la crainte ſont diuers & eſtranges. Car pour laiſſer les impreſſions qu'elle fait ſur l'eſprit de l'homme, dont nous parlerons cy-apres, elle produit encore tous ſes effects ſur ſon corps.

Premierement, elle luy ſerre le cœur, & l'affoiblit par la viue apprehenſion qu'elle luy donne du mal: A raiſon dequoy toute la chaleur qui eſt au viſage eſt contrainte d'accourir à ſon ſecours, & comme celle-là ne ſuffit pas, celles des autres endroits y afflue auſſi. D'où vient que ceux qui ont peur, palliſſent. Car la ſage nature pour ſauuer

la vie de l'homme, ayant ainsi rappellé le sang & les esprits de toutes parts, afin de secourir promptement le cœur qui en est la source, en laisse les autres parties dépourueuës, & entieremẽt dénüées.

A cause dequoy le sang estant celuy qui donne couleur, & qui rend l'homme vermeil, comme il s'enfuyt, le teint se decolore, & le visage deuient palle. Pour la mesme raison, ceux qui sont effrayez sont aussi tost saisis d'vn continuel tremblement, d'autant que la chaleur qui reside dans le sang & dans les esprits, estant ce qui sousti ent & qui affermit les membres de l'homme; de là vient que les parties qui en sont dénüées, ont de la peine à se sousteni r, & viennent à chanceler de cette sorte. Et ce que les mains & les leurs monstrent plus de signes de leur alte-

tation que le reſte, cela procede de ce que ſont les parties qui outre leur liaiſon auec le cœur, ont moins de ſang que les autres: A cauſe dequoy le froid en fait plus aiſément ſon impreſſion ſur elles. Au reſte, les autres membres qui ont vne particuliere liaiſon auec le cœur, ſe ſentent auſſi particulierement de ſon agitation, en laquelle il y a cela d'eſtrange, que comme ainſi ſoit que le tremblement ſoit vn effect du manquement de la chaleur, & que la crainte chaſſe la chaleur au cœur; pour conſeruer le centre de la vie: neantmoins à ceux qui ſont effrayez, le cœur ne laiſſe pas d'eſtre émeu, & de leur battre, comme s'il eſtoit deſtitué de chaleur. Cela arriue, parce qu'encore que la ſage nature, pour conſeruer le cœur, enuoye la chaleur d'enhaut à ſes enuirons,

neantmoins la Crainte ne permet pas qu'elle y subsiste long-temps, mais la chasse plus bas, d'autant qu'à ceux qui craignent, les esprits s'épaississent & se rendent plus pesants, à cause du froid qui produit l'imagination qu'ils ont, qu'ils ne sont pas assez puissants pour resister au mal qui les menace. De sorte que les esprits deuenus ainsi pesants, à raison du froid qui laisse cette imagination, tendent en bas, & ne demeurent pas aupres du cœur. Ceux qui sont accueillis de crainte, se trouuent aussi estrangement alterez, & pressez d'vne soif extréme. Ce qui arriue, parce que la chaleur que la nature a recueillie & ramassée à l'entour du cœur, brusle & remplit les entrailles d'vne excessiue ardeur, qui fait desirer les choses humides & froides, en quoy consiste la foy pour

eſtancher cette importune alteration, & pour rafraiſchir l'animal, & le deliurer de cette inſupportable chaleur.

Cependant, par ce qu'en ce mouuement de Peur, la chaleur deſcend en bas, à raiſon dequòy Homere dit de celuy qui eſt ſans courage, que le cœur luy eſt tombé au talon, elle eſt ordinairement ſuiuie de beaucoup d'accidens qui viennent, comme à deſtendre & à dénoüer tous les reſſors & toutes les liaiſons du corps: mais particulierement elle eſt cauſe que ceux qui ſont effrayez, ont la langue comme liée & empeſchée, & qu'ils ont de la peine à parler, les faiſant preſque bégayer en tous leurs diſcours, meſmes leurs voix paroiſt extrémement greſle & debile, dautant qu'elle eſt abandonnée de la chaleur qui luy eſt neceſſaire pour

s'entretenir en sa colere : au lieu qu'en la colere elle paroist plus forte, parce que la chaleur qui monte la fortifie, & la rend plus puissante. Apres cela, la crainte fait dresser les cheueux d'horreur, d'autant qu'en l'absence de la chaleur, la froideur congele & estouppe les conduits par où elle passoit.

A raison dequoy les cheueux, comme opprimez en leurs racines, par le froid qui destourne leur nouriture naturelle, pour n'en laisser passer iusques à eux qu'vne estrangere pleine d'excrements qui les pourrissent, se dressent auec quelque sorte d'horreur, qui passe mesmes iusques à cét estrange effect, que quelquesfois par sa vehemence elle fait blanchir les ieunes gens en vn instant : dont nous auons vn memorable exemple au siecle de nos peres, souz l'Empire de Char-

les le Quint. Car François de Gonzague ayant fait arreſter priſonnier vn ieune homme de ſa maiſon, qu'il ſoupçonnoit d'auoir conjuré contre luy, ce miſerable ieune homme fut tellement effrayé de ſon mal-heur, que tout le poil luy blanchit la meſme nuict qu'il fut ietté dans la priſon. Et comme le matin ſes gardrs le veirent ainſi changé, ils s'en allerent faire le rapport à Gonzague, qui s'étonnant de ce prodige, s'imagina que c'eſtoit vn témoignage de ſon innocence, à raiſon dequoy il luy pardonna. Ce ſoudain changement de poil procedoit ſans dou-te, de ce que la vehemence de la ...inte auoit fait retirer la chaleur ...cerueau de ce priſonnier : comme auſſi à ceux qui deuiennent vieux le poil blanchiſt, par faute de chaleur qui ſe diminuë auec

l'aage. Au reſte, ceux qui ont peu de ſang chaud à l'entour du cœur, ſont naturellement timides: D'où vient que les animaux qui ont le cœur exceſſiuement grand en comparaiſon, & à proportion du reſte du corps, comme les Cerfs, les Hyenes, & les Pantheres, ſont les plus ſujets à la peur, parce qu'ayans peu de chaleur, elle s'affoiblit & ſe diſſipe en s'épandant dans vn grand eſpace, ne plus ne moins qu'vn petit feu ne peut eſchauffer vn lieu plus ample, comme il feroit vn autre de moindre eſtenduë. En ſuitte dequoy le ſang en deuient plus froid, & moins capable d'échauffer le cœur où eſt le ſiege du courage. Au contraire les animaux qui ont plus de chaleur, & le cœur à proportion plus petit, ſont plus hardis & plus courageux: D'autant que la

chaleur abondant en eux, elle en eſt plus actiue, & le ſujet où elle agit, ne diſſipant point ſon action par ſon eſtenduë, elle en agit plus puiſſamment, de ſorte qu'elle l'enflamme à toutes ſortes de genereuſes entrepriſes, & de glorieux deſſeins.

Mais venons aux effects que la crainte fait naiſtre dans les eſprits. Outre donc tous ces eſtranges accidens qu'elle produit ſur les corps, elle iette bien d'autres deſordres dans l'eſprit de l'homme, l'empliſſant d'vn telle confuſion, qu'elle ne luy laiſſe, ny memoire, ny iugement, ny volonté d'aller au deuant du mal qui va l'enuelopper & le perdre. A cauſe dequoy ce n'eſt pas l'effort d'vn courage commun, d'auoir l'eſprit preſent au milieu des grands hazards, & de trouuer ſur le champ des remedes contre le

mal qui menasse : comme l'histoire donne cette loüange à Hannibal, à Iugurtha, à Cesar, à Alexandre, & à peu de ces grandes ames des premiers siecles, que la grandeur des perils ne leur a iamais fait perdre le iugement, mais qu'au milieu des combats, ils ont sceu promptement remedier aux accidens, qui suruenans inopinément pouuoient étonnner leurs armées, & leur rauir la victoire.

Apres cela, la Crainte, comme vne passion feruille & honteuse, oste tout courage à l'homme, & au lieu que l'image du peril est vn poignant aiguillon aux ames genereuses pour les faire roidir, & leur faire rechercher des puissants moyens afin de dissiper le mal, elle abbat de sorte les lasches & les timides, qu'ils demeurent comme immobiles, & comme incapables

de toute action. D'ailleurs elle rend l'homme honteux & confus, & fait qu'il se mesprise soy-mesme, qu'il croise les bras, & qu'il va flatter indignement & bassement ceux qu'il croit pouuoir soulager sa peine. Elle l'emplit aussi d'estonnement, & comme si elle auoit la force de le conuertir en vn rocher; elle le reduit à vne telle stupidité qu'il s'oublie soy-mesme, & deuient comme insensible aux maux qui l'oppressent, quoy qu'ils luy causent vne angoisse pire que la mort. Mais il faut se souuenir que nous parlons d'vne crainte déreglée, & qui trouble entierement l'imagination de l'homme: car il y a vne sorte de crainte moderée, qui ne heurtant que bien legerement la raison, nous rend aduisez, (à cause dequoy les Stoïques luy donnent le nom de Circunspection) à pour-

uoir

uoir meurement à ce qui nous regarde, D'autant qu'elle nous rend soigneux & nous fait apporter plus d'attention à considerer nos affaires, & à y donner l'ordre qui est necessaire pour nous mettre à couuert des tempestes.

De la Honte.

CHAHITRE II.

PVISQVE la Honte eſt comme vn rejetton de la Crainte, il nous faut monſtrer en quoy elle conſiſte, & quels effects elle produit, afin de ne rien laiſſer en arriere de ce qui appartient à ce ſujet. La Honte eſt donc *vne douleur & vne confuſion qui naiſt de l'apprehenſion des maux qui peuuent apporter quelque ſorte d'infamie à l'homme.* Et en ce genre de maux nous comprenons les preſens, les paſſez, & ceux qui ſont encore à venir, moyennant qu'ils ſoient de la nature de ceux qui peuuent troubler & ietter de la confuſion dans l'ame de l'homme ; & l'impudence au contraire eſt vn meſpris de ces meſmes mal-heurs par faute de ſen-

timent. Cependant on peut recueillir de la definition de la honte que les hõmes ſont honteux des choſes qui leur ſemblent deuoir apporter quelque infamie, & laiſſer quelque tache, ſoit à eux ſoit à leurs amis, ou à ceux qui leur appartiennent. De ſorte que premierement tous les vices & toutes les choſes qui en reſſentent la contagion, ou qui en ſont les images & les marques, ſont capables de faire naiſtre de la honte dans nos ames. Par exẽple, c'eſt choſe honteuſe à vn Caualier de s'enfuir de l'armée vn iour de bataille, dautant que cette fuite eſt vne marque de laſcheté & faute de courage. Tout de meſme c'eſt choſe hõteuſe de refuſer de rẽdre ce qu'on a depoſé entre nos mains, & qu'on a conſigné à noſtre fidelité, parce que ce refus eſt vne preuue de noſtre iniuſtice, & de noſtre mauuaiſe foy

eſtancher cette importune alteration, & pour rafraiſchir l'animal, & le deliurer de cette inſupportable chaleur.

Cependant, par ce qu'en ce mouuement de Peur, la chaleur deſcend en bas, à raiſon dequoy Homere dit de celuy qui eſt ſans courage, que le cœur luy eſt tombé au talon, elle eſt ordinairement ſuiuie de beaucoup d'accidens qui viennent, comme à deſtendre & à dénoüer tous les reſſors & toutes les liaiſons du corps : mais particulierement elle eſt cauſe que ceux qui ſont effrayez, ont la langue comme liée & empeſchée, & qu'ils ont de la peine à parler, les faiſant preſque bégayer en tous leurs diſcours, meſmes leurs voix paroiſt extrémement greſle & debile, dautant qu'elle eſt abandonnée de la chaleur qui luy eſt neceſſaire pour

s'entretenir en ſa colere : au lieu qu'en la colere elle paroiſt plus forte, parce que la chaleur qui monte la fortifie, & la rend plus puiſſante. Apres cela, la crainte fait dreſſer les cheueux d'horreur, d'autant qu'en l'abſence de la chaleur, la froideur congele & eſtouppe les conduits par où elle paſſoit.

A raiſon dequoy les cheueux, comme opprimez en leurs racines, par le froid qui deſtourne leur nouriture naturelle, pour n'en laiſſer paſſer iuſques à eux qu'vne eſtrangere pleine d'excrements qui les pourriſſent, ſe dreſſent auec quelque ſorte d'horreur, qui paſſe meſmes iuſques à cét eſtrange effect, que quelquesfois par ſa vehemence elle fait blanchir les ieunes gens en vn inſtant : dont nous auons vn memorable exemple au ſiecle de nos peres, ſouz l'Empire de Char-

les le Quint. Car François de Gonzague ayant fait arreſter priſonnier vn ieune hommc de ſa maiſon, qu'il ſoupçonnoit d'auoir conjuré contre luy, ce miſerable ieune homme fut tellement effrayé de ſon mal-heur, que tout le poil luy blanchit la meſme nuict qu'il fut ietté dans la priſon. Et comme le matin ſes gardrs le veirent ainſi changé, ils s'en allerent faire le rapport à Gonzague, qui s'étonnant de ce prodige, s'imagina que c'eſtoit vn témoignage de ſon innocence, à raiſon dequoy il luy pardonna. Ce ſoudain changement de poil procedoit ſans doute, de ce que la vehemence de la Crainte auoit fait retirer la chaleur du cerueau de ce priſonnier : comme auſſi à ceux qui deuiennent vieux le poil blanchiſt, par faute de chaleur qui ſe diminuë auec

l'aage. Au reſte, ceux qui ont peu de ſang chaud à l'entour du cœur, ſont naturellement timides: D'où vient que les animaux qui ont le cœur exceſſiuement grand en comparaiſon, & à proportion du reſte du corps, comme les Cerfs, les Hyenes, & les Pantheres, ſont les plus ſujets à la peur, parce qu'ayans peu de chaleur, elle s'affoiblit & ſe diſſipe en s'épandant dans vn grand eſpace, ne plus ne moins qu'vn petit feu ne peut eſchauffer vn lieu plus ample, comme il feroit vn autre de moindre eſtenduë. En ſuitte dequoy le ſang en deuient plus froid, & moins capable d'échauffer le cœur où eſt le ſiege du courage. Au contraire les animaux qui ont plus de chaleur, & le cœur à proportion plus petit, ſont plus hardis & plus courageux: D'autant que la

chaleur abondant en eux, elle en eſt plus actiue, & le ſujet où elle agit, ne diſſipant point ſon action par ſon eſtenduë, elle en agit plus puiſſamment, de ſorte qu'elle l'enflamme à toutes ſortes de genereuſes entrepriſes, & de glorieux deſſeins.

Mais venons aux effects que la crainte fait naiſtre dans les eſprits. Outre donc tous ces eſtranges accidens qu'elle produit ſur les corps, elle iette bien d'autres deſordres dans l'eſprit de l'homme, l'empliſſant d'vn telle confuſion, qu'elle ne luy laiſſe, ny memoire, ny iugement, ny volonté d'aller au deuant du mal qui va l'enuelopper & le perdre. A cauſe dequoy ce n'eſt pas l'effort d'vn courage commun, d'auoir l'eſprit preſent au milieu des grands hazards, & de trouuer ſur le champ des remedes contre le

mal qui menasse : comme l'histoire donne cette loüange à Hannibal, à Iugurtha, à Cesar, à Alexandre, & à peu de ces grandes ames des premiers siecles, que la grandeur des perils ne leur a iamais fait perdre le iugement, mais qu'au milieu des combats, ils ont sceu promptement remedier aux accidens, qui suruenans inopinément pouuoient étonnner leurs armées, & leur rauir la victoire.

Apres cela, la Crainte, comme vne passion feruille & honteuse, oste tout courage à l'homme, & au lieu que l'image du peril est vn poignant aiguillon aux ames genereuses pour les faire roidir, & leur faire rechercher des puissants moyens afin de dissiper le mal, elle abbat de sorte les lasches & les timides, qu'ils demeurent comme immobiles, & comme incapables

de toute action. D'ailleurs elle rend l'homme honteux & confus, & fait qu'il se mesprise soy-mesme, qu'il croise les bras, & qu'il va flatter indignement & bassement ceux qu'il croit pouuoir soulager sa peine. Elle l'emplit aussi d'estonnement, & comme si elle auoit la force de le conuertir en vn rocher; elle le reduit à vne telle stupidité qu'il s'oublie soy-mesme, & deuient comme insensible aux maux qui l'oppressent, quoy qu'ils luy causent vne angoisse pire que la mort. Mais il faut se souuenir que nous parlons d'vne crainte déreglée, & qui trouble entierement l'imagination de l'homme: car il y a vne sorte de crainte moderée, qui ne heurtant que bien legerement la raison, nous rend aduisez, (à cause dequoy les Stoïques luy donnent le nom de Circunspection) à pour-

uoir

uoir meurement à ce qui nous regarde, D'autant qu'elle nous rend soigneux & nous fait apporter plus d'attention à considerer nos affaires, & à y donner l'ordre qui est necessaire pour nous mettre à couuert des tempestes.

De la Honte.

CHAPITRE II.

PVISQVE la Honte eſt comme vn rejetton de la Crainte, il nous faut monſtrer en quoy elle conſiſte, & quels effects elle produit, afin de ne rien laiſſer en arriere de ce qui appartient à ce ſujet. La Honte eſt donc *vne douleur & vne confuſion qui naiſt de l'apprehenſion des maux qui peuuent apporter quelque ſorte d'infamie à l'homme.* Et en ce genre de maux nous comprenons les preſens, les paſſez, & ceux qui ſont encore à venir, moyennant qu'ils ſoient de la nature de ceux qui peuuent troubler & ietter de la confuſion dans l'ame de l'homme ; & l'impudence au contraire eſt vn meſpris de ces meſmes mal-heurs par faute de ſen-

iment. Cependant on peut recueil-
ir de la definition de la honte que
es hõmes ſont honteux des choſes
ui leur ſemblent deuoir apporter
uelque infamie, & laiſſer quelque
ache, ſoit à eux ſoit à leurs amis, ou
ceux qui leur appartiennent. De
orte que premierement tous les vi-
es & toutes les choſes qui en reſ-
entent la contagion, ou qui en ſont
es images & les marques, ſont ca-
ables de faire naiſtre de la honte
ans nos ames. Par exẽple, c'eſt cho-
e honteuſe à vn Caualier de s'enfuir
e l'armée vn iour de bataille, dau-
ant que cette fuite eſt vne marque
e laſcheté & faute de courage.
out de meſme c'eſt choſe hõteuſe
e refuſer de rẽdre ce qu'on a depo-
é entre nos mains, & qu'on a conſi-
gné à noſtre fidelité, parce que ce
efus eſt vne preuue de noſtre in-
uſtice, & de noſtre mauuaiſe foy

Pareillement il y a de la Honte à se ietter indifferemmẽt en toutes sortes de lieux deshonnestes dans lesquels, comme disoit Diogene à vn ieune homme, plus on entre auant, plus aussi on accroist son infamie: Parce que c'est vn tesmoignage d'intemperance & de dissolution. Et derechef, c'est chose pleine de honte de vouloir recueillir du profit de toutes choses, & mesmes de celles qui sont sordides & abjectes, comme cét Empereur Romain, qui disoit, que l'odeur du gain estoit toujours agreable, de quelque lieu qu'il peust venir: car c'est vn signe d'vne prodigieuse auarice. D'ailleurs c'est chose honteuse de refuser de secourir d'argẽt, ou d'autre chose, ceux qui sont en misere & qui implorent nostre assistance, veu que c'est vne marque de nostre inhumanité: Voire mesmes il y a de

honte à ne les assister pas aussi
agnifiquemẽt que nous en auons
puissance. Mais particulierement
uãd ce sont nos parens, nos alliez,
os amis, ou bien personnes qui
n vne autre saison, peuuent recon-
oistre les bons offices qu'on leur
end à leur necessité. Il y a encore
e la honte de mandier de la faueur
u d'emprunter de l'argent d'vn
oindre, ou d'vn plus pauure que
ous, & n'est pas en nostre puissan-
e de le faire sans rougir, non plus
ue de demander de l'argent à em-
runter à celuy qui nous en a de-
andé le premier, ou d'en demãder
ncor à celuy qui veut retirer celuy
u'il nous a desia presté. Car tou-
es ces choses ne peuuent partir que
'vne ame basse, ou dénuée de can-
eur. Outre cela nous rougissons
uand nous nous mettons à loüer
uelqu'vn par dessus son merite,

& quand nous voulons excuſer en luy des defauts qui ſont ſans excuſe, afin d'obtenir quelque faueur, quelque preſent ou quelque aſſiſtance de luy. Et tout de meſmes nous ne pouuons nous empeſcher de rougir, quand pour nous inſinuer aux bonnes graces de qualqu'vn, nous lâchõs les reſnes à l'impudence, pour loüer ſans meſure ſa bonne fortune, & le ſuccez de ſes proſperitez. Cõme auſſi nous auons nous meſmes honte dés extraordinaires demõſtratiõs que nous auõs accouſtumé de faire aux perſonnes affligées, afin de leur teſmoigner le reſſentimẽt que nous auons de leur douleur : Comme quand pour conſoler noſtre amy de la mort d'vne perſonne qui luy eſtoit ſi chere, nous diſons, au plus loin de noſtre penſée, que nous voudrions pouuoir rachepter de noſtre ſang,

& de noſtre propre vie, celuy dont
a priuation luy éſt ſi amere : car
toutes ces choſes ſont des marques
d'vne inſuportable flaterie, qui fait
meſmes rougir nos amis qui nous
entendent. Nous rougiſſons ſem-
blablement quand nous venons à
refuſer de ſupporter les peines des
charges honorables qui nous ſont
preſentées, & que des perſõnes plus
aagées, plus incommodées, plus de-
licates, & d'autre qualité que nous,
acceptent franchement : parce que
ce refus que nous faiſons, eſt vn ſi-
gne de noſtre molleſſe. Outre cela
nous rougiſſons de receuoir inceſ-
ſamment des biens faits d'vne meſ-
me perſonne, & nous ne pouuons
ſans quelque ſorte de honte, repro-
cher nos faueurs à ceux que nous
auons obligez ; d'autant que tout
cela eſt vn indice d'vne grande baſ-
ſeſſe de courage. En fin nous ſom-

luiſent communément, en ceux de noſtre profeſſion, de noſtre aage, de noſtre ſang, ou de noſtre qualité. Ainſi Ceſar ſe voyant en l'aage de trente deux ans ſans auoir montré la grandeur de ſon courage, & ſans auoir fait aucun grand exploit, deuint honteux, & ſe mit à plorer voyant l'image d'Alexandre qui ſembloit le luy reprocher. Sur tout ces defauts ſont pleins de honte & d'infamie, lors qu'ils procedent de noſtre negligence, veu que cela monſtre que nous ne deuons accuſer perſonne, mais nous plaindre de nous-meſmes.

En troiſieſme lieu, les hommes rougiſſent lors qu'il leur faut faire ou ſouffrir des choſes indignes ou de leur condition, ou de la nature humaine: Comme par exemple ſi l'on veut contraindre vne perſonne de qualité de rendre des ſeruices

indignes de ſon rang, cala l'emplit tout de honte, & ne le peut endurer qu'auec de la douleur & du regret : voire meſmes on void dans l'hiſtoire, des ames ſi genereuſes, qu'au milieu de leur captiuité, ſe reſouuenant qu'elles eſtoient nées libres, elles ont mieux aymé ſe precipiter en vn dernier mal-heur, & choiſir vne mort volontaire, que ſouffrir qu'on leur fiſt faire des ſeruices indignes de leur naiſſance. Pour cette raiſon Neron deuoit mourir de honte de faire les excez qu'il faiſoit auec ceux de la lie du peuple ſur les theatres, & dans les places publiqnes de Rome : Mais que pouuoit-on attendre de graue ou de ſerieux de cét infame monſtre qui a deshonoré toute la nature humaine par ſes effronteries ? Tout de meſmes, c'eſt choſe qui apporte vne honte extraordinaire

aux perſonnes de cette qualité, quand par l'iniure de la fortune, ou par leur propre laſcheté elles ſe voyent reduites à ſouffrir des indignitez & des outrages qui fleſtriſſent leur premiere gloire; Comme les Roys qui apres auoir perdu des batailles, & veu ſaccager leurs Eſtats, pour couronner leurs miſeres eſtoient menez en triomphe à Rome, afin de ſeruir de ſpectale à vn ſi grand peuple, & d'eſtre des images & des exemples de la miſere humaine, & de l'inconſtance du monde. C'eſt pourquoy on a blaſmé d'vne infame laſcheté, ceux qui ſe ſont proſtituez à cette honte, ou par auarice, ou par faute de courage. Au contraire, ſelon la couſtume du temps, auquel la religion Chreſtienne n'auoit pas encore diſſipé la vanité des erreurs du Paganiſme, ny conuerty les opprobres en des

exercices de patience, on remarqua de grands rayons de generosité en vne femme née aux voluptez, & nourrie parmy les delices : Parce qu'estant en la puissance de son ennemy, elle ayma mieux se faire mourir par la piqueure des Aspics, que d'estre menée en montre, pour seruir de fatal ornemẽt à son triomphe. Mais generalement, c'est chose honteuse en toutes conditions de faire ou de souffrir des choses pleines d'opprobre & de reproche : Toutesfois il faut mettre difference entre ceux qui les souffrent par leur propre lascheté, & ceux qui les endurent par vne violente contrainte. Car ceux qui les souffrent par leur propre lascheté, sont infames ; dautant que c'est volontairement qu'ils s'y exposent : Mais faut-il derechef mettre de la difference entre ceux qui les souffrent

par force: Car ou bien ils s'y resoudent par timidité & par vne apprehension, qui ne deuroit point tomber en vne ame constante; & alors c'est vne marque de leur foiblesse: ou bien parce qu'ils ne peuuent y resister, estant tout à fait forcez par ceux qui se sont rendus maistres de leurs personnes: & alors c'est plutost vn effect de leur mal-heur, que vne marque de leur lascheté: comme l'on void en ceux qui souffrent quelque opprobre des plus puissans.

Cependant dautant que la honte naist de la creance que nous auons d'estre blessez en nostre reputation, que nous mesurons au iugement & à l'estime que les hommes font de nous, il arriue que nous auons particulierement honte des disgraces que nous ne souffrons en presence des personnes que nous

auons en vne ſinguliere eſtime, & dont nous apprehendons le blaſme & la cenſure. Auquel rang nous mettons ceux qui ont en leur puiſſance, les biens auſquels nous aſpirons, & de qui depend l'honneur ou le contentement que nous recherchons auec paſſion : Par exemple vn ſoldat receura bien plus de honte d'auoir fuy aux yeux de ſon Capitaine, que d'auoir commis cette laſcheté en ſon abſence: Et vn amant ſupportera bien plus impatiemment vne iniure qui luy ſera faite en preſence de celle qu'il aime, que tous les autres affronts qui luy ſeroient faits ailleurs. Pour cette meſme raiſon noſtre honte s'accroiſt, quand nous receuons quelque reproche deuant les perſonnes vertueuſes, & par des perſonnes qui ſont en eſtime d'eſtre veritables : Comme quand ce ſont des

personnes ſages, ou des vieillards venerables, qui nous accuſent ; dautant que nous eſtimons qu'on adiouſtera aiſément foy à ce qu'ils diſent de nous. Nous auons encore honte de ce qui nous arriue d'infame en preſence de nos ſemblables, & de ceux qui ſont comme émulateurs & riuaux de ce que nous pourſuiuons ; d'autant que diſputant de l'honneur auec eux, ce nous eſt vn extréme regret de voir cette bréche faite à noſtre reputation en leur preſence. En general nous auons honte de ce qui ſe fait aux yeux de perſonnes qui y prennent garde, ou qui ont le courage malin, & qui interpretent ſiniſtrement toutes les actions du monde: Car nous croyons bien que s'ils ne pardonnent pas aux innocens, ils ne ſont pas pour nous eſpargner. La honte ſe déploye pareillement

en la preſence de ceux qui ſont ornez de vertus contraires aux defauts qui apparoiſſent en nos déportemens, particulierement ſi ce ſont perſonnes ſeueres, & qui n'ayant pas accouſtumé de pardonner, ou d'excuſer les fautes qu'ils voyent commettre: comme les Romains auoient honte de faire quelque choſe de mauuais deuant Caton, tant parce qu'il eſtoit ſeuere Cenſeur des actions de ſes Citoyens, qu'auſſi pource qu'il ne pardonnoit à perſonne. Il nous faſche auſſi de nous voir repris & mocquez par les bouffons ordinaires, & par ceux qui font profeſſion de monter ſur les theatres; dautant qu'il nous ſemble que c'eſt vn témoignage que nous ſommes publiquement diffamez, ou au moins nous craignons que ces gens-là auec vne eternelle infamie de noſtre

ſtre nom, ne dechirent noſtre reputation dans les aſſemblées publiques. Nous ſommes encor honteux de monſtrer nos defauts deuant ceux que nous penſons auoir offenſez, & n'eſtre point de nos amis: D'autant que nous ſçauons bien qu'ils ne faudront point a plublier nos imperfections. En fin nous ſommes honteux quand quelque choſe indigne de noſtre condition nous arriue aux yeux de ceux dont nous recherchors ambitieuſement la faueur ou l'amitié, nous imaginans que ce mal-heur ſera vn obſtacle à nos pourſuittes; & vn ſuiet de nous faire rebuter. Comme pareillement nous rougiſſons de nous voir deprehendez en quelque notable defaut par ceux qui auparauaut nous auoient en quelque bonne eſtime: & meſmement ſi ce ſont de nos familiers & de nos

domeſtiques qui nous ſurprennent en quelque defaut, auquel nous ne fuſſions iamais tombez, ou que nous leur euſſions touſiours accortement caché.

Il y a d'autre-part encore diuers ſubiets qui nous impriment de la honte, comme par exemple, quand nous auons à parler la premiere fois à quelqu'vn que nous ne connoiſſons pas bien, la rougeur nous monte au front, parce que ne ſçachant point en quelle eſtime celuy-là nous tient, ny comme il eſt affectionné en noſtre endroit, nous balançons entre la crainte & l'eſperance, & ne ſçaurons pas comment il recueillira nos paroles & nos diſcours. Et pour la meſme raiſon nous ſommes encore ſaiſis de honte, quand nous auons à parler deuant vne grande multitude & affluence de peuple: parce qu'en

cette si grande diuersité des esprits & des humeurs, nous nous imaginons qu'il est impossible qu'il n'y en ait quelqu'vn qui n'ait pas grande inclination à nous fauoriser. D'ailleurs quand nous auons à parler à vne personne d'eminente qualité, d'vn sçauoir exquis, ou d'vn iugement poly, & exact, nous rougissons & nous nous estonnons, à cause de la singuliere admiration en laquelle nous l'auons, qui fait que nous craignons de faillir deuãt elle, & cette crainte nous emplit de honte, & nous fair rougir. Nous auons encor honte non seulemẽt de nos defauts, mais mesmes de toutes les marques & de tous les signes de nos vices & de nos mauuaises inclinations : Comme nous rougissons non seulement de l'impudicité, mais aussi de toutes les images & de tous les indices de l'im-

pudicité. Sur tout nous ſommes honteux des paroles licentieuſes qui offenſent la chaſteté des oreilles. C'eſt pourquoy Alcée ayant ouuert la bouche pour parler à Saphon, & puis s'eſtant retenu, & ayãt allegué pour ſon excuſe qu'il vouloit parler, mais que la honte l'en auoit empeſché, elle luy repartit: *Si vous n'euſſiez point eu de mauuais deſirs, & qu'au contraire vous euſſiez voulu dire quelque choſe d'honneſte, & rien de licentieux, la honte ne ſe fuſt point miſe dans vos yeux, & ne vous euſt point lié la langue, mais vous nous euſſiez librement exprimé vos penſees.*

De tout ce que nous auons dit cy-deſſus, il s'enſuit que les hommes ne ſont honteux de faire ou de dire aucune choſe, quelle qu'elle ſoit, deuant les perſonnes qu'ils n'ont en nulle ſorte d'eſtime, mais

qu'ils meſpriſent exceſſiuement: D'où vient qu'ils ne reuerent ny ne craignent point les yeux des enfans ny des beſtes. Mais ceux deuant leſquels nous auons plus de honte de paroiſtre en nos malheurs, ce ſont nos ennemis auſquels nous ſçauons que nos miſeres ſont vn doux & agreable ſpectacle: Comme Ceſar ſe voyant priſonnier entre les mains des Pirates, diſoit que ſon ennemy Craſſus deuoit eſtre bien aiſe de l'infortune qui luy eſtoit arriuée. Et enfin les hommes ont honte de ſe voir diffamez publiquement, comme d'eſtre fletris & conduits au ſupplice au milieu d'vne grande preſſe du peuple qui eſt là, pour eſtre teſmoin de leur ignominie. Et toutefois le Poëte Antyphon ayant eſté condamné à mourir auec pluſieurs autres par Denys le

Tyran, comme il vit ſes compagnons allans au ſupplice, & paſſans deuant vne grande compagnie de perſonnes, ſe voiler & ſe cacher le viſage de honte, apres qu'ils furent ſortis de la ville, s'adreſſant à eux, il leur dit: *Et quoy, mes amis, craignez-vous que quelqu'vn de ces Meſſieurs-là ne vous voye encore demain, & ne vous reproche voſtre malheur?* Mais certes tout le monde n'a pas cette reſolution, ny ce grand courage aux derniers opprobres de la vie.

Des effects de la Honte.

CHAP. II.

COMME il y a certaines plantes dont la racine est venimeuse & mortelle à ceux qui en vsent: & au contraire leus fueilles sont doüées de qualités excellentes & propres pour la conseruation de la santé de l'homme: Aussi y a-t'il des passions de l'ame qui d'vn costé seruent à l'homme comme d'aiguillon à la vertu, de l'autre le precipitent au vice. Particulierement la Honte a cela, que quelquefois elle est cause d'induire les hommes à se retirer d'vne meschanceté, & quelquesfois elle les destourne des actions loüables & vertueuses par l'apprehension d'vn

des-honneur imaginaire. Timoleon s'estant figuré que tout le monde l'auoit en horreur pour auoir consenty à la mort de son frere, qui estoit vne peste de sa republique, fut vingt ans vagant par les chãps sans se pouuoir resoudre à embrasser genereusement la defense de ses Citoyens. D'autres au contraire estans honteux d'abandonner leurs pays parmy les calamitez publiques, se sont portez courageusement à entreprendre des choses dont ils sçauoient que par l'ingratitude de leurs Citoyens, ils seroient mal-heureusement recompensez. Mais deuant que de venir à ces effects que la Honte produit en l'ame, voyons quelles impressions elle fait sur le corps. Car il semble qu'elle face naistre vn effet bien esloigné de la cause d'où elle procede.

La Honte, disent les Philosophes, *C'est vne espece de crainte, qui naist de ce que l'homme redoute quelque blasme, & quelque censure de ses actions.* Comme ainsi soit donc que la crainte retire le sang, & le fasse descendre aux enuirons du cœur; d'où vient qu'au contraire la Honte fait monter le sang au visage, & rend la face toute vermeille ? A cela l'on répond, que les hommes peuuent estre menacez de deux sortes de maux, dont les vns non seulement sont contraires aux inclinations de leur sens, mais outre cela vont à la destruction de leur nature, & de leur estre, comme les dangers extrémes, & les perils de la mort. Les autres sont seulement contraires aux desirs des sens, mais ne vont pas iusques à menacer l'homme de la mort, ou de la destruction de son estre:

comme par exemple, le blasme & le des-honneur qu'on apprehende de quelque chose qu'on a faite. Quād donc l'homme se propose l'image de ces premieres sortes d'obiets, c'est à sçauoir de ces maux qui vont à la dissolution de son estre, la nature estonnée par l'impression qu'elle en reçoit des Sens, s'efforce de courir au secours, & enuoye & recueille le sang auec la chaleur à l'entour du cœur, qui est, comme nous auons dit, la source de la vie: Ce qui fait que le visage venant à en estre desnué, l'homme pallit en ces grandes frayeurs. Mais quand il n'apprehende que les maux de la seconde espece, c'est à dire, ceux qui ne vont pas à la destruction de son estre, mais seulement à la diminution de sa gloire, la nature n'est point esmeuë si puissamment par les Sens, d'autant qu'il n'y va

pas au moins directement, de la ruyne de sa consistance, mais laisse la douleur dans le Sens, l'estonnement desquels n'enuoyant point la chaleur, ny le sang au dedans du corps, les fait monter au visage qui en demeure tout teint, & tout couuert de rougeur. Quelques-vns croyent que cette rougeur est comme vn voile que la nature estend deuant elle pour couurir sa honte, comme nous voyons ordinairement que ceux qui sont honteux portent la main sur leur face & sur leurs yeux, dautant que ce sont les parties les plus affligées de la honte, à cause qu'elles sont les plus nobles. Particulierement l'impression s'en fait sur les yeux, que les Anciens ont nommez le siege de la pudeur: A cause dequoy Platon introduit Socrate se voylant les yeux lors qu'il veut entamer vn

discours de l'amour, où il croioit qu'il y auoit vn peu de honte pour vne personne faisant profession d'vne exacte sagesse. La raison de cela est parce que nous sommes honteux de voir que nos defauts soient cogneus à des personnes que nous auons en vne singuliere reuerence. Au reste les Anciens ont tousiours pris pour vn bon presage aux ieunes gens, de les voir rougir aisement, dont est qu'ils ont appellé cette rougeur, *la couleur ou le Vermillon de la Vertu.* Voire mesmes ce grand Censeur Romain disoit qu'il aymoit mieux ceux qui rougissoient, que ceux qui deuenoient passes, d'autant que deuenir passe est vne marque qu'on craint le danger: De maniere que ceux qui palissent, semblent ne craindre que d'estre conuaincus & punis: Au lieu que ceux qui rou-

giſſent, monſtrent auoir honte, & apprehender meſmes le ſoupçon d'auoir fait mal. Mais il n'y a ſorte de perſonnes à qui vne honneſte honte ſoit mieux ſeante, meſmes aux plus legeres occaſions, qu'aux filles & aux femmes : veu que de rougir ainſi pour les paroles. pour les mouuements, & pour les actions les moins licentieuſes, eſt vn ſigne d'vne exacte pudicité, qui eſt le plus rare & plus riche ornement de leur ſexe. Cependant pour reuenir aux ieunes gens, comme c'eſt vn bon ſigne de les voir rougir, dautant qu'eſtans naturellement portez à ſuiure leurs paſſions, à cauſe de cette grande chaleur de ſang qui abonde en eux, & qui les enflamme, c'eſt choſe digne de loüange de voir que la honte leur eſt comme vn frein qui les retire du vice; Auſſi cette ſorte de

honte n'eſt gueres loüable aux perſonnes d'vn âge plus meur, leſquelles n'ayant point cét aiguillon qui les incite au mal, & d'ailleurs la vertu ayant deu auec le temps, ierter de ſi profondes racines dans leurs ames, qu'ils ne faſsét plus que des actions loüables & pleines de gloire, ils n'ont nul ſuiet de rougir: Mais s'ils tombent en ce defaut, c'eſt vn ſigne qu'ils iugent eux-meſmes que leur vertu n'eſt pas parfaite ny accomplie à proportion de leur aage.

Venons maintenant aux effects que la honte produit dãs les ames. Elle en produit de bons, comme nous diſions au commencement, mais elle en produit auſſi de mauuais. Souuent elle a rendu vaillans ceux qui eſtoient laſches & timides, iuſques là que l'on a veu des armées toutes eſtõnées & effrayées,

reprendre courage par la prenſence des Ceſars, des Alexandres, des Scipions, & des autres grands Chefs de guerre qui remenoient les Soldats dans les combats : d'autant que la ſinguliere eſtime en laquelle ils auoient de ſi excellents Capitaines les faiſoit rougir de fuyr deuant eux, voire meſme leur faiſoit choiſir vne mort toute certaine, pluſtoſt que d'eſtre iugez laſches par de ſi celebres perſonnages: D'autres-fois on a veu les Soldats apres auoir fait extremément mal en vne iournée, le l'endemain pour eſſuyer cette honte, faire des merueilles, dont toutes les Hiſtoires Grecques & Romaines nous fourniſſent aſſez d'exemples. Outre cela la honte nous retire ſouuent des choſes deſ-honneſtes, comme fit paroiſtre celuy qui auoüa franchement, qu'il ne ioüoit point aux

Dez, parce qu'il auoit honte qu'on le viſt perdre ſon temps en vn ſi mauuais exercice. Mais d'ailleurs la honte nous diuertit auſſi bien ſouuent des choſes loüables, & meſmes de celles qui nous ſont vtiles, & où il va de la conſeruation de noſtre propre vie. Par exemple, vous en voyez qui en vn feſtin ſe ſentans preſſez de boire exceſſiuement, ont honte de refuſer ceux qui les en coniurent, & flechis & amollis par ces iuſtes prieres, ſe iettent en des excez qui ruinent leur ſanté. D'autres tout de meſmes ſe voyans importunez ou coniurez en de mauuaiſes compagnies, de ne faire pas les retenus deuant leurs amis, ſe laiſſent emporter à faire de grandes débauches, comme auec les femmes, ou au ieu, ou bien aller commettre d'autres execrables méchancetez dont ils ſont faſchez

faſchez en leur ame, mais n'ont pas le courage d'éconduire ceux qui les preſſent. En ſuitte dequoy il arriue bien ſouuent, que fuyans la fumée ils ſe precipitent dans les flammes; C'eſt à dire, que pour ne pouuoir reſiſter à vne honte imaginaire, ils tombent en vne opprobre eternel, eſtans blaſmez de toutes les perſonnes vertueuſes, quand on ſçait leur laſcheté. Il s'en eſt auſſi trouué qui ſe doutans bien qu'on les vouloit tuer, où empriſonner, neantmoins ſurmontez par la honte, ſe ſont abandonnez au mal-heur. Ainſi Dion eſtant aduerty de la coniuration qu'auoit tramée contre luy ſon hoſte & ſon amy Calippe, & ayant honte de refuſer d'aller, où ils eſtoient conuiez enſemble, qui eſtoit le lieu où il deuoit eſtre maſſacré, s'alla luy-meſme precipiter à la mort. Ainſi Antipater, fils de

Cassander, se perdit pour n'auoir osé refuser d'aller soupper chez Demetrius, où il fut tué. Le ieune Hercule, fils d'alexandre le Grand, fut ainsi surpris par Polyperchon, & par Cassander, ausquels il eut honte de refuser la priere qu'ils luy faisoient d'aller soupper auec eux, qui ne tendoient toutesfois qu'à trouuer le moyen de l'assassiner. De tout ce que nous auons dit, l'on peut recueillir que la honte est quelquesfois vtile, & quelquesfois pernicieuse; mais elle est touſiours loüable quand elle nous sert de frein pour nous retirer du vice.

DE L'ESPERANCE, & du Deſeſpoir.

CHAPITRE PREMIER.

CELVY qui a dit que l'Eſperance eſtoit *vn ſonge qui ſe preſente à ceux qui veillent*, a excellemment dépeint la nature, & les effects de cette paſſion. Car ne plus moins que les ſonges de la nuict nous empliſſent d'illuſions, & de vaines images qui nous abuſent, & qui nous figurent que nous ſommes riches en nos plus exceſſiues pauuretez, que nous ſommes heureux parmy nos plus grandes miſeres, que nous poſſe-

dons les Sceptres & les Couronnes au milieu des ceps & des liens qui nous enuironnent, que nous commandons à de grands Empires au milieu d'vne pure captiuité ; tout de mesme aussi l'Esperance abusant nos imaginations, nous emplit l'ame de vains contentements, & nous figure que toutes choses sont soumises à nostre puissance, que tout le monde doit receuoir la loy de nous, & que si l'on oppose quelque obstacle pour retarder nos desseins & nos desirs, nous sommes capables de les surmonter. Voire mesmes au milieu de nos plus grandes disgraces, nous nous flattons de cette pensée, que les calamitez & les miseres humaines ont des bornes, & qu'elles se lassent d'estre tousiours à l'entour d'vne personne, ne plus ne moins que

les vents & les orages se rompent & s'appaisent en fin aprés les plus violentes tempestes. Nous nous representons la constitution du Ciel & de la terre : nous nous ressouuenons que les Astres qui sont à l'Occident, remontent aussi tost à l'Orient, que le iour succede à la nuict, que le calme suit l'orage, & que le beau temps vient apres les tonnerres & les plüyes : Bref, nous croyons qu'il faut se promettre de voir du changement au cours de noste vie, & que le iour que nous attendons, rendra nostre condition meilleure, & conuertira nos infortunes en des felicitez incomparables : De sorte que ie ne doute point, que parmy les Esclaues & les Forçats que la misere consume dans les Galeres des Turcs, il n'y en ait qui songent, & qui pensent au

leurs courages, pour venger l'outrage qu'ils auoient receus? Leur Republique, sans cela, n'alloit-elle pas estre la proye & le butin de Hannibal, & des Carthaginois? Leur Estat n'alloit-il pas estre renuersé, & leurs riches Prouinces desolées? Mais ces grands hommes se figurans que plusieurs font naufrage dans le port, & qu'au contraire, d'autres se sauuent dans les escueils: se fortifierent de l'Esperance, qui leur fit non seulement reparer cette perte, mais aussi donner la loy aux vainqueurs. Que d'autres Estats, que d'autres Empires, & que d'autres Royaumes par son moyen, se sont maintenus contre les iniures de le Fortune. Du temps de Charles sixiesme, en ce grand deluge des Adglois, qui

inonda presque la France, en ces perfidies domestiques, en ce soulevement presque vniuersel de tous les Ordres du Royaume, où estoit la fortune de la France, si ces grands ornemens de nostre histoire, ces grands hommes qui viuoient alors, par vne infame lascheté eussent abandonné le vaisseau au milieu de la tempeste, & eussent perdu toute Esperance de sauuer le ROY & sa Couronne? Leur Esperance ne fut-elle pas secondée de mille miracles que Dieu fit pour empescher le naufrage de l'Estat? Et en nos iours, parmy les puissantes conjurations de l'Espagne, & parmy les violentes factions de la Ligue, où alloit tomber cette belle COVRONNE, si le GRAND HENRY, miracle de nostre aage, plein d'vne bonne Esperance, qui n'abandonne

iamais les grands courages, ne l'euſt ſouſtenu, & n'euſt rompu par ſa valeur tous les obſtacles que ſes ennemis auoient mis au deuant de ſon thrône pour l'empeſcher d'y monter ?

Mais ſi l'Eſperance a beaucoup de pouuoir pour maintenir les fortunes publiques, elle n'en a pas moins pour aſſeurer celles des particuliers ; de ſorte que l'on peut dire, que la plus grand part du monde vit d'Eſperance, & s'entretient de l'aduenir, ſans que cette paſſion abandonne iamais perne iuſques au tombeau. Partant s'il y a Paſſion dont nous deuions exactement rechercher la nature, c'eſt particulierement de celle-cy, qui a tant de puiſſance ſur les autres affections de nos ames : Il en faut donc recueillir les definitions eſparſes çà & là dans les eſcrits des

Philoſophes:

L'Eſperance, dit vn Ancien, *eſt vne attente du bien.* L'Eſperance, dit vn autre, *eſt vne certaine confiance que nous auons, que ce que nous nous figurons nous arriuera.* L'Eſperance, dit encore vn autre, *eſt vn mouuement, & vne paſſion de noſtre ame, par laquelle ſur l'impreſsion que nous auons du bien futur qui ſe preſente à noſtre imagination, comme difficile à obtenir, nous nous mettons à le pourſuiure, nous figurans que nous ſommes aſſez puiſſans pour l'acquerir, & pour nous en rendre enfin poſſeſſeurs.*

De cette derniere definition qui nous explique la vraye nature de l'Eſperance, nous recueillons qu'il faut que quatre conditions en accompagnent l'obiect: Premierement, il faut qu'il ſoit reueſtu de bonté, veu que l'Eſperance ne ſe

porte iamais qu'au bien. Enquoy elle differe de la crainte, qui a pour obiet le mal dont l'homme eſt menacé. Secondement, il faut que ce bien qu'on eſpere ſoit encore à venir, veu que la preſence, & la ioüiſſance des choſes en oſte l'eſperance. Ainſi Alexandre paſſant dans les Indes en eſperoit la conqueſte, mais les ayans conquiſes, cette Eſperance s'auanoüyt, & ſe conuertit en la ioüyſſance, & en la poſſeſſion de ce qu'il auoit eſperé. Ainſi nous eſperons en cette vie la gloire du Paradis : mais lors que nous en ioüyrons, cette Eſperance ſera eſteinte & abolie: Et en cela l'Eſperance differe d'auec la ioye, qui eſt vn contentement du bien qu'on poſſede.

En troiſieſme lieu, il faut qu'il y ait de la peine & de la difficulté à acquerir le bien dont nous auons

conçeu l'Esperance, car personne n'espere ce qui est en sa puissance. A cause dequoy aussi les Philosophes remarquent, que l'Esperance est tousiours détrempée de quelque crainte, à cause des obstacles qui se presentent, & qui peuuent empescher que l'homme ne paruienne à ce qu'il espere : En quoy elle differe d'auec le desir, qui s'estend generalement à toute sorte de bien, sans s'y figurer de la difficulté ; & c'est aussi pourquoy le desir appartient à l'appetit de concupiscible, aulieu que l'Esperance appartient à l'irascible.

En quatriesme lieu, il faut que parmy les difficultez que l'homme se figure en l'acquisition du bien qu'il espere, il s'imagine pourtant qu'il est en sa puissance de rompre tous les obstacles qui pourroient l'empescher d'y paruenir,

Car on n'eſpere iamais les choſes qu'on ſe figure impoſſibles, comme Ceſar n'euſt iamais eſperé devenir à bout de la conqueſte des Gaules, s'il ne ſe fuſt premierement perſuadé que l'induſtrie d'vn genereux Capitaine pouuoit venir à chef de cette entrepriſe, quoy que d'elle-meſme difficile & dangereuſe.

D'où l'on peut recueillir, qu'encore que l'Eſperance ait ſon ſiege dans l'appetit iraſcible, qui a pour object le bien, neantmoins, comme c'eſt le propre des puiſſances doüées de connoiſſance, d'exciter celles qui ſont capables de deſirer, en leur repreſentant leur object, ſes mouuemens dependent de l'imagination que l'homme ſe forme d'vn bien qu'il croit aſſeurément obtenir: nonobſtant qu'il ſe figure de grandes trauerſes en la

pourſuitte : car l'homme qui eſt vn animal credible, & qui ſe flatte toujours en ſes eſperances, ſe promet auſſi toujours de venir à bout de ce qu'il croit n'eſtre pas au deſſus de ſes forces, encore qu'il n'ignore pas qu'il y doiue trouuer de la reſiſtance. De ſorte que cette creance engendre en la partie irascible vne certaine confiance qui luy fait entreprendre ce qu'elle deſire, ſe promettant de ſurmonter tous les empeſchemens qu'on voudroit luy oppoſer pour retarder ſa iouyſſance. Cependant, il eſt certain que les beſtes brutes meſmes ont des mouuemens de l'Eſperance, & du Deſeſpoir, auſſi bien que les hommes. Car comme ainſi ſoit que les paſſions interieures des animaux ſe découurent : & ſe donnent à connoiſtre par les mouuement exterieurs dont ils ſont agi-

tez, nous experimentons tous les iours, que l'Eſperuier, le Tiercelet, le Sacre, le Lanier, & les autres oyſeaux de volerie, voyans leurs proye ſi eſloignée d'eux, qu'ils connoiſſent bien qu'il n'y a nul moyen de l'atteindre, ne remuent pas ſeulement l'aiſle, & ne ſe mettent en nul deuoir de la pourſuiure: au lieu que s'ils la voyoient en vne raiſonnable diſtance, ils prennent leur vol pour aller fondre deſſus: & tout de meſme le Lyon allant à la chaſſe pour aſſouuir ſa faim, ne court pas apres les beſtes qu'il ſe figure pouuoir aiſément ſe ſauuer de ſa fureur, mais attaque celles qu'il eſtime n'en pouuoir eſchapper.

Mais il faut ſçauoir, que pour former en nos ames l'eſperance de quelque choſe, il n'eſt pas neceſſaire que nous connoiſſions eui-

demmẽt qu'elle aduiendra, & qu'il eſt en noſtre puiſſance de l'acquerir : mais il ſuffit que nous en ayons quelque opinion & quelque coniecture fondée ſur l'apparence qui nous fait croire qu'il y a moyen de l'obtenir, veu que quand nous nous le perſuadons pour quelque raiſon que ce ſoit, comme en nous figurant que d'autres y ſont paruenus, qu'autresfois elle eſt arriuée, & que les meſmes éuenemens nous attendent, que le temps nous ayde, que le lieu nous eſt fauorable, que nous auons des amis, ou que nous ſommes aſſez puiſſants de nous-meſmes, pour faire reüſſir noſtre deſſein, nous nous empliſſons d'Eſperance, & ne doutons point que tout ne nous ſuccede heureuſement. De ſorte qu'il n'y a ſi petite ny ſi legere raiſon, qui ne ſoit aſſez ſuffiſante pour nous faire

eſperer

eſperer ce que nous nous propoſons. Enquoy il ſemble que parmy les miſeres de cette vie, & parmy les calamitez publiques & particulieres, qui autrement nous ſeroient intolerables, la ſage prouidence de Dieu nous a voulu pouruoir de ce remede, pour fortifier noſtre conſtance, & nous empeſcher de ſuccomber ſous le faix des aduerſitez, Ce que les Poëtes nous ont voulu repreſenter ſous le voile de la fable de Pandore, dans la boëſte de laquelle, eſpuiſée de toutes ſortes de biens, il ne reſta que la ſeule eſperance ſur le bord du vaiſſeau. C'eſt pourquoy vn Rhodien ietté dans vne obſcure & cruelle priſon, parmy les ſerpens & les beſtes venimeuſes, & coniuré par quelques-vns de ſes amis, de vouloir finir tant de miſeres par vne mort volontaire,

respondit sagement, que l'homme espere tousiours pendant qu'il aspire: Comme voulant dire, qu'il n'y auoit que la seule mort qui peust retrancher aux hommes les esperances de la vie, & d'vne meilleure fortune.

Les personnes qui s'empliſſent d'Esperance, sont premierement celles qui ont vne longue experience, & vne parfaitte connoissance des affaires du monde. Comme par exemple ceux qui se sont trouuez en diuers combats, & qui ont remporté de grandes victoires, se promettent tousiours de pouuoir vaincre, quand mesmes ils ont esté battus. Et c'est pourquoy ce Consul Romain qui se sauua de la bataille de Cannes où son compagnon auoit esté tué, & toute l'armée Romaine défaite, fut loüé d'auoir bien espe-

re de la Republique. Et icy il faut se ressouuenir de ce que nous auons dit cy-dessus, que l'obiet de l'Esperance est vn bien difficile, mais toutesfois possible à obtenir. Car de la il s'ensuit qu'vne chose peut contribuer & seruir à nourrir nos Esperances en deux façons : c'est à sçauoir ou bien en nous rendant la chose vrayement possible, & en nous en donnant l'effect en nostre puissance, ou bien au moins en nous faisant croire qu'elle n'est pas impossible, & que nous y pouuons paruenir par des moyens qui ne sont pas au dessus de nos forces. En la premiere façon, tout ce qui nous rend plus puissants accroist aussi nos esperances: Et en ce genre nous mettons les richesses, les armes, le courage, les Couronnes, & les Empires, & mesmes vne

longue experience des choſes. Car ainſi nous voyons que les hommes puiſſans en richeſſes ſe promettent de venir à bout de tout. Comme Philippes de Macedoine diſoit qu'il pouuoit forcer toutes les places, où l'argent pouuoit entrer. Et leurs grands Roys meſurans les entrepriſes pluſtoſt à leur puiſſance & à leur courage, qu'aux obſtacles qui ſe preſentent, ſe figurent de les pouuoir heureuſement accomplir. Et tout de meſme, l'experience, par le moyen de laquelle l'homme a acquis la connoiſſance des moyens propres pour faire aiſément reüſſir les choſes luy fait conceuoir vn certain eſpoir d'auoir vn bon ſuccez de ce qu'il proiette. C'eſt pourquoy vn ancien diſoit que perſonne n'apprehende d'entre-

prendre ce qu'il a bien appris, & qu'il ſçait bien faire. En la ſeconde façon tout ce qui nous fait eſtimer les choſes aiſées, ou qui en diminuë les difficultez, peut auſſi ſeruir à fortifier nos eſperances : Et de cette ſorte vn ſçauoir exquis, vne puiſſante remonſtrance, y peuuent beaucoup contribuer. Et c'eſt pourquoy aux grandes batailles, les Capitaines ont accouſtumé de repreſenter aux Soldats leur valeur teſmoignée en d'autres occaſions, le peu de courage de leurs ennemis, & tout ce qui peut ſeruir à les aſſeurer de la victoire. En cette façon donc l'experience y peut auſſi apporter beaucoup : veu que par l'experience que l'homme a des choſes, il ſe perſuade que ce que les autres croyent im-

possible, peut neantmoins reüssir & succeder heureusement. Il est vray que de ce mesme costé l'experience peut aussi affoiblir l'Esperance, selon la resolution, ou la foiblesse des courages où elle se trouue. C'est pourquoy Aristote dit, que les vieillards ont de foibles, ou de mauuaises esperances, parce que la longue experience qu'ils ont des choses, les changemens qu'ils ont veus, les tromperies qu'ils ont éprouuées, les malices dont ils ont esté circonuenus, les artifices dont ils ont esté abusez, & le peu de candeur & de sincerité qu'ils ont reconneu aux deportemens du monde: les emplit de défiance & de soupçons. Adiouſtant encore, qu'ils viuent pluſtoſt de memoire que d'Esperance, parce qu'ils ont peu de part à l'aduenir, qui est le fon-

dement de l'Esperance, & qu'ils ont vne grande idée du passé qui sert d'entretien à la memoire. Mais au contraire les ieunes gens sont tout pleins d'esperances, pour trois raisons fondées sur les trois conditions requises à l'obiect de cette passion, que nous auons dit deuoir estre vn bien non encore aduenu, difficile, mais toutesfois possible à obtenir. Car les ieunes gens ont peu de connoissance du passé, & ont vne grande part à l'aduenir à cause de leur aage: En suitte dequoy la memoire estant des choses passées, & l'esperance des choses à venir, ils ne font pas grand fondement sur leur memoire, mais ils se nourrissent & se paissent d'Esperances, qui bien souuent sont vaines. Et puis les ieunes gens ont beaucoup de chaleur, & vne grande abondance

d'esprit qui leur enfle le cœur, & qui les fait aspirer aux grandes choses, sans faire cas des difficultez qui se presentent à leurs yeux.

Et en troisiesme lieu, comme ainsi soit que ceux qui n'ont encore receu aucun rebut en leurs entreprinses, ny trouué aucun obstacle en leurs desseins, se persuadent aisément qu'ils viendront à bout de ce qu'ils desirent, les ieunes gens n'ayans nulle experience des trauerses & des empeschemens qui se rencontrent aux affaires, se figurent aisément que tout leur succedera heureusement, c'est pourquoy ils sont tousiours pleins d'Esperance. Ceux aussi qui sont pris devin se formẽt de grandes Esperances, tant a raison de la chaleur & de l'abondance des esprits, causée de l'excez du vin, qu'à raison que leur esprit noyé dans le

vin ne peut considerer les dangers, ny preuoir les obstacles qu'ils peuuent auoir en leurs desseins. Pour la mesme raison les insensez qui ne sont capables, ny de conseil ny de deliberation, sont aisément portez à esperer tout ce qu'ils se figurent, & entreprennent follement tout ce qui leur vient à la pensée : Tellement que comme Aristote dit que vouloir parler de tout, & ne laisser rien passer sans en dire son aduis, est vne marque de folie, aussi vouloir tenter toutes choses & esperer tout, est vn signe de peu de iugement. Que si contre ce que nous auons dit que les ieunes gens, les hommes pris de vin, & les insensez sont ordinairement pleins de grandes esperances, on obiecte que ny les vns ny les autres n'ont aucune sorte d'experience dont ils se puis-

ſent ſeruir, ny ſemblablement aucune ferme reſolution, & que meſmes ils n'ont pas grande puiſſance dont ils puiſſent bien vſer, qui toutesfois ſont toutes conditions neceſſaires pour former les eſperances : Il faut ſe ſouuenir qu'encore que ces ſortes de gens en effect n'ayent nulles de ces qualitez, mais en ſoient pour la pluſpart dépourueus, ſi eſt-ce qu'ils ſont riches en imagination, & eſtiment les poſſeder. Or nous auons dit que les obiects de l'eſperance ne font pas leur impreſſion en nos ames par la ſeule verité des choſes, mais auſſi par les vaines images que nous nous en formons nous meſmes. C'eſt pourquoy encores qu'ils ſoient ſans experience, ſans reſolution, & ſans grands moyens pour executer ce qu'ils ſe propoſent, ſi ne laiſſent-ils pas de

ſe promettre, & d'eſperer tout.

Ce pendant encore que l'amour ſoit la ſource de toutes les paſſions de nos ames, il arriue neantmoins que l'Eſperance peut eſtre cauſe que nous aymons quelqu'vn. Car l'Eſperance ſe peut propoſer deux choſes, c'eſt à ſçauoir le bien que nous eſperons, & le moyen de l'obtenir. En ſuitte dequoy la choſe arriuant quelquesfois que nous ne ſommes pas aſſez puiſſans de nous meſmes, pour acquerir cette ſorte de bien, mais ſeulement par l'aſſiſtance d'autruy; pour cette raiſon l'Eſperance regarde auſſi ceux qui nous aſſiſtent, & qui nous rendent la choſe poſſible. Entant donc que l'Eſperance regarde l'obiet que nous nous propoſons, indubitablement l'amour eſt la racine & la cauſe de l'Eſperance, veu que nous n'eſpe-

rons que les biens de l'amour desquels nous sommes espris, & auſquels nous auons desia attaché nos affections, desirant passionnément de les posseder. Mais entant que la mesme Esperance regarde celuy qui nous rend ainsi la chose possible, l'amour est vn reietton de l'esperance, veu que nous aymons celuy-là, dautant que nous esperons paruenir par son assistance, à ce que nous desirons. De sorte que la premiere impression que fait sur nos ames l'obiect que nous poursuiuons, est vn effect de l'amour que nous luy portons, le conceuans comme vn bien qui nous est propre. Mais la consideration des moyens pour y paruenir qui nous viennent d'ailleurs, fait sur nous vne seconde impression qui nous induit à aymer celuy

qui nous le procure, le nous repre-
ſentant comme vtile à noſtre deſ-
ſein, & partant digne d'eſtre aymé
de nous.

Au reſte pour ce qui regarde les effects de l'Eſperance, nous n'en ferons point de diſcours à part, nous contentans de dire, que comme l'Eſtoille du Nort eſt toute la conduite des Mariniers qui regardent perpetuellement ſa lumiere pour rendre leur nauigation aſſeurée, auſſi l'Eſperãce eſt celle qui nous enflãme à toutes les actions difficiles que nous entreprenous. Et tout ainſi que la ſplendeur de cét Aſtre emplit de ioye ceux qui font de grands voyages ſur Mer, au lieu que quand il ne leur luit plus ils perdent tout courage, & n'attendent que l'heure de voir leur vaiſſeau perir par la violence de la tempeſte, ou s'ouurir par

la rencontre de quelque escueil: Aussi durant que nous auons quelque rayon d'Esperance, nous auons l'ame contente : mais si elle nous est entierement retranchée, nous nous estimons miserables, & commençons à nous negliger, & à nous oublier nous-mesmes. Le premier effect de l'Esperance est donc celuy-là, qu'elle nous cause vn singulier plaisir qui nous rend nos poursuittes aggreables. C'est pourquoy les Philosophes conuiennent tous en cette maxime, que l'Esperance fortifie nos courages, & les rend plus prompts à leurs actions. Ce qui se fait pour deux raisons : La premiere, parce qu'elle a pour son obiet vn bien difficile à obtenir. Or l'image de la difficulté qui se presente en la poursuitte du bien auquel nous aspirons, a de

couſtume de nous faire recueillir nos forces pour rompre les obſtacles, & pour y paruenir, nonobſtant toutes les difficultez qui s'y peuuent rencontrer. En ſuitte dequoy nous y apportons plus de ſoin, & de diligence, par le moyen de laquelle nous venons plus aiſément à bout de noſtre deſſein.

En ſecond lieu, l'Eſperance fait naiſtre ce plaiſir, & cette douceur dont nous venons de parler, qui nous rend bien plus actifs & plus prompts à pourſuiure ce que nous deſirons, veu que nous n'eſtimons à rien la peine des choſes où nous nous plaiſons. Il faut donc ſe ſouuenir icy de ce que nous auons dit ailleurs, que l'Eſperance eſt *vne douce imagination que nous nous formons au bien auquel nous aſpirons*, & que cette meſme imagination engendre en

nos ames vn second contentement, d'autant qu'elle est accompagnée de cette creance, que nous pouuons y paruenir, Comme ainsi soit donc que le plaisir rend les actions agreables aux hommes, la volupté que nous recueillons de nos esperances, fait selon les Philosophes, que nous poursuiuons auec plus d'ardeur, & auec moins de peine, ce que nous nous sommes vnefois imprimez en la pensée. Cette ioye qui procede de l'Esperance certaine que nous auons de venir à la iouyssance, dériuant de l'ame, va s'épandre dans tous les membres de l'homme, qui en reçoiuent plus gayement les impressions de la faculté mouuante, luy rendant pour cette occasion vne plus prompte obeyssance pour executer les commandemens de l'Irascible, qui d'vn

costé

coſté eſt enflammé du deſir de combattre & de renuerſer tout ce qui s'oppoſe à elle: & de l'autre eſt doucement entretenuë en cette reſolution, par le plaiſir que luy donne l'imagination, en luy repreſentant qu'elle peut rompre tous ces obſtacles, & eſtre victorieuſe en ce combat, iuſques à obtenir enfin le bien auquel elle aſpire. Mais particulierement cette ioye va fondre à l'entour du cœur, qui la renuoye au dehors, & la fait monter aux yeux & au viſage. C'eſt pourquoy nous liſons en la face de ceux qui ſont pleins de bonne eſperance, le contentement que leur donne leur imagination.

En ſuitte de la ioye & du contentement que nous donne l'Eſperance, nous deuorons ayſément toutes les peines qui ſe preſentent

en nos pourſuittes, mais principalement quand le bien que nous pourſuiuons eſt doüé de quelque excellente perfection qui nous le fait grandement eſtimer, ou ardemment aimer. Ainſi par exemple, au ſiege de Troye, les Grecs ne ſe rebuterent pas de la longueur du temps, ny des fatigues & des hazards de la guerre, parce qu'ils ſe figuroient que l'extreme beauté d'Helene meritoit qu'on ſupportaſt ces longs trauaux pour la rendre à ſon Mary, & pour venger l'opprobre de la Grece. Ainſi Iacob eſtant paſſionnément amoureux de la belle Rachel, ſupportoit patiemment les rigueurs de ſon Pere, les peines de ſon ſeruice, & les geſnes de ſon eſprit, parce qu'il eſperoit de ioüyr vn iour de ceſte incomperable beauté: & c'eſt pourquoy

l'Eperance a tant de pouuoir aux affaire humnaines, où il se rencontre quelque sorte de difficulté. Le Laboureur ne s'exposeroit pas si franchement à l'incleméce de l'air, & ne souffrioit pas auec tant de patience, les iniures du temps qu'il luy faut souffrir en cultiuant la terre, s'il ne se promettoit vne riche moisson pour le fruict de son labeur. Le Soldat ne se ietteroit pas dans les perils, ne monteroit pas sur les breches, & n'iroit pas se mesler dans la furie des combats, si l'attente de la gloire, ou l'Esperance du butin, n'animoient son courage. Le Marchand ne passeroit pas au trauers des rochers, des feux, des flots, & des orages, courant tantost vne mer, tantost vne autre, abordant tantost à vn port, tantost à l'autre, s'il ne se promettoit de grandes richesses pour re-

compenſe de ſes voyages & de ſes courſes. Alexandre meſmes allant à la guerre d'Aſie, où il deuoit s'expoſer à mille dangers, proteſta qu'il n'y eſtoit pouſſé que par l'Eſperãce qu'il auoit de poſſeder vn iour toute la gloire & tous les threſors de l'Orient, en paſſant ſur le ventre aux Barbares. De ſorte qu'elle eſt cõme l'ame des plus belles actions, nous faiſant ſurmonter toutes les difficultez & tous les obſtacles qui en pourroient retarder l'execution par l'amoliſſement de nos courages. Meſmes il eſt certain que la Hardieſſe a touſiours eſté eſtimée vn effect des bonnes Eſperances, conſideré que quand l'homme eſpere de pouuoir ſurmonter les choſes effroyables qui ſemblent le menacer, il va courageuſement les combattre : au lieu que quand la crainte vient à le ſaiſir, il perd

tout courage, & s'abandonne au mal-heur, son desespoir naissant des difficultez qu'il se figure au bien qu'il deuroit esperer.

Mais pour auoir vne pleine connoissance de ce suiet, & de toute cette matiere, il faut à la fin de ce chapitre, monstrer en quoy le Desespoir est contraire à l'Esperance, & rechercher la cause pour laquelle il peut rendre quelquesfois les hommes vaillants, & leur faire remporter de grandes victoires. Pour le premier, il faut se souuenir de ce que nous auons dit ailleurs, qu'entre les Passions de nos ames, on remarque deux sortes d'opposition. La premiere se remarque entre celles qui ont pour obiects des choses contraires: & celle-la ne se trouue qu'entre les passions de la partie concupiscible: comme par exemple, entre

Amour & la Haine, dont l'vne regarde le bien, & l'autre le mal, La seconde se remarque entre celles qui à la verité regardent bien vn mesme obiect, mais diuersement & sous diuerses considerations: & celle-là se trouue entre les Passions de l'Irascible, dont l'vne recherche le bien, & l'autre le fuyt, à cause de la difficulté dont il est enuironné, comme par exemple la Hardiesse & la Peur regardent toutes deux le mal imminent qui se presente à l'imagination: mais la Hardiesse le regarde pour le combattre & pour le vaincre, & la Peur le regarde pour l'éuiter & pour le fuyr, s'il est en sa puissance. De cette sorte donc le Desespoir se trouue contraire à l'Esperance, parce que l'obiect de l'Esperance, qui est vn bien difficile à obtenir, nous attire d'vn costé,

c'eſt à ſçauoir, entant que nous nous figurons le pouuoir obtenu, mais il nous rebute de l'autre, c'eſt à ſçauoir entant que nous iugeons qu'il n'eſt pas en noſtre puiſſance d'y paruenir. Car cette penſée nous oſte tout courage, parce que comme enſeigne Ariſtote, l'impoſſibilité que nous nous imaginons aux choſes, nous fait departir de leur pourſuitte.

C'eſt pourquoy en cette conſideration, le Deſeſpoir eſt entierement contraire à l'Eſperance. Mais d'où peut donc venir, dira quelqu'vn, que bien ſouuent à la guerre le Deſeſpoir rend les hommes courageux, & leur fait remporter de grandes victoires auſſi bien que l'Eſperance: veu que ce n'eſt point l'ordinaire de la nature que des cauſes contraires produiſent de ſemblables effects? A ce-

la nous respondons que quand au milieu du Desespoir les hommes viennent à se resoudre de combattre vaillamment, comme nous lisons des Anglois dans les pleines de Poictiers, où ils prirent prisonnier vn de nos Roys; cela arriue parce qu'ils n'ont pas encore perdu toute Esperance. Car ceux qui ne voyent autre image de salut en la fuitte, & qui se figurent qu'elle ne les empeschera pas de tomber és mais de leurs ennemis, mais qu'auec le mal-heur elle leur procurera encore de la honte, perdans toute Esperance de ce costé-là, la renoüent d'vn autre costé, & se deliberent de vendre cherement leur vie, & de ne mourir point sans vanger glorieusement leur mort. A raison dequoy les grands Capitaines ont tousiours iugé qu'il ne falloit pas irriter le desespoir des en-

nemis, lors qu'on les voyoit tourner en fuitte ; mais pluſtoſt qu'on deuoit leur faire vn pont d'or, pour leur donner moyen de paſſer les riuieres, de peur que s'y trouuans arreſtez, & pour tout ſalut n'eſperant plus de ſalut, ils ne viennent à reprendre vne nouuelle hardieſſe, & à recompenſer genereuſement leur premiere laſcheté par vne cruelle boucherie de leurs aduerſaires.

DE LA COLERE.

Chapitre Premier.

DE toutes les Passions de nos ames, il n'y en a point qui iette ses racines si auant, ou qui estẽde ses rameaux si loin que la Colere, dont il n'y a âge, ny condition, ny peuple, ny natiõ qui se trouue plainemẽt exẽpte. Il y a des peuples entiers, qui viuãs sous vn climat aspre & rigoureux, ne sçauẽt que c'est des voluptez. Il y en a qui se cõtentans des biẽs que la nature leur presẽte, ne sont enflãmez d'aucune ambition. Il y en a à qui la misere est si familiere, qu'ils

ne redoutẽt aucun accidẽt du mõde. Mais il ne s'en trouue point ſur qui la Colere n'exerce ſon empire, & ſur qui elle ne faſſe paroiſtre l'excez de ſa rage. Voire meſmes elle embraſe quelquefois les Royaumes & les Empires entiers, au lieu que les autres Paſſiõs ne võt accueillir, ny agiter que les particuliers ſeulemẽt. On n'a iamais veu toute vne natiõ épriſe de l'amour d'vne femme: on n'a iamais veu toute vne vil-se bruſler des cupiditez & du deſir d'amaſſer de l'argent: l'ambition n'enfle que certains eſprits: Mais on voit les Villes, les Prouinces, & les Republiques entieres embrazées de Colere, & tranſportées de cette fureur auec vne conſpiration publique des grands, des petits, des ieunes, de vieux, des hommes, des enfans, des Magiſtrats & du populaire: On voit les Communautez

courir toutes à la fois aux armes que cette fureur leur met à la main, pour aller vanger vn dépit ou vn outrage qu'elles pretendent leur auoir esté faict. On a veu aussi de grandes & de puissantes armées qui auoient esté la terreur de l'Vniuers, se deffaire & se destruire entierement par cette furie, qui les mutinoit contre leurs chefs; de sorte que s'il y a Passion qui soit pernicieuse au genre humain, c'est celle-là, qui semble n'auoir ny borne ny limites, ny image de raison: C'est pourquoy il sera bien à propos d'en connoistre la nature, les proprietez & les effects: afin que nous y puissions apporter quelque sorte de remedes pour détourner les malheurs qu'elle iette dans l'Vniuers. Commençons donc par la definition qui est celle qui donne vne pleine lumiere à l'essẽce de la cho-

se,& qui nous la fait parfaittement connoistre.

La Colere, *est vne ardente Passion, qui sur l'apparence qu'il y a de nous pouuoir vanger, nous anime au ressentiment d'vn mespris & d'vne iniure sensible, que nous croyons auoir este iniustement faicte, ou à nous, ou à ceux que nous aymons.* D'où il appert premierement que la Colere est accompagnée d'vne ardeur qui se forme & s'engendre en nous, de ce que cette Passion enflâme le sang & les esprits qui sont à l'entour du cœur, par le moyen de la bile ou du fiel qui en cette chaleur vient à s'exhaler, à monter au cerueau, & à troubler nostre imagination. Cette ardeur differe d'auec celle que cause l'Amour, d'autant que l'ardeur qui se trouue en l'Amour, tendant à la chose aymée pour s'vnir auec elle, est meslée

d'vne certaine douceur, à raiſon de laquelle les Philoſophes la comparent à la chaleur moderée de l'air ou du ſang. D'où vient auſſi que nous diſons que les complexions ſanguines ſont les plus capables d'Amour, & que la bonté du foye ou ſe forme le ſang, induit à aimer. Mais l'ardeur de la Colere eſt bouïllante, pleine d'amertume & accompagnée d'vne aigreur qui va à la deſtruction de l'obiect qu'elle pourſuit, & reſſemble proprement à la chaleur d'vn grand feu, où à la bile extraordinairement eſmeuë & agitée, qui conſomme le ſuiet auquel elle s'attache, à cauſe dequoy auſſi les Philoſophes aſſeurent qu'elle procede du fiel.

Il appert encore de la definition de la Colere, qu'elle a touſiours pour obiect les perſonnes particulieres qui nous ont offenſez. En

quoy elle differe d'auec la Haine, qui s'eſtend iuſques à tout vn genre d'hommes, veu que par exemple nous deteſtons tous les meurtriers, tous les brigands, tous les empoiſonneurs, & tous les calõniateurs: ne plus ne moins que nous auons en horreur toutes ſortes d'aſpics & de viperes, & de beſtes venimeuſes. Pour cette raiſon, ce n'eſt pas aſſez pour aſſouuir noſtre Colere, que celuy qui nous a outragez tombe en quelque mal-heur, ce qui pourroit ſuffire pour aſſouuir noſtre hayne. Mais outre cela pour nous contenter pleinement, il faut qu'il connoiſſe que nous luy auons procuré le mal, & que nous ſommes autheurs de la vengeance & du chaſtiment qu'il endure. Ainſi Vlyſſe ayant creué l'œil au Cyclope ne diſſimula plus ſon nom, comme il auoit fait au-

celuy qui fait foüetter vn More à Rome, d'autant que l'outrage fait à ces perſonnes-là ne nous touche en aucune ſorte. Que s'il arriue d'auenture qu'vn homme ſe courrouce contre vn autre, ſans en auoir iamais receu aucune ſorte de déplaiſir, mais par vne certaine entipathie & contrarieté d'humeurs, cela aduient parce qu'en cette antipathie naturelle, celuy qui ſe courrouce contre l'autre, ſe figure que celuy contre lequel il ſe courrouce ainſi, eſt cápable de luy faire quelque outrage, ou au moins il a tel dégouſt de luy, que ce luy eſt choſe importune de le voir, tát il luy eſt deſ-agreable. De ſorte que l'antipathie tient comme le lieu de l'iniure, & fait en nous le meſme effect, que l'imagination que nous auons d'auoir eſté offenſez.

Nous recueillons encore de cette definition que pour exciter nostre Colere, il faut que nous nous figurions que nous pouuons executer la vengeance à laquelle nous aspirons: A raison dequoy nous n'osons nous courroucer, ou bien si nous nous courrouçons c'est bien legerement, contre les Roys, & contre les personnes puissantes qui nous ont offensez, dautant que nous sçauons bien que leur authoriré les met à couuert de nostre vengeance. Mesmes il s'est trouué vn Pere duquel vn grand Roy ayant au milieu du vin tué le fils à coups de fleſches, supprima tellement sa douleur voyant qu'il ne s'en pouuoit venger, qu'au lieu de se plaindre de cette excessiue cruauté, il loüa la dexterité de ce Prince, & son adresse à tirer de l'arc. Toutesfois on peut dire que cette

action tenoit plus de la flatterie que de la conſtance. Pour derniere marque il faut ſe ſouuenir que les cauſes qui excitent la Colere, ne ſont pas touſiours veritables, mais bien ſouuent ſont telles que nous nous les formons, & que nous nous les imaginons. Car cette paſſion auec ſes autres defauts, a encore cela de mal, qu'elle eſt ingenieuſe à trouuer des ſuiets & des occaſions pour pallier ſa violence & ſa fureur. Comme il parut au fait de ce Romain qui agité de cette furie, ſuppoſa trois crimes pour faire mourir trois innocens ſous quelque couleur de iuſtice. De ce que nous auons dit cy-deſſus l'on peut encore recueillir, que la Colere eſt touſiours accompagnée de quelque ſorte de plaiſir qui procede de l'eſperance que nous auons de nous pouuoir venger de l'iniure

qui nous a esté faite. Car il y a du contentement à se promettre qu'on peut paruenir à ce qu'on desire passionnement, au lieu que personne ne souhaitte les choses qu'il croit estre au dessus de sa puissance. Partant comme ainsi soit que celuy qui se courrouce contre quelqu'vn, poursuiuie vne vengeance à laquelle il croit pouuoir paruenir, cette esperance luy emplit l'ame de ioye, & le comble d'vne excessiue volupté; A raison dequoy Homere fait dire à Achille, que la Colere se va formant & se répandant dans les courages des hommes genereux, auec vne douceur qui surpasse celle du miel. Mais cette extreme douceur ne naist pas seulement de l'espérance que nous auons de nous pouuoir vanger; ains elle procede encore de l'effort de nostre ima-

gination, qui s'occupant & repensans incessamment à ce mesme obiet de vengeance, cause en nous vne volupté pareille à celle que sentent ceux qui ont des songes delectables, & qui se plaisent en leurs vaines images. Toutesfois il faut se souuenir que d'vne autre costé la Colere est pleine de douleur & d'amertume, c'est à sçauoir entant qu'elle se propose l'iniure receuë qu'elle ne peut pas aysément digerer, se la figurant accompagnée d'vn notable mépris qui va à la diminution de sa gloire & de sa reputation. Tellement que la douceur qui s'y trouue, naist de l'opinion de la vengenace; & l'amertume & l'aigreur procede de l'image de l'iniure que nous ne pouuons supporter. Au reste comme ainsi soit que nostre Colere se forme & s'enflame du mépris & de la mauuaise opinió

qu'on témoigne auoir de nous, cõme il y a diuerſes ſortes de mépris, auſſi peut-elle naiſtre de diuers ſuiets. Car bien ſouuẽt encore que le mépris ne ſoit ſuiuy d'aucune iniure, & qu'on ſe contente de monſtrer qu'on ne nous a pas en telle eſtime que nous croyons en eſtre dignes, ce ſimple mépris ne laiſſe pas d'exciter noſtre Colere, nous tenans aſſez offenſez de ne nous voir pas autãt honnorez que nous eſtimons le meriter. Comme ſi l'on rendoit à vn Roy tous les honneurs du mondn, & qu'on luy refuſaſt la qualité de Roy, ce ſeroit aſſez pour enflammer ſa Colere. Comme il parut au ſuiet d'Alexandre à qui Darius ayant eſcrit vne lettre pleines de grandes offres, mais ayãt oublié luy donner le tiltre de Roy, ce genereux courage le porta ſi impatiẽment qu'à la fin de celle qu'il

luy récriuit pour repõdre à la sienne, il adiousta pour derniere closture de toutes leurs conferences par écrits: *Au reste quand tu m'écriras ressouuien-toy que c'est non seulement à vn Roy, mais mesme que c'est à ton Roy que tu écris*: Ce qu'il adiousstoit à cause qu'il auoit défait Darius en bataille. A la verité celuy qui ne rend pas à vne personne tout l'honneur qui luy est deu, témoigne le mépriser, & semble faire paroistre qu'il ne la iuge pas digne de la gloire qu'elle possede: veu que s'il l'auoit en telle estime qu'il deuroit, il ne s'efforceroit pas d'apporter cette diminution aux honneurs que le reste du monde luy va deferant. De là vient que mesme nous pouuons exciter la Colere par nostre silence, dautant qu'il peut estre vn signe & vne marque de mépris. Toutesfois l'offense que nous receuons

de ceux qui médiſent ouuertement de nous, & qui ſans leur en auoir donné ſuiect nous des-honorent ſoit d'effect ou de parole, nous eſt bien plus dure à ſupporter, d'autant que celuy qui nous fait cét outrage ſans en auoir aucun ſubiect, monſtre viſiblement le peu de cas qu'il fait de nous, veu qu'il eſt tout clair que quand nous auons quelqu'vn en bonne eſtime, nous nous donnons bien de garde de l'offenſer ſans raiſon ; au contraire nous employons toute noſtre induſtrie pour nous inſinuer en ſon amitié.

Il y a vne autre ſorte de mépris qui enflamme dauantage noſtre Colere, que cette premiere eſpece dont nous venons de parler : C'eſt à ſçauoir quand quelqu'vn prend plaiſir à nous offenſer de gayeté de cœur & à trauerſer nos deſſeins, ſans

qu'il remporte autre profit des trauerſes qu'il nous donne, que le contentement de nous auoir trauaillez, & d'auoir retardé le cours de nos intentions. Car c'eſt bien vn ſigne tout apparent qu'il nous a en vn extréme mépris, puis qu'il nous offenſe en choſe dont il ne recueille autre fruict que le déplaiſir qu'il nous donne, & tout enſemble cela monſtre qu'il a ceſte opinion de nous, & que nous ne ſommes pas aſſez puiſſants pour luy nuire: autrement il apprehenderoit de nous offenſer auec ſi peu de ſuiet, & qu'il n'attend nulle ſorte de bien de nous, veu que s'il eſperoit quelque fruict de noſtre amitié, il la rechercheroit & la cultiueroit par toutes ſortes de bons offices, au lieu de ſe donner cette licence de nous faſcher. De ſorte qu'ayans tant de teſmoignage de mépris, & du peu

de cas qu'il fait de nous, nous penſons auoir trop iuſte ſujet de nous courroucer, & de nous venger de luy. Mais quand ce mépris paſſe iuſques aux outrages, & que quelqu'vn ſans luy en auoir donné aucun ſujet, s'efforce de flétrir noſtre reputation par mille mauuais diſcours qu'il fait de nous dans les compagnies : alors noſtre Colere n'a point de bornes, mais s'enflamme outre meſure, & nous fait bruler du deſir de venger vn ſi grand affront. Auſſi celuy qui ſans l'auoir offenſé nous outrage, & de fait & de parole, & qui ne diſſimule point ſa mauuaiſe volonté, ains la publie en tous les lieux où il ſe trouue, fait paroiſtre vn exceſſif mépris en noſtre endroit. Car comme ainſi ſoit qu'il n'ignore pas qu'vne iniure ſi ſenſible, merite que ceux qui l'ont receuë s'en vengent, puis qu'il

ne faict point de difficulté de la nous faire receuoir, mais qu'en dépit de cela il va nous diffamant en toutes les compagnies où il se rencontre, il declare euidemment le bas sentiment qu'il a de nous, & fait paroistre qu'il nous pense, ou trop lasches pour entreprendre, ou trop foible pour executer la vengeance que merite vn si sanglant déplaisir. Ce pendant nous supposons que celuy qui nous offense de cette sorte le fait pour son plaisir, & sans luy en auoir donné aucun apparent subiect : dautant que si ce n'estoit que pour repousser vne premiere iniure qu'il auroit receuë de nous, ce ne seroit plus vn mépris ny vn outrage, mais vne vengeance qu'il voudroit prendre de nous.

Au reste il ne faut point s'estonner de ce que nous auons dit

qu'il se trouue des personnes qui font des outrages par vn pur plaisir qu'ils y prennent : cela procede de ce que naturellement les hommes, non seulement ne peuuent souffrir que quelqu'vn les surpasse aux choses où ils se plaisent ; mais encore ils veulent exceller & surpasser de beaucoup ceux qu'ils croyent auoir pour concurrents en ce qu'ils entreprennent. C'est pourquoy s'ils rencontrent quelqu'vn qui soit assez puissant pour s'opposer à eux, ils s'attachent à luy, & aux premieres occasions luy font souffrir quelque iniure, afin de faire paroistre de combien ils le surpassent en puissance. Et de là vient que les ieunes gens, & les personnes riches & puissantes, tombent le plus communément en cét excez. Car les ieunes gens ayans le sang chaud & boüillant,

ſont merueilleuſement prompts à commettre des inſolences: & comme s'ils manquoient de meilleurs exercices, ils s'occupent à faire du mal ; meſmes à ceux qui ne les ont point offenſez, comme ſi c'eſtoit ſimplement pour paſſer leur temps: dont nous auons de grands & notables exemples en la vie d'Alcibiade, qui ſcandaliza toute la ville d'Athene par l'inſolence de ſes deportements. Les riches pareillement, & les perſonnes puiſſantes ſont pleines de cette vaine ambition de paroiſtre, par les outrages qu'ils font receuoir à leurs inferieurs, ſe figurans que cette inſolence eſt vne marque de leur grandeur. Car ils s'imaginent qu'ils ſont beaucoup eſleuez par deſſus ceux qui ont l'audace d'offenſer ſi viſiblement. C'eſt pourquoy ils prennent vn certain

contentement à les outrager, & à leur faire receuoir quelque affront, qui eſt auſſi le but ordinaire que ſe propoſent ceux qui ſe plaiſent à offenſer les autres. En ſomme il ſe faut ſouuenir que les hommes entrent ordinairement en Colere, lors qu'ils voyent qu'on les mépriſe en quelqu'vne de ces façons que nous auons deduites. Que s'il en faut rechercher la cauſe dans ſon centre, nous trouuerons que cela procede de ce que les hommes deſirent paſſionnément de ſe voir honnorez, & principalement ils croyent que ceux qui leur ſont inferieurs, ſoit en nobleſſe, ſoit en puiſſance, ſoit en vertu, ſoit en quelque autre éminente qualité, ſont obligez de leur rendre toutes ſortes de deuoirs & de reſpects. Ainſi les riches veulent que les pauures qui leur ſont

inferieurs en moyens les honorent : & celuy qui eſt doüé d'vne grande eloquence veut que ceux qui n'ont pas atteint à ſa perfection reconnoiſſent l'aduantage qu'il a ſur eux : Pareillement les perſonnes d'authorité & de commandement veulent que ceux qui ſont ſouſmis à leur empire : mettent vne partie de leur gloire au ſeruice qu'ils leur rendent. Et ſi leurs inferieurs manquent à leur deferer l'honneur qu'ils croyent leur eſtre deu, ils ne peuuent ſupporter cette iniure, mais entrent en vne exceſſiue Colere, qui leur fait rechercher le chaſtiment de ce mépris. D'où eſt venu cette veritable parole, que la Colere des Roys eſt grande & redoutable, veu principalement que quand vn grand Roy ſe courrouce contre quelqu'vn qui n'eſt

point de sa qualité, encore qu'il retienne & modere sa Colere pour vn temps, neantmoins il la fomente en son courage, & n'est iamais satisfaict qu'il n'aye fait sentir les effects de sa puissance à celuy qui a eu l'audace de l'offenser. C'est pourquoy vn Ancien disoit que la Colere se rencontrant auec vne grande puissance, ressemble à la foudre qui desole tout ce qui s'oppose à son effort. Mais non seulement les Roys, ains chacun porte impatiemment de se voir mépriſé de ceux qui sont au dessous de luy. Et à vray dire, il n'y a que la sagesse de Dieu, & la Loy de Iesus-Christ, qui puisse arracher des ames ce ressentiment d'vn mespris, ou d'vne iniure receuë indignement.

Pour closture de ce chapitre nous remarquerons que les Philosophes font

sont de trois sortes de Colere: & que comme parmy les serpens, il y a des Aspics & des Viperes, & des Dragons, dont le venin va tousiours croissant; aussi ils veulent que de ces diuerses especes de la Colere, les vnes soient accompagnées de plus de violence, & monstrent plus de feu que les autres. Car il y a vne certaine Colere dont les mouuements sont soudains & prompts, & qui s'enflamme aux premieres occasiõs, & aux premiers obiects qui s'en presentent. Aristote nomme ceux qui y sont subiects, Prompts, Actifs, Coleres, & Billieux, par ce que ceste promptitude à se courroucer, naist de l'abondãce de la bille ou du fiel. Mais comme elle s'allume promptement, aussi s'esteint-elle sans beaucoup de peine, ressemblant aux flots, & aux vagues qui s'esleuent,

& se brisent à mesme temps : Il y a vne autre sorte da Colere qui iette ses racines, & qui se forme dans les ames par vne longue suitte du temps, durant le cours duquel, l'homme se represente incessamment l'image de celuy qui la offensé, & conserue profondément la memoire de l'iniure qu'il a receuë. Aristote nomme ceux qui en sont trauaillez, Aspres, Aigres, & Couuerts : Telle estoit la Colere d'Achille, que la mort de tant de braues Princes qui furent tuez au siege de Troye durant son dépit, eut à peine le pouuoir d'allentir. Il y en a vne troisiesme, quoy que peu differente de cette seconde, qui transporte entierement les hommes, qui leur donne mille gesnes, & qui ne les laisse iamais en repos, iusques à ce qu'ils ayent assouuy leur vengeance. Aristote nomme ceux

qui ſont agité de cette manie, Violens, Outrageux & inſupportables. La premiere ſe rẽcontre aux meilleures natures: mais les deux autres ſont des marques de mouuais courages. En ſomme il n'y en a point que nous ne deuions fuyr, comme vn poiſon qui fait mourir la charité qui doit reluire en tous les mouuemẽs & en toutes les actions des Chreſtiens. Que ſi nous en ſommes quelquesfois ſurpris, courrouçons-nous, mais ne péchons pas, laiſſons faire à la nature ſon premier effort, mais arreſtons ſa violence, & ſur tout que le Soleil ne ſe couche iamais ſur nos Coleres.

DE CEVX CONTRE *lesquels nous nous courrouçons.*

CHAP. II.

CEluy qui a dit que l'homme estoit vn animal qui se passionne pour la gloire, semble auoir descouuert toutes les racines de la Colere: veu que si nous considerons quels sont les obiets qui l'excitent, & qui sont ceux contre lesquels nous nous courrouçons, nous trouuerons qu'il est vniuersellement vray qu'elle ne germe iamais dans nos cœurs, & qu'elle ne se forme iamais dans nos ames, que sur l'opinion que nous auons qu'on veut diminuer nostre gloire, & flétrir nostre re-

putation par quelque insigne mépris, ou pour quelque grand outrage que nous ne pouuons supporter. De sorte que cette passion s'allume premierement du mépris & d'vne iniure que nous croyons auoir receuë, & qui imprimant en nos ames le regret & la douleur d'auoir esté outragez, nous fait rechercher les moyens de nous en vanger: estans poussez à cela par la nature de la douleur, qui cherche tousiours de l'allegement, & qui en cette occasion, n'en peut trouuer qu'en la seule vengeance, dont le desir luy enfle le cœur, & luy atire le courage: car il est certain que la vengeance esteint l'ardeur de la Colere, & que nous nous plaisons quand nous voyons que l'offense que nous auons receuë est assez chastiée: parce qu'il nous semble que par ce moyen

noſtre reputation eſt aſſeurée, & le mépris vengé. Mais deuant cette véngeance la douleur de l'iniure demeure attachée à noſtre ame, & nous enflamme à en rechercher la reputation. Vne Imperatrice de Conſtantinople ayant laſché des paroles de mépris contre Narſes genereux Capitaine, qui auoit remis l'Italie ſous l'obeyſſance de l'Empire: & ayant dit par mépris, qu'il falloit renuoyer cét Eunuque filer auec les femmes: ce vaillant homme indigné de ceſt outrage, proteſta au milieu de ſa douleur, qu'il trameroit vne affaire à l'Empereur & à l'Imperatrice, que toute leur puiſſance, & toute leur induſtrie ne pourroit iamais démeſler: & là deſſus il fit entrer les Lombards en Italie, & détacha ces belles Prouinces de l'Empire: monſtrant par là, combien il

est dangereux d'offenser vn grand courage. En second lieu, quand nous auons vne excessiue passion. & que nous souhaittons ardemment vne chose, & que là dessus on nous trauerse, & qu'on nous y donne de l'obstacle, soit directement, soit indirectement, soit par des voyes ouuertes, ou par des artifices: nostre Colere s'enflamme contre ceux qui nous donnent cét empeschement. C'est pourquoy les malades se faschent contre ceux qui pour ménager leur santé, leur refusent, ou de l'eau, ou des fruicts, ou quelque autre choses qu'ils desire ardemment : & ceux qui ont de l'amour, se faschent contre ceux qui ne flattent pas leur passion, & qui les veulent détourner de le recherche & de la poursuitte de ce qu'ils ayment, Sur tout les hommes se faschent amerement

quand on mépriſe leur condition preſente, l'eſtat auquel le malheur ou leur imprudence les a precipitez. De là naiſſent les plaintes & les chagrins des miſerables, des pauures malades, de ceux qui apprehendent quelque inſigne infortune, & de ceux qui ſe voyent expoſez à la violence des plus puiſſants: Meſmes l'on a veu des hommes qui ſont morts de regrets & de douleur de ce qu'on leur auoit reproché vne imperfection de la nature, auec laquelle ils eſtoient venus au mõde. Outre cela nous nous faſchons contre ceux que nous croyons eſtre autheurs ou complices d'vn mal que nous n'attendions nullement d'eux, les croyant de nos amis. Car tout ainſi que les grandes felicitez qui nous arriuent contre noſtre eſperance, nous rempliſſent d'vne ioye

extraordinaire: auſſi les grands mal-heurs qui nous ſuruiennent ſans eſtre preueus & contre nos attentes, nous affligent extraordinairement, & excitent en nous vne exceſſiue Colere. Au reſte quelquesfois la circonſtance des lieux où nous nous trouuons, les humeurs où nous ſommes, le temps auquel on nous prend, & mille choſe ſemblables ſeruent à enflammer noſtre Courroux. Par exemple quand nous ſommes triſtes & pleins d'ennuis, la Colere ſe rend ayſément maiſtreſſe de nos ſens opprimez de la douleur: Et tout de meſme ſi on nous dit vne parole de mépris en vne compagnie, & deuant des perſonnes que nous aymons, nous le portons impatiemment, & laſchons ayſement les reſnes à la Colere. Voyla les principales racines de l'Ire qui s'engendre en nos ames

voila les plus puissants obiects qui la peuuent exciter. Mais outre cela il y a d'autre causes mouuantes qui ont la puissance de la faire naistre, quoy qu'elles soient tousiours fondées sur le mépris qu'on fait de nous: Car les hommes se faschent aussi, premierement contre ceux qui leur font souffrir quelque opprobre, ou qui se mocquent d'eux, ou bien des personnes dont la reputation leur est aussi chere que la leur propre. Ainsi les Milannois assiegez par l'Empereur Federic, s'estant licentiez de dire quelque chose contre l'honneur de l'Imperatrice, l'Empereur le porta si impatiemment, que les ayant en sa puissance, il leur fit souffrir tous les opprobres que peuuent souffrir les vaincus, & mesme ruina leur ville de fond en comble, iusques à y semer le sel, pour leur oster toute

reſſource, & ne leur laiſſer aucune eſperance de la voir iamais rebaſtie. La raiſon de cette grande & exceſſiue Colere eſt, que ces mocqueries & ces opprobres ſont des marques d'vn inſigne mépris. Les hommes ſe courroucent auſſi contre ceux qui leur font quelque ſenſible outrage, qui n'apporte nul profit à ſon autheur, mais qui deſ-honore entierement celuy qui les reçoit. C'eſt pourquoy la Colere fit vne ſi puiſſante impreſſion ſur l'ame de l'Empereur Iuſtinian ſecond, à cauſe de l'outrage, que ceux de Conſtantinople le depoſant de l'Empire, luy firent particulierement ſouffrir, luy couppant le nez, que comme depuis il fut rentré en ſon Eſtat, à toutes les fois qu'il diſtilloit de l'humeur de ſa playe, il enuoyoit querir quelqu'vn de ceux qu'il

croyoit auoir eu part à la coniuration, & le faiſoit mourir ſur le champ, ou bien l'enuoyoit en exil. La raiſon de cela eſt, parce que ces ſortes d'outrages flétriſſent la gloire de ceux à qui ils ſont faits, & tendent à les rendre ouuertement méſpriſables. Les hommes ſe courroucent derechef contre ceux qui blaſment les choſes auſquelles ils prennent quelque ſorte de contentement, comme ceux qui ſont paſſionnez pour les armes, n'en peuuent oüyr blaſmer la profeſſion ſans ſe mettre en Colere : à cauſe dequoy ce n'euſt pas eſté le moyen d'acquerir grande faueur auprés de Ceſar, d'Alexandre & du Grand Henry, de leur aller faire des diſcours, auſquels on ſe fuſt propoſé de blaſmer les exercices de la guerre. Et tout de meſme ceux qui ayment la Philoſophie, ne peuuent

souffrir sans se fascher qu'on la mépriſe. Toutesfois il faut icy remarquer que ceux qui croyent auoir acquis la perfection de quelque choſe, ne ſont pas ordinairement ſi prompts à ſe picquer pour les paroles qui ſe diſent au deſaduantage de leur profeſſion, que ceux qui n'en ont que de foibles commencemens, & qui y ſont nouueaux & apprentifs, & qui croyent qu'on n'a pas grande opinion deux, ou meſme qui connoiſſent leurs deffauts: car ces derniers ſe picquent pour les plus legeres paroles qu'on laiſſe eſchapper contre la profeſſion qu'ils embraſſent, au lieu que les autres aſſeurez par la connoiſſance qu'ils ont de leurs merites, monſtrent ſe ſoucier fort peu du blaſme qu'on leur donne ſans iugement. Mais il n'y a mépris qui nous ſoit plus inſupportable que

celuy que nous receuons de nos amis, & de ceux que nous croyons estre obligez de contribuer à nostre gloire: Car cõme nous voyons qu'au lieu d'accroistre nostre honneur, ils s'éforcent de l'obscurcir, nous ne pouuons plus estre maistres du dépit. C'est pourquoy on a veu de grands hommes qui se sentants indignement traittez par leurs Repupliques, ou par leurs Cytoyens, pour le salut desquels ils s'estoient mille fois exposez à la mort, ont porté cette iniure si impatiemment, qu'ils ont laschés les resnes au dépit, & ne pouuant autrement venger cette ingratitude, pour dernier mouuement de leur courroux, ont denié leurs cendres à leur patrie, & ont voulu chercher ailleurs leur sepulture. De là est venu aussi que les Anciens ont creu que les Coleres des freres

estoiét cruelles & difficiles à esteindre: d'autant que l'amitié des freres estant liée par les plus puissants liens de la nature, comme elle vient à rompre & à faillir, la Colere passe en fureur, qui dure iusques apres la mort.

Derechef les hommes se courroucent contre ceux qui ayans fait profession de les honnorer, viennent à se refroidir en leur endroit, & ne leur rendent plus le respect qu'ils leur rendoient auparauant: dautant qu'ils se figurét que ce refroidissement vient de quelque sorte de mépris, comme s'ils auoient découuert en eux quelque imperfection, dont ils ne s'estoient pas apperceus auparauant: Car ils discourent en eux-mesmes, que si ces personnes la n'auoient point changé d'opinion, & s'ils ne leur estoit entré en l'ame quelque nou-

ueau mespris qui les esloignast d'eux, elles viuroient comme auparauant; ce que ne faisant pas, ils attribuent cela à vne opinion que ces personnes-là ont prises, qu'au lieu de les honorer ils doiuent estre honorez d'eux. Les hommes se courroucent encores contre ceux qu'ils croyent ingrats en leur endroit, & qu'ils estiment n'auoir aucun sentiment des biens-faicts qu'ils ont receus d'eux: car ils il s'imaginent que ceste ingratitude est vn pur mespris & d'eux & de leurs bien-faicts: comme s'ils estoient partis de personnes qui leur deussent tout, ou qui fussent de beaucoup au dessous d'eux. Ils se faschent pareillemẽt contre ceux qui prennent le contraire de ce qu'ils embrassent, qui combattent leurs conseils, qui contredisent à leurs aduis, & qui sont d'autre opinion qu'eux

qu'eux au ſuiets qui ſe preſentent: Car ils penſent que cette contradiction procede du peu de cas que ceux qui s'oppſent à eux font de leur ſuffiſance & de leur induſtrie, & de l'opinion qu'ils ont outre cela, d'eſtre plus capables & plus ſuffiſants qu'eux qui eſt vn mépris tout viſible. Mais ſur tout les hommes ſe faſchent de ſe voir dédaignez par des gens de peu, & qui ne ſont en nulle eſtime, deſquels ils croyent que le mépris eſt bien plus inſupportable que de perſonnes éminentes, & qui ſont en reputation. La raiſon de cela eſt parce que comme nous auons dit, la Colere naiſt de l'indignité du mépris. Or ne pouuons-nous ſouffrir de mépris qui ſoit accompagné d'vne ſi exceſſiue indignité, ou d'vn plus ſenſible outrage, que celuy qui vient de perſonnes baſſes.

& qui ſont au deſſous de nous: veu que ces perſonnes-là, au lieu de mépriſer, doiuent rendre toute ſorte d'honneur à ceux qui les ſurpaſſent en dignité & en merite; C'eſt pourquoy les hommes d'honneur ne peuuent ſouffrir, qu'auec beaucoup d'impatience, de ſe voir mépriſez par ceux de la lie du peuple. Les hommes ſe faſchent encore contre leurs amis, s'ils refuſent de les loüer ou de les obliger de leurs courtoiſies, mais ſur tout s'ils font tout le contraire: c'eſt à dire, s'ils les brauent, & s'ils les deſobligent, particulierement s'ils feignent d'ignorer les neceſſitez qu'ils peuuent auoir, ou s'ils ne s'accommodent pas à leurs deſirs & à leurs Paſſions: Auſſi éſt-ce à la verité vn grand ſigne de mépris quand quelqu'vn feint de ne connoiſtre pas ce que ſon amy deſire

& pourſuit auec Paſſion, conſideré que nous mettons peine de ſçauoir les affaires & les inclinations de ceux dont nous auons quelque ſoin, & que nous aymõs cheremẽt. Les hommes ſe faſchent pareillement contre ceux qui ſe reſioüyſſent de leurs infortunes, ou qui méme n'en ont pas le reſſentiment qu'ils doiuent: veu que s'en mocquer & y prendre plaiſir eſt vne marque de hayne, & ne s'en ſoucier pas eſt vn ſigne de mépris. Les hommes ſe faſchent encore cõtre ceux qui ne ſe donnent point de peine, mais qui tiennent pour choſe indifferente de leur déplaire, & de faire vne action qui les peut offenſer: à cauſe dequoy nous ne pouuons ſouffrir, mais ordinairement nous haiſſons ceux qui nous apportent de mauuaiſes nouuelles, nous figurant que s'ils nous euſſent

porré le reſpect qu'ils doiuent, ils ne ſe fuſſent pas rendus porteurs d'vne nouuelle qu'ils ſçauoient bien nous deuoir affliger, de peur de nous donner ſuiet de rompre auec eux, mais en euſſent laiſſé prendre la commiſſion à quelque autre. Ils ſe faſchent ſemblablemenr contre ceux qui prennent plaiſir aux mauuais diſcours qui ſe font au preiudice de leur reputation, ou qui en rient auec les autres, ou qui prennent plaiſir d'eſtre ſpectateurs de leur miſere, veu que le premier témoigne du mépris, & le ſecond fait paroiſtre de la haine. Dont eſt que nous voyons que les vrays amis releuent les mauuaiſes paroles qui ſe diſent en l'abſence de leurs amis, & qu'ils ſont attendris de douleur quand il leur arriue d'eſtre ſpectateurs de leurs infortunes : Comme il arriua à ce pauure

homme qui s'eſtima heureux de s'eſtre trouué en la coſte d'Egypte, non loin d'Alexandrie, où les Eſclaues de Pompée luy rendoient les derniers deuoirs funebres, afin de pouuoir témoigner la douleur & la pitié qu'il auoit de l'infortune d'vn ſi grand perſonnage. Mais particulierement les hommes ſe faſchent contre ceux qui les mépriſent deuant quatre ſortes de perſonnes: c'eſt à ſçauoir deuant ceux auec leſquels ils diſputent de l'honneur & de la gloire: Comme Alexandre ne pouuoit ſupporter le mépris de ceux qui luy preferoient Darius: ny Ceſar ceux qui luy égaloient Pompée. Ou deuant ceux qu'ils admirent, ou deſquels ils deſirent d'eſtre admirez: Comme Alexandre n'euſt ſçeu endurer, ſans douleur qu'on euſt fletry la gloire de ſes con-

queſtes deuant les Atheniens: dautant qu'ayant leur vertu en ſinguliere reputation, il deſiroit reciproquement eſtre admiré d'eux, & attendoit d'eux le plus glorieux ornement de ſes triomphes. Ou deuant ceux qu'ils ayment & qu'ils honorẽt: comme les enfans ſe mettent en Colere contre ceux qui les mépriſent deuant leurs peres : Et ceux qui ſont paſſiõnez de l'amour d'vne femme ne peuuent ſupporter vn affront qu'on veut luy faire receuoir en ſa preſence. Ou bien deuant ceux deſquels ils veulent eſtre reuerez: comme les Peres s'aigriſſent contre ceux qui découurẽt leurs imperfections à leurs enfans, deſquels ils ne peuuent ſouffrir d'eſtre mépriſez.

Outre cela les hommes ſe faſchent contre ceux qui mépriſent ou offenſent les perſonnes qui leur

ſont cheres, & qu'ils ſont obligez d'aſſiſter s'il ne veulent participer à leur honte : d'où vient que l'on a veu quelquesfois de grandes guerres allumées pour venger l'iniure faicte aux femmes, aux filles, aux ſœurs, & aux meres des Roys; les Princes ſe trouuans intereſſez à venger l'opprobre faict à des perſonnes que la nature a liées auec eux par de ſi puiſſans liens. Dailleurs ils ſe faſchent contre ceux qui ne les remercient point, & qui ne leur ſçauent aucun gré des biens-faits qu'ils ont receus d'eux. Car cõme ils ſe voyent priuez de cette iuſte connoiſſance qu'ils s'eſtoient propoſée pour fruit de leur biẽ-fait ou au moins qu'ils n'attendoiẽt du bõ naturel de ceux qu'ils croyoient auoir obligez, ils attribuent cela à vn pur mépris, & leur Colere s'allume contre ceux qui les ont priuez

d'vn honneur dont ils ne se iugeoient pas indignes. Ils se faschent derechef contre ceux qui dissimulent les choses, & qui conuertissent en risée ce qu'ils font serieusement: car cette dissimulation & cette diuersion de leurs intentions est vne marque de mocquerie. En fin les hommes se faschent contre ceux qui faisans du bien à tout le monde, ne leur en font point en leur particulier : Car ils croyent que cela vient de ce que ceux qui n'ont nul soin de les obliger, montrans de l'inclination à obliger tout le monde, témoignét par là, qu'ils ne les ont pas en la mesme estime que les autres, mais qu'ils ont le plus bas sentiment qu'on sçauroit auoir de leur merite. Cette consideration a bien allumé des coleres dans les Cours des grands Princes, car chacun

ſe reputant auſſi digne que ſon compagnon de paruenir aux charges de l'Eſtat comme quelqu'vn eſt auancé ſans faire mention d'eux, ils s'imaginent que le bon-heur de celuy-là met quelque tache en leur gloire, & les faut eſtimer de beaucoup inferieurs à ſon merite.

En dernier lieu, l'oubliance excite auſſi la Colere, dautant que l'oubliance eſt vn ſigne de peu de ſoin que l'on a des perſonnes, & ce peu de ſoin eſt vne marque de mépris: veu que les choſes dont l'on fait cas, ſont celles que l'on imprime plus ſoigneuſement en ſa memoire.

DES EFFECTS ET *des remedes de la Colere.*

CHAP. III.

ENTRE toutes les Passions dont nos ames sont agitées, il n'y en a point qui soyent suiuies de tant de violence, qui fassent paroistre tant de brutalité, ou qui produisent de si funestes & de si tragiques effects que la Colere, qui semble estre promptement comme la source d'où procedent tous les mal-heurs, & toutes les ruynes qui arriuent dans l'Vniuers. Car au lieu que les autres Passions, comme l'Amour & la Ioye, le Desir & l'Esperance, ont ie ne sçay quels rayons de douceur qui les

rendent agreables : la Colere eſt toute pleine de douleur & d'amertume, & n'a point de plus doux obiects que les ſupplices, le ſang & le carnage, qui ſeruent à aſſouuir ſes vengeances : Ce ſont ſes delices, ce ſont ſes ioyes, ce ſont les plus doux & les plus agreables ſpectacles qu'elle puiſſe contempler. Que ſi on veut voir comme elle eſt la ſource de toute les horreurs qui s'épandent dans le monde, & qui deſolent l'Vniuers: qu'on contemple dans l'hiſtoire des villes ſaccagées, les prouinces deſtruites & conuerties en des deſerts : qu'on y conſidere les Empires renuerſez, les Diademes foulez aux pieds, les Princes laſchement trahis & étouffez par le poiſon, les Roys maſſacrez, les grands Chefs de guerre mis aux ceps & ſeruants d'exemple de la miſere humaine : qu'on y re-

garde les peuples entiers passez par le fil de l'espée, ou mis à la cadene : les nations exterminées, les Temples où habite la Diuinité, prophanez, les Autels abbatus, & tout ce qu'il y a de plus auguste & de plus saincts entre les hommes indignement violé : & l'on trouuera que tous ces tragiques spectacles sont des effects de cette cruelle & inhumaine furie. Mais laissant à part l'horreur des effects qu'elle produit dans l'Vniuers, considerons les maux qu'elle cause aux particuliers qui s'y laissent transporter.

Premierement doncques, si ce que les Medecins disent, est veritable, que de toutes les maladies dont nous sommes tourmentez, il n'y en a point de plus mauuaises, ny de plus dangereuses que celles qui défigurent le visage de l'homme, & qui le rendent difforme

& dissemblable à soy-mesme, il faudra conclurre pour cette mesme raison, que de toutes les passions de l'homme il n'y en a point de plus pernicieuse ny de plus redoutable que la Colere, qui change toute la grace & toute la constitution de l'homme. Car tout ainsi que les insensez & les furieux font connoistre l'excez de leur rage par les violents changements qui apparoissent en leurs corps : aussi vn homme transporté de Colere donne de grands signes de la manie qui le trauaille. Ses yeux tout plein de feu & de flammes que cette passion allume, paroissent ardants & estincelants : sa face est excessiuement colorée, comme par vn certain reflux du sang qui y monte des enuirons du cœur son poil se dresse & se heriſſe auec de l'horreur : sa bou-

che ne peut éclore ſes paroles : ſa langue eſt begayante, ſes pieds & ſes mains ſont en perpetuel mouuement. Il ne vomit que menaſſes, ne parle que de ſang & de vengeance : Bref ſa conſtitution eſt tellement alterée, & ſon regard eſt ſi affreux, qu'il ſemble hideux & épouuentable meſmes à ſes plus chers amis. Quelle doit eſtre l'ame au dedans, dont l'image eſt ſi horrible au dehors ? C'eſt pourquoy auſſi vn Ancien diſoit que la Colere eſtoit vne fureur de peu de temps : & vn autre aſſeuroit que toute Colere ardente ſe change en manie : ce que nous pouuons confirmer, par ce que comme on dit que Hercule deuenu furieux, méconneut ſa propre femme & ſes propres enfans, ſur leſquels il exerça ſa rage, les déchirant & les mettant inhumaine-

ment en pieces : auſſi ceux ſur qui la Colere a pris vn plein empire, oublient toutes ſortes d'affinités & d'amitiez, & ſans aucun reſpect font ſentir les effects de leur fureur à leur parens & à leurs amis. Car c'eſt vne paſſion qui s'aigrit contre tout le monde, qui naiſt auſſi bien de l'amour que de la hayne : & qui ſe forme auſſi bien parmy les ieux que parmy les actions plus ſerieuſes. De ſorte qu'il n'importe pas de quelle cauſe elle procede, mais bien en quel eſprit elle ſe rencontre ; comme il n'importe pas combien le feu eſt grand, mais où il tombe : conſideré que le plus ardent ne prendra iamais dans le marbre, au lieu que les moindres eſtincelles bruſlent la paille. Ce pendant nous recueillons de là que ceſte Paſſion domine principalement

aux habitudes chaudes & ardentes, d'autant que la chaleur est active & opiniastre, & qu'elle donne de l'inclination à ces sortes de violences, faisant que nous nous aigrissons aisément, voire pour les moindres suiets du monde. Au reste pour reprendre nostre premier propos, la Colere ne défigure pas seulement le corps, mais bien souuent le destruit & le ruine entierement : Car on a veu qui en estants extraordinairement émeus, se sont rompus les veines, & ont vomy l'ame auec le sang, voire mesme ceux qui se sont tuez eux-mesmes doiuent leur mal-heur à la Colere qui les a conduits à cette derniere fureur. Ainsi donc apres auoir imprimé sur le corps de si cruelles marques de sa rage, elle attaque l'esprit, elle outrage l'ame & estouffe la raison en l'homme, &

comme

comme vn espais nuage, l'empesche qu'elle ne l'éclaire, & par ce moyen l'emplit tout de desordre & de confusion. De maniere qu'il commence à fermer les oreilles à toutes sortes de remonstrances, & ne veut plus oüyr parler de ce qui peut seruir à adoucir son courage qui est tout plein d'amertume, d'aigreur & de violence. Tellement que prenant plaisir à son mal, il en a en horreur les remedes, & fuit la main du Medecin qui l'en pouuoit guerir: Voire mesme en ce transport il s'offense de tout, & imite les bestes farouches, que l'ombre & les couleurs plus gayes mettent en fureur: vn ris innocent, vn branlement de teste qui ne signifie riẽ, vn coup d'œil sans dessein est capable de le mettre aux champs. Mais combien de fois auons-nous veu cette inhumaine furie dissoudre les

plus saintes amitiez sur des suiets du tout friuoles? N'a-t'elle pas ietté dans les duels les plus chers amis, & ne les a-t'elle pas fait seruir de spectacle d'infamie au Ciel & à la terre, pour des disputes prises sans fondement? Il est donc visible que cette Passion est non seulement infame, mais encore mal-heureuse, puis que sous vn foible pretexte de vengeance, elle precipite les hommes en des meschancetez si horribles, & puis qu'elle leur fait fouler aux pieds toutes loix Diuines & humaines pour assouuir son insolence & sa rage: En quoy certes elle est plus à apprehender que toutes les autres Passions dont nos ames sont trauaillées: par ce que les autres Passions ont cela qu'au temps mesme auquel elles sont comme au comble de leur fureur, elles cedent aucunement

à la raiſon, & plient en quelque ſorte ſous ſes commandements, quand elle ſe preſente pour les appaiſer: au lieu que la Colere fait comme les Mariniers eſtonnez ou corrompus, qui n'eſcoutent point la voix de leur Pilote: ou comme les Soldats mutinez qui ne veulent point oüyr les remonſtrances de leur Chef: Voire meſme elle ſe dépite contre la verité ſi elle combat ſa rage, & quoy qu'elle vienne à connoiſtre l'innocence de celuy qu'elle perſecute, elle eſtime l'opiniaſtreté plus honorable que le repentir: De ſorte que rien ne la peut faire deſiſter de ſes iniuſtes & violentes pourſuittes. Et continuant cette iniuſtice contre ſoy-meſme, elle contraint quelquesfois les plus auares à ietter comme à l'abandon leurs plus precieux threſors

& à faire vn monceaux de leurs richesses, & puis à mettre le feu dedans, & souuent encore elle pousse les ambitieux à refuser & à reietter les honneurs qu'ils auoient passionnément recherchés auparauant leur dépit. Qui ne void donc que cettte Passion plus que nulle des autres, esteint la lumiere de la raison? La cause de cela est, par ce que comme ainsi soit que de toutes les Passions, soit de celles qui ont pour obiet le bien, ou de celles qui regardent le mal, celles-là iettent le plus de troubles dans nos ames, qui sont les plus violentes; il n'y en a point qui surpasse, ou mesme qui égale en violence la Colere, qui enflamme tout le sang & tous les esprits qui affluent à l'entour du cœur qui est l'organe le plus puissant des passions; à cause dequoy

il s'enſuit vn exceſſif déreglement, non ſeulement aux puiſſances ſenſibles & corporelles, mais meſmes en la raiſon. Car encore qu'elle n'vſe point d'organes corporels en ſes propres fonctions: neantmoins pour les produire au dehors, elle a beſoin des puiſſances des Sens, dont les actions ſont trauerſées par le trouble qui s'eſleue dans le cœur & dans tout le corps, à cauſe dequoy la Colere obſcurcit, voire empeſche du tout la lumiere qu'elle s'efforce de ietter. Dont nous auons des ſignes trop apparents, en ce que les membres où reluit dauantage l'image du cœur: la langue, les yeux, le viſage ſe reſſentent le plus des violents efforts de cette furie. Il eſt vray qu'Ariſtote dit que la Colere écoute en quelque ſorte la raiſon: mais cela ſe doit entendre quant au rapport qu'elle luy fait de

l'iniure receuë, auquel elle prend vne insigne plaisir : au lieu qu'elle ne l'écoute point, mais reiette ses aduertissements au suiet de la mesure, & de la moderation qu'elle doit tenir en la vengeance : de sorte qu'à la verité, il faut quelque rayon de raison pour se mettre en Colere : veu que les personnes stupides ne sont point capables de ces mouuements : mais quand cette Passion est pleinement allumée, à lors elle fait eclypser toute raison. Tout ainsi que le mesme Philosophe dit, que ceux qui sont pleins de vin & entierement yures, ne se faschent de rien, parce que leur raison estant enseuelie & noyée dans le vin, ils ne sont pas capables de peser vne iniure, ou de prendre garde à vn mépris. Mais ceux qui ne sont pas encore pleinement

yures se faschent & se mettent en Colere, parce qu'il leur reste encore quelque foible rayon de iugement pour connoistre ce qui a apparence d'iniure ou d'outrage: mais la Passion se forme en eux sans suiet & sans grande occasion, parce que leur raison est liée par le vin qui s'en est rendu le maistre. Ainsi donc au commencement de la Colere, la raison peut encore éclairer la puissance Irascible: mais comme elle a pris vn empire absolu, & que elle s'est renduë maistresse des Sens: la raison deuient obscurcie, & ne sert plus de rien à vne ame ainsi transportée.

Cependant il ne faut pas se figurer que ce mal soit absolument incurable, mais plustost il se faut representer que comme l'Elebore a la puissance de guerir les furieux: aussi y a-t'il des reme-

des contre la Colere. Les plus puissants sont ceux qui sont pris de la Loy de Dieu qui ne nous enseigne que la patience, la charité, la douceur l'humanité, & les souffrances. Mais nous nous contentons de rapporter icy les enseignemens de la Philosophie qui peuuent seruir à c'est effect. Premierement donc les Philosophes nous conseillent de traitter cette Passion comme l'on traitte les monstres, & les serpens qu'on s'efforce d'étouffer aussi-tost qu'ils viennent à s'éclorre : Car ils veulent que l'homme prenne garde au commencement de la Colere qui s'éclot bien souuent d'vne cause si legere, ou d'vn suiet si bas ou si petit, que c'est chose indigne d'vn grand courage de s'y laisser transporter, Tout ainsi donc qu'il est aisé d'arrester vn feu

qui s'eſt pris à la paille d'vne maiſon: mais ſi l'on le laiſſe monter & s'attacher aux matieres plus ſolide, il ſurmonte toute diligence & toute induſtrie, & fait vn piteux embraſement: auſſi celuy qui veut prendre garde à la Colere du commencement, en voyant qu'elle commence à fumer & a s'allumer pour quelque legere querelle, ou pour quelque autre petite offenſe: Il luy eſt aiſé de la ſupprimer, & d'empeſcher qu'elle n'aille plus auant: Mais ſi elle vient à ſe former & à s'accroiſtre, & que meſmes il ſouffle ſur ſon feu, c'eſt à dire, ſi luy-meſme l'irrite & l'enflamme, il luy ſera par apres difficile de l'eſteindre, au lieu qu'il l'euſt peu faire auparauant en ſe taiſant ſeulement. C'eſt pourquoy comme les Pilotes preuoyant la tempeſte, ont accouſtumé de mettre à la

rade ou à l'abry de quelque écueil deuant que la tourmente les vienne accueillir : auſſi celuy qui ſent les premiers mouuements de la Colere qui ſe veut éleuer, doit ſe retirer & auoir recours à la raiſon, & l'oppoſer à la Paſſion, afin de combattre ſa violence. Car le premier moyen d'abbatre la Colere, comme vne iniuſte tyrannie, c'eſt de ne luy rendre nulle ſorte d'obeyſſance, de ne la croire en nulle choſe, quoy qu'elle diſe ou qu'elle faſſe pour nous enflammer à la vengeange. Nous experimentons aux autres paſſions que la licence qu'on leur donne leur apporte quelque ſoulagement ; comme quand les ieunes gens qui brulent d'amour, vont en maſque, font des ballets, des combats, ou des feſtins en faueur de celles qu'ils ayment, tout cela donne quelque

ſorte d'allegement à leur Paſſion, & quand on permet à ceux qui ſont affligez de pleurer en leur ennuy, les larmes qu'ils épandent emportent auec elles vne partie de leur douleur : Mais la Colere n'a rien de ſemblable, au contraire elle s'aigrit & s'irrite par la liberté qu'on luy baille, & s'allume & s'enflamme dauantage par le cours qu'on donne à ſa fureur : Et pour ce ſuiet derechef, comme ceux qui ſont ſuiets au mal Caduc, ayans quelque ſigne en eux-meſmes & quelque principe de ſon accez, ſe retirent auſſi-toſt, & prennent tous les remedes qu'ils croyẽt ſeruir à deſtourner vn ſi faſcheux accident, ou au moins à en cacher la honte: auſſi ceux qui ſe voyent deſia émeus de la Colere, ſe doiuent retenir & s'efforcer de moderer leur Paſſion, & de détourner la mala-

die qui les veut saisir. A quoy ils doiuent d'autant plus volontiers se resoudre qu'elle a encore cela par dessus les autres Passions que les autres, à la verité pouſſent les hommes au mal, mais celles-cy les precipite: celles-là les ébranlent; mait celles-cy les renuerse: celles-là, quand meſmes elles sont victorieuſes, se laiſſent mettre le frein; mais celles-cy estant maiſtreſſe ne veut plus de loy, reſſemblant à la foudre qui estant vne fois échappée de la nuée où elle estoit encloſe, ne peut plus estre retenuë, mais tombe sans moyen & sans apparence d'estre arreſtée. Les autres Passions s'esloignent de la raison: mais la Colere la foule aux pieds & la meine comme en triõphe. Pour toutes ces conſideraions donc les hommes doiuent faire toute sorte de reſiſtance pour s'empeſcher de

tomber entre les mains d'vn si furieux maistre,

Le second remede qu'on y peut apporter, c'est de se figurer les defauts de cette Passion, & les maux dont elle est accompagnée, qui sont tels qu'elle semble emporter la palme du vice, & estre plus detestable que tout le reste des crimes dont l'ame peut estre souïllée. L'Auarice est à la verité vne honteuse cupidité: mais au moins elle amasse quelque chose qui bien souuent tombe entre les mains d'vn homme de bien qui succede à l'auaricieux: au lieu que la Colere dissipe tout. Car quelles despenses, quelles profusions ne fait-elle pas pour venir à bout de la vengeance qu'elle a meditée ? Combien souuent elle est cause qu'vn homme ruine sa fortune, que le mary se separe de sa femme, que le fils aban-

donne son pere, que le peuple s'arme contre les Magistats, & que celuy qui aspiroit aux honneurs s'en rebute & en abandonne la poursuitte. La Colere est encore pire que les Voluptez, parce que les voluptez font que l'homme se plonge dans les plaisis particuliers, au lieu que la Colere le rend de si mauuais naturel, qu'il se plaist aux miseres d'autruy. Elle est de beaucoup plus meschante que l'Enuie, veu que si l'Enuie desire de voir quelqu'vn malheureux, c'est la Colere qui luy procure le mal-heur. Et ne faut point que l'on continuë le grand courage aux vengeance de la Colere, au contraire les cœurs magnanimes sont commie impenetrables aux offenses: au lieu que ceux qui n'y peuuent resister, témoignent leur foiblesse: d'où vient que nous voyons que les femmes,

les enfans, les malades, les vieilles gens ſont les plus ſuiets à ces mouuements & à ces impreſſions. La plus éleuée & la plus belle partie du monde, & la plus voiſine du Ciel & des eſtoiles n'eſt iamais couuerte de nuages, & ne ſe forme dans ſon ſein n'y greſle, ny pluye, ny vents, ny tourbillons, ny autres tempeſtes: Il ne s'y fait nul bruit ny éclat, encore que ce ſoit de là que deſcendent les foudres ſur la terre: Tout de meſme vn eſprit vrayement haut, vne ame vrayement genereuſe, demeure touſiours tranquille, moderée & venerable, ſans ſe laiſſer iamais emporter aux furieux mouuements de la Colere. Elle ſe repreſente les defauts de cette Paſſion, elle void que ceux qui s'y abandonnent, dépouillent toute hõnte & perdent toute raiſon. Car qui eſt celuy qui au milieu de

ſon dépit & de ſon courroux, ne ſemble auoir renoncé à toute ſorte de moderation & de modeſtie? Sçauroit-il refrener ſa langue, ou contenir en deuoir les autres parties de ſon corps? Mais combien de grands perſonnages ſe ſont immolez à la riſée du monde par l'excez de leur Colere? Témoin ce fameux Prince qui écriuit des lettre à vne montagne: & qui fit donner des coups de foüet à vne Riuiere qui luy auoit donné de l'obſtacle à ſes voyages. Comme donc en voyant les mouuemens honteux de ceux qui ſe ſont enyurez, nous conceuons vne certaine horreur de l'excez du vin; auſſi les grands courages voyans la difformité de la Colere s'empeſchent le plus qu'ils peuuent de ſe ſouiller d'vn vice qui eſt comme l'opprobre de la nature humaine. Mais

pour

pour s'en sauuer, il faut premierement laisser les affaires qui sont au dessus de nostre portée, de peur que nous en trouuans accablez, comme d'vn fardeau excessif & insupportable, le regret & la douleur n'allument nostre chagrin, & n'embrasent nostre colere. Il faut aussi fuyr les compagnies des personnes querelleuses & fascheuses, de peur que par vne certaine contagion, ils ne nous communiquent leurs Passions. Les yurongnes induisent à boire, les voluptueux amolissent les plus forts courages, l'auarice empoisonne ceux qui hãtent les auares: Tout de mesme les personnes Coleres nous trans-mettent leurs fascheuses humeurs, ou au moins en les frequentant, nous nous exposons au danger d'auoir des querelles cõtr'eux, au lieu que hantans auec des personnes paisi-

des contre la Colere. Les plus puissants sont ceux qui sont pris de la Loy de Dieu qui ne nous enseigne que la patience, la charité, la douceur l'humanité, & les souffrances. Mais nous nous contentons de rapporter icy les enseignemens de la Philosophie qui peuuent seruir à c'est effect. Premierement donc les Philosophes nous conseillent de traitter cette Passion comme l'on traitte les monstres, & les serpens qu'on s'efforce d'étouffer aussi-tost qu'ils viennent à s'éclorre : Car ils veulent que l'homme prenne garde au commencement de la Colere qui s'éclot bien souuent d'vne cause si legere, ou d'vn suiet si bas ou si petit, que c'est chose indigne d'vn grand courage de s'y laisser transporter, Tout ainsi donc qu'il est aisé d'arrester vn feu

qui s'eſt pris à la paille d'vne maiſon: mais ſi l'on le laiſſe monter & s'attacher aux matieres plus ſolide, il ſurmonte toute diligence & toute induſtrie, & fait vn piteux embraſement: auſſi celuy qui veut prendre garde à la Colere du commencement, en voyant qu'elle commence à fumer & a s'allumer pour quelque legere querelle, ou pour quelque autre petite offenſe: Il luy eſt aiſé de la ſupprimer, & d'empeſcher qu'elle n'aille plus auant: Mais ſi elle vient à ſe former & à s'accroiſtre, & que meſmes il ſouffle ſur ſon feu, c'eſt à dire, ſi luy-meſme l'irrite & l'enflamme, il luy ſera par apres difficile de l'eſteindre, au lieu qu'il l'euſt peu faire auparauant en ſe taiſant ſeulement. C'eſt pourquoy comme les Pilotes preuoyant la tempeſte, ont accouſtumé de mettre à la

rade ou à l'abry de quelque écueil deuant que la tourmente les vienne accueillir : auſſi celuy qui ſent les premiers mouuements de la Colere qui ſe veut éleuer, doit ſe retirer & auoir recours à la raiſon, & l'oppoſer à la Paſſion, afin de combattre ſa violence. Car le premier moyen d'abbatre la Colere, comme vne iniuſte tyrannie, c'eſt de ne luy rendre nulle ſorte d'obeyſſance, de ne la croire en nulle choſe, quoy qu'elle diſe ou qu'elle faſſe pour nous enflammer à la vengeange. Nous experimentons aux autres paſſions que la licence qu'on leur donne leur apporte quelque ſoulagement ; comme quand les ieunes gens qui brulent d'amour, vont en maſque, font des ballets, des combats, ou des feſtins en faueur de celles qu'ils ayment, tout cela donne quelque

sorte d'allegement à leur Passion, & quand on permet à ceux qui sont affligez de pleurer en leur ennuy, les larmes qu'ils épandent emportent auec elles vne partie de leur douleur : Mais la Colere n'a rien de semblable, au contraire elle s'aigrit & s'irrite par la liberté qu'on luy baille, & s'allume & s'enflamme dauantage par le cours qu'on donne à sa fureur : Et pour ce suiet derechef, comme ceux qui sont suiets au mal Caduc, ayans quelque signe en eux-mesmes & quelque principe de son accez, se retirent aussi-tost, & prennent tous les remedes qu'ils croyẽt seruir à destourner vn si fascheux accident, ou au moins à en cacher la honte: aussi ceux qui se voyent desia émeus de la Colere, se doiuent retenir & s'efforcer de moderer leur Passion, & de détourner la mala-

die qui les veut saisir. A quoy ils doiuent d'autant plus volontiers se resoudre qu'elle a encore cela par dessus les autres Passions que les autres, à la verité pouissent les hommes au mal, mais celles-cy les precipite: celles-là les ébranlent; mait celles-cy les renuerse: celles-là, quand mesmes elles sont victorieuses, se laissent mettre le frein; mais celles-cy estant maistresse ne veut plus de loy, ressemblant à la foudre qui estant vne fois échappée de la nuée où elle estoit enclose, ne peut plus estre retenuë, mais tombe sans moyen & sans apparence d'estre arrestée. Les autres Passions s'esloignent de la raison: mais la Colere la foule aux pieds & la meine comme en triõphe. Pour toutes ces consideraions donc les hommes doiuent faire toute sorte de resistance pour s'empescher de

tomber entre les mains d'vn si furieux maistre,

Le second remede qu'on y peut apporter, c'est de se figurer les defauts de cette Passion, & les maux dont elle est accompagnée, qui sont tels qu'elle semble emporter la palme du vice, & estre plus detestable que tout le reste des crimes dont l'ame peut estre souillée. L'Auarice est à la verité vne honteuse cupidité: mais au moins elle amasse quelque chose qui bien souuent tombe entre les mains d'vn homme de bien qui succede à l'auaricieux: au lieu que la Colere dissipe tout. Car quelles despenses, quelles profusions ne fait-elle pas pour venir à bout de la vengeance qu'elle a meditée? Combien souuent elle est cause qu'vn homme ruine sa fortune, que le mary se separe de sa femme, que le fils aban-

donne son pere, que le peuple s'arme contre les Magistats, & que celuy qui aspiroit aux honneurs s'en rebute & en abandonne la poursuitte. La Colere est encore pire que les Voluptez, parce que les voluptez font que l'homme se plonge dans les plaisis particuliers, au lieu que la Colere le rend de si mauuais naturel, qu'il se plaist aux miseres d'autruy. Elle est de beaucoup plus meschante que l'Enuie, veu que si l'Enuie desire de voir quelqu'vn malheureux, c'est la Colere qui luy procure le mal-heur. Et ne faut point que l'on continuë le grand courage aux vengeance de la Colere, au contraire les cœurs magnanimes sont comme impenetrables aux offenses: au lieu que ceux qui n'y peuuent resister, témoignent leur foiblesse: d'où vient que nous voyons que les femmes,

les enfans, les malades, les vieilles gens ſont les plus ſuiets à ces mouuements & à ces impreſſions. La plus éleuée & la plus belle partie du monde, & la plus voiſine du Ciel & des eſtoiles n'eſt iamais couuerte de nuages, & ne ſe forme dans ſon ſein n'y greſle, ny pluye, ny vents, ny tourbillons, ny autres tempeſtes: Il ne s'y fait nul bruit ny éclat, encore que ce ſoit de là que deſcendent les foudres ſur la terre: Tout de meſme vn eſprit vrayement haut, vne ame vrayement genereuſe, demeure touſiours tranquille, moderée & venerable, ſans ſe laiſſer iamais emporter aux furieux mouuements de la Colere. Elle ſe repreſente les defauts de cette Paſſion, elle void que ceux qui s'y abandonnent, dépouillent toute honte & perdent toute raiſon. Car qui eſt celuy qui au milieu de

son dépit & de son courroux, ne semble auoir renoncé à toute sorte de moderation & de modestie? Sçauroit-il refrener sa langue, ou contenir en deuoir les autres parties de son corps? Mais combien de grands personnages se sont immolez à la risée du monde par l'excez de leur Colere? Témoin ce fameux Prince qui écriuit des lettre à vne montagne: & qui fit donner des coups de foüet à vne Riuiere qui luy auoit donné de l'obstacle à ses voyages. Comme donc en voyant les mouuemens honteux de ceux qui se sont enyurez, nous conceuons vne certaine horreur de l'excez du vin; aussi les grands courages voyans la difformité de la Colere s'empeschent le plus qu'ils peuuent de se souiller d'vn vice qui est comme l'opprobre de la nature humaine. Mais

pour

pour s'en sauuer, il faut premierement laisser les affaires qui sont au dessus de nostre portée, de peur que nous en trouuans accablez, comme d'vn fardeau excessif & insupportable, le regret & la douleur n'allument nostre chagrin, & n'embrasent nostre colere. Il faut aussi fuyr les compagnies des personnes querelleuses & fascheuses, de peur que par vne certaine contagion, ils ne nous communiquent leurs Passions. Les yurongnes induisent à boire, les voluptueux amolissent les plus forts courages, l'auarice empoisonne ceux qui hãtent les auares: Tout de mesme les personnes Coleres nous transmettent leurs fascheuses humeurs, ou au moins en les frequentant, nous nous exposons au danger d'auoir des querelles cõtr'eux, au lieu que hantans auec des personnes paisi-

bles, outre le bon exemple, nous ſommes hors de ce danger. Les Philoſophes apportẽt encore d'autres remedes pour guerir la Colere, conſeillant à ceux qui ont de l'inclination à cette Paſſion, de quitter toutes grandes & peſantes occupations de l'eſprit, meſmes les eſtudes plus ſerieuſes, & les exhortẽt à imiter ceux qui ont la veuë malade, qui ſe ſoulagent en arreſtant les yeux ſur les couleurs les plus gayes: ſur toutes choſes ils les coniurent pour éuiter les occaſions & les ſuiets qu'on leur en peut donner, de ſe ſouuenir qu'il n'eſt pas expedient à l'homme de tout voir ny de tout oüyr, & que nous deuõs laiſſer courir beaucoup de choſes qu'on dit contre nous, d'autant que bien ſouuent les ayant negligées, c'eſt comme s'en eſtre iuſtifié. Ce qui nous met en Colere diſent-ils, c'eſt l'opi-

nion que nous auons d'auoir esté outragez, mais il ne faut pas si prõptement adiouster foy à cette opinion, my mesmes receuoir de premier abord les rapports qui nous sont faits, quelques claires & éuidentes que nous puissent sembler les preuues de l'iniure; veu qu'il y a maintes choses qui ayans apparence de verité, sont neantmoins fausses, de sorte qu'il faut reseruer vne oreille pour oüyr les raisons de celuy qui est accusé, ou mesmes les fermer toutes deux aux rapporteurs, qui bien souuent prennent plaisir à ietter de la discorde, & à faire des querelles, pour puis apres en prendre leur plaisir. Et certes nous pouuõs maintesfois nous repentir d'auoir precipité la vẽgeance, au lieu que nous pouuons estre biẽ aises de l'auoir differée. Pour la mesme raison il faut fuyr les soup-

çons qui bien ſouuent nous embraſent auſſi bien que les plus iuſtes ſuiets de Colere, veu que prenant en mauuaiſe part vn regard, ou vn ſouſris, ou quelque autre legere action, nous conceuons du dépit, & nous mettons aux champs contre ceux qui ſont innocens, & qui n'ont eu aucun deſir de nous offenſer. En ſomme des choſes qui nous offenſent, les vnes nous ſont rapportées, & les autres nous les auons ou veuës, ou oüyes nous meſmes. Quant à celles qui nous ont eſté rapportées, nous n'y deuons pas legerement adiouſter foy, veu les artifices dont on vſe auiourd'uy dãs le monde pour abuſer les plus credules: vn flateur taſchera de s'inſinuer en faueur en accuſant vn innocent, feindra vn ourrage, & fera vn mauuais diſcours pour perſuader qu'il l'a entendu auec dou-

leur&regret:vn autre ne cherchera que l'occasion de dissoudre les plus sainctes amitiez: vn autre plein de venin &de poison desirera auoir le passe-temps d'vne querelle, & sera bien aise d'estre spectateur d'vn cõbat qu'il aura allumé, moyennant qu'il ne soit point de la partie. C'est donc vne insigne legereté de condamner sur le champ son amy, auãt que de l'auoir oüy, & sans prẽdre le loisir de sçauoir exactement le fait dont il est accusé; & c'est vne prodigieuse iniustice de se courroucer contre luy, deuant qu'il sçache qui l'accuse, ou mesme deuant qu'il sçache quel crime luy est imposé.

Quand aux choses dont nous sommes nous-mesmes les témoins, nous deuons considerer le naturel & la volonté de ceux qui les ont cõmises: si c'est vn ieune hommu, dõnons cela à son aage, & supportons

de ſa ieuneſſe. Eſt-ce vn pere? ayans receu tant d'autres biẽ-faits de luy, c'eſt bien la raiſon que nous en endurions, & que la ſouuenance des choſes paſſées addouciſſe l'aigreur des preſentes; & mémes nous deuõs meurement cõſiderer en nous meſmes, s'il n'a point eu iuſte ſuiect de nous traitter auec la rigueur dont nous nous plaignons. Si c'eſt vne femme, ce ſexe ne ſuit pas touſiours les mouuemens de la raiſon, & ſa foibleſſe luy doit ſeruir d'excuſe. Si ce ſont perſonnes ſouſmiſe à vne plus grande puiſſance, peut-eſtre l'auront-ils fait par contrainte, & y eſtãs ſolicitez par ceux auſquels ils ne pouuoient deſobeyr: Voudriõs-nous donc nous faſcher contre la neceſſité? Vn autre nous offenſera apres auoir eſté outragé de nous? quel miracle s'il nous rẽd la pareille? Si c'eſt vn Magiſtrat ou vn iu-

dont nous pretendons auoir receu quelque iniuſtice, ſa ſuffiſance doit auoir plus de poids que noſtre opinion particuliere, & nous deuons pluſtoſt accuſer noſtre crime que le ſoupçonner de corruption : Si c'eſt vn Roy ou vn Prince qui punit quelque coulpable, il faut croire qu'il le fait equitablement: que s'il opprime vn innocent, il le faut pleindre, mais dõner cours au malheur de la nature humaine, en nous reſouuenãs que les plus foibles sõt ſouſmis aux loix des plus puiſſans. Que ſi c'eſt vne beſte brute ou vne pierre, ou vn bois qui nous bleſſe, il faut ſe donner de garde de deuenir plus ſtupides que les choſes inanimées, en penſant nous venger d'elles. Si c'eſt vn homme de bien, nous ne deuons pas croire qu'il ait voulu nous offenſer, nous promettans toute autre choſe de ſon in-

Il y en a encores d'autres qui seroient trop longs à rapporter, ioint qu'à dire la verité, la pluspart sont plustost remedes d'empiriques qui pallient le mal, que medecines solides qui gueriſſent nos passions. Le souuerain remede est de ietter les yeux sur les exemples de patience que les seruiteurs de Dieu, & les Saincts nous ont monstré parmy les trauerses de ce monde, & sur tout de les arrester sur ceux que nous a laissés le Fils de Dieu, qui estant outragé des hommes, ne les a pas maudits, qui estant persecuté, n'a point menacé ses bourreaux, qui estant Crucifié, a prié pour ses ennemis: & qui enfin par vne philosophie bien éloignée de celle du monde, a mis nostre salut en sa Croix, nos triomphes en ses opprobres, & nostre gloire en ses supplices.

DE LA DOVCEVR, *ou Debonnaireté.*

CHAPITRE PREMIER.

COMME la Colere enflammant l'homme à la vengeance le transporte, de maniere que bien souuent il semble qu'elle luy ait rauy toute sorte d'humanité, & qu'elle l'ait conuerty en vne beste farouche & cruelle, qui ne respire que le sang & le carnage, aussi y a-t'il vn mouuement contraire à cette Passion, qui remet l'homme en l'estat de l'homme, & qui venant comme à ietter de l'eau sur le feu de son courroux, le rend

facile à pardouner les outrages qu'il pretend luy auoir eſté faicts indignement. Ceſte Paſſion n'a point de nom propre, mais ſe peut nommer ou Debonnaireté, ou Douceur, ou Clemence, ſelon les ſuiets où elle ſe rencontre, & n'eſt autre choſe qu'vn mouuement qui remet l'ame en vn eſtat tranquile, & luy fait oublier toutes ſortes d'iniures & de vengeances. Comme ainſi ſoit donc que les hommes ſe courroucent ordinairement contre ceux qui les mépriſent, & ce mépris eſtant vne iniure qui part de la volonté de celuy qui nous offenſe, il eſt viſible que nous appaiſons ayſément noſtre Colere, quand nous voyons qu'il n'y a point de mépris en noſtre endroit, ou que meſmes ceux dont nous nous pourrions plaindre, ont fait la choſe à regret, & contre leur in-

clination, & non point par vne malice affectée dont la raiſon eſt, parce que les actions humaines dependent de l'intention de celuy qui les faict. C'eſt pourquoy nous figurants qu'ils n'ont point eu de mauuaiſe intention contre nous, nous les penſons exempts de crimes. Pour la meſme raiſon nous perdons aiſément la Colere que nous auons conceuë contre ceux qui s'eſtans mépris témoignent d'en auoir de la douleur, & deſirent de viure autrement à l'aduenir, parce que ce deſir eſt vn témoignage que leur volonté a eſté ſurpriſe. Comme par exemple vn amy en noſtre maladie, nous donnera vn remede qu'il croira propre à combattre & à chaſſer noſtre mal, mais l'ayant pris, au lieu d'amender noſtre douleur, il l'empire; nous ne nous faſchons pas amerement

contre luy, parce qu'il nous apparoiſt que ſa volonté eſtoit de nous donner du ſoulagement, au lieu d'aigrir noſtre douleur. Et particulierement nous nous monſtrons faciles à pardonner à ceux qui exercent à l'endroit d'eux-meſmes ce qu'ils font contre nous: dautant que nous ne pouuons pas nous imaginer qu'ils nous ayent mépriſez en des choſes auſquelles ils ſe ſont eux-meſmes enueloppez, veu qu'il eſt tout viſible, que perſonne ne ſe mépriſe ſoy-meſme. Nous pardonnons auſſi ayſément à ceux qui confeſſent franchement leurs fautes, & qui témoignent ſe repentir de leurs offenſes, d'autant que nous nous figurons que cette douleur & ce regret qu'ils font paroiſtre, eſt vne ſatisfaction & vne ſuffiſanre peine de leur peché: dequoy nous auõs vn exemple domeſtique

au ſuiet de nos ſeruiteurs, d'entre leſquels nous reprenons auec plus d'aigreur,& puniſſons plus ſeuerement ceux qui pallient leur offenſes, ou qui nous répondent arrogamment: & traittons plus gracieuſemẽt ceux qui reconnoiſſent leur faute, & qui nous en demandent pardon. La raiſon de cela eſt,parce qu'il y a de l'impudence à defendre vne faute qui eſt toute apparente,&ceſte impudence n'eſt autre choſe qu'vn inſigne mépris de celuy contre lequel on conteſte effrontément : dautant que nous mépriſons grandement ceux auſquels nous témoignons ne porter nulle ſorte de reſpect ou de reuerence.

Nous nous appaiſons auſſi facilement quand ceux que nous pretendons nous auoir offenſez s'humilient deuant nous, ſouffrent

nos reprimendes, & ne nous contrediſent en aucune façon : parce que cette ſubmiſſion eſt comme vne marque de la crainte & de la reuerence qu'ils nous portent, par laquelle ils auoüent tacitemẽt qu'ils ſont nos inferieurs. A raiſon dequoy nous nous figurons qu'ils ne nous ont point à mépris: veu qu'on ne mépriſe iamais ceux que l'on craint. Cependant, que l'on dépouille, & que l'on dépoſe toute Colere à l'endroit de ceux qui s'humilient : nous en auons vne marque au Lyon animal genereux, qui n'exerce point ſa fureur, mais qui pardonne à ceux qui ſe proſternent contre terre pour s'en garantir ; Nous nous monſtrons encore doux à ceux qui faiſans meſme profeſſion que nous, nous honorent, & ne médiſent iamais de nous: dautant que ce reſpect mon-

ſtre qu'ils nous ont en bonne eſtime, & qu'ils ne nous mépriſent point. Nous pardonnons auſſi volontiers à ceux dont nous auons auparauant receu quelque inſigne bien-fait, & porticulierement quand ils nous ſupplient, & quand auec des prieres ardentes & paſſionnées ils nous coniurent d'oublier l'iniure qu'ils nous ont faite, & de n'vſer point de vengeance en leur endroict: ce qui arriue parce que ces ſortes de prieres ſont des marque de leur ſubmiſſion. Nous pardonnons encore volontiers à ceux qui n'ont point la reputation d'eſtre inſolents, colomniateurs, mocqueurs, ou mépriſeurs des autres, mais qui ſont reconneus gens de bien, ne faiſans iamais outrage à perſonne, ſi ce n'eſt aux meſchãs, au rang deſquels nous n'auons garde de nous mettre. Nous com-

man-

mandons encore à nostre Colere, quand nous connoissons que ceux qui nous ont offensez sont personnes puissantes, desquelles nous deuons craindre vne plus atroce iniure, si nous nous mettons en deuoir de nous venger de celle qu'ils nous ont faicte: car il n'arriue gueres que nous fassions demõstration de colere contre ceux que nous redoutons, n'estant pas possible que tout à la fois nous craignions vne personne & que nous nous courroucions contre-elle-mesme, nous passons legerement par dessus les fautes de ceux qui nous ont offensez en l'ardeur de leur Colere. De sorte que si nous nous courrouçons contr'eux, c'est auec moins d'aigreur & de ressentiment; dautant que nous iugeons bien que ce n'est point par mépris ce qu'ils en ont fait, puis que iamais personne ne mépriſa

çeluy qu'il eſtime digne de ſon courroux : veu que le mépris eſt ſans douleur & ſans reſſentiment, au lieu que la Colere eſt pleine de douleur, & de reſſentiment de l'iniure receuë.

Les lieux, le temps, les occupations & les compagnies ſeruent auſſi maintesfois à nous rendre doux & paiſibles, & empeſcher que nous ne nous laiſſions pas tranſporter à la Colere, ſi ce n'eſt pour vne iniure bien atroce : Car parmy le ieu, parmy les banquets, parmy les reſioüyſſances publiques, entre nos amis, au milieu de nos grãdes proſperitez, & parmy l'heureux ſuccez de nos affaires, & au milieu de nos bonnes eſperances, nous ne receuons pas aiſément les impreſſions de la Colere, ſi ce n'eſt, comme nous auons dit, qu'on nous faſſe quelque inſigne outrage qui

sur monte toute sorte de patience. Pareillement quand nous auons laissé écouler beaucoup de temps sans rechercher la vengeãce de l'iniure, peu à peu nous l'oublions, & le temps ayant alenty nostre ardeur, nous perdons entierement la volonté de nous en ressentir. Mais vne des choses qui seruent le plus à esteindre nostre Colere, c'est quand quelque autre que celuy contre lequel elle est embrasée, a esté seuerement chastié, ou a esté enuoyé au supplice auparauant que nous ayons peu assouuir nostre vengeãce contre luy. C'est pourquoy Philocrate estant interrogé pourquoy il ne se purgeoit pas des crimes dõt il estoit accusé, durant que le peuple estoit en Colere contre luy, répondit que la raison de cela estoit, parce qu'il attendoit qu'vn autre eust esté iniustemẽt accusé & con-

DE LA DOVCEVR, *ou Debonnaireté.*

CHAPITRE PREMIER.

COMME la Colere enflammant l'homme à la vengeance le transporte, de maniere que bien souuent il semble qu'elle luy ait rauy toute sorte d'humanité, & qu'elle l'ait conuerty en vne beste farouche & cruelle, qui ne respire que le sang & le carnage, aussi y a-t'il vn mouuement contraire à cette Passion, qui remet l'homme en l'estat de l'homme, & qui venant comme à ietter de l'eau sur le feu de son courroux, le rend

facile à pardouner les outrages qu'il pretend luy auoir eſté faicts indignement. Ceſte Paſſion n'a point de nom propre, mais ſe peut nommer ou Debonnaireté, ou Douceur, ou Clemence, ſelon les ſuiets où elle ſe rencontre, & n'eſt autre choſe qu'vn mouuement qui remet l'ame en vn eſtat tranquile, & luy fait oublier toutes ſortes d'iniures & de vengeances. Comme ainſi ſoit donc que les hommes ſe courroucent ordinairement contre ceux qui les mépriſent, & ce mépris eſtant vne iniure qui part de la volonté de celuy qui nous offenſe, il eſt viſible que nous appaiſons ayſément noſtre Colere, quand nous voyons qu'il n'y a point de mépris en noſtre endroit, ou que meſmes ceux dont nous nous pourrions plaindre, ont fait la choſe à regret, & contre leur in-

contre luy, parce qu'il nous apparoiſt que ſa volonté eſtoit de nous donner du ſoulagement, au lieu d'aigrir noſtre douleur. Et particulierement nous nous monſtrons faciles à pardonner à ceux qui exercent à l'endroit d'eux-meſmes ce qu'ils font contre nous: dautant que nous ne pouuons pas nous imaginer qu'ils nous ayent mépriſez en des choſes auſquelles ils ſe ſont eux-meſmes enueloppez, veu qu'il eſt tout viſible, que perſonne ne ſe mépriſe ſoy-meſme. Nous pardonnons auſſi ayſément à ceux qui confeſſent franchement leurs fautes, & qui témoignent ſe repentir de leurs offenſes, d'autant que nous nous figurons que cette douleur & ce regret qu'ils font paroiſtre, eſt vne ſatisfaction & vne ſuffiſanre peine de leur peché: dequoy nous auõs vn exemple domeſtique

au suiet de nos seruiteurs, d'entre lesquels nous reprenons auec plus d'aigreur,& punissons plus seuerement ceux qui pallient leur offenses, ou qui nous répondent arrogamment: & traittons plus gracieusemẽt ceux qui reconnoissent leur faute, & qui nous en demandent pardon. La raison de cela est,parce qu'il y a de l'impudence à defendre vne faute qui est toute apparente,&ceste impudence n'est autre chose qu'vn insigne mépris de celuy contre lequel on conteste effrontément : dautant que nous mépriſons grandement ceux ausquels nous témoignons ne porter nulle sorte de respect ou de reuerence.

Nous nous appaisons aussi facilement quand ceux que nous pretendons nous auoir offensez s'humilient deuant nous, souffrent

nos reprimendes, & ne nous contrediſent en aucune façon : parce que cette ſubmiſſion eſt comme vne marque de la crainte & de la reuerence qu'ils nous portent, par laquelle ils auoüent tacitemẽt qu'ils ſont nos inferieurs. A raiſon dequoy nous nous figurons qu'ils ne nous ont point à mépris : veu qu'on ne mépriſe iamais ceux que l'on craint. Cependant, que l'on dépouille, & que l'on dépoſe toute Colere à l'endroit de ceux qui s'humilient : nous en auons vne marque au Lyon animal genereux, qui n'exerce point ſa fureur, mais qui pardonne à ceux qui ſe proſternent contre terre pour s'en garantir ; Nous nous monſtrons encore doux à ceux qui faiſans meſme profeſſion que nous, nous honorent, & ne médiſent iamais de nous : dautant que ce reſpect mon-

ſtre qu'ils nous ont en bonne eſtime, & qu'ils ne nous mépriſent point. Nous pardonnons auſſi volontiers à ceux dont nous auons auparauant receu quelque inſigne bien-fait, & porticulierement quand ils nous ſupplient, & quand auec des prieres ardentes & paſſionnées ils nous coniurent d'oublier l'iniure qu'ils nous ont faite, & de n'vſer point de vengeance en leur endroict: ce qui arriue parce que ces ſortes de prieres ſont des marque de leur ſubmiſſion. Nous pardonnons encore volontiers à ceux qui n'ont point la reputation d'eſtre inſolents, colomniateurs, mocqueurs, ou mépriſeurs des autres, mais qui ſont reconneus gens de bien, ne faiſans iamais outrage à perſonne, ſi ce n'eſt aux meſchãs, au rang deſquels nous n'auons garde de nous mettre. Nous com-

man-

mandons encore à noſtre Colere, quand nous connoiſſons que ceux qui nous ont offenſez ſont perſonnes puiſſantes, deſquelles nous deuons craindre vne plus atroce iniure, ſi nous nous mettons en deuoir de nous venger de celle qu'ils nous ont faicte: car il n'arriue gueres que nous faſſions demõſtration de colere contre ceux que nous redoutons, n'eſtant pas poſſible que tout à la fois nous craignions vne perſõne & que nous nous courroucions contre-elle-meſme, nous paſſons legerement par deſſus les fautes de ceux qui nous ont offenſez en l'ardeur de leur Colere. De ſorte que ſi nous nous courrouçons contr'eux, c'eſt auec moins d'aigreur & de reſſentiment; dautant que nous iugeons bien que ce n'eſt point par mépris ce qu'ils en ont fait, puis que iamais perſonne ne mépriſa

celuy qu'il eſtime digne de ſon courroux : veu que le mépris eſt ſans douleur & ſans reſſentiment, au lieu que la Colere eſt pleine de douleur, & de reſſentiment de l'iniure receuë.

Les lieux, le temps, les occupations & les compagnies ſeruent auſſi maintesfois à nous rendre doux & paiſibles, & empeſcher que nous ne nous laiſſions pas tranſporter à la Colere, ſi ce n'eſt pour vne iniure bien atroce : Car parmy le ieu, parmy les banquets, parmy les reſioüyſſances publiques, entre nos amis, au milieu de nos grãdes proſperitez, & parmy l'heureux ſuccez de nos affaires, & au milieu de nos bonnes eſperances, nous ne receuons pas aiſément les impreſſions de la Colere, ſi ce n'eſt, comme nous auons dit, qu'on nous faſſe quelque inſigne outrage qui

sur monte toute sorte de patience. Pareillement quand nous auons laissé écouler beaucoup de temps sans rechercher la vengeãce de l'iniure, peu à peu nous l'oublions, & le temps ayant alenty nostre ardeur, nous perdons entierement la volonté de nous en ressentir. Mais vne des choses qui seruent le plus à esteindre nostre Colere, c'est quand quelque autre que celuy contre lequel elle est embrasée, a esté seuerement chastié, ou a esté enuoyé au supplice auparauant que nous ayons peu assouuir nostre vengeãce contre luy. C'est pourquoy Philocrate estant interrogé pourquoy il ne se purgeoit pas des crimes dõt il estoit accusé, durant que le peuple estoit en Colere contre luy, répondit que la raison de cela estoit, parce qu'il attendoit qu'vn autre eust esté iniustemẽt accusé & con-

damné deuant luy ; se figurant ce qui est bien veritable, que quand les hommes ont assouuy & versé toute leur Colere & leur fiel sur quelqu'vn, alors ils demeurent plus doux, & que leur courroux se conuertit en pitié : comme il arriua à Ergophile, contre lequel, encore que ses Iuges fussent plus animez que contre Calystene ; toutesfois ils le declarerent innocent, & le deliurerent du supplice ; parce que le iour d'auparauant ils auoient condamné Calystene.

D'abondant les hommes se monstrent doux & placables à ceux lesquels ils ont emporté quelque fauorable iugement, & à ceux encore qu'ils voyent exposez à des maux plus cruels qu'ils leur eussent voulu faire souffrir pour se venger : car ils croyent qu'ils sont assez chastiez de leur offense, &

que de leur part ils ſont aſſez vẽgez de l'iniure qu'ils ont receuë. Mais particulierement noſtre Colere ne s'allume gueres ſouuent lors que nous nous figurons que l'iniure que nous ſouffrons nous eſt faicte auec iuſtice, & que nous auions biẽ merité ce chaſtiment: car alors elle a plus l'image d'vne vengeance iuſtement pourſuiuie, que l'apparence d'vn mépris ou d'vne iniure iniuſtemẽt procurée. Or eſt-il que la Colere a pour obiect l'iniuſtice ſoit vraye, ſoit apparente; puiſque comme noús auons remarqué en ſa definition, elle eſt vn reſſentiment de l'indignité que nous croyons auoir receuë à tort, & ſans l'auoir meritée: C'eſt pourquoy lors que nous ne preſumons aucune iniuſtice en l'offenſe que nous receuons, noſtre Colere n'éclate pas, & ne court pas ayſément apres la ven-

geance. Et pour cette raiſon quand nous voulons reprẽdre quelqu'vn, il eſt bon de luy repreſenter le ſuiet pour lequel nous vſons de cette ſeuerité en ſon endroict ; afin que luy faiſant paroiſtre que nous en auons iuſte occaſion, cela l'empeſche de ſe mettre en Colere, & de s'éleuer contre nous. Ce qu'on doit particulierement pratiquer à l'endroit des domeſtiques & des ſeruiteurs, leſquels prendront de meilleure part nos reprimendes, & nous ſeruiront auec plus d'affectiõ quand nous leur monſtrerons qu'ils ont failly, & que nous leur ferons connoiſtre l'offence qui nous ainduits à leur vſer de cette rigueur. Noſtre Colere ne s'émeut gueres auſſi contre ceux que nous croyons deuoir eſtre inſenſibles à tout ce que nous leur ſçaurions faire ou dire ; dautant que la Co-

lere veut que l'on ſçache & que l'on ſente ſes effects. D'où vient auſſi que perſonne de bon ſens ne ſe courrouce iamais contre les choſes inanimées, & qui n'ont nul ſentiment: au contraire le courroux que nous auons témoigné contre les viuans, s'addoucit à l'endroit des morts, d'autant que ces perſonnes ont ſouffert la derniere miſere de la vie, qu'elles n'ont plus ny ſentiment ny connoiſſance des iniures, qui eſt vne choſe que la Colere deſire ardemment. C'eſt pourquoy Homere, pour appaiſer Achille qui faiſoit de grands outrages au corps mort d'Hector, luy fait remonſtrer que c'eſt battre la terre, & outrager vne choſe inſenſible. Voila ſommairement ceux à l'endroit deſquels s'eſtend la Douceur ou la Debonnaireté des hommes qui ſçauent

commander à leur Colere.

Cette douceur eſt bien ſeante à toutes ſortes de perſonnes, puis qu'elle eſt comme vn reiettond de la vraye humanité, ou pluſtoſt parce qu'elle eſt comme vn vray caractede des enfants de Dieu : Mais elle eſt en ie ne ſçay quel plus grand luſtre, & elle iette ie ne ſçay quel plus agreable éclat, quãd elle ſe rencontre en l'ame des Roys & des Monarques de la terre. Car quelle loüange, quel triomphe, & quelle gloire eſt-ce à vn grand Prince, d'auoir vn plein empire ſur tãt de millions d'hommes, d'eſtre Arbitre de leurs vies, d'eſtre Maiſtre de leurs fortunes & de leurs biens, de pouuoir leuer en vn inſtant de formidables armées, de pouuoir en vn clin d'œil deſoler les villes & les champs ſans craindre la rigueur des Loix : Et neantmoins parmy cette prodi-

gieuſe puiſſance, ne ſe laiſſer point esbloüyr les yeux d'vne ſi exceſſiue ſplendeur, ne ſe laiſſer point tranſporter à la Colere, & parmy les offenſes, n'vſer d'aucune ſeuerité, épargner le ſang, contenir ſes Paſſions, & eſtablir toute ſa gloire à faire du bien à ceux qui ſont ſouſmis à ſon authorité. Auſſi cette bonté & cette clemence des Princes les fait non ſeulement aymer, mais meſmes adorer des peuples, qui ſont rauis d'vn doux excés de ioye, quand ils ſe voyent ſouſmis à vne puiſſance qui n'a rien d'inſolent, mais de qui tous les mouuements vont à leur conſeruation, & ne ſe propoſent pour glorieux obiect que leur ſalut. C'eſt de ces bons Princes-la que les Suiets ne ſe cachent point, & ne s'enfuyent point de deuant eux, comme ſi vn Tygre, vn Lyon, ou vne

ſtre qu'ils nous ont en bonne eſtime, & qu'ils ne nous mépriſent point. Nous pardonnons auſſi volontiers à ceux dont nous auons auparauant receu quelque inſigne bien-fait, & porticulierement quand ils nous ſupplient, & quand auec des prieres ardentes & paſſionnées ils nous coniurent d'oublier l'iniure qu'ils nous ont faite, & de n'vſer point de vengeance en leur endroict: ce qui arriue parce que ces ſortes de prieres ſont des marque de leur ſubmiſſion. Nous pardonnons encore volontiers à ceux qui n'ont point la reputation d'eſtre inſolents, colomniateurs, mocqueurs, ou mépriſeurs des autres, mais qui ſont reconneus gens de bien, ne faiſans iamais outrage à perſonne, ſi ce n'eſt aux meſchãs, au rang deſquels nous n'auons garde de nous mettre. Nous com-

man-

mandons encore à noſtre Colere, quand nous connoiſſons que ceux qui nous ont offenſez ſont perſonnes puiſſantes, deſquelles nous deuons craindre vne plus atroce iniure, ſi nous nous mettons en deuoir de nous venger de celle qu'ils nous ont faicte: car il n'arriue gueres que nous faſſions demõſtration de colere contre ceux que nous redoutons, n'eſtant pas poſſible que tout à la fois nous craignions vne perſõne & que nous nous courrouçions contre-elle-meſme, nous paſſons legerement par deſſus les fautes de ceux qui nous ont offenſez en l'ardeur de leur Colere. De ſorte que ſi nous nous courrouçons contr'eux, c'eſt auec moins d'aigreur & de reſſentiment; dautant que nous iugeons bien que ce n'eſt point par mépris ce qu'ilsen ont fait, puis que iamais perſonne ne mépriſa

celuy qu'il estime digne de son courroux : veu que le mépris est sans douleur & sans ressentiment, au lieu que la Colere est pleine de douleur, & de ressentiment de l'iniure receuë.

Les lieux, le temps, les occupations & les compagnies seruent aussi maintesfois à nous rendre doux & paisibles, & empescher que nous ne nous laissions pas transporter à la Colere, si ce n'est pour vne iniure bien atroce : Car parmy le ieu, parmy les banquets, parmy les resioüyssances publiques, entre nos amis, au milieu de nos grãdes prosperitez, & parmy l'heureux succez de nos affaires, & au milieu de nos bonnes esperances, nous ne receuons pas aisément les impressions de la Colere, si ce n'est, comme nous auons dit, qu'on nous face quelque insigne outrage qui

ſur monte toute ſorte de patience. Pareillement quand nous auons laiſſé écouler beaucoup de temps ſans rechercher la vengeãce de l'iniure, peu à peu nous l'oublions, & le temps ayant alenty noſtre ardeur, nous perdons entierement la volonté de nous en reſſentir. Mais vne des choſes qui ſeruent le plus à eſteindre noſtre Colere, c'eſt quand quelque autre que celuy contre lequel elle eſt embraſée, a eſté ſeuerement chaſtié, ou a eſté enuoyé au ſupplice auparauant que nous ayons peu aſſouuir noſtre vengeãce contre luy. C'eſt pourquoy Philocrate eſtant interrogé pourquoy il ne ſe purgeoit pas des crimes dõt il eſtoit accuſé, durant que le peuple eſtoit en Colere contre luy, répondit que la raiſon de cela eſtoit, parce qu'il attendoit qu'vn autre euſt eſté iniuſtemẽt accuſé & con-

damné deuant luy ; se figurant ce qui est bien veritable, que quand les hommes ont assouuy & versé toute leur Colere & leur fiel sur quelqu'vn, alors ils demeurent plus doux, & que leur courroux se conuertit en pitié : comme il arriua à Ergophile, contre lequel, encore que ses Iuges fussent plus animez que contre Calystene ; toutesfois ils le declarerent innocent, & le deliurerent du supplice ; parce que le iour d'auparauant ils auoient condamné Calystene.

D'abondant les hommes se monstrent doux & placables à ceux lesquels ils ont emporté quelque fauorable iugement, & à ceux encore qu'ils voyent exposez à des maux plus cruels qu'ils leur eussent voulu faire souffrir pour se venger : car ils croyent qu'ils sont assez chastiez de leur offense, &

que de leur part ils ſont aſſez vẽgez de l'iniure qu'ils ont receuë. Mais particulierement noſtre Colere ne s'allume gueres ſouuent lors que nous nous figurons que l'iniure que nous ſouffrons nous eſt faicte auec iuſtice, & que nous auions biẽ merité ce chaſtiment: car alors elle a plus l'image d'vne vengeance iuſtement pourſuiuie, que l'apparence d'vn mépris ou d'vne iniure iniuſtemẽt procurée. Or eſt-il que la Colere a pour obiect l'iniuſtice ſoit vraye, ſoit apparente; puiſque comme noús auons remarqué en ſa definition, elle eſt vn reſſentiment de l'indignité que nous croyons auoir receuë à tort, & ſans l'auoir meritée: C'eſt pourquoy lors que nous ne preſumons aucune iniuſtice en l'offenſe que nous receuons, noſtre Colere n'éclate pas, & ne court pas ayſément apres la ven-

geance. Et pour cette raiſon quand nous voulons reprẽdre quelqu'vn; il eſt bon de luy repreſenter le ſuiet pour lequel nous vſons de cette ſeuerité en ſon endroict ; afin que luy faiſant paroiſtre que nous en auons iuſte occaſion, cela l'empeſche de ſe mettre en Colere, & de s'éleuer contre nous. Ce qu'on doit particulierement pratiquer à l'endroit des domeſtiques & des ſeruiteurs, leſquels prendront de meilleure part nos reprimendes, & nous ſeruiront auec plus d'affectiõ quand nous leur monſtrerons qu'ils ont failly, & que nous leur ferons connoiſtre l'offence qui nous ainduits à leur vſer de cette rigueur. Noſtre Colere ne s'émeut gueres auſſi contre ceux que nous croyons deuoir eſtre inſenſibles à tout ce que nous leur ſçaurions faire ou dire ; dautant que la Co-

lere veut que l'on ſçache & que l'on ſente ſes effects. D'où vient auſſi que perſonne de bon ſens ne ſe courrouce iamais contre les choſes inanimées, & qui n'ont nul ſentiment: au contraire le courroux que nous auons témoigné contre les viuans, s'addoucit à l'endroit des morts, d'autant que ces perſonnes ont ſouffert la derniere miſere de la vie, qu'elles n'ont plus ny ſentiment ny connoiſſance des iniures, qui eſt vne choſe que la Colere deſire ardemment. C'eſt pourquoy Homere, pour appaiſer Achille qui faiſoit de grands outrages au corps mort d'Hector, luy fait remonſtrer que c'eſt battre la terre, & outrager vne choſe inſenſible. Voila ſommairement ceux à l'endroit deſquels s'eſtend la Douceur ou la Debonnaireté des hommes qui ſçauent

gieuſe puiſſance, ne ſe laiſſer point esbloüyr les yeux d'vne ſi exceſſiue ſplendeur, ne ſe laiſſer point tranſporter à la Colere, & parmy les offenſes, n'vſer d'aucune ſeuerité, épargner le ſang, contenir ſes Paſſions, & eſtablir toute ſa gloire à faire du bien à ceux qui ſont ſouſmis à ſon authorité. Auſſi cette bonté & cette clemence des Princes les fait non ſeulement aymer, mais meſmes adorer des peuples, qui ſont rauis d'vn doux excés de ioye, quand ils ſe voyent ſouſmis à vne puiſſance qui n'a rien d'inſolent, mais de qui tous les mouuements vont à leur conſeruation, & ne ſe propoſent pour glorieux obiect que leur ſalut. C'eſt de ces bons Princes-la que les Suiets ne ſe cachent point, & ne s'enfuyent point de deuant eux, comme ſi vn Tygre, vn Lyon, ou vne

autre beſte ſauuage & cruelle ſe preſentoit à leurs yeux, mais au contraire accourét de toutes parts, pour les contempler & pour les admirer comme des Aſtres de bonne influence, deſquels dépend toute leur felicité. C'eſt pour la gloire de ces Princes-là, que les peuples vont dans les Temples,. & qu'ils chargent les Autels de vœux & de prieres, c'eſt pour eux qu'ils veillét, & qu'ils ſont en ſoucy, & c'eſt pour eux qu'ils ſont preſts de ſouffrir pluſtoſt mille morts que de laiſſer entreprendre ſur leurs vies, auſquelles ils ſçauent que leur ſalut eſt attaché :-Car leur Douceur & leur Clemence cõme vn puiſſant charme leur concilient les affections de leurs Subiets, & leur acquiert leur amour, qui eſt le plus puiſſant lien & la plus ſeure garde dont les Monarques puiſſent aſſeurer leur puiſ-

ſance, veu qu'il n'y a point d'Empire plus ferme que celuy qui plaiſt à ceux qui obeïſſent, au lieu que les Empires odieux ſe ruinent aiſémẽt. Meſme ceux qui ont ſceu adoucir leur authorité par la Clemence: ont touſiours remporté vn heureux ſuccez de leur gouuernemẽt. Et pour le dire en vn mot, la Clemence eſt comme le ſouuerain ornement des autres vertus Royales: voire c'eſt aux Princes, comme vn chemin du Ciel & de l'immortalité, d'vſer moderément d'vne ſi éminente & formidable puiſſance, d'aymer leurs ſubiets, de pardõner aux humbles, & s'abſtenir de toute cruauté, de ne faire aucune violence, de ne tremper point leurs mains dans le ſang, de laiſſer couler du temps pour allentir leur Colere, de procurer le repos au monde, & de donner la paix à leur ſie-

cle : Car cela fait que les ſuiects ne les apprehendent pas, mais apprehendent ſeulement pour eux : Au lieu qu'au contraire la violence des Princes iette bien de la terreur dans les ames de leurs ſubiets, mais ne les rend pas, ny plus puiſſants, ny plus venerables en leur endroit: Et parmy cela ces craintes & ces terreurs données au peuple, ſont de foibles chaines, & de foibles liens de leurs affections & de leur amour: veu que comme ils ſe figurẽt qu'ils n'ont plus de ſuiet de craindre, ils commencent à haïr. Mais quand meſme l'horreur des punitions & des vengeances ſeruiroit à affermir les Empires, qui ne ſçait que comme c'eſt vne incomparable honte aux Medecins, d'emplir les tombeaux en mettant en œuure leur induſtrie, qu'auſſi c'eſt vn inſigne opprobre aux Princes de s'eſtabir

par les ſupplices ? Ils doiuent à la verité connoiſtre tous les defauts de leur Eſtats, mais la prudence les oblige à en excuſer vne partie ; & s'ils ſont contraincts d'vſer de ſeuerité, il faut que ce ſoit pour punir des crimes qui ne meritent point de pardon ; & touſiours ils le doiuent faire auec des témoignages de douleur & de regret : & au reſte déployer leur clemence à l'endroit de ceux auſquels il y a apparence d'amendement, ne deuant pas touſiours rechercher les peines & les chaſtiments, mais bien ſouuent ſe contenter de la repentance de ceux qui ont offenſé. Il faut qu'ils ſe ſouiennent que c'eſt choſe glorieuſe de pardonner à celuy que ſon offenſe rend deſia aſſez miſerable, & que c'eſt vne aſſez rude punition d'eſtre reduit à demander pardon de ſon crime : il faut qu'ils

se figurent que les Empires cruels & violens sont bien plus amers que durables, que personne ne se peut faire craindre à plusieurs, qui n'en craigne beaucoup, & que la vie des Princes est comme vne perpetuelle guerre & vne perpetuelle mort, s'il faut qu'ils se deffient & qu'ils se gardent de tant de millions d'hommes qui ont en horreur leur puissance, si elle est outrageuse.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

DES DIVERSES Passions des hommes selon les aages, & selon les conditions où ils se trouuent.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EM.

CHAPITRE I.

COMME encor que toutes les contrées & toutes les parties du mõde ne soiẽt pas égalemẽt battuës des tempestes de l'air, neantmoins il n'y a coin de la terre, ny portion de l'Vniuers, où il ne séleue au moins quelque petit vent, ou quelque petit orage. Aussi encore que tous les hommes ne soient pas suiets aux furieux mouuemens des mesmes Passions, si est-ce qu'il n'y a âge ny condition qui n'en ressente quelque effect, &

qui n'en ſoit en quelque ſorte agitée. Seulement y a-t'il cette difference, que les vns en ont d'vne ſorte, & les autres en ont d'vne autre: les vns les ont plus violentes, & les autres les ont plus paiſibles & plus douces. Car autres ſont les Paſſions des ieunes hommes, autres celles des hommes parfaits, autres celles des vieilles gens, autres ſont celles des riches & des perſonnes heureuſes & puiſſantes, & autres ſont celles des pauures & des miſerables. Et premierement pour ce qui regarde les Paſſions des ieunes gens, elles ſont chaudes & ardentes, à cauſe du ſang qui boult dans leurs veines, & ce qu'ils deſirent vne fois ils le deſirent auec vehemence. Toutesfois ils monſtrent particulierement cette ardeur aux mouuement de l'amour, auſquels leur aage qui eſt en ſa fleur, leur donne

donne vne violente inclination qui reluit en la chaleur de leurs pourſuittes .Mais ils ſont ſuiets à toutes ſortes de changements, & n'ont ny fermeté ny conſtance en leurs affections:de ſorte que leurs paſſions reſſemblent proprement à la faim & à la ſoif des malades qui ſe paſſent auec les accez de leur mal : ou pour dire mieux , elles reſſemblent à ces feux errants, qui s'allument en l'air, & puis s'éteignent au meſme inſtant. Ils ſont pareillement fort prompts aux mouuements de la Colere , & ſe laiſſent aiſément emporter au dépit, principalement quand on leur veut rauir l'honneur, ou leur faire quelque ſorte d'outrage. Apres cela ils ſont ambitieux, & ayment paſſionnément la gloire : d'où vient qu'ils preferent la victoire à toutes les choſes du monde ,dau-

tant qu'elle eſt au plus haut degré de l'excellence à laquelle ils aſpirent. Mais ils ne ſont pas auares, ny n'ayment point l'argent, parce qu'ils n'ont point encore éprouué les miſere de la pauureté, reſſemblant à celuy auquel vn Ancien reproche, que le mépris qu'il fait de l'or eſt vne marque qu'il n'en a point encore gouſté la douceur: veu que s'il l'euſt gouſtée, il euſt eu les mains plus promptes, & euſt eſté plus diligent à le recueillir & à le ramaſſer. Ils n'ont non plus le courage malin, mais monſtrent en leurs actions plus de naïueté que d'artifice, d'autant qu'ils n'ont pas encore appris les ruſes, ny experimenté les malices du mõde. Mais ils ont l'ame credule, & adiouſtent aiſément foy à ce qu'on leur dit: parce qu'ils n'ont non plus encore éprouué les fraudes des hommes,

ny n'ont pas encore esté souuent abusez. D'ailleurs ils sont pleins de gandes esperances, aussi bien que ceux qui sont pris de vin, tant à cause de l'excessiue chaleur qui abonde en eux, qu'aussi parce qu'ils n'ōt point encore senty les iniures de la fortune: pour ce suiet ils viuent d'esperance, d'autant que l'esperāce regarde les choses à venir, comme la memoire s'occupe aux passées: Et quant à eux, ils se figurēt que le futur & le temps qui leur reste à viure est long: au lieu qu'ils ne content pour rien le passé. Et pour la mesme raison, en la fleur de leurs ans, ils ne se souuiennent point de ce qui s'est écoulé auant leur temps, mais esperent toutes choses à venir: d'où vient qu'ils sont aisez à tromper: dautant que croyant ainsi, & esperant tout; il est facile de de leur faire croire & esperer ce qui

n'eſt pas. En ſuitte de cela ils ſont vaillants & hardis, tant parce qu'ils ſont Coleres, que parce qu'ils ſont pleins de bonnes eſperances: car la Colere fait qu'ils ne craignent rien, veu que le courroux diſſipe la crainte, & la bonne eſperance fait qu'ils ſont hardis, parce que celuy qui en eſt enyuré a vne grande confiance du ſuccez de ce qu'il entreprend. Outre cela les ieunes gens ſont honteux, ne connoiſſans rien d'honneſte en cette vie, que les choſes qu'ils ont appriſes des loix, ou de leur nourriture: c'eſt pourquoy quand ils s'en preſente quelqu'vne de la nature de laquelle ils ne ſont pas biẽ inſtruits, ils demeurent comme en ſuſpens, & ne ſçauent à quoy ſe reſoudre, à cauſe dequoy ils ſont ordinairement ſuiets à rougir. Ils ſont par aprés magnanimes & genereux,

tant parce qu'ils ont vne bonne opinion d'eux-meſmes, & parce qu'ils ont vn ſuperbe ſentiment de leur courage, s'eſtimans dignes de toutes grandes choſes: qu'auſſi parce qu'ils n'ont point encore éprouué les calamitez, ny les miſeres qui abbatent la fortune & la conſtance des hommes; mais ignorent les mal-heurs auſquels cette vie eſt ſuiette, Au reſte ils ayment mieux entreprendre les choſes honorables, que celles où il y a du profit: dautant qu'ils ſe gouuernent plutoſt par leur propre courage, & par la bonté de leur nature, qui a pour obiet l'honneſteté des choſes, que par le diſcours de la raiſon, qui ſe propoſe ordinairement pour fin ce qui eſt plus vtile. Les ieunes gens ont encore cela, qu'ils ayment indifferemment les compagnies de ceux de leur aage & de leur con-

dition, sans faire encore vn choix exquis de leur amis; ce qui monstre qu'ils ont plus de curiosité que de soin de ce qui leur peut seruir ou profiter au cours de leur vie. Apres cela ils sont excessif, & ne gardent nulle moderation en leurs mouuements; de sorte que s'ils ayment, ils ayment furieusement: & s'ils ont de la haine, elle est extreme: & ainsi en toutes choses ils ne gardent nulle sorte de mediocrité: ce qui naist de leur presomption, & de ce qu'ils pensent tout sçauoir, qui fait aussi qu'ils parlent hardiment de toutes choses, & qu'outre cela ils defendent leurs impertinences auec opiniastreté. Ils commettent force fautes, mais ordinairement ce sont débauches de ieunesses qui procedent de la chaleur du sang; de sorte qu'il y a plus d'insolence en leur fait, que de crime

affecté. Ils sont outre cela pitoyables & humains, d'autant que mesurant les autres à leur innocence, ils croyent que tout le monde est bon, & que ceux qui souffrent quelque excessiue misere ne l'ont point merité: & pour ce suiet ils en ont compassion. Enfin les ieunes gens sont plaisants, facetieux, aymẽt à rire, & à oüyr dire vn brocard ingenieux, qu'ils croyent estre vne marque de bon esprit, à raison dequoy ils l'admirent. Il aymẽt aussi les Cheuaux, les Chiens, la Chasse, les combats, & les autres exercices qui ont quelque sorte de violence ou de plaisir. En somme les ieunes gens sont ordinaire riches en inuentions, mais pauures aux choses de iugemẽt: ils sont propres à l'execution, mais incapables d'vn grãd dessein: ils sont nais pour exciter des troubles, mais ils ne sont

pas capables de les appaiſer: ils embraſſent beaucoup, mais ils eſtreignent peu: ils aſpirent à la fin, mais ils ne regardent pas aux moyens: Et quand ils ont fait vne faute, ils ont peine de la reconnoiſtre, & de ſe retirer de leur erreur, reſſemblans à ces cheuaux ombrageux qui ſe cabrent, & qui ne veulent ny s'arreſter ny s'auancer. Quant à ceux qui viennent ſur l'aage, ils ont des Paſſions preſque entierement contraires à celles des ieunes gens. Car d'autant qu'ils ont beaucoup veſcu, & qu'ils ont eſté ſouuét trõpez: dautant auſſi qu'il ont eux-meſmes fait beaucoup de fautes, & que d'ailleurs ils connoiſſent que le mõde eſt plein d'artifices & de méchãcetez, ils ne s'aſſeurent de rien, mais voyent toutes choſes auec défiance; & s'ils diſent leur opiniõ de quelque affaire, c'eſt cõme en trem-

blant. De ſorte qu'ils ſemble qu'ils veulent donner à entendre, qu'en toutes choſes du monde il y a plus de cõiecture que de certitude: d'où vient que le refrein ordinaire de leurs reſponſes & de leurs diſcours eſt, *Peut-eſtre, Parauenture eſt-il vray*: ce qui procede de la grande idée qu'ils ont de l'inconſtance des choſes, & des trõperies des hõmes. Pour le meſme ſuiet, ils ſont malins, eſtãt vne pure malice d'interpreter comme ils font, toutes choſes en la plus mauuaiſe part; & pour la meſme raiſon encore ils ſont deffiants & ſoupçonneux: ſoupçonneux, à cauſe de leur deffiãce, & deffiants à raiſon de l'experience qu'ils ont des choſes. Au reſte ny ils n'ayment ardemmẽt, ny leurs haynes ne ſont furieuſes: mais ayment ordinairement comme deuants vn iour haïr; & haïſſent, comme deuants

vn iour aymer. Apres cela, ils ont le courage bas, tant à cauſe de la froideur de leur ſang & de leurs eſprits, qu'à raiſon des calamitez paſſées & des maux qu'ils ont éprouuez. Et pour ce ſuiet ſi ce n'eſt qu'ils ayent quelque grain de folie, ils ne font gueres de hardies entrepriſes, & ne mettent gueres leur fortune & leur honneur au hazard; mais ſe contentent de rechercher ce qui les peut mettre à couuert de la neceſſité: d'où viét qu'ils ſont auſſi auares, & donnent retenuëment, de peur de diminuer ce qu'ils croyent leur eſtre neceſſaire: à quoy ils ſont encore portez par l'experience qui leur a fait cognoiſtre combien c'eſt choſe difficile d'amaſſer de grands biens, & combien c'eſt choſe aiſée de les perdre: ils ſont pareillement timides & craintifs, & accroiſſent

encore leurs apprehenſions par l'imagination, & par la preuoyance de l'aduenir, dont ils ſont touſiours en peine: ce qui procede de la froideur de leur ſang : Car ceſte froideur qui eſt commune aux vieillards, diſpoſe les hommes à la crainte, au lieu que la chaleur les encline à la hardieſſe. Parmy cela ils ayment grandement la vie; & principalement ſur le declin de leurs iours : c'eſt à ſçauoir parce que les hommes deſirent naturellement ce dont ils ont vn grand beſoin, & comme ils craignent qu'il ne s'enfuye deux, ils le deſirent plus paſſionnément. Ils s'épandent auſſi ordinairement en plaintes, qui ſont des marques de leur foibleſſe; qui les rend importuns, & puis ils embraſſent pluſtoſt ce qui eſt vtile, que ce qui eſt honorable: enquoy ils ſe monſtrent ordinai-

tant qu'elle eſt au plus haut degré de l'excellence à laquelle ils aſpirent. Mais ils ne ſont pas auares, ny n'ayment point l'argent, parce qu'ils n'ont point encore éprouué les miſere de la pauureté, reſſemblant à celuy auquel vn Ancien reproche, que le mépris qu'il fait de l'or eſt vne marque qu'il n'en a point encore gouſté la douceur: veu que s'il l'euſt gouſtée, il euſt eu les mains plus promptes, & euſt eſté plus diligent à le recueillir & à le ramaſſer. Ils n'ont non plus le courage malin, mais monſtrent en leurs actions plus de naïueté que d'artifice, d'autant qu'ils n'ont pas encore appris les ruſes, ny experimenté les malices du mõde. Mais ils ont l'ame credule, & adiouſtent aiſément foy à ce qu'on leur dit: parce qu'ils n'ont non plus encore éprouué les fraudes des hommes,

ny n'ont pas encore esté souuent abusez. D'ailleurs ils sont pleins de gandes esperances, aussi bien que ceux qui sont pris de vin, tant à cause de l'excessiue chaleur qui abonde en eux, qu'aussi parce qu'ils n'ōt point encore senty les iniures de la fortune: pour ce suiet ils viuent d'esperance, d'autant que l'esperāce regarde les choses à venir, comme la memoire s'occupe aux passées: Et quant à eux, ils se figurēt que le futur & le temps qui leur reste à viure est long: au lieu qu'ils ne content pour rien le passé. Et pour la mesme raison, en la fleur de leurs ans, ils ne se souuiennent point de ce qui s'est écoulé auant leur temps, mais esperent toutes choses à venir: d'où vient qu'ils sont aisez à tromper: dautant que croyant ainsi, & esperant tout; il est facile de de leur faire croire & esperer ce qui

tant parce qu'ils ont vne bonne opinion d'eux-meſmes, & parce qu'ils ont vn ſuperbe ſentiment de leur courage, s'eſtimans dignes de toutes grandes choſes: qu'auſſi parce qu'ils n'ont point encore éprouué les calamitez, ny les miſeres qui abbatent la fortune & la conſtance des hommes; mais ignorent les mal-heurs auſquels cette vie eſt ſuiette, Au reſte ils ayment mieux entreprendre les choſes honorables, que celles où il y a du profit: dautant qu'ils ſe gouuernent plutoſt par leur propre courage, & par la bonté de leur nature, qui a pour obiet l'honneſteté des choſes, que par le diſcours de la raiſon, qui ſe propoſe ordinairement pour fin ce qui eſt plus vtile. Les ieunes gens ont encore cela, qu'ils ayment indifferemment les compagnies de ceux de leur aage & de leur con-

dition, ſans faire encore vn choix exquis de leur amis; ce qui monſtre qu'ils ont plus de curioſité que de ſoin de ce qui leur peut ſeruir ou profiter au cours de leur vie. Apres cela ils ſont exceſſif, & ne gardent nulle moderation en leurs mouuements; de ſorte que s'ils ayment, ils ayment furieuſement: & s'ils ont de la haine, elle eſt extreme: & ainſi en toutes choſes ils ne gardent nulle ſorte de mediocrité: ce qui naiſt de leur preſomption, & de ce qu'ils penſent tout ſçauoir, qui fait auſſi qu'ils parlent hardiment de toutes choſes, & qu'ourre cela ils defendent leurs impertinences auec opiniaſtreté. Ils commettent force fautes, mais ordinairement ce ſont débauches de ieuneſſes qui procedent de la chaleur du ſang; de ſorte qu'il y a plus d'inſolence en leur fait, que de crime

affecté. Ils sont outre cela pitoyables & humains, d'autant que mesurant les autres à leur innocence, ils croyent que tout le monde est bon, & que ceux qui souffrent quelque excessiue misere ne l'ont point merité: & pour ce suiet ils en ont compassion. Enfin les ieunes gens sont plaisants, facetieux, aymẽt à rire, & à oüyr dire vn brocard ingenieux, qu'ils croyent estre vne marque de bon esprit, à raison dequoy ils l'admirent. Il ayment aussi les Cheuaux, les Chiens, la Chasse, les combats, & les autres exercices qui ont quelque sorte de violence ou de plaisir. En somme les ieunes gens sont ordinaire riches en inuentions, mais pauures aux choses de iugemẽt: ils sont propres à l'execution, mais incapables d'vn grãd dessein: ils sont nais pour exciter des troubles, mais ils ne sont

pas capables de les appaiſer: ils embraſſent beaucoup, mais ils eſtreignent peu: ils aſpirent à la fin, mais ils ne regardent pas aux moyens: Et quand ils ont fait vne faute, ils ont peine de la reconnoiſtre, & de ſe retirer de leur erreur, reſſemblans à ces cheuaux ombrageux qui ſe cabrent, & qui ne veulent ny s'arreſter ny s'auancer. Quant à ceux qui viennent ſur l'aage, ils ont des Paſſions preſque entierement contraires à celles des ieunes gens. Car d'autant qu'ils ont beaucoup veſcu, & qu'ils ont eſté ſouuét trõpez: dautant auſſi qu'il ont eux-meſmes fait beaucoup de fautes, & que d'ailleurs ils connoiſſent que le mõde eſt plein d'artifices & de méchãcetez, ils ne s'aſſeurent de rien, mais voyent toutes choſes auec défiance; & s'ils diſent leur opiniõ de quelque affaire, c'eſt cõme en trem-

blant. De ſorte qu'ils ſemble qu'ils veulent donner à entendre, qu'en toutes choſes du monde il y a plus de cõiecture que de certitude: d'où vient que le refrein ordinaire de leurs reſponſes & de leurs diſcours eſt, *Peut-eſtre, Parauenture eſt-il vray*: ce qui procede de la grande idée qu'ils ont de l'inconſtance des choſes, & des trõperies des hõmes. Pour le meſme ſuiet, ils ſont malins, eſtãt vne pure malice d'interpreter comme ils font, toutes choſes en la plus mauuaiſe part; & pour la meſme raiſon encore ils ſont deffiants & ſoupçonneux: ſoupçonneux, à cauſe de leur deffiãce, & deffiants à raiſon de l'experience qu'ils ont des choſes. Au reſte ny ils n'ayment ardemmẽt, ny leurs haynes ne ſont furieuſes: mais ayment ordinairement comme deuants vn iour haïr; & haïſſent, comme deuants

vn iour aymer. Apres cela, ils ont le courage bas, tant à cauſe de la froideur de leur ſang & de leurs eſprits, qu'à raiſon des calamitez paſſées & des maux qu'ils ont éprouuez. Et pour ce ſuiet ſi ce n'eſt qu'ils ayent quelque grain de folie, ils ne font gueres de hardies entrepriſes, & ne mettent gueres leur fortune & leur honneur au hazard, mais ſe contentent de rechercher ce qui les peut mettre à couuert de la neceſſité: d'où viét qu'ils ſont auſſi auares, & donnent retenuëment, de peur de diminuer ce qu'ils croyent leur eſtre neceſſaire: à quoy ils ſont encore portez par l'experience qui leur a fait cognoiſtre combien c'eſt choſe difficile d'amaſſer de grands biens, & combien c'eſt choſe aiſée de les perdre: ils ſont pareillement timides & craintifs, & accroiſſent

encore leurs apprehenſions par l'imagination, & par la preuoyance de l'aduenir, dont ils ſont touſiours en peine: ce qui procede de la froideur de leur ſang : Car ceſte froideur qui eſt commune aux vieillards, diſpoſe les hommes à la crainte, au lieu que la chaleur les encline à la hardieſſe. Parmy cela ils aymentgrandement la vie; & principalement ſur le declin de leurs iours : c'eſt à ſçauoir parce que les hommes deſirent naturellement ce dont ils ont vn grand beſoin, & comme ils craignent qu'il ne s'enfuye deux , ils le deſirent plus paſſionnément. Ils s'épandent auſſi ordinairement en plaintes, qui ſont des marques de leur foibleſſe; qui les rend importuns , & puis ils embraſſent pluſtoſt ce qui eſt vtile, que ce qui eſt honorable: enquoy ils ſe monſtrent ordinai-

rement exceſſifs, iuſques à paroiſtre ſordides; ce qui naiſt de l'amour qu'ils ſe portent à eux meſmes: car l'vtilité eſt le bien du particulier qui en eſt accommodé, mais l'honneſteté va au bien abſolument, ſans conſideration de l'intereſt du particulier. Apres cela ils ſont pluſtoſt impudents que honteux: car ne prenans pas tant garde à l'honneur qu'à leurs commoditez, ils ne ſe ſoucient pas des opinions du monde, mais les mépriſent. Au reſte ils renoncét preſque aux bonnes eſperances, & n'en ont que de mauuaiſes, tant parce qu'ils ſont deffiants & craintifs, que parce que l'experience leur a fait connoiſtre que la pluſpart des choſes ſont mauuaiſes, & qu'elles empirent touſiours, ſi bien qu'ils viuent pluſtoſt de memoire que d'eſperance, parce qu'ils n'ont plus

gueres à viure, & qu'ils ont desia beaucoup vescu : car l'Esperance est des choses futures, & la memoire est de celles qui sont passées. Et cela est cause que les vieillards sont grands parleurs, parce qu'ils prennent vn singulier plaisir à parler, & à loüer le temps passé : *de nostre temps*, disent-ils, *nous faisions cecy, nous faisions cela* : prenans ainsi vne volupté extraordinaire au souuenir & au recit du passé. Quant à leur Colere, elle est prompte & ardente, mais c'est vn feu de paille qui s'esteint aussi-tost. Leurs cupiditez sont amorties ou impuissantes, & ne peuuent estre réueillées ny reprendre aucune sorte de vigueur, si ce n'est que l'amour de l'argent les anime ou les embrase. Et de là vient aussi qu'ils sont temperez, & qu'ils ayment la frugalité, qui est vne espece d'épar-

gne, parce qu'ils se gouuernent plus par le discours de la raison, que par leur propre genie, ou par leur propre inclination : car, comme nous auons dit, le discours regarde l'attente, & le courage regarde l'honnesteté, comme compagne de la vertu. Leurs crimes resentent plus l'iniustice que l'insolence ou les outrages : Ils sont disposez à la misericorde, & encore plus que les ieunes gens ; mais pour diuerses raisons ; car les ieunes sont pitoyables par humanité, & les vieillards par impuissance, qui à cause de l'aage, leur fait apprehender le mal dont ils voyent les autres accueillis, comme s'il estoit pendant sur leur teste : qui est vne pensée que nous auons dit ailleurs, induite à la Misericorde & à la Pitié : & pour ce suiet ils ne font que se pleindre, & n'ayment pas à voir

rire, ny ne hantent pas volontiers ceux qu'ils connoiſſent plaiſants & facetieux : d'autant que leur aage leur a refroidy le ſang, & leur a imprimé de la melancholie qui ayme la ſeuerité.

Quand aux hommes vigoureux & parfaits, comme ils ſont entre ces deux aages, auſſi participent-ils aux humeurs des vnes & des autres, retranchant ce qu'il y a d'exceſſif en la ieuneſſe & en la vieilleſſe. Par ce moyen ils gardent la mediocrité en toutes choſes: de ſorte que ny ils ne ſont trop audacieux, ny ils ne ſont trop timides, mais ſe tiennent au milieu, ne ſe confiants pas en tout le monde, ny ne ſe deffiants pas de toutes choſes, mais ſondant & examinant les affaires qui ſe preſentent, par les regles de la prudence & de la verité. Et ſemblable-

ment, ny ils ne sont chiches, ny ils ne sont prodigues, mais mesurent leur despense aux loix de leur puissance & de l'honnesteté. Et tout de mesme encore ils gardent cette mediocrité aux autres mouuements de l'Irascible, & des Cupiditez. Leur valeur est temperée, & leur temperance est accompagnée de courage : en quoy ils participent des ieunes & des vieux ; Car les ieunes gens sont vaillants, mais sans moderation: & les vieux sont temperez, mais pleins de crainte & de peur: & pour le dire en somme, toutes les bonnes qualitez qui se trouuent separément aux ieunes & aux vieux se trouuent comme reünies & ralliées en vn aage mediocre, qui demeure dans les bornes de son temperamment, & de ses inclinations naturelles. Et quant à celles

qui

qui ont de l'excez & de la superfluité en la ieuneſſe, ou en la vieilleſſe, l'homme qui eſt en cette aage moyenne, les chaſtie, & les retranche, les reduiſant au point de la vertu & de l'honneſteté.

Il faut maintenant voir qu'elles ſont les Paſſions des hommes, eu égard à leur fortune : c'eſt à dire, qu'il faut reconnoiſtre les Paſſions de la Nobleſſe, des Riches, & des Puiſſants de la terre, comme ſont les Roys & les Princes. La Nobleſſe a donc cette Paſſion particuliere de deſirer ardemment les honneurs : car comme ainſi ſoit que tous les hommes ſouhaittent naturellement d'accroiſtre les biens qu'ils poſſedent : la Nobleſſe ſe ſe voyant riche de gloire, & pleine d'honneur, en deſire augmenter le threſor, afin qu'il ne ſemble pas qu'elle mette ſes triomphes en ce

que ſes predeceſſeurs luy ont acquis : mais que comme ils l'ont eſclairée de leur gloire, auſſi elle veut trans-mettre les meſmes rayons de ſplendeur à ſa poſterité. Et puis ordinairement la Nobleſſe penſe que c'eſt vne genereuſe vanité de ne ſe tenir pas au rang de ceux qui ont eſté égaux à leurs Anceſtres, voire meſmes quelquesfois les meſpriſe : c'eſt pourquoy elle veut adjouſter quelque choſe aux ornements de ſa naiſſance, pour auoir dequoy ſe recommander par deſſus ceux-là. Car à la verité les trophées des races ſont quelquesfois ſi anciens & ſi mangez du temps, qu'il eſt bien aiſé d'en faire accroire : c'eſt pourquoy les ames genereuſes doiuent conſeruer ce que la nature & la naiſſance leur donnent : autrement ſi elle dégenere, c'eſt vn illuſtre ſpectacle

famie & d'opprobre. Comme à la verité il y en a qui degenerans de la magnanimité de leurs peres, nous font voir d'épaisses tenebres qui sortent du milieu des éclairs, cõme l'on disoit du fils du grand Scipion. Ce mal-heur arriue aux familles, cõme aux champs où croissent les moissons & les fruicts : car comme durant que la terre est bonne on void naistre dans les champs de bons fruicts & de riches moissons ; mais venant à se lasser, ils ne rapportent rien plus d'excellent ny d'exquis : ainsi les bonnes races demeurants en leur vigueur, donnent de grands hommes pour vn tẽps : mais peu à peu cette genereuse vigueur venant comme à se rallentir, ne produit pas ces braues courages, & ces vaillants hommes qu'elle éleuoit auparauant. En ce seul Royaume, combien de grandes & d'illu-

ſtres familles, dont les noms ſont autant d'Eſtoiles & autant de fleurs qui embelliſſent nos anciennes hiſtoires, ſont-elles eſteintes & perduës, ou s'il en reſte quelques reliques, ſont elles demeurées incognuës ? Au reſte quand la Nobleſſe vient à degenerer, elle nous donne des monſtres de fureur : car celuy qui eſt enflé de la gloire de ſes Anceſtres, & qui ſe veut eſloigner de leur vertu, ne croit pas pouuoir faire mieux paroiſtre la ſplendeur de ſa naiſſance, qui par les inſolences & les violences dont il accompagne toutes ſes actions : dequoy on a veu de prodigieux exemples aux deportements des deſcendans de Denys le Tyran, & d'Alcibiade. Et c'eſt vn mal-heur des choſes humaines, que comme les arbres frãcs deuiennent ſauuages, ou pour n'eſtre pas cultiuez, ou pour n'auoir

pas la terre fauorable: auſſi les grandes familles ſe changent, & perdent peu à peu la gloire de ceux qui les ont fondées. Et comme les Philoſophes aſſeurent qu'il n'y a point de plus mauuaiſe corruption que celle des choſes ſouuerainement excellentes, comme nous les experimentons en la corruption des parfums: auſſi arriue-t'il que les races pleines de magnanimité & de courage dégenerent en des eſprits ſtupides & lourds, comme on a veu en la poſterité de Cimon, de Pericles & de Socrate, pour ne point parler de noſtre ſiecle.

Quant aux Paſſions des Riches elles ſont connuës à tout le monde: veu que l'on ſçait que ces ſortes de gens ſont ſuperbes, inſolents & outrageux: car ſe ſentans appuyez de leurs richeſſes, ils s'imaginent que toutes choſes ſont en leur puiſ-

fances : veu principalement que les richeſſes, par l'auarice des hommes, donnent comme le prix au reſte des choſes qu'elles peuuent toutes achepter. Les Riches ſont auſſi voluptueux, effeminez, & pleins d'oſtentation & de vanité, qui leur fait faire monſtre de leurs threſors; Ils ſont voluptueux & effeminez à cauſe des continuelles delices où ils ſe plongent : Ils ſont vains & font gloire de leurs richeſſes, parce que leurs penſées ſont perpetuellement occupées aux images de leurs threſors, deſquels ils ſont pluſtoſt les eſclaues & les adorateurs, que les poſſeſſeurs & les maiſtres. Et puis ils ſe figurent que tout le monde aime ce qu'ils aiment : en quoy certes il ne ſe trompent pas beaucoup, veu qu'il y a vne infinité de perſonnes qui ont beſoin de l'aſſiſtance des Riches : c'eſt pourquoy vn Phi-

losophe interrogé par vne Princesse, qu'elle estoit la meilleure d'estre Riche ou d'estre Sage; respondit que le meilleur estoit d'estre Riche, veu que nous voyons ordinairement les Sages aux portes des Riches pour mendier leur faueurs.

Les Riches ont encor cette vanité ordinaire; qu'ils se croyent dignes des grandes charges; parce qu'ils possedent des thresors, pour consideration desquels ils estiment qu'il est raisonnable qu'ils cõmandent aux autres: & pour le dire en vn mot, les Richesses d'vn homme heureux, mais destitué de Sageſſe, font paroistre son esprit. Mais il y a bien de la difference entre les Passions de ceux qui s'éleuent de nouueau à de grands biens, & de ceux qui les possedent depuis vn long-temps: Et ne faut point douter que

ceux qui ont depuis peu acquis leurs richesses, ne soient & plus vicieux, & plus insolens que ceux qui les possedent de longue-main : car ils entrent en ces richesses comme en vne nouuelle profession : où ils sont du tout ignorans. Quant aux crimes qu'ils commettent les vns & les autres, ils tiennent plus de l'insolence ou de l'incontinence que de la malice : car ordinairement ils se soüillent d'adulteres, & outragent ceux qui resistent à leurs desirs.

Il reste à parler des Princes, des Roys, & des grands de la terre, dont les Passions sont aussi assez connuës, veu qu'elles ont vn grand rapport auec celles des Riches, encores qu'il faille aduoüer qu'ils les ont quelquesfois plus moderées & plus douces : Car les grands sont ordinairement plus ialoux de

leur

leur honneur, & plus genereux que les Riches : dautant qu'ils ont de plus grandes choſes à faire, & vne plus grande gloire à conſeruer.

Au reſte, ils ſe contentent ordinairement de maintenir leur dignité, ſans ſe ſoucier d'vne grauité affectée & trop ſerieuſe : car la dignité donne ie ne ſçay qu'elle plus grãde ſplendeur aux hommes ; c'eſt pourquoy ils ſe monſtrent moderez, & ſe tiennent à la mediocrité, dautant que la dignité eſt douce, & la grauité eſt venerable.

Au reſte, quand ils s'échappent ils ne font point de petits maux : parce qu'ordinairement les effects ſont proportionnez à leurs cauſes, & ſe trouuans les armes & la puiſſance entre les mains, ils executent violemment leurs Paſſions, & font des maux incomparables, reſſemblans à ces grandes riuieres qui ve-

nans à se déborder, vont gaster toutes ses moissons, & renuerser & destruire toutes les esperances des laboureurs.

A quoy on peut adiouter, que leurs bonnes fortunes les rendent encore plus insolens. Dautant que se voyans puissans en moyens & heureux en leur famille & en leurs desseins, ils en deuiennent superbes, & viuent sans aucune consideration de vertu ou de vice, à cause des faueurs de la fortune qui les ébloüissent: Et toutesfois il y a de bonnes natures, qui au lieu de s'enorgueillir, ou de se méconnoistre parmy les heureux succez de la fortune, en deuiennent plus moderées, plus Religieuses & plus craignantes Dieu, à cause qu'ils reconnoissent que la bonne fortune que ils ont, est vn present & vne faueur de sa Prouidence, à laquelle pour

cette raiſon, ils ſont plus affectionnez & plus deuotieux que le reſte du monde, veu les grands biens qu'ils ont receus.

FIN.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE